

Bulletin de la Société ["puis" Société royale] de géographie d'Anvers...

Koninklijk aardrijkskundig genootschap van Antwerpen. Auteur du texte. Bulletin de la Société ["puis" Société royale] de géographie d'Anvers.... 1891.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

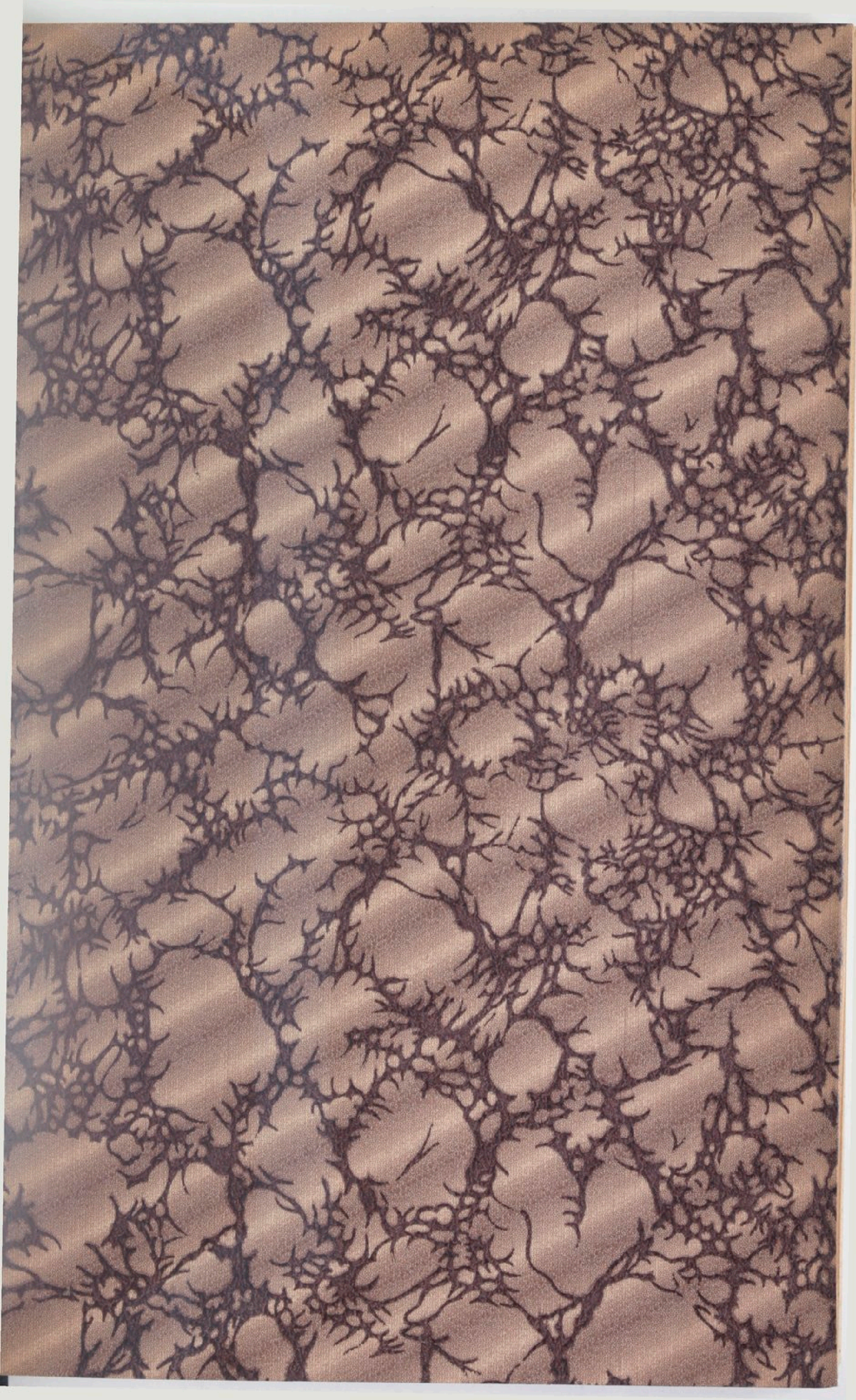
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

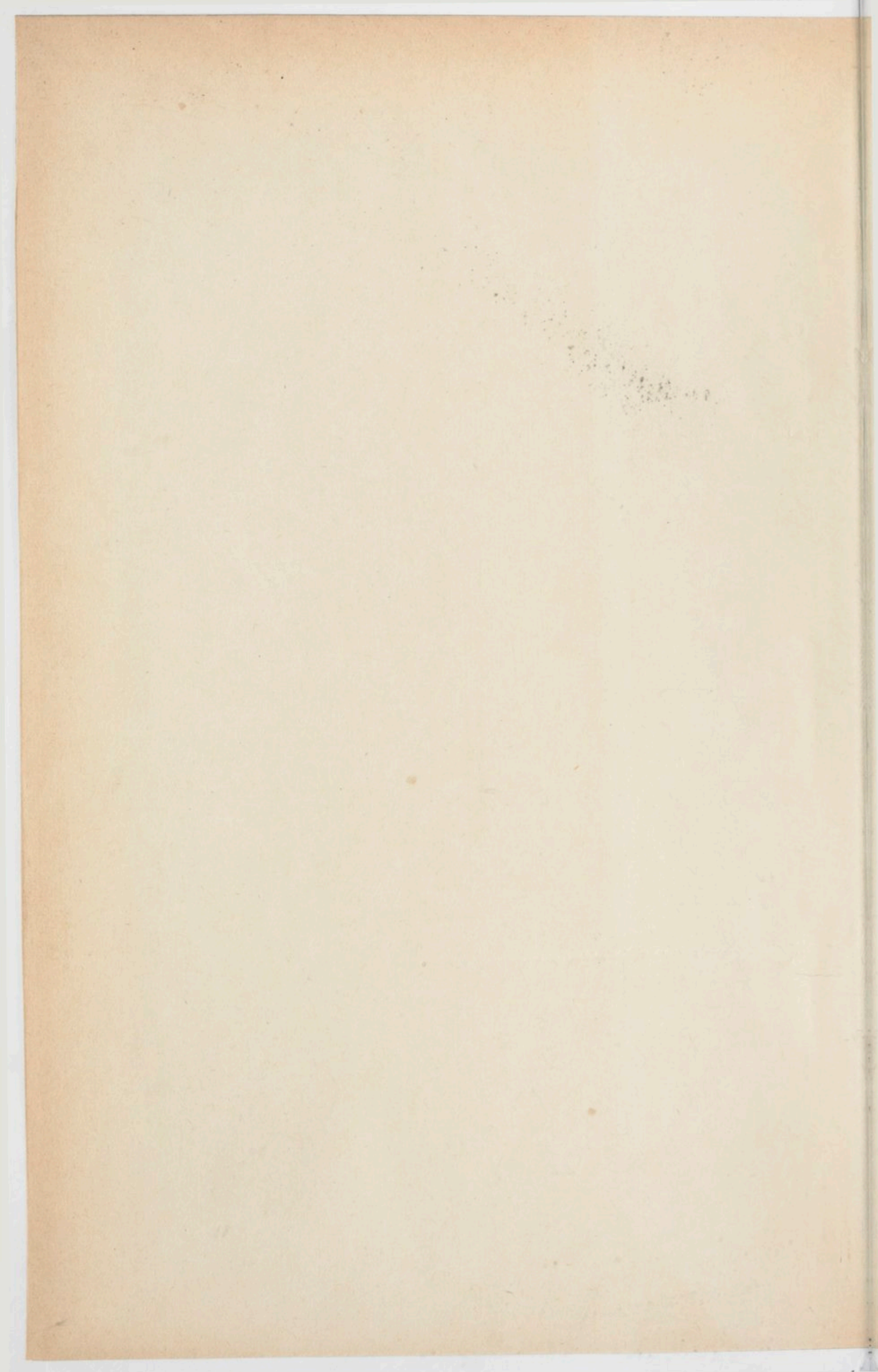
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.











13132

Aggruy

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE

D'ANVERS

SOUS LE HAUT PROTECTORAT DE
SA MAJESTÉ LE ROI.

TOME XVI.



SOCIÉTÉ

fondée le

1^r Octobre

1876

15^e ANNÉE

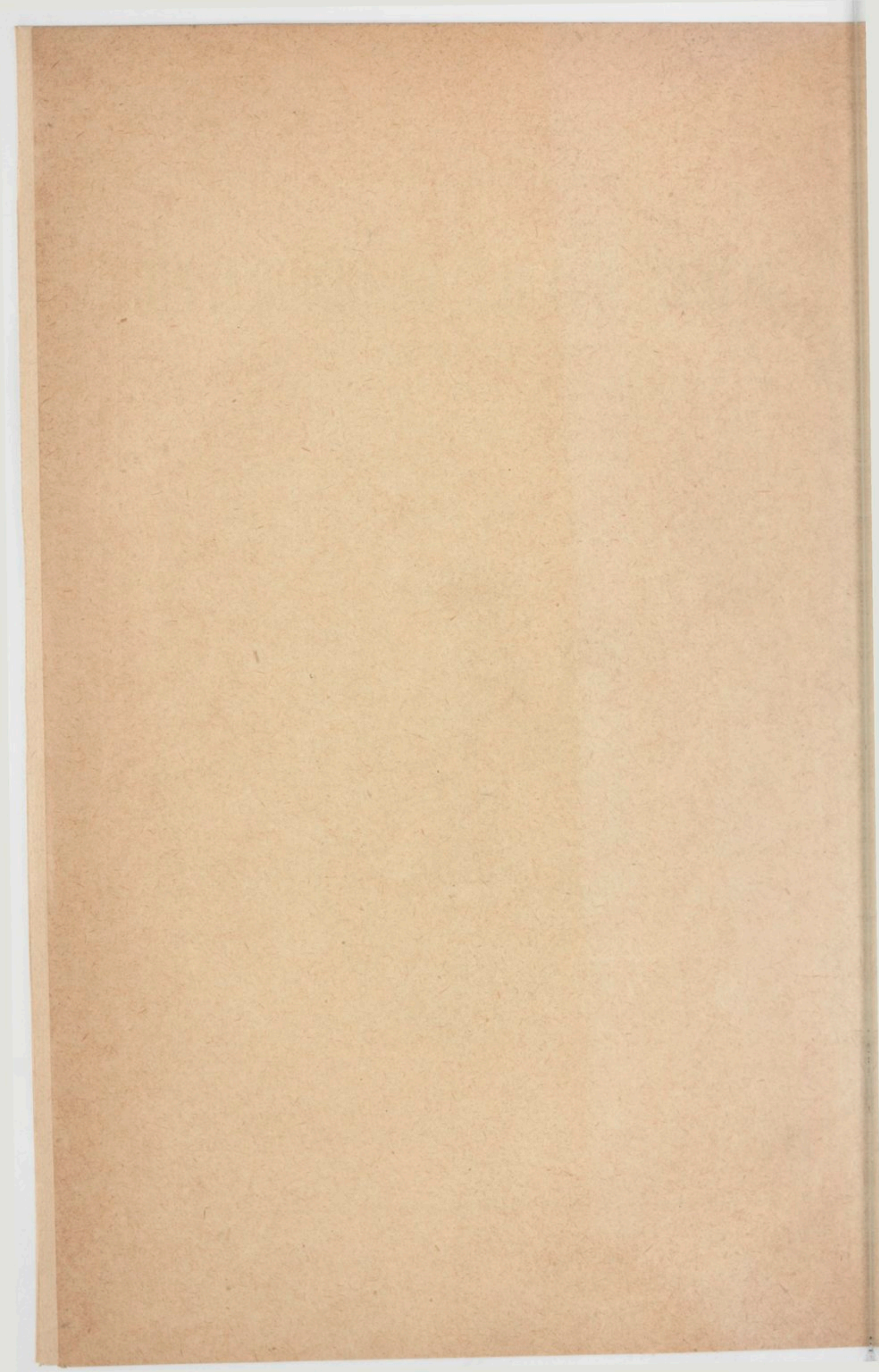
SOCIALE

1891-1892

ANVERS

IMPRIMERIE VEUVE DE BACKER, RUE ZIRK, 35.

1892.





BULLETIN

4° G 432

La société n'assume pas la responsabilité des opinions émises par les auteurs des travaux insérés dans ses publications.

Aucun mémoire ne peut être imprimé sans nom d'auteur.

(Art. 31 des STATUTS).

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE

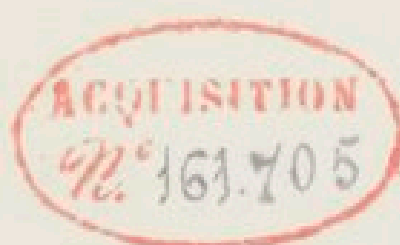
D'ANVERS

SOUS LE HAUT PROTECTORAT DE

SA MAJESTÉ LE ROI.



TOME XVI.



SOCIÉTÉ

fondée le

1^r Octobre

1876



15^e ANNÉE

SOCIALE

1891-1892

—

ANVERS

IMPRIMERIE VEUVE DE BACKER, RUE ZIRK, 35.

1891.

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE

PARIS

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE



TOME XVI



1881-1882

1881-1882

1881-1882

1881-1882

1881-1882

1881-1882

1881-1882

1881-1882

1881-1882

1881-1882

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 6 MAI 1891.



ORDRE DU JOUR : 1° Procès-verbal. — 2° Membre nouveau. — 3° Correspondance. — 4° Sociétés correspondantes. — 5° Conférence de M. M. DE RAMAIX, conseiller de légation, sur *le Congo envisagé au point de vue belge comme pays de production et de consommation.*

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle des États à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place : MM. le lieutenant-général Wauwermans, président ; P. Génard, secrétaire général ; le comte Oscar Le Grelle, trésorier ; E. Lombaerts, bibliothécaire ; M. de Ramaix, conseiller de légation honoraire de S. M. le roi des Belges, membre de la société.

1. Le procès-verbal de la séance du 20 mars dernier est lu et approuvé.

2. Depuis la dernière réunion, le bureau a admis comme membre adhérent M. Alfred Osterrieth, à Anvers.

3. M. le président procède au dépouillement de la correspondance.

— M. Jos. Martin, explorateur en Asie, fait parvenir, sous la date du 1^{er} février, des nouvelles de l'expédition qu'il a entreprise dans l'Asie centrale. Il suivra un itinéraire à peu près parallèle à la ville de Sa-tchean, se rendra par les déserts au Lob-nor et continuera par les contrées limitrophes du Thibet septentrional et la frontière des Indes à Kachgar, où il espère arriver vers la fin du mois de mai 1891.

La première partie du voyage de M. Martin a eu pour but le levé d'un itinéraire, avec détermination astronomique des points principaux, qui partait de Pékin et coupait tous les plateaux au sud de la grande muraille.

Le voyageur se plaint beaucoup de la malveillance des fonctionnaires chinois à la frontière du Thibet; de plus ses serviteurs faisaient cause commune avec les soldats de son escorte pour le voler.

M. Martin termine sa lettre en se rappelant au bon souvenir des membres de la société royale de géographie, qui lui ont fait un accueil si sympathique lors de sa visite à Anvers en 1887.

— M. Jerolim Freiherr von Benko transmet une brochure intitulée : *Das Datum auf den Philippinen*.

4. — *Sociétés correspondantes.*

— Le bureau ethnologique du *Smithsonian Institution* accuse la réception de différents fascicules du *Bulletin*.

— Accusé de réception identique de la part du *Geological Survey* du gouvernement des États-Unis.

— Accusé de réception identique de la part de la société historique de l'Oneida.

— L'*Emigrants information office* de Londres adresse des circulaires donnant des instructions pour l'émigration au Canada, en Australie et dans les colonies sud-africaines.

— M. D. Steinmann, consul de la confédération suisse, propose l'échange des publications de la société avec celles de la société de géographie commerciale d'Aarau (*Accordé*).

5. — M. le président donne la parole à M. de Ramaix, conseiller de légation honoraire de S. M. le roi des Belges, qui fait une conférence sur *le Congo envisagé au point de vue belge comme pays de production et de consommation*.

L'orateur énumère les ressources immenses que le Congo renferme pour le développement du commerce belge et fait ressortir les résultats importants obtenus jusqu'à ce jour par les sociétés commerciales qui s'y sont fondées. Il exhorte les Belges à ne pas se laisser distancer par les autres nations, qui, si l'on n'y prend garde, s'empareront des entreprises les plus lucratives.

Des applaudissements accueillent l'orateur; M. le président remercie le conférencier de l'appui efficace que ses paroles viennent de prêter à l'œuvre du Congo.

La séance est levée à 10 heures.

LE CONGO

envisagé au point de vue belge comme pays
de production et de consommation.

Conférence donnée à la société royale de géographie d'Anvers,
par M. M. DE RAMAIX, conseiller honoraire de légation de
S. M. le Roi des Belges, membre de la société.

MESDAMES ET MESSIEURS,

C'est la première fois que j'ai l'honneur de prendre la parole
dans cette société; c'est pourquoi je me permets de solliciter votre
bienveillance, votre indulgence, toute votre indulgence même.

Ce n'est pas sous la forme sérieuse et imposante d'une
conférence que je compte vous entretenir du *Congo comme pays
de production et de consommation au point de vue belge*;
non, je voudrais pouvoir vous parler tout simplement, sous la
forme d'une causerie familière, n'ayant qu'une préoccupation,
d'être clair et qu'un but, d'être pratique.

Vous êtes habitués, Mesdames et Messieurs, lorsque vous
venez à la société royale de géographie, de passer une heure
agréablement, très agréablement même. Je crains bien qu'il
n'en soit pas ainsi aujourd'hui, car je n'ai rien de bien amusant

à vous raconter. J'ai à vous parler de choses intéressantes mais non amusantes. Je dis intéressantes, parce qu'il s'agit de l'intérêt de la place d'Anvers, de l'intérêt de l'industrie nationale, en un mot, de l'intérêt du pays entier.

La Belgique traverse, en ce moment, une crise sociale plus intense et plus dangereuse qu'à toute autre époque de son histoire.

Cette crise sociale est en grande partie une crise économique résultant d'abord de la densité de notre population, ensuite de la situation que créent à notre industrie les mesures protectionnistes prises par presque tous les États de l'Europe et de l'Amérique.

L'Allemagne, l'Autriche, la Russie, le Portugal, l'Italie, les États-Unis sont franchement protectionnistes.

La Suisse, le Danemark, l'Espagne s'apprêtent à suivre le même exemple.

La France vient de dénoncer, dans le même but, le traité du 31 octobre 1881.

L'Amérique du Sud entière sera amenée, pour des raisons financières, à faire de même.

Seuls, l'Angleterre et les Pays-Bas restent libres-échangistes, et encore la Grande-Bretagne cherche-t-elle à resserrer les liens commerciaux qui l'unissent à ses colonies, — *ce qui se fera naturellement au détriment des étrangers* — et en Hollande, un parti nombreux préconise la surélévation des droits d'entrée.

Comme on le voit, le vent est partout au protectionisme, et pour le moment, rien ne nous permet de prévoir un courant contraire.

Est-il nécessaire d'ajouter que cette politique commerciale est funeste à notre industrie?

Nous ne le savons malheureusement que trop! Mais cependant il ne sera pas tout à fait inutile de faire connaître dans quelle proportion elle nous est funeste. Le *Moniteur* du 28 janvier dernier publie une statistique d'où il résulte que notre exportation a subi, en 1890, une diminution de 19 p. c.

Cette diminution est, certes, déjà considérable, mais que sera-t-elle lorsque les nouveaux tarifs seront en vigueur dans l'Amérique du Nord et du Sud, en Espagne, en Suisse, etc., etc.? Alors, la crise économique sera chez nous évidemment plus forte et plus dangereuse qu'aujourd'hui et elle pourrait avoir les conséquences les plus graves, s'il n'y est pas porté remède.

Quel est donc le remède à y apporter? Trouver des débouchés assez vastes pour absorber notre production et assez stables pour nous permettre de développer et de multiplier nos industries actuelles. *Tel est le seul remède possible.*

Grâce à une initiative aussi éclairée que judicieuse, grâce à un désintéressement sans exemple dans l'histoire contemporaine et à une persévérance au-dessus de tout éloge, le commerce et l'industrie voient s'ouvrir devant eux des horizons tout à fait nouveaux et absolument inespérés.

Le Congo est ouvert à notre activité; ses richesses et ses ressources immenses sont à notre disposition et, si nous savons en profiter, elles inaugureront pour toutes les classes de la société une ère de prospérité sans égale et de longue durée.

Telle est la conviction qui s'est formée dans mon esprit à la suite d'une étude approfondie de la situation actuelle du Congo et à la suite d'un examen comparatif des résultats obtenus dans les colonies qui, par le climat, par la nature du sol et par la population ressemblent le plus au Congo.

Ce sont ces observations dont je désirerais vous faire part, et je suis persuadé que ceux d'entre vous qui voudront bien me prêter quelque attention seront, comme moi, convaincus des avantages considérables et presque sans limites que la Belgique pourrait retirer, si elle le voulait, de l'œuvre grandiose entreprise par notre Roi.

Je ne suivrai pas mon travail pas à pas; ce serait trop long et, d'ailleurs, cette matière étant familière à presque toutes les personnes ici présentes, ce serait sans objet; je ne

m'arrêterai donc qu'à certains sujets qui présentent un intérêt particulier.

Comme je le disais précédemment, j'ai étudié la situation présente de l'État Indépendant, et c'est cette situation qui me permet de juger des ressources que le Congo peut, dans l'avenir, offrir à notre commerce et à notre industrie comme pays de production et comme pays de consommation.

Je commencerai par exposer rapidement, au point de vue commercial bien entendu, l'état des choses existant actuellement au Congo, puis j'examinerai le parti que *nous pourrions en tirer*.

L'État Indépendant a une superficie de 2,491,800 kilomètres carrés, soit 84 fois l'étendue de la Belgique. (9,457,12 k²).

Ce territoire est divisé en douze districts administrés par un commissaire assisté de plusieurs adjoints. Le gouvernement a établi, en outre, 47 postes militaires disséminés sur ses frontières extrêmes et principalement le long des routes commerciales.

Le Congo, comme on le voit, est dès aujourd'hui organisé et les rouages administratifs fonctionnent aussi régulièrement que le permettent l'éloignement et les conditions actuelles du pays.

La population de l'État a été évaluée à quarante millions par Stanley. Ce chiffre a paru exagéré à certains géographes; quoi qu'il en soit, il ne tardera pas à devenir un minimum par suite de la tendance qu'ont toutes les peuplades du continent noir à se rapprocher des endroits où elles peuvent se procurer facilement les articles européens. Or, ces places seront nécessairement et fatalement échelonnées le long du grand véhicule du commerce du centre africain, le long du Congo, qui se trouve tout entier sur le territoire de l'État.

Le Congo, le plus grand fleuve de la terre après l'Amazone, traverse l'État dans toute son étendue. Il présente, dès maintenant, au delà de 13,000 kil. de surface navigable, soit un développement de rives de plus de 26,000 kilomètres. Il n'est pas douteux que l'exploration de plusieurs de ses affluents

augmentera même dans une proportion fort considérable son réseau navigable. Les découvertes de ces dernières années nous permettent du moins de prévoir un résultat semblable.

L'entrée du Congo forme un véritable port, le meilleur de toute la côte occidentale et le seul, absolument le seul, où les navires puissent aborder à quai et y décharger et recharger leur cargaison. Dans toutes les autres stations, françaises, portugaises, etc., etc., les bâtiments doivent jeter l'ancre à deux milles environ des côtes.

Les principaux produits exportés actuellement de l'État sont : l'ivoire, le caoutchouc, l'arachide, la noix et l'huile palmiste, le sésame, le café et le copal.

L'exportation de l'ivoire a pris une très grande extension depuis la constitution de l'État. Elle avait été au commerce spécial, c'est-à-dire au commerce de l'État seul, de 18,666 kil., pendant les six derniers mois de 1886; de 39,785 kil. en 1887; de 54,812 kil. en 1888 et elle s'est élevée, en 1890, à 180,605 kil. représentant une valeur de 4,668,887 fr. Au commerce général, c'est-à-dire au commerce sans indication de provenance, la progression a été à peu près la même. Les statistiques donnent les chiffres suivants : pour le dernier semestre de 1886, 4080 kil. ; pour 1887 (année entière), 91,856 kil. ; pour 1888, 101,716 kil. ; pour 1889, 126,417 kil., et pour 1890, 196,322 kil., estimés à la somme de fr. 5,070,851.

Les grands marchés d'ivoire étaient autrefois Londres et Liverpool; aujourd'hui Anvers leur fait concurrence, grâce à la société du commerce belge pour le Haut-Congo, qui fait vendre exclusivement sur cette place les dents qu'elle recueille en Afrique. Notre métropole commerciale est même parvenue à supplanter Liverpool, ainsi que l'établissent les chiffres des marchés de 1890 : 367,000 kil. pour Londres, 73,000 kil. pour Liverpool et 78,000 kil. pour Anvers. Sur ce dernier marché, il n'avait été exposé en vente, en 1888, que 679 pointes, pesant 6377 kil., et en 1889, 3700, d'un poids de 47,577 kil. La vente trimestrielle du 4 février dernier (1891) a compris 25,000 kil. environ.

Le prix de l'ivoire varie actuellement entre 18 et 30 francs le kilogramme, (l'année dernière, la moyenne était de 30 à 40 francs), suivant la blancheur, le poids, la longueur et l'épaisseur des dents. Voici d'ailleurs les résultats de quelques ventes faites à Anvers : celle du 30 juillet 1889 a produit 386,000 francs pour 1339 dents; celle du 30 octobre 1889, un million, en chiffres ronds, pour 2444 dents; celle du 5 février 1890, 375,000 francs.

Après l'ivoire, c'est le *caoutchouc* qui momentanément constitue le plus important produit d'exportation. En 1890, 684,524 kil. ont été expédiés en Europe, dont 123,666 kil. représentent la part du commerce spécial. Le caoutchouc vaut 3 à 5 fr. le kil., suivant la qualité.

Le commerce des *arachides* est extrêmement variable, leur récolte étant subordonnée à la plus ou moins grande abondance de pluie. L'exportation a été, en 1890, de 240,649 kil. (commerce général); elle avait été de 472,129 kil. en 1889. Ce commerce se régularisera et augmentera dans des proportions notables quand le chemin de fer permettra le transport des arachides de l'Équateur, où les pluies régulières donnent, chaque année, des récoltes magnifiques. Le marché le plus important de ce produit est Marseille, où il se vend au prix moyen de 300 francs la tonne.

La *noix* et l'*huile palmiste* font également l'objet d'un commerce assez important. L'exportation des *noix* s'est élevée au commerce général, en 1888, à 5,973,042 kil.; en 1889, à 6,546,833; en 1890, à 9,128,220 kil.; celle de l'*huile*, en 1888, à 5,973,042 kil.; en 1889, à 2,182,159 kil. et en 1890, à 3,127,152 kil. Une seule fabrique de bougies, à Anvers, consomme, par an, 6000 tonnes de cette huile.

Le *caféier*, qui, à l'état sauvage, se trouve en quantité considérable dans le pays tout entier, est cultivé, depuis de longues années, dans la partie sud du Congo. La *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap* en présente, chaque année, sur le marché de Rotterdam; elle y a vendu, en 1883,

1510 balles; en 1884, 1413 balles; en 1885, 1499: en 1887, 1491, et en 1888, 1598.

Ce *café* se cote de 150 à 190 francs les 100 kilogr.

L'exportation de l'État Indépendant a été, pour l'année 1888, de 575,624 kil. provenant exclusivement des colonies portugaises; en 1889, elle s'est élevée à 779,640 kilog., parmi lesquels 18,005 kil. seulement figurent au commerce spécial; et en 1890, l'exportation générale a atteint le chiffre de 887,160 kil. dont 46,437 kil. au commerce spécial.

Les essais de culture faits récemment dans le Congo moyen ont pleinement réussi, ainsi que le constate le rapport du 28 mai 1890 de la section du café de la Chambre de commerce d'Anvers, qui, appelée à juger un échantillon de la récolte de Léopoldville, s'exprime en ces termes: « Excellent de goût » et d'arôme, supérieur, sous ce rapport, au café de Santos, » sans toutefois être aussi fin et aussi fort que le café de » Java et celui d'Haïti ».

Le *copal* se rencontre, au dire des voyageurs, partout dans l'État; mais les indigènes, par superstition, ne veulent le recueillir que pendant les années de disette. C'est ce qui explique que l'exportation de ce produit est jusqu'ici fort minime: 81,357 kil. en 1888; 85,036 kil. en 1889, et 55,134 kil. en 1890, parmi lesquels l'exportation de l'État ne figure que pour 4055 kil. en 1888; 5120 kil. en 1889, et 1716 kil. en 1890. Le reste provient exclusivement des colonies portugaises.

La gomme *copal* vaut 3 à 6 fr. le kil. Elle est employée principalement dans la fabrication des vernis.

La plante de *sésame*, dont le fruit fournit une huile de savonnerie, d'éclairage et de table, est très commune au Congo. Ce produit pourra, dans l'avenir, faire l'objet d'un commerce considérable. Actuellement, le sésame exporté provient du Bas-Congo.

En 1889, 202,713 kil. sont sortis de l'État Indépendant, dont 23,878 kil. du Bas-Congo et 178,835 des possessions portugaises.

Les chiffres pour 1888 avaient été respectivement de 48,909 et 6,350 kil. et pour l'année dernière de 49,654 kil. au commerce général, au nombre desquels 23,290 kil. appartiennent au commerce spécial. Il s'en est vendu sur le marché de Rotterdam 256 tonnes en 1885; 324 en 1886 et 358 en 1889. Le prix du sésame est à peu près de 50 francs les 100 kil.

L'État Indépendant possède encore une foule d'autres produits précieux, mais qui n'ont pas encore été mis en valeur. Je citerai parmi eux: *La noix de kola*, dont les vertus toniques et nutritives sont très appréciées dans certaines parties de l'Afrique, au Niger, par exemple, elle se vend 500 francs la tonne. *Le cajan*, pois arborescent dont les nègres font une grande consommation. *Le gingembre*, qui vaut environ 400 francs les 1000 kil. *Le poivre*; son prix est de 40 à 50 francs les 100 kil. *Le coton*, dont tous les voyageurs signalent l'abondance, pourrait, s'il était traité convenablement, rivaliser en quantité et en qualité avec celui qui provient d'Amérique. Les statistiques officielles de l'État du Congo, pour l'année 1890, mentionnent pour la première fois cet article. Elles établissent qu'il a été exporté 2940 kil., évalués à 3234 fr. Ce coton a été embarqué sous pavillon hollandais. *Le ricin* croît facilement et en grande quantité dans le Haut et dans le Bas-Congo. Il est coté actuellement à 250 francs la tonne. Le *cacao* se rencontre partout à l'état sauvage. On a essayé, en 1886, de le cultiver dans les jardins de Léopoldville. L'arbre est bien venu et a donné des fruits en abondance. Aujourd'hui, il y en a plus de 500 dans cette seule station. Le cacao vaut, en Europe, 1600 frs. les 1000 kil. Le *coprah*, nom donné à l'amande séchée au soleil de la noix de coco, n'est exporté qu'en quantité minime. Son prix est de 375 francs la tonne. La *vigne* pousse très bien au Congo; de nombreux ceps y ont été plantés dernièrement. Le *tabac* se trouve à l'état naturel dans le Bas et le Haut-Congo. Il n'est pas un village du haut fleuve où les indigènes n'en cultivent

pour leur propre consommation. Ce tabac est d'une qualité moyenne, mais, au dire des connaisseurs, susceptible d'amélioration. Celui de Lukoulelo a une grande analogie avec le tabac de la Havane. La *canne à sucre*, ainsi que le *riz*, sont, dans plusieurs régions, l'objet de très grandes cultures indigènes. Le *manioc* est excessivement abondant; il constitue la base de la nourriture de la majeure partie des populations.

Nous mentionnerons encore, comme produits naturels les *ignames*, les *patates douces*, le *maïs*, le *sorgho*, les *fèves*, les *courges*, le *chanvre*, et des *légumes variés* dont on trouve un nombre considérable de grands champs parfaitement cultivés. Nous devons ajouter à cette nomenclature la *vanille*, la *muscade* et en général toutes les *épices* des climats équatoriaux.

En fait de plantes tinctoriales, on connaît l'*indigotier*, l'*orseille*, qui produit un rouge violet, le *camwood* donnant un beau rouge cramoisi, le *rocouyer*, etc. Toutes ces matières colorantes sont peu ou pas exploitées, comme le prouvent les statistiques de l'État; ainsi, par exemple, pour l'orseille le Bas-Congo n'a fourni, en 1889 et 1890, respectivement, que 741 et 914 kil., tandis que les colonies portugaises en ont donné 18,147 kil. en 1889 et 1774 kil. en 1890. En 1888, l'exportation avait été plus considérable; l'État en avait fourni 2012 kil. et le Portugal 556 kil.

L'exportation du *rocou* est moindre encore. Les statistiques de 1889 renseignent, au commerce général, 1939 kil. seulement, dont 1121 pour le commerce spécial. Celles de 1888 donnent 443 kil. pour l'État et 1144 kil. pour l'exportation générale. Le rocou vaut environ fr. 1.25 le kilogramme.

Il se vend, par an, sur le marché de Rotterdam, de 30 à 35 tonnes de *camwood* de provenance africaine. La poudre de camwood est estimée actuellement à 300 francs les 1000 kil.

Les fruits du Congo sont en général excellents. On y trouve en masse des *oranges*, des *figues*, des *pêches*, des *ananas*, des *bananes*, des *dattes*, etc., etc.

Les immenses forêts situées dans l'État recèlent une foule

de bois précieux, tels que: l'*acajou*, l'*ébène*, le *bois de rose*, le *bois de teck*, le *cèdre*, etc. etc.

Que de richesses, en effet, doivent renfermer des forêts semblables à celles que Stanley a mis 160 jours à traverser ! Cette forêt, du reste, n'est pas seule ; Stanley nous signale l'existence, au nord du Congo, entre Oupoto et l'Arouwimi, d'une autre forêt embrassant environ 20,000 milles carrés et formée également de bois d'essences précieuses.

L'État Indépendant est, en outre, fort riche en *bois de construction* ; il possède, notamment, un certain bois aussi bon et aussi dur que le fer, qui a l'avantage inappréciable de ne pouvoir être attaqué par les fourmis blanches. Le défaut de moyens de transport a empêché jusqu'ici l'exploitation de ces différentes espèces de bois.

Les *richesses minières* actuellement connues sont le *cuivre* et le *fer*.

M. Ed. Dupont, directeur du musée royal d'histoire naturelle de Bruxelles, dans ses *Lettres sur le Congo*, ouvrage où il consigne les résultats des explorations scientifiques et géologiques qu'il a faites dans l'État Indépendant en 1888, déclare avoir découvert plusieurs gisements de *cuivre* et avoir reconnu des indices abondants d'autres gisements qui semblent faire du bassin exploré l'un des régions cuprifères les plus riches. L'analyse que l'auteur a faite du minerai recueilli lui permet d'affirmer sa bonne qualité.

Dans les districts au nord de Boma, les indigènes exploitent eux-mêmes des mines de cuivre. Ils le transportent dans le Haut-Congo, soit martelé sous diverses formes, soit brut et en lingot, et ils l'échangent contre de l'ivoire.

M. Giraud a signalé des dépôts de cuivre entre le lac Bangouelo et la Louapoula.

Dans plusieurs endroits du Katanga se trouvent des mines très riches et célèbres de cuivre, entre autres à Kalibi. Les naturels font avec ce métal de véritables ouvrages d'art, des bracelets, etc. etc.

Dans la région du Kassai des morceaux de cuivre en forme de croix de Saint-André servent de monnaie courante.

Quant au *fer*, il abonde partout, dans le Manyéma, l'Oroua, chez les Bangalas, à l'Équateur, au lac Matoumba, dans les vallées du Kassai, du Loulongo, de l'Oubanghi, de l'Ouellé, etc., et les voyageurs ont pu constater qu'il était non seulement très abondant, mais encore très pur, notamment au Kassai. M. C. Janssens, gouverneur-général, lors de son dernier séjour au Congo, a vu fabriquer le fer dans tout le haut fleuve, au Lomami, au Kassai, comme au Sankourou.

Il ne sera pas sans intérêt d'ajouter ici que, d'après Cameron, les montagnes de l'Oroua contiennent de la *houille*.

L'existence de *l'or* a été révélée dans le Katanga par les explorateurs qui l'ont visité. Caméron, Richard, Ivens, entre autres, affirment en avoir vu une quantité plus ou moins grande entre les mains des indigènes. La Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie vient d'envoyer une expédition pour reconnaître cette partie de l'État et spécialement pour éclaircir une question dont la haute importance saute aux yeux de tous.

Caméron signale, dans l'Oroua, la présence de *l'argent*. Il y a acheté un bracelet en argent, fabriqué par les indigènes et il a découvert, raconte-t-il, près de la source du Louvedjo, un autre produit de grande valeur : le *cinabre*.

Il existe du *mercure*, en quantité considérable, c'est un fait acquis, dans le Katanga, et on en présume l'existence aussi dans le Manyéma et dans l'Oroua.

L'*étain* se trouve sur les rives de l'Ouellé.

Un grand *établissement agricole*, celui de l'île de Matéba, dans le Bas-Congo, a été fondé, en 1887, par l'un de nos compatriotes, M. A. De Roubaix, industriel à Anvers.

L'île de Matéba est couverte de forêts de palmiers et de riches pâturages. M. De Roubaix y a établi des machines à vapeur destinées à décortiquer l'amande de palmier et à produire l'huile sur place. Il s'est occupé également de l'élève

du bétail et de la culture de plantes tropicales; tabac, coton, caféier, vanillier, cocaoyer, etc., etc.

Cette exploitation a été reprise, en 1889, par la *Société des produits du Congo* qui lui a donné une grande extension.

Les *établissements commerciaux* existant actuellement dans l'État sont nombreux et de natures diverses.

Parmi eux, nous devons comprendre les *missions chrétiennes* et les *postes militaires* établis aux confins du territoire et sur les routes commerciales de l'intérieur, car les uns comme les autres sont obligés de se livrer au commerce pour pourvoir à leur subsistance, et les uns comme les autres deviennent toujours des centres commerciaux plus ou moins importants. C'est là, en Afrique, un fait inévitable, et pour ne citer qu'un exemple, je rappellerai que c'est uniquement et exclusivement aux premiers échanges faits par les fonctionnaires de l'État, que le commerce est redevable des débouchés considérables qu'il possède aux Stanley-Falls.

Les *missions chrétiennes* comptent 32 stations dont un certain nombre desservies par les catholiques: les pères de la Congrégation du Cœur immaculé de Marie, de Scheutveld-lez-Bruxelles; les pères français du St.-Esprit, les pères d'Alger du cardinal Lavigerie (l'ordre des jésuites va y envoyer également des missionnaires, et les sœurs de charité de Quatrecht y ouvriront prochainement deux hôpitaux et un orphelinat); les autres missions appartiennent à différentes sectes protestantes, anglaises, américaines et suédoises.

Les *postes militaires* de l'État sont au nombre de 47, dont les plus récents sont ceux fondés par M. le gouverneur général, Camille Janssen, lors de son dernier séjour au Congo: sur le Sankourou, l'Arouwimi et le Haut-Lomami.

Les *factoreries* proprement dites sont nombreuses, surtout dans le Bas-Congo. Elles appartiennent à des maisons belges, anglaises, françaises, hollandaises et portugaises. Les Belges n'ont que fort peu d'établissements dans le bas fleuve.

Les factoreries du Haut-Congo sont en moins grand nombre,

mais elles appartiennent en majeure partie à nos compatriotes, à la *Société du commerce pour le Haut-Congo*.

En résumé, si nous tenons compte de tous les éléments que nous venons d'énumérer, nous constatons qu'il y a actuellement (1^{er} janvier 1891), dans le Congo belge, une centaine de places où les indigènes se rendent régulièrement, soit toutes les semaines, soit à certaines dates fixes, pour échanger leurs produits contre des marchandises européennes.

Les *sociétés commerciales belges* travaillant au Congo sont au nombre de six :

1^o La Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie (1887) ;

2^o La Compagnie des magasins généraux du Congo (1888) ;

3^o La Société belge pour le commerce du Haut-Congo (1888) ;

4^o La Compagnie du chemin de fer du Congo (1889) ;

5^o La Compagnie des produits du Congo (1889) ;

6^o La Compagnie du Katanga (1891).

Le capital social global des six compagnies s'élève à 35 millions de francs.

A l'heure actuelle, les établissements créés par ces sociétés atteignent le chiffre de 25.

Le personnel européen de ces sociétés est de 242 agents blancs, savoir : 33 à la Compagnie des magasins ; 61 à la Société du Haut-Congo ; 126 à la Compagnie du chemin de fer ; 16 à la Compagnie des produits ; 6 à la Compagnie du Katanga.

Ces sociétés possèdent sur le fleuve ou au chantier du Stanley-Pool, prêts à être lancés, onze bateaux à vapeur.

La *Compagnie du Congo* a été fondée à Bruxelles, le 9 février 1887, au capital de 1,227,000 francs.

Cette société s'est assignée le but d'être au Congo le précurseur, l'avant-coureur du commerce et de l'industrie belges. Elle s'est imposée, ajoute-t-elle dans son dernier rapport, le devoir constant de rechercher de nouvelles affaires, de les étudier

avec soin et de les réaliser ensuite avec bénéfices. C'est, en d'autres termes, une véritable société d'étude dont la mission consiste à organiser dans l'État Indépendant des rouages commerciaux et industriels multiples.

Conformément à son plan, la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie commença ses opérations par l'envoi de deux expéditions d'exploration. Après le retour de ses agents, elle fonda successivement cinq sociétés répondant chacune à un besoin déterminé et ayant chacune un but différent, mais formant toutes en réalité une véritable fédération et possédant des intérêts multiples connexes.

Après 18 mois environ d'existence, le Conseil d'administration distribua aux actionnaires un dividende de fr. 162,50, soit 65 % de la valeur de l'action (titre de 500 francs, dont 25 % seulement avaient été appelés). Le bilan arrêté au 30 juin 1890 n'est pas moins satisfaisant et, pour en donner la mesure, nous dirons d'abord qu'il a permis le paiement d'un dividende de fr. 68.75 (375 francs seulement avaient été versés à cette date). Il résulte du même bilan que l'actif disponible de la société, y compris le portefeuille, était de 1,201,000 francs. Dans cette somme ne figurent que pour 70,000 francs 140,000 hectares, dont quelques milliers d'un très grand avenir. Le capital versé n'est à ce jour que de 920,250 francs.

La Compagnie du Congo poursuivant pas à pas et sans relâche le but qu'elle s'est tracé, a organisé, en juin 1890, une expédition pour faire la reconnaissance du Haut-Loualaba où se trouve le Katanga, ce pays dont tous les voyageurs sont unanimes à vanter la beauté, la fertilité et surtout les richesses minières. C'est, nous l'avons déjà dit, entre les mains des naturels de Katanga que les explorateurs africains ont vu des pépites d'or et des objets en argent. L'expédition composée de 6 agents blancs et de 150 noirs environ est commandée par M. Alexandre Delcommune; elle a quitté le Pool, le 8 octobre dernier. On estime que sa mission durera de un an et demi à deux ans.

La Société du Congo pour le commerce et l'industrie vient de céder à une nouvelle société : la *Compagnie du Katanga* qu'elle a d'ailleurs fondée dans ce but, tous les résultats acquis et espérés de l'expédition Delcommune. Elle étudie, en outre, paraît-il, la constitution de nouvelles sociétés immobilières.

La *Compagnie des Magasins généraux* date du 20 octobre 1888; elle fonctionne avec un capital de 1,200,000 francs. Cette société a un double objet : créer des hôtels destinés à loger et à nourrir les Européens, et ouvrir des magasins contenant tous les articles dont les blancs et les noirs ont besoin dans ces pays équatoriaux.

C'est Boma, capitale de l'État, que la Compagnie a choisi pour siège de ses premiers établissements. Elle a commandé, aux forges d'Aiseau (Hainaut), une vaste construction en fer, démontable et établie suivant le système spécial de cette usine : murs en tôle d'acier à double paroi, emboutis et galvanisés, toitures en tôle ondulées et galvanisées. Cette construction, qui a un développement de 43 mètres de profondeur sur 52 de largeur, comprend un rez-de-chaussée et deux étages. Un balcon de deux mètres de largeur, abrité par une veranda, règne tout autour du bâtiment au premier et au second étage. Le rez-de-chaussée est consacré à un magasin dans lequel la société vend en détail des objets de consommation et d'habillement. Le premier étage sert de restaurant et de café. Il y a une salle de billard, un salon de lecture, un bureau, de vastes salles à manger, des offices, enfin une cuisine et ses dépendances. Le second est réservé exclusivement aux chambres à coucher : elles sont au nombre de douze.

L'hôtel a été inauguré le 4 mars 1890 : depuis son ouverture, on compte tous les jours à la table d'hôte 75 convives environ.

Un tramway à vapeur reliant l'hôtel aux établissements de Boma-Rive a été construit par la même société et fonctionne régulièrement plusieurs fois par jours, depuis le 4 mars 1890.

L'hôtel de Banama, que la Compagnie a acheté à la société hollandaise la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap*,

a été mis en exploitation le 18 octobre dernier. Bientôt des magasins y seront annexés.

A Matadi, la société a ouvert des magasins de détail à l'usage principalement des ouvriers du chemin de fer. Elle a posé, le 20 septembre dernier, la première pierre d'un hôtel dans le genre de celui qu'elle possède à Boma. Cette construction est à peu près terminée à l'heure actuelle. L'hôtel pourra fort prochainement être ouvert au public. La Compagnie des magasins généraux possède, en outre, à Matadi, plusieurs maisons qu'elle loue à l'administration du chemin de fer. Elle vient de créer des maisons sur le Chiloango et le Lucullo, à N'Zobé, Salézi et Loubouzi.

Les Magasins généraux emploient trente-trois agents blancs.

La *Société pour le commerce du Haut-Congo* a repris et continue les opérations de la *Sanford Exploring Expedition*, qui était arrivé au terme fixé dans l'acte constitutif pour sa liquidation.

La société belge, fondée, le 10 décembre 1888, au capital de 1,200,000 francs, a été amenée, dès le commencement de 1890 (30 janvier), à porter son capital à 3,000,000 de francs. Elle s'occupe de toutes les opérations commerciales, industrielles, minières et autres dans tous les pays et spécialement sur le territoire de l'État Indépendant.

La Société pour le commerce du Haut-Congo possède actuellement treize factoreries établies à *Matadi*, *Vivi*, *Isanghila*, *Manyanga*, *Luvitoukou*, dans la région des chutes, *Kinchassa*, *Equateur*, *Bangala*, *Mobeka*, *Oupoto*, *Gongo-Doua*, *Stanley-Falls* et *Luébo* sur le Kassaï, comprenant ensemble un personnel de 61 blancs et de quelques centaines de noirs. Elle se prépare à fonder plusieurs autres maisons dans le Haut-Congo.

Le transport de ses marchandises sur le Congo, ainsi que le ravitaillement et le service de ses stations, est effectué par deux grands steamers, trois plus petits, un schooner, une baleinière et une allège en acier. Sa flottille sera prochaine-

ment augmentée de quatre bateaux à vapeur, dont deux de 40 tonnes et deux de 7 tonnes. Ces bateaux sont arrivés au Pool depuis quelque temps et sont déjà sur le point d'être complètement remontés.

Jusqu'à présent, cette société a dû borner ses opérations à l'achat de l'ivoire et du caoutchouc, les autres produits ne laissant pas de bénéfices suffisants, à cause des frais énormes de transport à travers la région des cataractes. Il en sera autrement lorsque le chemin de fer sera mis en exploitation.

Le bilan du 1^{er} exercice de ses opérations commerciales, présenté à l'assemblée des actionnaires du 15 octobre 1890, offre pour nous un intérêt particulier, parce qu'il nous fait connaître les résultats que des Belges résolus et entreprenants ont pu obtenir, malgré les difficultés inhérentes à toute entreprise nouvelle et malgré la concurrence des maisons de commerce hollandaises, françaises, anglaises et portugaises établies depuis de longues années dans le pays.

Ce bilan ne présente d'ailleurs que les résultats obtenus pendant une période de réorganisation, car ainsi que le rapport du conseil d'administration le fait ressortir : « La » *Sanford Exploring Expedition*, en vue de sa liquidation, » avait réduit les approvisionnements de marchandises d'Europe » et le nombre de ses employés blancs au strict nécessaire ; » les factoreries les plus éloignées surtout n'ont pu être » reprises et n'ont pu travailler à notre profit que plusieurs » mois après la formation de notre société. »

Il y a encore lieu de remarquer que l'exercice auquel se rapporte ce bilan n'a été que de huit mois et que la société n'a travaillé qu'avec son capital primitif de 1,200,000 francs.

Voici les résultats de cette première campagne :

Indépendamment d'une série d'amortissements, les bénéfices nets se sont élevés à fr. 287,956.86.

Les amortissements proprement dits se chiffrent par fr. 167,463.38, subdivisés ainsi :

Immeubles en Afrique.	2,305.25
-------------------------------	----------

Mobilier	7,483.67
Bétail	2,374.69
Steamers et matériel	124,568.87
Matériels divers	16,094.39
Frais de premier établissement en Europe.	10,320.65
Mobilier à Bruxelles	4,317.86

A ces sommes, il y a lieu d'ajouter également, comme amortissement, la provision pour assurances du matériel fluvial, la Compagnie ayant décidé d'être son propre assureur, soit 50,000 francs.

La Société pour le commerce du Haut-Congo nous apprend encore, dans son rapport, qu'elle a acheté, en 1889, et vendu en 1890, pour fr. 1,130,123.90 d'ivoire et que les bénéfices réalisés sur les marchandises africaines ont été de fr. 872,601.14.

M. Parminter, ancien haut fonctionnaire de l'État du Congo, a entre les mains l'administration supérieure de tous les établissements africains; il réside au Congo. C'est M. le capitaine d'état-major Thys, qui possède, sous le titre d'administrateur délégué, la direction générale de la Compagnie. Le capitaine Thys vient de faire au Congo un nouveau séjour; il n'est rentré en Belgique que le 19 novembre dernier.

La *Compagnie du chemin de fer du Congo* a été constituée à Bruxelles, le 31 juillet 1889, au capital de 25,000,000 de francs. Elle a pour objet de construire, entretenir et exploiter sur le territoire de l'État Indépendant une voie ferrée entre Matadi et le Stanley-Pool, c'est-à-dire, contournant toute la région des cataractes.

Parmi les actionnaires se trouvent, à côté de nombreuses maisons de banque et de commerce du pays, de puissants financiers allemands, français, anglais et américains. La participation de l'étranger s'élève à huit millions de francs. Le gouvernement belge y a participé, avec l'assentiment des Chambres législatives, pour une somme de dix millions. Les sept autres millions ont été souscrits par le public belge.

L'État du Congo a accordé à la société concessionnaire de grands et précieux avantages, à savoir :

- 1° 150,000 hectares de terre aussitôt les études terminées;
- 2° L'usage de tous les terrains nécessaires pour l'établissement de la voie et de ses dépendances;
- 3° Une zone de 200 mètres de chaque côté des rails;
- 4° 1500 hectares par kilomètre de voie construite, soit au total, près de 700,000 hectares à choisir n'importe où dans les limites de l'État.

La concession a été octroyée pour un terme de 99 ans, à dater de la mise en exploitation de la voie sur toute son étendue. La ligne devra être entièrement livrée à l'exploitation, le 31 décembre 1894. Les travaux déjà exécutés et les rapports des ingénieurs constructeurs permettent d'espérer que cette clause sera exécutée. La ligne sera d'ailleurs mise en exploitation par section, c'est-à-dire, au fur et à mesure de sa construction.

Le chemin de fer est à voie étroite se pliant à toutes les formes du terrain. L'écartement n'est que de 75 centimètres. Les pentes n'atteindront pas plus de 35 millimètres par mètre et les courbes les plus raides n'auront pas de rayon descendant au-dessous de 50 mètres.

Les trains, d'après le cahier des charges, ne pourront pas mettre au delà de quarante-huit heures à parcourir la distance qui sépare Matadi de Stanley-Pool. Aujourd'hui, en caravane, on emploie quinze à vingt jours à faire le même trajet.

Le prix des places ne pourra dépasser 500 francs pour la première classe et 50 francs pour la seconde. Les voyageurs de première jouiront d'une franchise de bagages de 100 kilog.; ceux de deuxième, de 20 kil. seulement. Les excédents se paieront 1 franc par kil.

Le tarif des marchandises pourra être autre pour la montée et pour la descente; mais il ne pourra dépasser le taux ci-après :

A la montée, pour toutes les marchandises 100 francs les 100 kilogr.

A la descente :

Amandes de palmes.	fr. 10,—	les 100 kilogr.
Arachides	" 10,—	"
Bois	" 10,—	"
Café	" 28,—	"
Caoutchouc.	" 43,—	"
Gommes copal, blanches	" 18,—	"
" " rouges.	" 32,—	"
Huile de palme	" 12,—	"
Ivoire	" 100,—	"
Orseille	" 17,—	"
Sésame	" 10,—	"
Tabac	" 27,—	"
Autres marchandises	" 7,50	"

augmentés de 10 % de la valeur de la marchandise en Europe.

Actuellement, les frais de transport pour cette même distance reviennent de 30 à 40 francs par charge de 65 livres anglaises, soit un peu moins de 30 kilogrammes. A ce prix, qui est celui payé aux porteurs, il y a naturellement lieu d'ajouter, pour estimer à leur juste valeur les frais de transport, d'abord la détérioration provenant des intempéries des saisons, du chargement et du déchargement continuels; ensuite les dépenses extraordinaires causées par un emballage particulier; enfin, les vols et les accidents, ainsi que les frais généraux des établissements nécessaires au recrutement des porteurs.

Quant aux voyageurs, on calcule que les dépenses de ce trajet s'élèvent, par personne, à plus de 600 francs.

Le voyageur, dans les conditions normales, parcourt, nous l'avons dit, cette distance en quinze ou vingt jours; les marchandises mettent parfois deux mois et plus.

Ces quelques renseignements suffiront pour justifier, aux yeux de ceux qui seraient tentés de le trouver trop élevé, le tarif de transport tel qu'il a été fixé (valeur maxima). Ils permettent

en même temps d'apprécier à leur juste valeur les avantages immenses que les voyageurs et les négociants sont appelés à retirer de la construction de cette voie ferrée.

Le point de départ du chemin de fer est le port de Matadi, qui est accessible aux steamers jaugeant 2000 tonnes; celui d'arrivée est à Ndolo, sur le Stanley-Pool, à dix kilomètres environ au delà de Léopoldville.

La ligne, d'après les prévisions, doit avoir une étendue de 426 kilomètres. Les vingt-six premiers kilomètres présentent seuls quelques difficultés de construction, à cause de la nature rocheuse du terrain et du relief du pays; les quatre cents autres, entre Palabala et Ndolo, seront établis dans des conditions normales.

Les travaux d'art sont peu nombreux et peu importants. Les plus considérables consistent dans un pont de cent mètres sur la rivière Inkissi et deux ponts de soixante à quatre-vingts mètres sur les rivières Mpozo et Quilou. Il y aura, en outre, six ponts de cinquante mètres et quelques autres de cinq à vingt mètres de portée.

Les reconnaissances faites par les ingénieurs ont amené la découverte d'un nouveau tracé, diminuant de cinq kilomètres la première section, celle précisément qui présentait le plus de difficultés. La route nouvelle aura, en outre, l'avantage immense d'exiger moins de travaux d'art.

L'un des derniers courriers du Congo nous apprend qu'on étudie, en ce moment, une seconde variante s'étendant du Monolithe à la N'Gongo. Cette dernière variante amènerait un raccourcissement beaucoup plus considérable que celui dont nous venons de parler. Le raccourcissement serait de 25 kilomètres au moins.

D'un autre côté, le conseil d'administration a été à même de faire connaître aux actionnaires, dans la dernière assemblée générale, plusieurs autres circonstances favorables. Ainsi, les déblais et les remblais déjà exécutés l'ont été à des prix moindres que ceux prévus; le pont sur le Mpozo, qu'on

croyait devoir avoir un tablier de quatre-vingts mètres, n'en aura qu'un de soixante seulement; le fond des rivières explorées a été reconnu comme rocheux. Il ne faudra donc pas descendre profondément pour construire les assises du pont, et les moellons se trouveront à pied d'œuvre.

Une fois les difficultés du massif de Palabala vaincues, les travaux pourront être poussés avec une grande rapidité, car le terrain n'est pas raviné.

Au mois de novembre 1890, le personnel du chemin de fer comptait 137 Européens (14 ingénieurs, 2 médecins, 9 conducteurs, 14 comptables et magasiniers, 15 mécaniciens monteurs, 7 charpentiers, 18 maçons, 52 mineurs, 3 poseurs de voie, 2 tailleurs de pierre, 1 boucher) et 2000 noirs environ (Zanzibaristes, Sénégalais, indigènes, etc. etc.). Depuis lors de nouveaux détachements de travailleurs nègres sont venus augmenter cet effectif qui atteindra, dans quelques mois, le chiffre de 4000.

Le personnel technique des études est divisé en quatre brigades : la première est chargée d'étudier la construction de la voie de Matadi au ravin Léopold; la seconde du ravin Léopold à la rivière Mpozo; la troisième a pour mission de reconnaître les abords du massif de Palabala, et la quatrième s'occupe du nouveau tracé de Bembisi à Kimpessé.

Les travaux de construction, commencés en 1889, sont poussés avec la plus grande activité.

Les terrassements et les maçonneries étaient, au 30 novembre 1890, en grande partie terminés sur les dix premiers kilomètres du parcours et les tabliers métalliques des ponts, qui étaient attendus, pouvaient, au dire du *Mouvement géographique*, être placés dès leur arrivée.

A Matadi même, le *pier* métallique est construit et livré au trafic, et la gare, dont la bâtisse a nécessité d'énormes travaux, est complètement installée. Un certain nombre de maisons bâties en briques pour les employés du chemin de

fer sont sous toit depuis plusieurs mois et d'autres en fer, venant d'Aiseau, sont sur le point d'être remontées.

Inutile de m'étendre sur l'importance de l'achèvement du *pier* de Matadi. L'avantage qui résulte du fait que dorénavant les steamers européens pourront déposer à pied d'œuvre les matériaux de construction, est trop grand et trop évident pour qu'il ne saute pas aux yeux de tout le monde.

La première locomotive destinée à ce chemin de fer a été expédiée d'Anvers au mois d'août dernier; deux autres sont parties en octobre, ainsi qu'un certain nombre de wagons. Tout le matériel roulant a été remonté aussitôt son arrivée ⁽¹⁾.

Les travaux ne tarderont donc pas à recevoir une impulsion vigoureuse, par suite de l'organisation, sur la partie de la voie déjà posée, de trains affectés au service de la construction.

Pour vous mettre à même de juger de l'avenir réservé à cette voie ferrée, je pourrais reproduire les prévisions énoncées par les hommes les plus compétents en la matière, mais je préfère me borner à faire connaître la nature et l'importance du trafic actuel de la région des cataractes.

En 1888, 1800 tonnes de marchandises, d'après l'évaluation du conseil d'administration de la Compagnie du chemin de fer du Congo, ont été transportées de Matadi à Léopoldville, et près de 200 voyageurs européens ont passé par cette route. J'ai dit précédemment que le prix de transport revenait de 30 à 40 francs par charge de 30 kilog., soit plus d'un franc par kil. et 600 francs environ par voyageur. Le trafic des marchandises et des voyageurs représente donc, pour 1888,

1800 tonnes ou 1,800,000 kilog. soit . . .	1,800,000 francs.
200 voyageurs à 600 fr.	120,000 „

Ensemble : 1,920,000 francs.

(1) D'après le dernier courrier, la première section de la voie est inaugurée officiellement et deux locomotives ont été mises en circulation. Quant à la deuxième section, qui s'étend du ravin Léopold à la Mpozo, elle est assez avancée, d'après les dernières nouvelles reçues, pour pouvoir assurer qu'elle sera livrée à la circulation dès le retour de la bonne saison.

A cette somme de 1,920,000 francs, dans laquelle je n'ai compris que les marchandises à la montée, c'est-à-dire, l'importation, il faut nécessairement ajouter les produits de l'exportation, qui descendent vers l'Atlantique. J'ignore la quotité exacte de ce trafic, mais sachant que l'ivoire seul a fourni, en 1888, plus de 200 tonnes, je peux, sans exagération, admettre que ce transport a atteint 500 tonnes, ce qui représente, comme je l'ai expliqué, 500,000 francs de frais. Je trouve donc que, pour l'année 1888, les frais de transport ont atteint le chiffre de fr. 1,920,000, plus 500,000, soit 2,420,000.

Dans ces conditions et en admettant que le tarif du chemin de fer soit celui des caravanes, chose que toutes les maisons de commerce congolaises acceptent avec empressement, le chemin de fer aurait fait une recette brute de fr. 2,400,000.

Or, ce n'est là qu'un minimum, car aujourd'hui déjà le trafic s'est accru dans des proportions notables. En effet, l'exportation générale de l'État, qui était, en 1888, d'une valeur de fr. 7,392,348.17, s'est élevé, en 1889, à fr. 8,572,519.19 et pendant l'année 1890, à fr. 14,109,781.27.

Ceci ne concerne que l'exportation. Il y a donc lieu d'ajouter à ce produit celui de l'importation ; mais, des données exactes faisant défaut à ce sujet, je ne puis produire que des chiffres approximatifs et je me contenterai de dire que le dernier rapport de la Compagnie du chemin de fer, celui du 21 janvier 1891, évalue à plus de 2,250 tonnes le mouvement des transports à la montée seulement. On voit par là que les recettes, en 1889 et surtout en 1890, ont dû être beaucoup supérieures à celles de 1888 (2,420,000 fr.)

Comme il suffit, grâce à l'intervention désintéressée du gouvernement belge, que le chemin de fer fasse par an une recette brute de fr. 2,650,000 pour qu'il puisse subvenir à ses frais et distribuer 7 % de dividende à ses actionnaires, il en résulte que dès maintenant et avec le tarif actuel, ce dividende est assuré.

Il reste enfin, pour apprécier l'importance et l'avenir de cette entreprise, à supputer les résultats de l'augmentation du nombre des stations de l'État, de la multiplication des factoreries, de l'exploitation des immenses richesses minières, végétales et animales dont tous les voyageurs ont signalé l'existence dans le Congo, du développement du trafic des marchandises et du passage des voyageurs, qui en sont la conséquence habituelle. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la ligne de Matadi est fatalement destinée à recevoir indistinctement toutes les marchandises qui doivent traverser la région des cataractes, ainsi que les produits français, qui prennent aujourd'hui la route de Loango-Brazzaville. Ce dernier point est important et mérite d'attirer l'attention des intéressés.

La *Compagnie des produits du Congo* a pour objet de faire le commerce de tous les produits industriels, agricoles et miniers du Congo.

Cette société, créée en novembre 1889, au capital de 300,000 francs, a, lors de sa fusion avec la société à Matéba (mars 1890), porté son capital à fr. 1,200,000.

L'île de Matéba, qui avait été mise en valeur et exploitée par M. De Roubaix, ainsi que je l'ai dit précédemment, comprend, avec les deux îles adjacentes de N'Tounga et Kifouka, plus de 15,000 hectares.

Lors de la reprise par la Compagnie des produits, Matéba possédait un matériel à vapeur pour extraire l'huile des noix palmistes et un troupeau comprenant 115 vaches, 7 taureaux, 110 veaux, ainsi que des moutons et des chèvres en grande quantité. Dix Européens composaient le personnel blanc; il y en a 15 aujourd'hui. Un petit bateau à vapeur faisait son service sur le Congo. Ses principaux établissements pour l'exploitation de l'huile étaient Matéba et Sicia.

La Compagnie des produits, indépendamment de l'extraction de l'huile de palme, qu'elle compte continuer et même développer, se propose d'établir de grandes cultures de tabac, de vignes, de cacaoyers, de vanilliers, de caféiers, de riz, d'indi-

gotiers, etc , etc. Elle a d'ailleurs déjà commencé à faire ses plantations diverses, mais elle veut les étendre considérablement, et dans ce but, elle vient d'acheter à la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie dix mille hectares, tout en se réservant, à un prix déterminé d'avance, dix mille autres hectares.

La société dont je m'occupe s'appliquera, en outre, à l'élevage du bétail afin de suppléer au manque presque absolu de bêtes à cornes dans le Bas-Congo. Elle en a aujourd'hui au delà de six cents, mais elle a pris des dispositions pour introduire deux mille nouvelles têtes. Déjà, elle possédait un établissement d'élevage à Matéba et à Cul de Boma; elle en a créé récemment un à Nebu-le-Roy, et elle compte en fonder encore d'autres, dans un avenir fort prochain, notamment à Loango et à Chimbamba.

L'élève du cheval et de l'âne va également être organisée en grand par ses soins. Elle a déjà importé à cet effet onze juments, parmi lesquelles deux ardennaises et trois entiers, dont un ardennais.

La société possède, en outre, d'assez grands troupeaux de moutons et de chèvres ainsi qu'une basse-cour nombreuse: poulets, canards, pigeons, tous d'importation européenne.

La Compagnie des produits du Congo s'occupe également de pêche, mais de compte à demi avec la Société du Congo pour le commerce et l'industrie. L'affaire des pêcheries, qui promet de brillants résultats, va recevoir une grande extension. Des hommes spéciaux ont été engagés à cet effet, et un schooner, *la Jolie*, jaugeant trente tonnes et muni de filets trainants a été expédié en janvier dernier.

Ce n'est qu'en 1891, au mois d'octobre, lors de la réunion de la première assemblée générale, qu'on pourra se rendre compte des résultats financiers obtenus par les opérations de cette société.

Il vient de se former à Bruxelles une nouvelle société congolaise, sous la dénomination de *Compagnie du Katanga*.

Cette compagnie a pour but :

1° L'exploration de la partie de l'État Indépendant du Congo, formant le bassin du Haut-Congo en amont du Riba-Riba, au point de vue de la colonisation, de l'agriculture, du commerce et de l'exploitation minière ;

2° L'étude générale des voies de communication par terre et par eau à établir dans le dit bassin, afin d'en faciliter le développement économique ;

3° La construction, à l'aide de ses propres ressources ou par des sociétés spéciales, d'entreprises de colonisation ou d'exploitation du sol et du sous-sol dans la région explorée, et la création, l'organisation et l'exploitation de services de transports à établir en vertu de concessions de l'État Indépendant du Congo.

Le 12 mars 1891, a été signée avec le gouvernement du Congo une convention qui accorde aux promoteurs de l'entreprise des avantages considérables et qui définit, en même temps, leurs obligations vis-à-vis de l'État Indépendant.

La Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, qui, comme je l'ai dit, avait organisé, au mois de juin 1890, une expédition de reconnaissance chargée d'explorer les richesses minières et autres du Haut-Loualaba, a cédé à la nouvelle société les résultats acquis et espérés de cette expédition.

Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que la nouvelle société est due à l'initiative d'un groupe de capitalistes anglais, à la tête desquels se trouve le voyageur Caméron, qui, mieux qu'aucun Européen, connaît la valeur de ces régions. Voici, d'ailleurs, en quels termes s'exprime à ce sujet le rapport présenté par le conseil d'administration de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie à l'assemblée extraordinaire des actionnaires du 21 mars dernier :

« Il y a quelque temps, nous reçûmes des propositions d'un groupe anglais, qui était mieux à même que tout autre de savoir quelles ressources présente le Katanga, puisqu'il com-

prenait le commandant Caméron, l'explorateur dont nous avons parlé au commencement de ce rapport.

» Le commandant Caméron venait nous proposer, au nom de son groupe, de nous unir pour tâcher d'obtenir de l'État du Congo des droits d'exploitation de mines, ainsi que des concessions de voies de communication dans l'Ouroua et le Kantanga. Il ignorait d'ailleurs que nous avions déjà organisé vers ces régions une expédition importante; quand il l'apprit, il précisa ses intentions et nous proposa de constituer une société spéciale qui reprendrait l'expédition Delcommune, la renforcerait et poursuivrait le même but, mais avec des moyens plus puissants.

» Votre conseil fit bon accueil à ces propositions et entama immédiatement des négociations avec l'État Indépendant du Congo, dans le but d'assurer à l'affaire à constituer d'importantes concessions de terres, des droits d'exploitation de mines et des droits de préférence pour la construction de voies de communication. »

Ce sont les Belges qui, les premiers, se sont établis dans ces régions lointaines du centre africain, et c'est à M. le capitaine Popelin que revient l'honneur d'y avoir créé, en 1883, la première station, celle de M'pala, sur la rive occidentale du lac Tanganika.

L'État poursuivant l'occupation des territoires réservés par le traité de Berlin à son influence, envoya différentes expéditions chargées de faire la reconnaissance du pays, et ses agents se fixèrent, en 1889 et en 1890, aux points extrêmes de la navigation, à Lousambo, sur le Haut-Saukourou; à Bena-Kamba, sur le Haut-Lomani et à Kassongo sur le Loualaba.

Pour être complet, il me reste à faire connaître les ressources que ces riches provinces de l'État offrent à notre activité. Je ne pourrais en donner une idée plus juste et plus complète qu'en vous donnant lecture de l'exposé clair, précis et concluant qu'en a fait le conseil d'administration de la Compagnie du Congo, dans l'assemblée du 21 mars 1891, exposé auquel j'ai déjà fait allusion. Je lis :

« L'Ouroua et le Kantanga sont les pays situés à l'ouest des lacs Bangouélo, Moéro et de la partie méridionale du Tanganika, dans la grand expansion des frontières qui terminent le territoire de l'État vers le sud-est.

» Ils n'ont encore jusqu'ici été visités que par quelques voyageurs : Cameron, Reichard, Capello, Ivens et Arnot. Tous les décrivent en termes enthousiastes.

» D'après Cameron, tout le pays central est une contrée merveilleuse dont les produits égalent en nombre et en diversité ceux des régions les plus favorisées du globe.

» L'or, dit Cameron, se rencontre dans l'Ouroua et dans l'Itahoua. Il se rencontre également au Kantanga. Habed-Ibn-Hamed m'a montré une calebasse, d'une contenance d'une pinte, remplie de grains d'or variant de la grosseur d'une chevrotine à celle du bout de mon petit doigt. Je lui demandai d'où lui venaient ces pépites; il me répondit qu'elles avaient été trouvées au Kantanga par quelques-uns de ses esclaves qui nettoyaient un puisard et qui les lui avaient apportées, pensant qu'elles pourraient lui servir de balles. Il n'avait pas cherché à en avoir d'autres, ne croyant pas que d'aussi petits lingots pussent être d'aucun usage. Les naturels eux-mêmes ont connaissance de l'or, qu'ils appellent cuivre blanc, mais il est si mou qu'ils ne l'estiment pas et lui préfèrent le cuivre rouge. A Benguéla, j'ai entendu dire qu'on avait trouvé de l'or dans le cuivre apporté du Katanga et qu'une compagnie achetait la totalité de ce cuivre pour en extraire le précieux métal.

» Le capitaine Cambier, pendant son séjour de près de deux ans au Tanganika, a entendu, à diverses reprises, les indigènes et les Arabes lui affirmer qu'on trouvait beaucoup d'or au Katanga.

» L'argent, le minerai de mercure, le cuivre se rencontrent en abondance au Katanga.

» Un homme de l'Ouroua, dit Cameron, m'a vendu un bracelet d'argent fabriqué dans son district ou dans les environs. Le cinabre se trouve en grande quantité dans l'Ouroua,

près de la capitale de Katanga. Le cuivre se trouve en quantité considérable au Katanga et jusqu'à une grande distance au couchant de cette province.

» Plus à l'est, toujours d'après Cameron, on trouve la houille.

» Djouma, dit-il, avait visité les mines d'or du Katanga ; il avait été chez Msama — près du lac Moero — où il avait trouvé de la houille, dont il me donna un échantillon.

» Capello et Ivens, dont le témoignage ne peut être suspect, ne tarissent pas d'éloges sur le pays et, détail précieux entre tous, déclarent que ces régions sont propres à recevoir l'émigration européenne.

» Toute la région élevée, a dit Capello dans une conférence devant la société de géographie de Paris, qui s'étend vers le nord jusqu'au 6° parallèle et s'allonge entre les 25° et 31° degrés, constitue un des pays les plus riches de l'Afrique, celui auquel est réservé sans aucun doute le plus brillant avenir. Couvert de terres d'une étonnante fertilité, arrosé par des cours d'eau comme le Loualaba et le Louapoula, qui sont d'excellentes voies de communication reliant les deux points extrêmes de la contrée, abondant en richesses minérales tout à fait exceptionnelles et en une infinité de produits naturels, situé à quatorze cents mètres en moyenne au-dessus du niveau de la mer, rafraîchi par le vent du sud-est, ce pays mérite d'être sérieusement étudié, car il est hors de doute que l'Européen peut s'y établir et y vivre.

» Les renseignements de Reichard sur le climat confirment les précédents :

» Un vent froid, humide, dit-il, passe en mugissant sur la plaine et fait frissonner les hommes à demi vêtus. C'est dans le Katanga que j'ai constaté les températures les plus basses (+ 5° cent.) A en croire les indigènes, il gèlerait même quelquefois. Malgré soi, on se laisse aller à l'idée qu'il doit faire bien sain là haut et l'on s'expose avec plaisir aux sensations agréables du froid, qui rappelle l'air des montagnes allemandes.

» Le missionnaire Arnot a habité le Katanga pendant deux

ans (1886-1887). Il avait fixé sa résidence à Moukourrou, près du Loufira, un des affluents les plus considérables du Loualaba supérieur. Il fait une brillante description du pays :

» Le nombre des villages dans le voisinage de Moukourrou, dit-il, est considérable; dans une excursion de deux heures, j'en ai compté quarante-trois, tous de grande dimension; tout le terrain aux environs est cultivé. La ville de Moshidé est très grande et pour l'Afrique la population est très forte. Elle a de 12 à 15 kilomètres de long. Le sol est presque entièrement couvert de champs, au milieu desquels coule la rivière Ounkeya; mais il y a beaucoup de groupes de huttes disséminées partout. Ça et là se trouvent des centres dans lesquels le roi a ses propres maisons auxquelles sont mêlées celles de ses sujets. Le calme et la paix qui y règnent sont remarquables.

» Octobre est le mois où l'on bêche la terre; c'est un plaisir de voir tout le monde aux champs. Les hommes font une grande partie de la besogne. Le roi lui-même se rend aux champs, porté sur la litière, accompagné de gens qui battent le tambour, et il surveille les longues files de ses sujets qui bêchent le sol.

» Les bords des rivières sont richement parés de grandes fougères-éventails, d'orchidées et de toutes sortes de plantes tropicales. Le gibier abonde; les troupeaux d'animaux de toute espèce, de la gazelle à l'éléphant, offrent dans les plaines un coup d'œil admirable.

» Le temps peut être extrêmement chaud sans être étouffant. L'atmosphère reste toujours transparente; il n'y a pas des brouillards épais et sombres comme dans la vallée des Ba-Rotsé. Ma santé est demeurée excellente, et je suis heureux de penser que tous ceux qui iront me rejoindre trouveront le pays très salubre. »

Les actionnaires de la Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie, réunis en assemblée générale extraordinaire le 21 mars dernier, ayant voté à l'unanimité la création de la

société filiale nouvelle, la Compagnie du Katanga a été constituée le 15 avril suivant.

Nous croyons savoir qu'il est question de fonder plusieurs autres sociétés nouvelles; l'une aurait pour objet *l'exploitation immobilière de Matadi*; l'autre exercerait son activité dans le *Tchiloango*.

Je viens de m'occuper des sociétés belges se livrant au commerce dans l'État Indépendant; mais il n'y a pas que des Belges au Congo, l'on y trouve également des factoreries étrangères appartenant à des négociants anglais, portugais, français; l'on y trouve enfin une compagnie ayant la prétention d'incarner à elle seule le commerce à peu près entier de l'État Indépendant (plus des trois quarts), j'ai nommé la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap de Rotterdam*.

Je me suis imposé, Mesdames et Messieurs, la tâche de vous faire connaître l'État Indépendant tel qu'il est aujourd'hui et, pour atteindre ce but, il est indispensable qu'après avoir parlé des sociétés belges qui viennent à peine de s'y installer, j'expose la situation des maisons étrangères qui, depuis de longues années, y font des affaires.

Parmi ces maisons, la plus ancienne et la plus importante est, sans contredit, la compagnie hollandaise; c'est donc son exemple qu'il m'appartient de citer pour donner une idée aussi exacte que possible des ressources du Congo.

Ce furent deux négociants armateurs de Rotterdam, MM. Pincoffs et Louis Kerdyck, qui, les premiers, dans les Pays-Bas, à l'époque contemporaine, entreprirent de trafiquer sur les côtes de la Guinée supérieure et qui, les premiers, établirent des factoreries au Congo.

En 1869, alors que leurs affaires avaient déjà pris une certaine extension, ils transformèrent leur maison de commerce en une société, dont ils furent naturellement les directeurs-gérants.

L'*Afrikaansche Handels Vereeniging* avait son siège à Rotterdam et son principal établissement en Afrique, à Banama.

A Rotterdam, grâce aux sacrifices énormes faits par l'administration communale, la société possédait, sur la rive de la Meuse opposée à la ville, de vastes quais, des bassins de construction, des magasins et d'autres bâtiments destinés exclusivement au commerce africain.

Banana, qui était le centre de ses opérations au Congo, le chef-lieu, en quelque sorte, de toutes ses factoreries, comprenait deux établissements distincts : *Rotterdam* et *Holland*. Le premier servait d'entrepôt aux marchandises d'importation et d'exportation ; le second était la résidence de l'administration et le siège des divers métiers : chantiers, forges, tonnellerie, etc., etc.

Entre Rotterdam et Banana, il existait un service régulier de bateaux à vapeur, faisant le voyage à peu près quatre fois par an.

Les factoreries, qui n'étaient qu'au nombre de dix en 1871, furent portées successivement à 44 en 1877 et à 50 en 1879.

Le personnel des comptoirs comprenait, en 1879, soixante-dix commis de commerce, quarante ingénieurs et ouvriers mécaniciens, quinze agents ainsi qu'un nombre égal de capitaines et de pilotes pour le service de ses bateaux à vapeur.

L'*Afrikaansche Handels Vereeniging* eut quelques années de grande prospérité comme le prouvent et ses opérations commerciales et le nombre sans cesse croissant de ses établissements en Afrique.

Elle sut, d'ailleurs, inspirer confiance non pas seulement aux négociants hollandais, mais aussi à de grands et puissants personnages. C'est ainsi que le prince Henri des Pays-Bas lui accorda, indépendamment de l'appui de ses capitaux, son concours personnel et sa royale influence. S. A. R. daigna même présider, en 1877, l'assemblée générale des actionnaires. La compagnie Rotterdamoise fit cette même année (1877), dans le but de porter son fonds social à douze millions, un appel aux capitalistes : ceux-ci y répondirent avec le plus grand empressement.

Ces faits prouvent combien les Hollandais, dont l'expérience et les connaissances en matière commerciale sont universellement reconnues, attachaient de valeur au commerce de la côte occidentale d'Afrique et ces faits démontrent aussi jusqu'à quel point ils avaient confiance dans son avenir.

Au reste, à en juger par les résultats déjà obtenus pendant les années précédentes, le succès eût certainement couronné les nouvelles opérations de la société, si la négligence, la mauvaise gestion et les malversations de deux de ses administrateurs ne l'avaient conduite à la ruine et à la faillite. C'est le 15 mai 1879, que l'*Afrikaansche Handels Vereeniging* dut suspendre ses paiements; on procéda avec toute la diligence possible à sa liquidation et ses propres actionnaires, ceci est à remarquer, ne tardèrent pas à constituer une nouvelle société: la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap*.

Cette dernière compagnie fut créée au capital de 1,995,000 florins, soit en chiffres ronds, 4,000,000 de francs, répartis en 13,300 actions de 150 florins chacune.

La société nouvelle commença par vendre quelques navires, par fermer un certain nombre de factoreries — il y en avait, à ce moment, une cinquantaine, — par régler l'administration des comptoirs qui tous étaient gérés par des agents portugais, — l'ancienne société n'entretenait qu'un seul agent néerlandais en Afrique — en un mot, par introduire partout de l'ordre et de l'économie.

Ayant trouvé au Congo une quantité relativement considérable de marchandises européennes, la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap* put se livrer, sans tarder, à des opérations commerciales considérables et ainsi elle fut à même de faire, dès l'origine, d'excellentes affaires. Elle distribua, en effet, à ses actionnaires, pendant les premières années, de splendides dividendes :

28 %	pour	l'exercice	1880.
17 %	"		1881.
7 1/2	"		1882.
12 1/2	"		1883.

En 1884, les démêlés entre le Portugal et l'Angleterre eurent pour résultat, en Afrique, d'enrayer les transactions et causèrent ainsi un dommage sérieux à la compagnie hollandaise ; c'est ce qui explique pourquoi, cette année-là, elle ne donna qu'un dividende de 5 %.

La constitution de l'État Indépendant (1885) vint très à propos sauver la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap* d'une ruine certaine.

Sans cette circonstance, le Portugal aurait, en vertu du traité conclu avec l'Angleterre le 26 février 1884, occupé les bords du Congo et il n'aurait pas manqué d'y appliquer le tarif en vigueur dans le Mozambique, tarif qui frappe les marchandises européennes de droits variant entre 30 et 100 p. c. de leur valeur. L'exécution de ce traité eut donc amené infailliblement, et à bref délai, l'anéantissement complet du commerce néerlandais sur la côte occidentale.

Les intéressés de Rotterdam s'en sont d'ailleurs rendus parfaitement compte, comme le prouvent les démarches réitérées qu'ils firent à cette époque auprès de leur gouvernement afin d'obtenir que le cabinet de Londres se refusât à ratifier le dit acte diplomatique, et comme le démontre également l'attitude éminemment favorable à la constitution de l'État du Congo prise par les délégués des Pays-Bas à la conférence de Berlin.

A partir de ce moment, c'est-à-dire à partir de 1885, la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap* prit un essor nouveau ; elle étendit ses opérations à l'intérieur du pays, elle installa de nouvelles factoreries, s'empessa de remonter le Congo au delà des chutes et lança un steamer sur le haut fleuve.

Les frais considérables occasionnés par l'extension donnée à ses opérations et par des installations nouvelles venant s'ajouter à une mauvaise récolte et à la concurrence des maisons anglaise et française qui s'étaient établies au Congo, constituèrent la société rotterdamoise en déficit pour l'exercice 1885.

Mais depuis lors, ses affaires recommencèrent à prospérer et les dividendes rémunérateurs reparurent. Ces dividendes ont été pour 1887, de 9 %; pour 1888, de 5 %; pour 1889, de 13 %, et pour 1890, de 20 %.

Les actions de la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap* sont cotées actuellement à la bourse d'Amsterdam à 122 1/2 % (15 avril 1891). Il ne sera pas superflu d'ouvrir ici une parenthèse pour constater que la bourse hollandaise a salué d'une hausse de 7 % sur cette valeur la signature de la convention antiesclavagiste de Bruxelles.

La plupart des factoreries de la Compagnie hollandaise dans le Bas-Congo sont situées sur le territoire de l'État Indépendant et dans les possessions portugaises; une seule se trouve sur le sol français. Dans le Haut-Congo, il n'y en a actuellement que cinq sur le territoire de l'État.

La *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap* emploie soixante à soixante-dix agents blancs dont une cinquantaine de Hollandais; le reste est d'origine portugaise.

Elle possède pour son service maritime un bateau à vapeur l'*Afrikaan* qui fait ordinairement quatre fois par an le voyage entre Rotterdam et Banana. Toutefois comme ce service régulier ne suffit pas à ses besoins, elle doit affréter, chaque année, un certain nombre de navires hollandais et étrangers.

Sa flottille fluviale se compose, pour le service du Bas-Congo, de trois bateaux à vapeur, ainsi que d'un certain nombre d'allèges et, pour le Haut-Congo, de deux steamers. La Compagnie hollandaise vient d'en commander, pour ce dernier service, un troisième qui sera lancé dans le courant de cette année.

Les principaux produits exportés par cette société et vendus presque exclusivement, sauf l'ivoire, sur le marché de Rotterdam, sont : l'huile de palme, les noix palmistes, les arachides, le café, les graines de sésame, le caoutchouc, l'ivoire, l'orseille, la cire et les peaux; elle exporte également, mais en quantité moindre, le copal, les écorces d'arbres, le cacao, le gingembre, le coton, les clous de girofle, le bois de campêche, etc., etc.

La compagnie Rotterdamoise ne publiant pas de rapports et donnant aux actionnaires le moins possible de détails sur ses opérations commerciales, je ne puis fournir ici, à propos de chacun des dits articles, aucun renseignement précis.

Pour juger de l'importance de ses affaires, je ne possède que deux éléments d'appréciation : en premier lieu, la déclaration faite dernièrement par M. le ministre des affaires étrangères des Pays-Bas à la commission de la seconde Chambre, déclaration d'après laquelle la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap* exporte annuellement du bassin du Congo pour une valeur approximative de 2,500,000 florins. En second lieu, j'ai les tableaux statistiques du commerce en Afrique publiés dans le rapport annuel de la chambre de commerce de Rotterdam. Toutefois, ces documents ne se rapportant pas exclusivement aux opérations de cette société, mais comprenant également les exportations de la *Compagnie hollandaise de l'Est africain* et celles de la firme *Henri Muller et C^{ie}*, qui s'occupent aussi du commerce sur la côte occidentale d'Afrique, en Guinée et non au Congo, ils ne peuvent me servir que de simples renseignements.

Quoi qu'il en soit, il est intéressant de faire connaître la quantité des produits africains importés annuellement par ces trois sociétés dans les Pays-Bas :

	1883	1884	1885	1886	1887	1888	1889	
	—	—	—	—	—	—	—	
Huile de palme.	1758	2580	3036	1868	1865	2055	1472	Tonnes.
Noix palmistes.	3310	4947	4249	3095	2856	5386	4361	"
Arachides . . .	1887	5289	3853	1032	602	1490	2238	"
Caoutchouc . . .	249	272	256	255	386	647	558	"
Ivoire	15	57	80	—	—	—	—	"
Sésame	436	300	256	324	147	270	358	"
Orseille	15	39	36	31	30	62	167	"
Peaux	14	33	37	54	125	127	121	"
Cire	27	54	139	97	96	126	73	"
Café	1510	1413	1499	1170	1491	1082	1598	Balles.

Ces différentes marchandises représentent une valeur approximative de cinq millions de florins ou plus de dix millions de francs.

Quant à l'importation dans le bassin du Congo, tout renseignement précis fait défaut; mais comme d'un côté, le commerce en Afrique est toujours un commerce d'échange et que d'un autre côté, la société rotterdamoise réalise de superbes bénéfices, puisqu'ils lui permettent de distribuer de gros dividendes, tout en entretenant, tant en Afrique qu'en Europe, un état-major extrêmement coûteux, je pourrais, sans trop me tromper, dire que son exportation représente le tiers environ de la valeur de ses importations dans les Pays-Bas.

Les produits européens importés au Congo par la *Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap* consistent en cotonnades et tissus légers de tous genres fabriqués en partie dans les Pays-Bas, verroteries, articles de ménage en faïence et en fer, etc., coutellerie, spiritueux, rhum et surtout en genièvre provenant des nombreuses distilleries de Schiedam et des environs de Rotterdam; enfin, en poudre et en armes de tous genres, dont une bonne partie sont d'origine belge.

Les autres compagnies étrangères qui se livrent au commerce dans l'État sont :

- La maison *Hatton et Cockson, de Liverpool*;
- La société *Daumas et C^o, de Paris*;
- La *Compagnie portugaise du Zaïre, de Lisbonne*;
- MM. *Valle et Azevedo, de Lisbonne et Liverpool*.

Je crois qu'il est sans objet, pour le but que je me suis proposé, de publier ce que j'ai pu apprendre relativement aux opérations commerciales que ces maisons font en Afrique; il me suffira de dire que leurs affaires sont particulièrement prospères depuis la constitution de l'État Indépendant.

Le mouvement des ports congolais est en progression constante, d'abord par suite de la création de nouvelles lignes avec l'Europe; ensuite, à raison de la grande extension donnée au service du cabotage.

Voici d'ailleurs quelle a été, en 1890, la situation exacte de la navigation maritime et fluviale de l'État Indépendant.

Il existe plusieurs services réguliers et mensuels entre l'Europe et le Congo, desservis par des *lignes anglaises* : la « *Prince* » *line of steamers African service*; la *British and African steam navigation Company*; l'*African steamship Company*; une *ligne allemande*, de la maison *Woerman de Hambourg*; une *ligne portugaise*, l'*Empira Nacional*; une *ligne belge* que la société anonyme de navigation *Malle belge africaine* vient de créer à Anvers et dont les navires feront le trajet entre notre métropole et notre future colonie en 21 jours; enfin, la *ligne française*: les *Chargeurs réunis* et la *Compagnie Frayssinet*.

Les ports de l'État accessibles aux bâtiments de fort tonnage sont Banana, Boma et Matadi.

Banana constitue l'un des plus beaux ports naturels de cette partie de la côte occidentale d'Afrique. Son entrée est extrêmement facile, grâce aux travaux de pilotage exécutés par le gouvernement de l'État Indépendant, ainsi qu'aux bouées et aux feux qu'il vient d'y faire placer. Les navires, après avoir rasé le banc qui se trouve à la pointe, entrent dans une magnifique baie et peuvent déposer leur cargaison à quai, tandis que dans les rades des autres ports, tels que Cabinda, Louango, Libreville, Mayamba, Sethe, Cama, etc., ils doivent rester au large, à deux ou trois milles et y décharger et recharger.

Boma. Le mouvement de ce port s'accroît avec une grande rapidité. Durant le premier trimestre de 1890, il y est entré huit navires au long cours, dont cinq anglais et trois allemands, et il en est sorti dix: quatre allemands et six anglais. L'entrée des bateaux de cabotage s'est élevée à quarante-huit, à savoir: vingt-sept hollandais, onze portugais, quatre français, quatre anglais, deux belges; la sortie à cinquante-cinq: trente hollandais, onze portugais, six français, quatre belges et quatre anglais. Les bâtiments belges sont ceux de la société pour le commerce du Haut-Congo. Pendant le 3^e trimestre, le mouvement a été de douze navires au long cours représentant

16,921 tonnes et 74 bateaux de cabotage d'une capacité de 2955 tonnes. Les douze navires au long cours se décomposaient ainsi: huit anglais, trois allemands et un français. Pendant le 4^e trimestre, il est entrée à Boma dix-neuf navires au long cours et 86 bâtiments de cabotage d'un total de 25,705 tonnes. Parmi les navires au long cours, on comptait: quatorze anglais, trois français et deux allemands. Le total de l'année entière a été de cinquante-deux navires au long cours, parmi lesquels trente-quatre sous pavillon britannique, douze sous pavillon allemand et six français.

Ce port est, comme on le voit, en progression constante.

A Boma comme à Banana, les navires déchargent à quai.

A *Matadi*, un grand *pier* métallique permettant aux bâtiments de 2000 à 2300 tonnes d'y amener leur cargaison au pied même du débarcadère du chemin de fer vient d'être construit. Il est terminé et livré au trafic depuis le mois de septembre dernier. Tous les steamers européens faisant le service régulier du Congo font aujourd'hui escale dans ce port nouveau.

Le fait que Matadi, tête de ligne du chemin de fer, est devenu port de mer, constitue pour le commerce international et pour l'avenir du chemin de fer un événement dont il est superflu de faire ressortir ici toute l'importance.

La flottille du Bas-Congo, c'est-à-dire celle qui fait le cabotage le long des côtes et le service du fleuve jusqu'aux cataractes, comptait, au premier janvier 1891, treize bateaux.

Malgré les difficultés de tous genres que comporte le transport à dos d'homme à travers la région des cataractes, d'un steamer démonté et nonobstant le prix élevé d'un transport semblable et les frais considérables qu'entraîne le remontage du bateau, l'on compte actuellement sur le Haut-Congo vingt-sept bateaux à vapeur.

Ce nombre sera considérablement augmenté cette année; car l'État lancera prochainement, sur le haut fleuve, deux bâtiments nouveaux; la société pour le commerce du Haut-Congo, quatre; la maison Daumas et C^{ie} et le *Nieuwe Afrikaansch*

Handels Vennootschap chacun un bateau à vapeur. Enfin, selon toutes probabilités, les missionnaires belges de Scheut auront, dans un avenir très prochain, un petit bateau pour faire le service entre leurs différentes stations du Congo et du Kassai.

Voilà donc, à ma connaissance seule, neuf steamers nouveaux qui ne tarderont pas à être mis à flot et qui porteront à trente-six le nombre des bâtiments composant la flottille du haut fleuve. Ce chiffre est d'autant plus remarquable que le lancement du premier bateau à vapeur date seulement de 1881 et qu'en 1887 on n'en comptait encore sur le Haut-Congo que neuf, dont 4 à l'État, 1 à la France et 2 aux missions.

Bangala. Ce port, situé à peu près à moitié chemin des Stanley-Pool et Stanley-Falls, a été ouvert à la navigation en 1884. Néanmoins, il présente, dès ce jour, ainsi que l'établissent les statistiques officielles de l'État, un mouvement assez considérable. Il y a eu, en 1890, une soixantaine de bateaux qui y ont jeté l'ancre.

L'État Indépendant, en ayant sur son territoire le cours entier du Congo, est appelé à bénéficier non pas seulement de la puissance commerciale que représente une voie navigable de cette étendue et de cette importance; mais de plus, il est, par le fait même, maître du *bassin commercial* le plus vaste du monde.

Le Congo est, en effet, l'unique porte d'accès de l'Afrique centrale jusqu'à la région des lacs. Or, d'après la déclaration faite par Stanley devant la commission technique de la conférence de Berlin, ce bassin aurait une étendue de 385 milles géographiques et une population de quatre-vingt-dix millions d'habitants. On peut donc dire que le Congo est un fleuve essentiellement commercial, qu'il rend l'État maître du commerce du centre du continent noir et qu'il est, par cela même, pour lui tout à la fois un gage certain de prospérité et une source inépuisable de richesses.

Les statistiques commerciales publiées par le gouvernement congolais sont pour nous, Belges, pleins de renseignements instructifs et précieux. Je vais m'y arrêter un instant et les étudier en détail.

Comme remarque préliminaire, je dois dire d'abord que le commerce général comprend le commerce du pays aussi bien que le transit; ensuite que les documents officiels ne se rapportent qu'aux exportations. L'absence de droits d'entrée n'a pas permis de dresser des statistiques sérieuses des produits européens importés. Les agents de l'État ont bien recueilli à cet égard des renseignements auprès des commerçants du Congo; mais ces données sont trop vagues et trop incertaines pour pouvoir en tirer des conclusions positives et sérieuses. Je ne m'en occuperai donc pas.

Les statistiques officielles démontrent d'une façon péremptoire que le commerce se développe, dans l'État, d'une façon vraiment remarquable et je crois pouvoir ajouter, absolument inattendue, pour beaucoup de nos compatriotes.

Voici d'ailleurs les chiffres :

EXPORTATION.

		Commerce spécial.	Commerce général.
1887	Frs.	1,980,441.45	7,667,969.41
1888	"	2,609,300.35	7,392,348.17
1889	"	4,297,543.85	8,572,519.19
1890	"	8,242,199.43	14,109,781.27

Ce tableau comparatif montre que le commerce spécial de l'année dernière a atteint à peu près le double de celui de 1889, qu'il a dépassé le triple de celui de 1888 et qu'il a été notablement supérieur au quadruple de l'année 1887.

Est-ce donc sans raison que j'ai dit tantôt que le commerce du Congo progresse d'une façon extraordinaire? Quelle est, en effet, la nation européenne, asiatique ou américaine dont

le commerce se soit plus que quadruplé en quatre ans de temps ?

Il n'est pas sans intérêt de remarquer, en passant, que sur une valeur de frs. 4,297,543.85, montant du commerce spécial, pendant l'année 1889, les exportations du Bas-Congo se sont élevées à frs. 2,318,254.35 et celles du Haut-Congo seulement à la somme de frs. 1,979,289.50. On voit par là que le haut fleuve, qui, au dire de tous les voyageurs, est excessivement riche, tandis que le Bas-Congo est relativement pauvre, ne figure dans le mouvement commercial que pour une part minime et on juge ainsi de ce que le commerce de l'État pourra être quand le chemin de fer aura mis le centre de l'Afrique en communication avec l'Océan ⁽¹⁾.

Les statistiques pour 1889, publiés dans le N° 2 (février 1889) du *Bulletin officiel* de l'État Indépendant, renseignent également les pays de destination des produits exposés et elles établissent, comme on va le voir, qu'une minime partie seulement de ces articles a été dirigée sur Anvers.

Pays de destination ⁽²⁾ :	Valeur en francs.
Belgique	556,489.50
Possessions portugaises	489,880.10
Grande-Bretagne . . .	556,949.70
Allemagne	324,289.05
Portugal	446,780.70
France	70,578.35
Pays-Bas	6,127,551.79
Total:	8,572,519.19

(1) Ces lignes étaient déjà écrites quand ont paru les statistiques du mouvement commercial pour l'année 1890. On y voit que les exportations du haut fleuve ont pris, au cours de cette année, un très grand développement. Elles se sont élevées, sur un chiffre global de 8,242,199.45, à 4,039,011 francs. Elles avaient été, en 1889, de 1,979,289.50 seulement. Ce résultat, qui démontre surabondamment les ressources du haut fleuve, est plein de promesses pour l'avenir.

(2) Dans ce tableau, les pays de destination sont ceux vers lesquels les

Ainsi, sur une valeur de 8,572,519.19 francs, notre métropole commerciale n'en a reçu que pour frs. 556,489.50, alors que l'importation dans les Pays-Bas s'est élevée à 6,127,551.79 francs. Il en résulte que les importations directes, en Belgique, ont été considérablement inférieures à notre commerce réel, tandis que le contraire s'est produit pour la Hollande.

J'ai tenu à relever ces chiffres de l'exportation vers la Belgique et vers la Hollande pour attirer l'attention des armateurs et négociants anversois et les décider à prendre les mesures nécessaires afin d'éviter que cette situation se perpétue.

Mais ces statistiques ne sont pas seulement intéressantes pour les commerçants anversois; elles le sont tout autant, si non plus, pour nos industriels. On y voit, en effet, quels sont les principaux produits africains d'exportation et quels sont leurs débouchés. Je crois devoir conseiller vivement à tous les industriels l'étude de ces documents; elle permettra aux uns de s'approvisionner directement aux sources mêmes et elle donnera peut-être aux autres l'idée d'établir dans notre pays des industries nouvelles.

Ils sont encore fort peu nombreux les produits africains dont le commerce mérite de figurer dans les statistiques, mais beaucoup d'autres viendront très prochainement en accroître le nombre et leur exportation ne tardera pas à croître dans de fortes proportions.

Nous trouvons, entre autres, dans ces statistiques, que sur 13 articles d'exportation, la Belgique n'en a reçu que deux, et cela encore pour des quantités excessivement minimes; le reste est envoyé en grande partie sur les marchés néerlandais. C'est là un état de choses qui mérite l'attention de nos compatriotes et je serais heureux de le voir modifier dans

produits sont expédiés en quittant le territoire de l'État Indépendant. Il faut remarquer que fort souvent ces marchandises ne font que passer en transit par le pays de destination. Cela est surtout vrai pour les possessions portugaises, le Portugal et les Pays-Bas.

un avenir fort prochain ; c'est pourquoi je me suis étendu, peut-être même un peu longuement, sur ce sujet.

Jusqu'ici je ne me suis occupé que de l'État Indépendant, mais il n'est pas sans intérêt, pour estimer l'Afrique à sa juste valeur, de connaître aussi les ressources des autres parties de la côte occidentale.

Écoutons, par exemple, ce que nous apprend l'*Afrika Post* dans un de ses derniers numéros. Ce journal allemand publie une étude statistique, basée sur des chiffres authentiques, d'où il résulte que Hambourg, en 1888, a importé de l'Afrique occidentale 593,770 quintaux de marchandises d'une valeur de 15,542,000 marks, ou plus de 19 millions de francs, — ce qui, ajoute le journal en question, représente un trafic plus important que l'importation hambourgeoise de la Chine et du Japon réunis.

Pour ce qui concerne l'exportation de cette même place vers les pays d'outre-mer, l'Afrique occidentale, toujours d'après l'*Afrika Post*, vient dès à présent, en quatrième lieu, immédiatement après les États-Unis, le Brésil et la République Argentine.

La côte occidentale, tout entière, constitue, comme on le voit, un excellent marché commercial ; il est d'ailleurs de notoriété publique que la maison Muller et C^{ie} de Rotterdam, dans la Guinée ; les Français, au Congo et au Sénégal ; les Portugais et les Anglais, dans leurs possessions occidentales, font tous de brillantes affaires. Il n'est par conséquent nullement extraordinaire qu'il en soit de même de l'État Indépendant qui, à cause du Congo et de ses nombreux affluents, possède un réseau de voies commerciales faisant complètement défaut aux autres possessions européennes.

J'ai déjà précédemment expliqué les raisons pour lesquelles il m'est impossible de produire aucun chiffre positif relativement aux *marchandises importées* au Congo. Les articles européens

sont jusqu'ici entrés en franchise de droit; leur nature et leur valeur n'ont donc pu être constatées d'une façon certaine ⁽¹⁾. Je dois, par conséquent, me borner à mentionner les principaux articles demandés par les naturels de la côte occidentale. Ce sont : les cotonnades et les mouchoirs, les tissus divers, les flanelles, les fils de laiton, la coutellerie, les ustensiles de ménage, la vaisselle, la verroterie, les objets en fer blanc, en faïence, les sonnettes, les chapeaux en paille et en feutre, les ombrelles, les pipes, les perles en verre, les bijoux communs, les miroirs, les merceries, toute espèce d'objets de bimbeloterie, et les allumettes.

L'importation des alcools, des armes à feu et de la poudre

(1) Il résulte des renseignements obtenus par les agents de l'État auprès des commerçants du Congo que les importations générales, en 1889, ont été de 10,506,932 fr. et les importations spéciales de 8,451,688 fr., parmi lesquelles le commerce belge figure pour 4,341,140 fr.

Pendant les trois premiers trimestres de 1890, les importations générales ont atteint le chiffre approximatif de 10,801,993 fr. et les importations spéciales, 9,540,236 fr.

Je dois d'ailleurs faire toutes mes réserves au sujet de ces chiffres; ce ne sont, à vrai dire, que de simples indications; car les importateurs, et particulièrement la Compagnie hollandaise, se refusent à déclarer la valeur des marchandises qu'ils introduisent dans l'État.

Les importations, par pays de provenance, se répartissent ainsi pour l'année 1889 :

Grande-Bretagne (comprend la majeure partie des articles belges expédiés par Anvers)	5,020,965 frs.
Allemagne (comprend une partie des articles belges)	973,559 "
Portugal (même observation)	344,924 "
France	51,321 "
Pays-Bas	4,101,963 "
Norwège	14,200 "
	10,506,932 frs.

Les marchandises ont été classées par pavillons, car il est impossible d'en connaître l'origine. Ainsi tous les produits belges ont été importés par des navires anglais, allemands et portugais.

Quant à l'importation hollandaise, elle se compose, sauf pour les alcools, en majeure partie de fabricats étrangers, anglais principalement.

a été sévèrement réglementée par la conférence antiesclavagiste. La vente des armes à feu perfectionnées avait déjà été prohibée antérieurement par l'État Indépendant lui-même, en 1885.

Le Congo a rencontré, en Belgique, une opposition bien vive. On a fait valoir contre lui une foule d'arguments que le public, la presse, les chambres mêmes ont tour à tour reproduits avec une certaine complaisance, il faut bien le reconnaître.

Toutes les objections produites, et Dieu sait si elles étaient nombreuses, sont tombées petit à petit : les unes par l'évidence des faits ; les autres, grâce au dévouement, à la sagesse et à l'expérience des hommes d'État qui ont si puissamment aidé à créer l'État Indépendant et qui aujourd'hui encore travaillent avec le plus grand succès à son développement, à sa prospérité. *Il en est une cependant qui subsiste malgré tout* dans quelques esprits : c'est celle qui est tirée de l'article 3 ⁽¹⁾ de l'acte général de Berlin, article qui défend au jeune État d'établir un traitement différentiel pour les importations.

On en a conclu chez nous que la Belgique ne ferait que préparer le terrain aux étrangers et qu'elle ne tarderait pas à se voir enlever un marché créé uniquement, ou à peu de chose près, par son travail, par ses capitaux et même par son sang. En d'autres termes, les compatriotes dont je reproduis ici les appréhensions désireraient jouir, au Congo, de faveurs particulières, parce qu'ils croient que la mère-patrie ne peut retirer d'une colonie des avantages sérieux que si son com-

(1) Art. 3. « Les marchandises de toute provenance, importées dans ces territoires, sous quelque dénomination que ce soit, par la voie maritime ou fluviale, ou par celle de terre, n'auront à acquitter d'autres taxes que celles qui pourraient être perçues comme une équitable compensation de dépenses utiles pour le commerce et qui, à ce titre, devront être également supportées par les nationaux et par les étrangers de toute nationalité.

Tout traitement différentiel est interdit à l'égard des navires comme des marchandises.

merce et son industrie s'y trouvent dans une situation privilégiée.

Croire que des mesures protectionnistes sont nécessaires pour développer dans une colonie le commerce et l'industrie nationales est tomber dans une erreur économique. Cette erreur, vous allez le voir, ne résiste pas à un examen approfondi du mouvement commercial des colonies.

Je pourrais faire ici l'historique du mouvement colonial en Asie, en Amérique, en Océanie et en Afrique, mais cette étude serait fort longue et n'ébranlerait peut-être aucune opinion. C'est pourquoi je crois préférable de ne m'appuyer que sur des chiffres pour établir que la métropole fournit toujours la majeure partie des marchandises mises en consommation, aussi bien dans les colonies, à tarif uniforme, que dans celles qui possèdent un tarif différentiel.

J'ai sous les yeux une collection de tarifs douaniers publiés par le département des affaires étrangères et c'est dans ces documents officiels que je vais puiser la justification de ma thèse.

La politique économique des nations européennes se reflète tout naturellement dans le régime imposé à leurs colonies. Certains pays, partisans du libre échange, traitent de la même manière, quant aux droits d'entrée, les importations de toutes provenances; quelques-uns, au contraire, les modifient d'après les pays d'origine; d'autres, enfin, ont établi un tarif que je puis appeler prohibitif.

L'Angleterre applique à toutes les colonies le principe de l'égalité du pavillon. Les Pays-Bas ont suivi cet exemple, mais depuis 1850 seulement.

La France a donné à quelques-unes de ses possessions un tarif uniforme et à d'autres un tarif différentiel.

Les colonies espagnoles jouissent d'un tarif différentiel.

L'Italie semble vouloir suivre le même système, car elle vient d'arrêter que tous ses produits entreront en franchise à Massouah.

Le Portugal admet sur un même pied, dans certaines colonies, par exemple le port d'Ambrio et Timor, les marchandises

quelle que soit leur origine; tandis que dans d'autres: Guinée, Mozambique, cap Vert, St.-Thomas, etc. il exige sur les articles étrangers un droit variant de 30 à 100 p. c. de leur valeur.

De l'étude à laquelle je me suis livré du mouvement commercial des colonies du monde entier, il résulte deux faits évidents et indéniables:

Le premier, — je me borne à le mentionner parce qu'il ne se rapporte pas directement à la question dont je m'occupe en ce moment, c'est que les colonies qui se sont développées avec le plus de vigueur et de rapidité, sont les colonies à tarif uniforme, c'est-à-dire celles où les marchandises de toute provenance sont, sous le rapport des droits d'entrée, placées sur un pied d'égalité parfaite.

Le second, c'est que des avantages douaniers accordés à la mère-patrie n'ont pas, comme conséquence nécessaire et absolue, la situation prépondérante de son commerce; bien au contraire, c'est l'opposé plus tôt qui est vrai. Le protectionnisme, on peut l'affirmer, est plus défavorable que favorable au commerce de la métropole. Cette opinion, qui est juste, surtout pour les colonies portugaises et espagnoles, les îles Philippines, par exemple, où, en 1886, sur 20,073,422 piastres d'importations, l'Espagne n'a fourni que 1,823,156, est juste également — nous l'avons vu — pour les colonies françaises. Ainsi, en Algérie, sur frs. 83,720,577, montant des marchandises importées en 1883, les entrepôts français ne figurent que pour frs. 39,707,962.

En Cochinchine, le commerce avec la France, pendant l'année 1885, n'a été que de 11,502,042 piastres, alors qu'il s'est élevé avec les pays étrangers à 34,632,853 piastres.

Le commerce de la métropole avec l'île de la Réunion a diminué d'un tiers de 1877 à 1885: de 22,307,294, il est tombé à 14,558,228 et cependant les produits nationaux entraient dans l'île en franchise de droits. A St.-Pierre et Miquelon, les importations de la mère-patrie ne représentent que le tiers des importations générales; à la Guadeloupe, elles atteignent

à peu près la moitié. Cet état de choses dans les colonies françaises est d'autant plus remarquable qu'il s'agit de colonies appartenant à un pays essentiellement producteur.

Par contre, je constate qu'il s'en faut de beaucoup qu'un tarif général contrarie ou diminue l'importation des produits de la mère-patrie. Les statistiques de toutes les colonies anglaises le prouvent à l'évidence et il en est de même pour les colonies néerlandaises. Je m'abstiens de donner ici des chiffres ; il me faudrait en énumérer une trop longue série.

Je suis par ce qui précède autorisé à dire qu'il résulte du mouvement commercial des colonies que la crainte énoncée par certains de nos compatriotes de se voir ravir un jour, nécessairement et fatalement par les étrangers, le marché du Congo est une crainte absolument chimérique.

Mais ce n'est pas là le seul enseignement que nous donne l'étude comparative à laquelle je me suis livré ; elle nous prouve et elle nous démontre d'une façon péremptoire que si nous voulons suivre l'exemple des autres nations colonisatrices, non seulement nos produits trouveront toujours, en Afrique, un débouché assuré, mais que de plus, nonobstant la concurrence des autres nations, ils y jouiront, sans aucun doute et tout naturellement, d'une situation privilégiée.

Je dis : sans aucun doute et naturellement, parce que la Belgique étant avant tout un pays industriel et commerçant, sera, si elle le veut, à même de satisfaire à tous les besoins de ses nouveaux clients africains.

La position que la Belgique aura vis-à-vis du Congo, devenu sa colonie, sera analogue à celle de l'Angleterre, pays producteur vis-à-vis de ses propres colonies et sa position sera infiniment plus avantageuse que celle de beaucoup d'autres nations, de la Hollande, par exemple, qui n'est pas à proprement parler un pays industriel. Or, la Néerlande, ne l'oublions pas, malgré cette situation peu favorable et en dépit du tarif douanier uniforme, est parvenue à se réserver, dans ses colonies, la majeure partie du commerce d'importation.

Je viens de faire connaître la situation économique de l'État Indépendant en 1891 ; toutefois, pour porter sur cette situation un jugement sérieux et juste, il faut nécessairement se rappeler *ce qu'était le Congo autrefois, c'est-à-dire, avant la constitution de l'État*. Je rappellerai donc les récits des explorateurs de cette époque.

En 1879, il n'existait, au dire de Stanley, que deux petites factoreries entre les premières chutes de Yellaba, près de Vivi, dans le Bas-Congo et Boma ; en 1886, on y comptait dix-neuf établissements commerciaux, religieux et philanthropiques.

A Boma, il n'y avait autrefois que quelques factoreries de peu d'importance. En 1879 encore, on n'y comptait que 16 blancs ; actuellement (31 décembre 1890), il y a 141 Européens, dont 80 Belges. Boma, qui est aujourd'hui la capitale de l'État, se divise en Boma-rive et Boma-plateau. Boma-rive se compose de huit factoreries européennes, situées le long du fleuve, de la mission catholique et des bâtiments de l'État.

A un kilomètre du fleuve, sur un monticule, s'élève un groupe de constructions qu'occupent les services de l'administration centrale, laquelle est reliée à la rive par un chemin de fer Decauville. C'est là aussi que se trouve l'hôtel pour voyageurs et les magasins établis par la Compagnie des magasins généraux.

Un hôpital, installé et entretenu aux frais de la section anversoise de la Société de la Croix rouge du Congo, sera ouvert très prochainement ⁽¹⁾.

Que dire de Matadi, maintenant si vivant par suite de la construction du chemin de fer ? Matadi, qui possède un magnifique « pier » métallique où abordent déjà les navires de 2000 tonnes ! Matadi qui est relié directement à l'Europe par des lignes

(1) M. le docteur Reyttter, qui est chargé d'en prendre la direction, s'est embarqué, le 10 avril, à Bordeaux. Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer, en passant, que le docteur Reyttter retourne en Afrique pour la troisième fois. Il y va en qualité de médecin du gouvernement avec résidence à Boma et accompagné de sa jeune femme. Détail à noter : Madame Reyttter a subi avec succès tous les examens requis pour exercer en Belgique la profession de pharmacien.

régulières de navigation ! Il y a dix ans, cet endroit n'était qu'un rocher aux alentours duquel on ne rencontrait que quelques cases de sauvages, tandis qu'aujourd'hui l'on s'occupe sérieusement et activement de monter une société immobilière pour l'exploiter en terrains à bâtir !

En 1889, il n'y avait dans cette localité que 19 blancs ; leur nombre, en 1890, s'élève à 150.

Faut-il rappeler que c'est le premier décembre 1881 que Stanley fit faucher sur le flanc de la colline de Khonzo-Ikoulou (Mont Léopold) l'herbe du terrain qui est aujourd'hui Léopoldville ? Faut-il rappeler aussi les luttes qu'il eut à soutenir, à cette époque, contre les chefs indigènes, surtout contre Ngalyma, le chef de Kintamo ?

Ne perdons pas de vue non plus que les négociants européens établis dans le Bas-Congo n'osaient pas, avant 1885, s'aventurer au delà de Matadi. N'oublions pas enfin que Stanley, lors de son second voyage (1879-1884), traça à grand'peine une partie de cette route des cataractes, qui actuellement est parcourue chaque année par 60,000 porteurs et sur laquelle le mouvement des marchandises à la montée peut, sans exagération, être évalué à plus de 2000 tonnes. Pour donner une idée de ce qu'est devenu ce sentier de chèvres d'autrefois, j'ajouterai, d'après une lettre datée du 20 décembre dernier, qu'à cette époque plus de 30,000 charges étaient en souffrance à Matadi en attendant des porteurs.

A-t-on oublié les démêlés, quelquefois sanglants, des agents de l'État et de Stanley lui-même avec les indigènes de Bolobo, de Bangala, d'Upoto, de Bassoko et des Stanley-Falls ?

Bangala est devenu, à l'heure actuelle, un centre paisible de commerce. Pour en donner la mesure, il suffira de dire que plus de 60 bateaux sont entrés, en 1890, dans son port.

Inutile de parler des Falls, où se tient aujourd'hui le plus grand marché de l'Afrique centrale et qui est le siège de trois grandes factoreries européennes, l'une appartenant à la

Nieuwe Afrikaansche Handels Vennootschap de Rotterdam, l'autre à la Société belge pour le commerce du Haut-Congo et la troisième à la maison Daumas et C^{ie} de Paris.

Tout le monde a encore présent à la mémoire l'opiniâtreté avec laquelle le célèbre trafiquant d'esclaves, Tippou-Tipp, défendit aux Européens, les armes à la main, l'accès de sa résidence. Cela ne date que d'hier, en quelque sorte.

Les commerçants européens qui, en 1886 seulement, osèrent aller au Pool, possèdent aujourd'hui sur le Haut-Congo 16 comptoirs dont trois aux Falls et un à Luébo sur le Kassai. De plus, 27 bateaux à vapeur sillonnent en tous sens le haut fleuve et ses affluents.

L'exportation du Congo d'autrefois était minime, si je la compare à celle de ces dernières années; les produits de l'intérieur n'arrivaient que fort difficilement à la côte et cela, après avoir considérablement augmenté de prix, à cause des droits exigés par les chefs dont ils traversaient les territoires. Quant aux articles exportés, ils étaient beaucoup moins nombreux que ceux d'aujourd'hui; et les quantités envoyées en Europe étaient infiniment moins considérables. A ce propos, M. le commandant Verney Lovett Caméron, dans la conférence qu'il a bien voulu nous donner ici même, le 30 janvier dernier, racontait qu'avant son voyage, c'est-à-dire avant 1873, l'Afrique n'expédiait pas une tonne de caoutchouc en Europe, que c'était lui qui en avait envoyé les premiers échantillons en Angleterre. Or, d'après les statistiques de l'État du Congo, l'exportation de ce produit s'est élevée, en 1890, au commerce spécial, à 123,666 kilog. évalués à frs. 556,497 et, au commerce général, à 684,524 kilog. représentant une somme de 3,080,358 frs.

Autrefois, les relations commerciales avec les indigènes étaient très difficiles; elles se faisaient au moyen d'interprètes. Elles étaient ainsi fort peu commodes, fort peu sûres et de plus, fort onéreuses. Aujourd'hui, elles se font directement, sans difficulté aucune, même au centre du continent, aux Falls et à Luébo.

Les voyages à l'intérieur du pays, avant la constitution de l'État, présentaient de grands dangers. Actuellement, l'on peut parcourir une immense partie du pays en pleine sécurité.

Les indigènes qui, il y a quelques années encore, étaient très hostiles aux blancs, les respectent et les recherchent maintenant, soit pour en obtenir des articles d'Europe, soit pour se mettre sous leur protection, soit pour profiter de leurs enseignements pratiques au point de vue de l'agriculture et des métiers manuels.

Au dire des voyageurs, les Congolais font dans la civilisation des progrès incontestables, les anthropophages eux-mêmes renoncent à leur cruelle coutume et tous, en général, tendent à abandonner leurs habitudes nomades pour se fixer aux alentours des stations européennes. Là où, il y a dix ans, l'on ne voyait que quelques huttes de sauvages, l'on trouve aujourd'hui une ville à l'état embryonnaire il est vrai, mais ayant néanmoins déjà les rudiments d'une organisation véritable: rues, marché régulier, ordre, voire même de la police.

CONCLUSIONS.

Un travail entièrement d'observation, dans lequel l'auteur a écarté avec un soin minutieux tout ce qui ne constitue pas un fait acquis, autrement dit réellement existant, au moment où il s'y livre, un travail de ce genre n'aurait, je crois, aucune raison d'être s'il n'était couronné par une conclusion claire, positive et éminemment pratique. Ce sera là ma conclusion.

La Belgique traverse, en ce moment, une crise ouvrière et économique plus grave, plus profonde et plus périlleuse qu'aucune de celles par lesquelles elle a déjà passé antérieurement. Si cet état ne devait que se prolonger, il causerait, c'est évident, un dommage considérable; mais s'il devait s'aggraver encore, il aurait pour conséquence fatale et inévitable, dans

l'ordre matériel, le dépérissement, la ruine même de l'industrie et du commerce et dans l'ordre politique, des bouleversements, des émeutes, même des révolutions.

Ce tableau paraîtra peut-être exagéré, noirci. Je le désirerais bien sincèrement; malheureusement, l'étude consciencieuse et approfondie que j'ai faite de la situation me fait croire qu'il n'est que l'expression de la vérité.

Notre pays voit se presser, entre ses étroites frontières, la population la plus dense du monde entier; de là, dans sa situation agricole, industrielle et commerciale, une pléthore, un encombrement qu'augmentent encore, et cela même dans une proportion considérable, les barrières protectionnistes qui, s'élevant de toutes parts, ferment ou réduisent considérablement, les uns après les autres, tous ses débouchés.

L'Allemagne, la première, s'est engagée dans cette voie si préjudiciable pour nos producteurs. C'était en 1879; l'Autriche l'y a suivie dès 1882 et l'Italie n'a pas tardé à faire de même.

Le Portugal a augmenté, en 1887, la plupart de ses droits d'entrée.

La Russie, qui est protectionniste depuis longtemps, renforce d'année en année ses douanes et arrivera bientôt à avoir un tarif prohibitif pour tous les articles qu'elle produit elle-même.

En Suisse, les Chambres s'occupent à discuter un projet contenant le relèvement de certains droits douaniers.

La Suède a établi, en 1888, des droits d'entrée sur les céréales et aggravé ceux qui frappaient déjà certains produits.

Les Chambres danoises ont été saisies, à la fin de l'année dernière, d'un projet destiné à accorder une protection efficace aux principales industries du pays.

Les États-Unis viennent de voter le bill Mac-Kinley et le Canada se dispose à imiter leur exemple.

Au Mexique et dans divers États de l'Amérique centrale, les taxes sont très élevées.

Les embarras financiers de la République Argentine ont amené le gouvernement à proposer et les Chambres à voter

l'établissement de nouveaux droits et l'augmentation de ceux qui existaient déjà.

Un motif analogue forcera vraisemblablement, et cela à bref délai, les autres républiques de l'Amérique du Sud à agir de même.

La *Gazette officielle* de Madrid a publié, dans les derniers jours de décembre, des décrets augmentant les tarifs douaniers à dater du premier janvier 1891.

En France même, les tendances protectionnistes s'accusent si nettement qu'elles ne me laissent guère de doute sur l'attitude que prendra le gouvernement de la République au moment de l'échéance de notre traité de commerce du 31 octobre 1881. (On sait qu'il a été dénoncé par la France pour le 1^{er} février 1892.)

Seuls, les Pays-Bas et l'Angleterre sont, jusqu'à cette heure, restés libres échangistes, et encore, en Néerlande, il s'est formé, depuis quelques années, un mouvement très puissant en faveur de la surélévation de tarif actuel (5 % ad valorem.)

Que penser enfin du mouvement économique qui se dessine en Angleterre dans le but de pallier les conséquences du bill Mac-Kinley? La Grande-Bretagne cherche à resserrer les liens commerciaux qui l'unissent à ses colonies, afin d'y trouver des débouchés capables de remplacer ceux que la nouvelle politique des États-Unis vient de fermer à ses produits; jusqu'où ira-t-elle dans cette voie? Aujourd'hui, les colonies ne peuvent, en vertu des traités commerciaux, frapper nos produits de droits supérieurs à ceux que doivent acquitter les produits similaires anglais; mais qu'arriverait-il si cette situation venait à être modifiée à notre détriment?

Comme on le voit, le vent est partout au protectionnisme et, pour le moment, rien ne permet de prévoir un courant contraire.

Est-il nécessaire d'ajouter que cette politique commerciale est funeste à notre industrie? Nous ne le savons malheureusement que trop! Mais cependant il ne sera pas tout à fait inutile, je crois, de faire connaître dans quelles proportions elle nous est funeste.

Le *Moniteur* du 28 janvier dernier publie une statistique officielle d'où il résulte que notre exportation a subi, en 1890, une diminution de 19 p. c. environ. Cette diminution est certes déjà fort considérable; mais que sera-t-elle lorsque les nouveaux tarifs seront en vigueur dans l'Amérique du Nord et du Sud, en Espagne, en Suisse, etc., etc. ?

Les articles dont à ce jour l'exportation a le plus diminué sont les fils de lin et de laine, les cokes, les aciers, les fers, les clous, les sucres et les tissus de tous genres. A cette nomenclature, il faudra bientôt, par suite de l'application du bill Mac-Kinley, ajouter les verres, et ainsi presque toutes nos grandes industries se trouveront atteintes.

Voilà la situation de notre industrie; examinons maintenant dans quelle condition se trouve notre population ouvrière.

La classe ouvrière, en Belgique, est littéralement en ébullition. Elle est travaillée, ou mieux elle est tiraillée, en tous sens: les uns, les démocrates, les socialistes, cherchent, par tous les moyens imaginables, à enrôler les ouvriers sous leur bannière; les autres, les conservateurs, les catholiques, ne négligent de leur côté aucun effort afin de les attirer à eux.

Tous deux poursuivent leur but en créant des ligues, des associations, des sociétés de coopération, de secours, de bienfaisance, voire même d'agrément, et tous deux poursuivent leur but sans trêve ni merci, avec persévérance, nous dirons mieux, avec acharnement.

Les socialistes, notamment, font une propagande effrénée et, mon Dieu! pourquoi ne pas l'avouer? non sans succès. Nous connaissons des centres industriels dont les ouvriers n'étaient pas encore entrés dans le mouvement au mois de septembre dernier et qui aujourd'hui sont, à peu d'exceptions près, tous affiliés aux ligues.

Le monde des travailleurs ne tardera pas, chez nous, à être complètement organisé et enrégimenté sous l'un ou l'autre drapeau.

Mais au-dessus des deux camps plane, comme un phare

lumineux, le suffrage plus ou moins universel. Tous, les socialistes chrétiens aussi bien que les autres, sont imbus de l'idée que le droit de vote doit les sauver ; ils s'imaginent qu'en ayant des représentants au Parlement ils obtiendront tout ce qui leur fait défaut aujourd'hui ; ils comptent sur une série de lois ouvrières, sur des mesures économiques extraordinaires, sur une hausse de salaire, sur une réduction des heures de travail, etc., etc.

Toutefois, qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée. Ce n'est pas que je sois hostile à une extension du suffrage ; bien loin de là. Je crois, au contraire, que la chose est très utile, voire même nécessaire ; et j'avoue franchement et sans difficulté que, si cela dépendait de moi, j'étendrais le droit de vote dans la plus large mesure possible. Seulement, je pense que pour faire une œuvre vraiment bonne, pratique et fructueuse, il faut préalablement instruire les ouvriers, les rendre aptes à exercer dignement les droits qu'ils revendiquent et je pense aussi que cette réforme ne produira les résultats que l'on en attend que si elle est accompagnée du véritable remède à la crise économique dont nous souffrons, en d'autres termes, si elle n'est complétée par le développement du commerce et de l'industrie.

L'extension, le développement de notre commerce et de notre industrie est, je n'hésite pas à l'affirmer, au point de vue économique, la seule solution vraie, rationnelle, complète et stable du problème social, tel qu'il se pose en Belgique.

Si notre industrie est prospère au point de procurer à nos ouvriers non pas seulement du travail, mais un travail rémunérateur, et si cet état se continue pendant une longue série d'années, le bien-être, la prospérité ne tarderont pas à remplacer, dans la classe populaire, la gêne et la misère qui la rongent et l'épuisent aujourd'hui. Le problème économique et social se trouvera ainsi en grande partie résolu.

Que faut-il donc pour arriver à ce résultat si désirable et même si nécessaire ?

Il faut avoir des débouchés assez considérables pour absorber nos produits et assez stables pour nous permettre, sans crainte de mécompte, de donner une grande extension à nos industries actuelles et nous permettre, en même temps, d'en créer de nouvelles.

Ces débouchés, nous les possédons adjourd'hui puisque l'État Indépendant est désormais ouvert à notre activité.

Je développe ma pensée. Je veux la préciser et faire toucher du doigt, si je puis m'exprimer ainsi, ce qui est pour moi une vérité économique, et partant sociale, manifeste, évidente et irréfutable.

J'ai exposé précédemment, autant du moins que je l'ai pu, la situation de l'État Indépendant, telle qu'elle est à l'heure actuelle. Je vais examiner maintenant froidement, sans enthousiasme aucun, mais aussi sans hostilité préconçue, ce que pourrait produire, comme producteur et comme consommateur, un territoire aussi vaste, aussi fertile, aussi peuplé que le Congo, entre les mains d'une nation aussi active et aussi industrielle que la belge, si, bien entendu, elle voulait sérieusement le mettre en valeur.

Pour donner une idée des progrès immenses et absolument inespérés réalisés au Congo depuis la constitution de l'État Indépendant, progrès réalisés, je puis le dire ouvertement, en dépit d'une indifférence trop générale de la part de nos nationaux et malgré des difficultés sans nombre et de toute nature, j'ai, entre autres, établi que ses exportations, au commerce spécial, avaient, en quatre ans de temps, de 1887 à 1890, plus que quadruplé. Mais je n'ai pas fait observer que les produits exportés étaient des produits croissant à l'état sauvage et récoltés à peu près exclusivement sur les côtes, sauf cependant en ce qui concerne l'ivoire et une partie du caoutchouc.

Que seront donc les exportations lorsque la culture s'en sera

mêlée ? Que seront-elles quand le chemin de fer aura facilité les communications avec l'intérieur ?

Tous les explorateurs africains, sans exception aucune, ont vanté les richesses du centre du continent noir en minerais, ivoire, caoutchouc, bois, épices, plantes tinctoriales, etc. etc. et tous ont ajouté que ces produits se trouvaient en quantités inépuisables.

Cependant, Stanley et Cameron n'hésitent pas à déclarer que toutes ces richesses ne sont absolument rien en comparaison de la fertilité du sol. Les autres explorateurs sont, au reste, du même avis. Voici, pour ne citer qu'un exemple, la description enthousiaste que fait le docteur Richard de la contrée parcourue par le Louapoula :

« Le paysage paradisiaque, dit-il, qu'aucune plume ne saurait décrire, nous arrache des cris de joie. Des centaines d'îles, couvertes d'une flore tropicale luxuriante, émergent du fleuve dont les eaux sombres, quoique limpides, coulent entre des rives bordées de forêts vierges composées de palmiers, de calamus, de pandanus et de lianes de toutes espèces. »

Le sol de l'État Indépendant est, de l'avis de tous, d'une fertilité remarquable et les essais de plantations faits par les fonctionnaires du gouvernement, par les missionnaires et par les sociétés commerciales prouvent que la plupart des produits végétaux des pays chauds et tempérés peuvent y être cultivés avec le plus grand succès.

Or, cette fertilité déjà si précieuse par elle-même se trouve encore accrue, et cela dans une proportion notable, par la puissance de l'effet utile. « Une heure de travail, dit le docteur Pogge, donne, en Afrique, peut-être dix fois plus de résultat qu'en Europe. » Cet explorateur, comme on le sait, parlait d'expérience personnelle.

Mais le public belge se rend-il compte des ressources et du parti que l'on peut tirer de cette fertilité équatoriale ? Je ne le pense pas ; je crois, au contraire, qu'il n'en a qu'une idée bien vague et fort imparfaite ; d'abord, parce que l'expé-

rience des colonies lui manque; ensuite, parce qu'il n'est pas habitué à suivre d'un œil très attentif ce qui se passe ailleurs, lorsque ces choses ne l'intéressent pas directement et immédiatement. Qu'il ne soit donc permis de l'apprendre à ceux qui l'ignorent.

Pour rendre ma démonstration plus sensible encore, je vais prendre quelques-uns des articles congolais dont j'ai déjà fait connaître approximativement la production en donnant les chiffres de leur exportation, et je montrerai, par l'exemple des autres colonies, le parti que nous pourrions en tirer nous-mêmes.

Le *café*, qui a été reconnu très bon par une autorité en la matière, par la section de la Chambre de commerce d'Anvers, pourrait être l'objet de cultures semblables à celles du Brésil. La nature du sol et le climat des hauts plateaux se prêtent à la culture des meilleures essences; rien ne s'opposerait à ce qu'il y soit établi de grandes plantations, à l'instar de celles qui existent dans les plaines de San-Paolo (Brésil) et dont on évalue la production annuelle à plus de huit millions de kilogrammes. (On sait que c'est le Brésil qui fournit la moitié, si non les trois quarts de la consommation générale de café).

Le *tabac* offre des ressources analogues. Les Hollandais, qui en ont introduit la culture à Sumatra, ont obtenu des résultats merveilleux. Voulez-vous connaître ce que peut rapporter la culture de cette plante? Je prendrai l'exemple d'une société hollandaise ayant des plantations à Sumatra, l'*Arendburg*. Cette compagnie a distribué à ses actionnaires, en 1890, cent et douze pour cent. Il est vrai que c'est la plus grande et la plus heureuse des sociétés similaires; mais elles sont néanmoins assez nombreuses celles qui donnent, chaque année, de 20 à 60 % de dividende.

Pourquoi ne pourrions-nous pas réussir ainsi au Congo? La terre et le climat conviennent admirablement à cette plante, puisqu'elle pousse de tous côtés à l'état sauvage et que les

expériences de culture qui ont été faites à différents endroits ont toutes admirablement réussi.

La *canne à sucre*, qui a enrichi tant de Néerlandais, ne pourrait-elle pas être pour nous aussi une source de grands profits ? On la trouve partout, dans le Haut comme dans le Bas-Congo.

Depuis de longues années, l'Europe demande *le blé* qui lui fait défaut, à l'Amérique du Nord. Cette source est sur le point de se tarir, et même, le jour n'est pas éloigné où le nouveau monde ne produira pas assez pour sa propre consommation. Le Congo, avec ses vastes territoires et sa nombreuse population, nous fournit le moyen, non seulement de subvenir sous ce rapport à nos besoins, mais aussi à ceux de l'Europe entière.

Que d'autres produits encore à exploiter ! Le riz, le maïs, le manioc, le thé, les épices de tous genres, les plantes industrielles, tinctoriales et médicinales, les fruits, etc., etc.

Je n'ai parlé jusqu'ici que des produits du sol, qui sont actuellement déjà l'objet d'un commerce plus ou moins important. Mais que dire des applications nouvelles que l'industrie sera appelée à faire, quand elle aura à sa disposition toutes les richesses connues et inconnues du continent mystérieux ! Que de surprises, que de découvertes nous attendent de ce côté ! Ne vient-on pas, par exemple, de se servir en Amérique de tiges de bananier pour fabriquer du papier. — Le bananier fournit une grande quantité de fibres, ce sont ces fibres qu'on travaille, et il paraît qu'on en a obtenu un papier de première qualité.

Il peut être intéressant pour certains de nos compatriotes de connaître le rendement de ces différentes cultures coloniales. Ayant sous les yeux les statistiques hollandaises, j'y puise les chiffres suivants :

L'exportation des Indes néerlandaises s'est élevée en :

	1872.	1880.
Café. . . .	62,802,701 fls.	70,037,895 fls.

Sucre . . .	205,731,887 fls.	222,222,574 fls.
Tabac . . .	12,846,117 "	6,395,091 "
Thé . . .	2,114,206 "	2,518,544 "

Qu'on ne croie pas que ces résultats magnifiques sont naturels et qu'ils doivent être attribués uniquement au climat et au sol; la comparaison de l'île de Java, en 1829 et 1860, détrompera ceux qui auraient une idée aussi fausse:

	1829.	1860.
Café	281,622 picols ⁽¹⁾	899,613 picols.
Sucre	73,780 "	2,113,922 "
Tabac	11,930 "	89,549 "
Thé	Rien	2,010,630 "

Les colonies néerlandaises ont d'ailleurs été pour la mère-patrie une source importante de revenus; elles lui ont rapporté plus d'un million de florins ou plus de deux millions de francs. Maintenant encore, le budget colonial se solderait un bénéfice, si la malheureuse guerre d'Atchin n'occasionnait, depuis 1879, des dépenses énormes.

Mais, dira-t-on, c'est fort bien, c'est fort beau; seulement, pour faire fructifier le sol africain, il faudrait que nous nous expatriions. Or, nous ne sommes pas du tout colonisateurs; c'est donc chose impossible.

A cela, je réponds en citant l'exemple de nos voisins d'Outre-Meuse. C'est avec intention que je prends les Hollandais pour exemple, parce que c'est le peuple qui par la langue, par le tempérament, par les coutumes et par les habitudes, ressemble à la majeure partie du peuple belge, aux Flamands; et aussi, parce que le climat des Indes néerlandaises est analogue à celui du Haut-Congo. Je répondrai donc que les Néerlandais, en règle générale, ne vont dans leurs colonies que pour quelques années. Ils vont y faire fortune en s'occupant de la culture du sucre, du tabac, du café, des épices, etc., etc., et quand ils ont amassé un certain capital, ils retournent dans les Pays-Bas.

(1) Le picol vaut 62 1/2 kilogrammes.

Cette manière de faire est si répandue et si générale qu'il n'est guère de grande cité hollandaise qui n'ait un quartier dit « des Indes », ainsi dénommé parce que ceux qui se sont enrichis aux Indes s'y établissent de préférence.

C'est le cas pour La Haye, Rotterdam, Amsterdam, Utrecht, Haarlem, Arnhem, etc., etc. Les Hollandais, retour des colonies, forment même une sorte de société à part, qu'on désigne ordinairement sous le nom d'*Oosterlingen*.

Elles sont d'ailleurs bien peu nombreuses les familles de la bourgeoisie et même de la noblesse dont l'un, ou l'autre membre n'ait été tenter, et presque toujours avec succès, la fortune aux Indes.

Pourquoi donc ne pourrions-nous pas faire comme nos voisins? Pourquoi ne pourrions-nous pas aller au Congo, quelques années seulement, le temps de faire fortune, rien de plus? C'est d'ailleurs ce que font également les cent mille Italiens qui partent annuellement pour la Plata et le Brésil, les Anglais qui vont aux Indes, et d'autres encore.

Croire que pour coloniser, il faille nécessairement s'expatrier sans espoir de retour est une erreur dans laquelle versent seulement ceux qui n'ont aucune expérience de la chose. Il est vrai que le Nouveau Monde, au Nord comme au Sud, que l'Australie et que quelques autres îles ont été peuplés et se peuplent encore aujourd'hui au moyen de colons permanents; mais il n'en est pas moins vrai que le système suivi aux Indes anglaises et néerlandaises a été tout autre.

Là il n'y a eu pour ainsi dire que des colons temporaires.

Cette différence a sa raison d'être et elle s'explique par les conditions particulières d'existence des colonies elles-mêmes.

Ainsi, en Amérique et en Australie, les conquérants se sont trouvés en présence, soit de peuples usés, vieillis, sans activité et sans énergie, soit en présence de tribus fort peu nombreuses et encore primitives.

Cette situation ne permettait d'autre exploitation que l'exploitation agricole et forestière et elle exigeait la mise en

valeur du pays par les colons eux-mêmes. Le climat, la fertilité du sol et l'étendue immense des terrains vierges semblaient d'ailleurs y inviter les nouveaux venus.

Aux Indes, la situation était toute autre : le sol y était également fertile, mais il y avait, en outre, des populations nombreuses civilisées, intelligentes et actives. Les Européens n'ont pas eu besoin de substituer à elles, ils ont pu les utiliser pour l'exploitation des richesses du sol et s'en servir comme débouché pour leurs propres produits.

Voyons maintenant dans laquelle de ces deux catégories il faut nécessairement ranger le Congo.

Les tribus qui habitent l'État Indépendant sont fort nombreuses et leur population est extrêmement dense ; quarante millions d'après l'évaluation de Stanley. Elles sont intelligentes, actives et aptes au travail.

Autrefois les esclaves du Congo étaient recherchés, entre tous, pour leur travail et pour leur vigueur et ce n'était pas sans raison, si on en juge par ce qu'ils ont fait du Brésil. Aujourd'hui, il m'est permis d'affirmer qu'à cet égard ils n'ont pas dégénéré de leurs auteurs. En effet, les nègres, disent les explorateurs, sont tous d'habiles forgerons. Leur travail comprend la fabrication des armes, des fers de lance, de pointes de flèches acérées, des hameçons, des hachettes, des grands couteaux, des anneaux de cuivre et de fer. A l'aide d'un métier fort ingénieux, certaines tribus confectionnent une étoffe très serrée et très résistante ; leurs cordes notamment sont d'une solidité à toute épreuve.

Quelques populations du haut fleuve sont vêtues de fins tissus d'herbes, teints de différentes couleurs ; d'autres fabriquent des chaussures. La vannerie congolaise est très remarquable. Je ne parlerai que pour mémoire de leurs instruments de musique, de leurs meubles, de leur talent pour la sculpture du bois et de l'ivoire !

Les cultures du Haut-Congo surtout prouvent l'aptitude des naturels comme agriculteurs. Enfin, les Congolais en général

sont reconnus pour être de très bons charpentiers, d'excellents chaudronniers et les Européens se déclarent fort satisfaits de leurs services comme marins sur les steamers.

D'autre part, l'empressement que tous mettent à profiter des exemples des Européens et l'intelligence avec laquelle ils exécutent les ordres qui leur sont donnés, permettent de fonder sur eux, pour tous les genres de travaux manuels, des espérances sérieuses. Je trouve encore un symptôme de leurs bonnes dispositions dans le fait qu'ils viennent, sans hésitation, habiter aux environs des établissements commerciaux et des stations de l'État, dans le fait qu'ils s'enrôlent à son service sans difficulté et que le nombre des porteurs augmente d'année en année.

Tout cela prouve que les nègres du Congo sont intelligents, industriels, actifs et j'ajouterai, civilisables.

S'il fallait donner des preuves du degré de civilisation dont ils sont susceptibles, je dirais l'empressement avec lequel ils se groupent autour des établissements européens et offrent leurs services comme porteurs ou comme soldats, et s'il fallait donner des preuves plus positives encore de leurs bonnes dispositions à cet égard, je répèterais ce que Stanley a dit lors de sa réception à la société de géographie de Bruxelles.

L'illustre explorateur a raconté qu'au passant par les Bangalas, en 1887, il avait été réellement émerveillé de ce qui y avait été fait depuis son dernier voyage. Cette station, établie quatre ans auparavant parmi des anthropophages, possédait alors des maisons en assez grand nombre, ainsi qu'une briqueterie en pleine activité, et elle était le siège d'un marché régulier qui attirait les naturels des tribus voisines. La tranquillité et l'ordre régnaient alors là où autrefois le mauvais vouloir et l'hostilité des indigènes enlevaient aux Européens toute sécurité. Pour donner une idée de la prospérité de cette station naissante, Stanley a ajouté qu'on lui offrit un banquet magnifique auquel rien ne manquait, ni boissons excellentes, ni mets délicieux.

Cela se rapporte à 1887, mais depuis lors, cette station a

fait des progrès considérables. Actuellement, elle est le siège d'une factorerie et d'une mission catholique belges ; elle possède un hôpital, des magasins, des maisons, des plantations, des potagers, etc., etc. Son port est visité chaque mois par un certain nombre de steamers. Bangala, ou la Nouvelle-Anvers, est devenue, en outre, le plus grand centre commercial de toute la contrée. Voilà donc des sauvages et de plus des anthropophages qui, certes, n'ont pas mis beaucoup de temps à se civiliser.

Ce fait des Bangalas n'est d'ailleurs pas unique dans son genre ; il s'est reproduit dans toutes les stations de l'État, même et surtout aux Falls.

Il y aura encore, c'est évident, ici et là, des luttes entre la barbarie et la civilisation ; mais ces luttes diminueront en nombre et en intensité au fur et à mesure que les naturels apprendront à connaître les avantages précieux qu'ils peuvent retirer du commerce des blancs. Ils ne sont, il est vrai, appelés à apprécier ces avantages que petit à petit, mais ils le feront sûrement et fatalement.

Je ferai remarquer, au surplus, que les Anglais et les Hollandais, pour ne parler que d'eux, ont rencontré, au commencement de l'occupation de certaines de leurs colonies, des difficultés sans nombre, chose qui ne les a pas empêchés de s'y établir solidement et n'a pas entravé le développement de la colonie elle-même.

Ce n'est pas à l'Amérique et à l'Australie que l'État Indépendant doit être comparé, mais aux Indes. Des deux côtés, en effet, le sol est également fertile ; la population également nombreuse, active, avide des produits européens, et le climat y est tout aussi bon.

Quant à ce dernier point, j'entends s'élever des protestations violentes.

Comment, dit-on, le climat du Congo serait bon ? Mais c'est le contraire qui est vrai. Ce climat est mortel pour les

Européens, comme le prouvent à l'évidence les Belges qui sont morts là-bas en grand nombre.

Je déplore vivement et sincèrement la perte de ces hommes vaillants et généreux qui n'ont pas hésité à se dévouer pour la noble cause de la civilisation de l'Afrique ; mais je suis bien éloigné de tirer de leur mort la conclusion que le climat du Congo est mortel pour les blancs.

Je ne répéterai pas ici tout ce qui a été dit pour réfuter cette conclusion absolument erronée. On a déjà prouvé surabondamment que certaines victimes avaient commis des imprudences impardonnables. On a expliqué que d'autres avaient emporté d'Europe le germe du mal dont elles sont mortes. On a démontré qu'au fur et à mesure que le confort européen pénétrerait en Afrique, les décès diminueraient. On a fait remarquer, à l'exemple de ce qui s'est passé aux Indes anglaises et néerlandaises, dans l'Amérique du Sud et ailleurs, que connaissant mieux le climat, d'année en année, on pourrait plus aisément en éviter les dangers. On a donné enfin une foule d'autres raisons que je crois inutile de rappeler ici.

Il me serait d'ailleurs fort aisé d'établir, avec chiffres à l'appui, que la mortalité au Congo est fort minime, en comparaison des pertes que le climat de l'Algérie, qui aujourd'hui est réputé si salubre et si sain, a infligées autrefois aux armées de la France. Que ne pourrais-je vous dire du Sénégal et d'autres colonies françaises ? Ne sait-on pas ce qu'a déjà coûté et ce que coûte encore, tous les jours, aux Anglais le ciel brûlant de leurs Indes ?

Mais à tout cela on va me répondre que quelque minime que soit la mortalité au Congo, elle est encore beaucoup trop grande. Je répliquerai en citant, à l'appui de mon opinion, l'exemple de ceux de nos compatriotes qui ont passé plusieurs années dans le Haut-Congo et qui n'ont pas plus souffert de la fièvre que n'en souffrent les étrangers qui viennent habiter certaines parties basses de notre pays, entre autres Anvers.

Je dois, au reste, reconnaître que sous le rapport de la

climatologie, il existe une très grande différence entre le Haut et le Bas-Congo. En parlant de la salubrité du climat, je n'ai eu en vue, que le Haut-Congo, notez-le bien, qui est d'ailleurs la partie la plus riche, la plus fertile et celle par conséquent qui nous intéresse le plus. Le Bas-Congo est évidemment moins sain; mais il présente pour nous beaucoup moins d'importance; d'abord parce qu'il est exploité par les commerçants hollandais, anglais, portugais et français, depuis quarante ans environ; ensuite, parce qu'il est infiniment moins peuplé et que son sol est loin d'être aussi fertile. Au reste, lorsque le chemin de fer sera construit, rien n'obligera les Européens à y séjourner.

Le commandant Cameron, qui a passé deux ans et huit mois (janvier 1873 à septembre 1875) dans l'Afrique centrale, n'hésite pas à en déclarer le climat parfaitement salubre pour les Européens.

A. ceux que ces exemples ne sauraient convaincre, nous donnons le conseil de dresser la statistique des décès survenus au Congo depuis l'origine de l'État jusqu'à ce jour. Ils ne tarderont pas à constater que les décès sont proportionnellement beaucoup moins nombreux qu'autrefois. Il ne faut pas oublier qu'en 1885, l'État n'avait en Afrique que 60 agents blancs et qu'au 1^{er} janvier 1891, il y en avait au delà de 250.

D'ailleurs ne perdons pas de vue que le jour où les Belges pourront aller au Congo, c'est-à-dire, après la mise en exploitation du chemin de fer, — car jusqu'à ce moment, vu l'absence de ressource, de confort et de soin, je crois devoir déconseiller d'une façon générale à nos compatriotes de s'y rendre, — qu'à ce jour, les conditions de la vie seront organisées au point de réduire le danger, si danger il y a, à des proportions extrêmement minimales.

De ce qui précède, c'est-à-dire de la situation présente de l'État Indépendant et de l'exemple des colonies étrangères qui lui ressemblent par le sol, le climat et les populations, je

peux conclure logiquement que *comme pays de production*, le Congo nous offre dans le présent, et nous offrira surtout dans l'avenir, des ressources incalculables et presque inépuisables.

Pour rester fidèle à mon programme, il me reste à examiner quelle est maintenant et quelle sera plus tard son importance *comme pays de consommation*, c'est-à-dire comme débouché à nos produits.

Les articles les plus recherchés aujourd'hui sont : les cotonnades de tous genres, les couvertures de laine, les tissus, les fils de laiton, les clous, la verroterie, la bimbeloterie, les articles de ménage, en fer battu, etc., tous objets que fabrique notre pays. Ce sont là les marchandises européennes voulues à l'heure présente, mais d'autres fabricats européens ne tarderont pas à être demandés également par les indigènes, lorsqu'ils les connaîtront ou lorsqu'ils pourront se les procurer aisément.

Actuellement, les peuplades riveraines du fleuve sont seules ou à peu près les seules à trafiquer avec les blancs et à user de leurs produits; bientôt les tribus de l'intérieur se rapprocheront des stations et viendront grossir le nombre des acheteurs. Or, ce nombre est destiné à s'accroître dans des proportions considérables, car il ne faut pas perdre de vue que notre marché commercial n'est pas limité au territoire de l'État, mais qu'il comprend aussi, j'en ai déjà fait la remarque précédemment, tout le bassin arrosé par le Congo, soit une population moyenne de quatre-vingt-dix millions d'habitants.

La Belgique a expédié déjà, c'est bien vrai, une certaine quantité de ses produits vers le Congo, mais quoique la progression de ses exportations ait été forte et rapide (750,000 francs en 1880 et 4,500,000 environ en 1889), elle n'est cependant rien en comparaison de ce qu'elle pourra devenir par la suite.

Le champ ouvert à notre activité industrielle est assez vaste pour oser dire que nos expéditions vers le Congo pourront être bientôt décuplées et qu'elles ne tarderont pas à être

augmentées dans une proportion notable, si nous voulons bien en prendre les moyens.

Décupler notre exportation, c'est décupler notre production et c'est en même temps assurer à tous nos ouvriers du travail et un salaire rémunérateur. Mais, ne perdons pas de vue que cette surproduction de nos industries ne sera pas uniquement favorable à nos ouvriers et à nos fabricants, elle le sera aussi à nos commerçants. Le commerce et l'industrie sont liés entre eux par des liens si intimes que la prospérité de l'un fait forcément la prospérité de l'autre.

Qu'il me soit permis, à ce propos, d'appeler une fois encore l'attention de nos commerçants en général et des Anversois en particulier sur la situation actuelle du commerce de l'État Indépendant. Les statistiques officielles établissent que sur frs. 8,572,519.19, montant de l'exportation générale en 1889, il n'a été expédié vers notre pays que pour frs. 556,489.50, tandis que les Pays-Bas ont reçu pour une valeur de frs. 6,127,551.79, soit les trois quarts de l'exportation totale. La chose s'explique parfaitement, ai-je dit, par le fait que la Hollande possède là-bas la maison de commerce la plus importante de la côte occidentale et qu'elle a depuis longtemps un service régulier de steamers.

Mais aujourd'hui que, de fait, le Congo est devenu une colonie belge ; aujourd'hui que nous y avons des capitaux fort considérables engagés et que nos relations commerciales se développent de jour en jour, les choses devraient changer. C'est à notre pays que reviennent l'honneur et l'avantage d'être l'entrepôt central et le marché général des produits exportés par la voie du Congo et c'est à notre port national, à Anvers, qu'il appartient de servir de trait d'union entre l'Europe et l'Afrique.

A cette heure, il est encore possible de détourner vers nous le commerce du Congo et l'exemple du déplacement du marché de l'ivoire nous prouve que la chose est relativement facile. Que nos commerçants anversois et autres prennent, à cet effet,

les mesures nécessaires, mais qu'ils agissent pendant qu'il en est temps encore.

Attirer vers la Belgique l'exportation du Congo, c'est s'assurer, qu'on ne l'oublie pas, le monopole du commerce du centre de l'Afrique, de ces contrées immenses dont les trésors ne sauraient tarder à être exploités et qui, de l'avis de tous, donneront à l'Europe une ère nouvelle de prospérité.

Le commerce du Congo revient légitimement à la Belgique, l'intérêt et l'honneur de la nation y sont également engagés et je suis certain que le gouvernement belge, comme celui de l'État Indépendant feront tout ce qui est en leur pouvoir pour nous aider dans cette tâche vraiment nationale et patriotique.

Nos commerçants et nos industriels ne doivent d'ailleurs pas perdre de vue que le Congo, par sa proximité de l'Europe, possède une supériorité très grande sur tous les autres débouchés coloniaux. Le voyage d'Anvers à Banana s'effectue, dès maintenant, en 22 jours, et il pourra se faire en quinze quand il aura un service absolument rapide. Autrefois, on mettait cinquante jours à faire le même trajet. Il faut comparer la durée de cette traversée avec celle des Indes Britanniques, de Java, de l'Océanie, des États-Unis, de l'Amérique du Sud, et tenir compte des conditions de facilité et de sécurité dans lesquelles elle s'accomplit, — c'est, en quelque sorte, un voyage en eau douce, — pour en apprécier à leur juste valeur tous les avantages commerciaux et financiers.

J'ai cherché tantôt à apaiser les craintes de ceux de nos compatriotes qui redoutent la concurrence étrangère, à cause du tarif général de l'État Indépendant. J'acheverai de les tranquilliser, je l'espère du moins, en attirant leur attention sur ce fait que tous les grands pays producteurs, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie ont de jeunes possessions en Afrique et que par suite du système de colonisation adopté par eux : création de grandes compagnies, ils concentreront

nécessairement toutes leurs forces expansives commerciales sur leur propre territoire. Là, en effet, ils auront un débouché assez puissant pour occuper leur activité productive tout entière.

L'État Indépendant, nous l'avons vu, peut devenir pour nos industriels, pour nos ouvriers et pour nos commerçants une véritable source de prospérité et de fortune; il pourra, à plus forte raison, le devenir également pour nos capitalistes qui voudront y employer leurs fonds.

Les Belges trouveront au Congo mille occasions diverses de faire fructifier leurs capitaux. Ils pourront, suivant leurs préférences, favoriser ou entreprendre la culture du tabac, du café, du sucre, des épices ou d'autres produits coloniaux. Ils pourront exploiter les forêts si riches en essences précieuses. Sans parler de l'or et de l'argent, dont on présume l'existence, ils auront à mettre en valeur les riches gisements de fer, de cuivre, d'étain, de houille, de mercure, etc. etc. déjà reconnus. Bref, ils auront à favoriser les entreprises multiples qui naissent dans une colonie nouvelle de cette importance et qui, aux Indes et ailleurs, rapportent, comme je l'ai montré, des bénéfices extraordinaires.

Ces placements offriront, en outre, des garanties et une sécurité que nos compatriotes ne rencontrent pas dans les autres placements analogues. Ils auront l'avantage inappréciable de pouvoir en surveiller l'emploi, en contrôler la gestion et ils pourront ainsi se tenir à l'abri des funestes mécomptes qu'ils ont malheureusement éprouvés depuis quelques années et qu'ils ont payés si chèrement.

Ceux qui, pour ne citer que l'exemple d'hier, ont donné jusqu'à cinq cents millions à un pays qui nous est complètement étranger, comme la République Argentine, hésiteront-ils à consacrer cent ou deux cents millions à la mise en valeur d'une colonie qui est pour nous d'une si haute importance et qui, au dire des Stanley, des Cameron, etc., etc., peut pro-

duire des résultats agricoles et commerciaux plus considérables qu'aucun autre pays du monde. »

La presse française, qu'on ne saurait accuser d'une sympathie exagérée pour l'œuvre de notre Roi, n'a pu s'empêcher de reconnaître elle-même l'avenir immense qui est réservé au Congo. Voici en quels termes s'exprime le *Siècle* du 23 avril 1890 : « Les récentes découvertes de Stanley ont donné à l'État Indépendant une valeur dix fois supérieure à celle qui lui était attribuée auparavant par ses partisans les plus optimistes.

» Désormais, il commande tous les grands bassins de l'Afrique ; les lacs, le Congo, le Haut-Zambèze, le Nil même dépendent entièrement de lui ; le commerce de toute l'Afrique centrale lui appartient. »

Je n'ai pas certainement la prétention d'avoir épuisé le sujet que j'ai entrepris de traiter devant vous. Mais je crois cependant en avoir dit assez pour avoir justifié l'opinion que j'ai énoncée, à savoir que la mise en valeur de l'État Indépendant est le seul, le vrai remède à la crise économique que nous traversons, parce qu'elle serait pour toutes les classes de la société : *artisans et industriels, commerçants et capitalistes*, une source de bien-être matériel et que les richesses du Congo se déversant petit à petit, mais sûrement et d'une façon continue, sur notre population ouvrière et industrielle, ouvriraient pour la Belgique une ère de prospérité sans égale.

En terminant, j'adjure tous nos compatriotes, sans distinction de classe, de rang, de profession, d'opinion politique ou religieuse, de diriger leurs efforts vers cet immense continent, si fertile et si riche, que nous devons à la prévoyance éclairée et au désintéressement vraiment royal de notre souverain bien-aimé, de S. M. Léopold II.

J'engage instamment mes compatriotes à étudier les ressources qu'il nous offre ; je leur conseille de s'imposer aujourd'hui

quelques légers sacrifices, afin de pouvoir en retirer ultérieurement des fruits en abondance.

Je les supplie enfin de se mettre à l'œuvre sans perdre un instant, afin de ne pas se laisser devancer par les Anglais, les Hollandais, les Français et les Américains, qui établis déjà sur la côte occidentale, n'attendent que l'inauguration du chemin de fer pour se ruer vers le haut fleuve et le centre du continent mystérieux.

L'Europe entière a, en ce moment, les regards tournés vers l'Afrique, et elle se passionne pour ce champ nouveau ouvert à son activité. Les grandes nations ont compris tout le parti qu'elles pouvaient en tirer et elles se sont empressées de se partager ce gâteau gigantesque. Tous, Allemands, Français, Anglais, Portugais, Italiens s'efforcent, par tous les moyens en leur pouvoir, de mettre en valeur le territoire qui leur est échu : constitutions de sociétés commerciales au capital de 20, 30, 50 millions de francs ou de marks, explorations scientifiques et commerciales, constructions de chemins de fer, etc., etc., rien n'est négligé par eux.

Grâce à notre Roi, nous possédons également une part, voire même la meilleure part, de cette Afrique si convoitée. Imitons donc l'activité des autres, profitons de cette chance heureuse, de ce bonheur inespéré et n'oublions pas que travailler au développement du Congo, c'est travailler à la prospérité générale de notre pays et, plus particulièrement, au bien-être de notre classe ouvrière.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 13 MAI 1891.

ORDRE DU JOUR: 1^o Procès-verbal. — 2^o Dépôt d'une notice intitulée: *Second voyage de Vasco da Gama à Calicut (Indes) en 1502*, par M. A. BAGUET, conseiller. — 3^o Conférence de M. MICHEL DE BERNHOFF sur *la vie russe*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures du soir dans la salle des serments à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le général Wauwermans, président, Jacq. Langlois et Christophersen, vice-présidents, P. Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, bibliothécaire, et M. Michel de Bernhoff.

1. Le procès-verbal de la séance du 6 mai est lu et approuvé.

2. M. Baguet fait le dépôt d'une notice intitulée: *Second voyage de Vasco da Gama à Calicut (Indes) en 1502*. Elle sera insérée au *Bulletin*.

3. M. de Bernhoff fait une conférence sur la vie russe et passe en revue les mœurs et les usages de la Finlande et des habitants des autres parties de la Russie; il donne des détails intéressants sur la vie de famille de ce peuple si peu connu dans notre vieille Europe.

M. le président, après avoir remercié M. de Bernhoff de son instructive communication, lève la séance à 10 heures.

SECOND VOYAGE DE VASCO DA GAMA

A CALICUT (Indes) en 1502.

par M. A. BAGUET, conseiller de la société.

Nous possédons un petit livre contenant une relation fort curieuse du second voyage de Vasco da Gama. Imprimé à Abbeville en 1881, il n'a été tiré qu'à 272 exemplaires.

La relation flamande de ce voyage, qui date de l'an 1504, a été reproduite avec une traduction française en regard et précédée d'une introduction par M. J. P. Berjeau.

On frémit d'horreur en lisant les cruautés que commettaient à cette époque les équipages portugais, sous les ordres de Vasco da Gama, à l'égard des Maures, des mahométans et d'autres infidèles. *Altri tempora, altri mores.*

Avant d'entrer en matière, nous consacrerons quelques lignes au célèbre navigateur portugais Vasco da Gama. On ne connaît pas exactement la date de sa naissance, qu'on suppose être avant 1469. Issu d'une famille noble originaire de Sinès (Portugal), il avait déjà fait plusieurs voyages à la côte d'Afrique, lorsque le roi Emmanuel le chargea de se rendre aux Indes en doublant le cap de Bonne-Espérance, que Bartholomeu Dias ⁽¹⁾, célèbre navigateur, avait déjà signalé dix années auparavant.

(1) Bartholomeu Dias fut envoyé en 1486 par le roi de Portugal Dom João II pour explorer les côtes d'Afrique situées au sud de la Guinée. Déjà il était

Il existe plusieurs relations du premier et du second voyage de Vasco da Gama aux Indes, mais le récit de ce dernier est fort incomplet.

Citons entre autres João de Barros, Ant^o Galvão, M. de Faria e Souza, Fernando Lopes de Castanheda ⁽¹⁾, gentilhomme florentin contemporain et compagnon de Vasco, mais comme on ne cite pas son nom, nous avons lieu de croire que ce n'est qu'un extrait de l'ouvrage de Castanheda.

Mentionnons encore la narration du premier voyage décrit par un marin Alvaro Velho, chargé de présents du roi de Portugal pour le radjah de Calicut, traduit par M. Ferdinand Denis et publié dans un volume de voyages de Charton.

Ce furent MM. Diogo Kopke et Antonio da Costa Paiva qui découvrirent le routier d'Alvaro Velho dans la bibliothèque publique de Porto et le publièrent sous le titre de : *Roteiro da viagem que, em descobrimento da India, pelo Cabo da Boa Esperança, fez Dom Vasco da Gama em 1497*. Porto, 1838, in 8° ⁽²⁾.

Au retour de son second voyage aux Indes en 1502, le roi de Portugal lui conféra la grandesse et le titre de comte de Vidigueyra. On le laissa pendant vingt et un ans dans l'inaction, lorsque le roi Dom João III lui confia dix vaisseaux et trois caravelles et le nomma vice-roi des Indes. Après avoir

parvenu non loin de la Cafrérie, lorsque son équipage le força à revenir en Europe. Au retour, il reconnut un grand promontoire auquel il donna le nom de cap des Tourmentes et qu'on nomma depuis le cap de Bonne-Espérance. Il commanda un des onze vaisseaux de la flotte de l'amiral Pedro Alvarez Cabral lors de la découverte du Brésil. De là l'expédition se dirigea vers les Indes. Au retour de ce voyage, le vaisseau que commandait Dias sombra avec trois autres. Ce fut une perte irréparable.

(1) L'ouvrage du savant historien Castanheda en 8 volumes est le meilleur et le plus complet qui existe. Il parut de 1551 à 1561. L'auteur consacra vingt années à rechercher dans l'Asie portugaise tout ce qui put intéresser la gloire de son pays.

(2) *Routier de voyage fait par Dom Vasco da Gama en 1497 pour la découverte de l'Inde par le Cap de Bonne-Espérance*. Porto, 1838, in-8°.

essuyé plusieurs fortes tempêtes, il débarqua à Goa, ville de l'Indoustan, et mourut à Cochin, ville de la présidence de Madras.

Le grand Camoëns a chanté ses exploits dans ses *Lusiades* et beaucoup d'historiens de diverses nationalités ont fait le récit des divers voyages de Vasco da Gama, d'après des historiens portugais du XVI^e siècle.

C'est à un bibliophile infatigable que le monde géographique est redevable de l'opuscule du second voyage de Vasco da Gama, qu'il découvrit en 1860 au *British Museum*. Ne comprenant qu'imparfaitement le flamand, il pria M. Berjeau d'en faire une traduction en français.

Quelques années après, le bibliophile étant venu à mourir, le traducteur s'avisa de rechercher, en 1874, au *British Museum* si l'opuscule qui portait le titre de *Calcoen* (Calicut) et sa traduction ne faisaient pas partie de la vaste collection de ce musée. Il fut assez heureux de mettre la main sur le routier et sur la traduction que l'amateur avait fait relier en un seul volume.

Ayant obtenu la permission de le reproduire en phototypie, il le traduisit en anglais et le publia sous le titre de : *Calcoen. Relation flamande du second voyage de Vasco da Gama, imprimé à Anvers en 1504 avec une introduction et une traduction*. Londres, Basil Montagu, Pickering, 1874, in 4^o.

L'édition d'Anvers en caractères gothiques, qu'on suppose avoir été imprimée en 1504, ne porte ni année, ni ville ni notes typographiques (1).

Au verso du dernier feuillet il y a une gravure représentant

(1) C'est dans le catalogue du *British Museum* que cet opuscule figure comme ayant été imprimé à Anvers vers 1504. Mais ne mentionnant ni ville, ni année, on peut le révoquer en doute. Cependant il est plus que probable que le marin flamand l'aura fait imprimer à Anvers, attendu que c'est dans cette ville que son premier imprimeur Matthys van der Goes imprima en 1472 le premier livre paru en Belgique ayant pour titre : *Boeck van Tondalus Vijsioen*.

la Ste.-Vierge et St.-Jean à droite et un évêque mitré à gauche. Le phylactère (banderole) qui flotte derrière la croix, porte l'inscription : *Deus q̄i pro redēpcioe*; celle-ci est à l'envers, preuve de l'inexpérience du graveur. Peut-être, dit le traducteur, pourrait-on trouver le nom du typographe dans les livres de cette époque contenant la même gravure (1).

Il est à remarquer que le nom de Vasco da Gama n'est pas même mentionné dans la relation de ce routier, mais il n'y a à ce sujet pas même l'ombre d'un doute, car les dates, les lieux et divers détails circonstanciés concordent à prouver qu'il s'agit bien de son second voyage aux Indes.

Peut-être pourrait-on trouver des traces dans une relation allemande, voyage de Lisbonne à Callachut (Calicut) vers l'an 1504 ou dans trois autres descriptions (en latin) de voyages aux Indes, dont la première a été éditée à Milan en 1508, la seconde à Cologne en 1505 et la troisième à Nuremberg en 1507.

Aucune bibliothèque publique de Paris ne possède ces ouvrages (2).

En 1840 un journal français contenait le fait suivant :

« Les journaux allemands annoncent la découverte par le directeur du collège de Zerbst (duché d'Anhalt) d'un important manuscrit contenant une description du second voyage de Vasco da Gama en 1502 et 1503 : voyage sur lequel on n'avait presque aucun détail. Cette relation est due à un compagnon de Vasco et elle est écrite non en espagnol mais en hollandais. »

(1) Il nous semble que le traducteur attache trop d'importance à cette gravure. L'ouvrage si curieux de M. le chevalier Gustave van Havre : *Marques typographiques des imprimeurs anversois* ne le mentionne pas. C'est une simple vignette qui ne se rattache à aucune marque typographique de cette époque ; d'ailleurs elle est fort grossièrement faite. C'est peut-être l'œuvre d'un de ces graveurs sur bois (*printers*) ou xylographes qui vivaient vers la fin du XV^e siècle, car en 1510 l'art de la gravure était déjà très perfectionné à Anvers.

(2) L'abbé Prevost, dans son *Histoire des voyages* en 21 volumes, consacre quelques pages à la relation du second voyage de Vasco da Gama d'après des historiens portugais.

Voilà un demi-siècle que nous attendons la publication de ce manuscrit.

La relation du second voyage de Vasco da Gama est due à un officier ou à un simple matelot de la flotte de Vasco. D'après des hommes compétents, elle est écrite en dialecte brugeois.

Au reste le lecteur pourra en juger par les quelques lignes que nous transcrivons ici.

CALCOEN.

Dit is die reyse die een man self bescreuen heuet die seylde met LXX scepen wt die riuier van Lisboen in Poertegael na Calcoen in Indien en geschiede in 't jaer XV.C ende een. Ende seylden langes die kust van barbarien ende quamen voor een stat gheuoemt Meskebijl en worden daer of gheslaghen mit groote scade ende scande ende wi verloren dair veel kersten daer God die siel of moet hebben. Dese slach geschiede op Sint-Jacobsdach anno predicto.

En voici la traduction :

CALICUT.

Ceci est le voyage écrit par un homme qui mit à la voile avec 70 vaisseaux de la rivière de Lisbonne ⁽¹⁾ en Portugal pour se rendre à Calicut dans les Indes dans le courant de l'année 1501. Et ils naviguèrent en longeant la côte de Barbarie et arrivèrent devant une ville appelée Meskebijl ⁽²⁾ où ils furent défaits honteusement en subissant de grandes pertes ⁽³⁾. Nous perdîmes là beaucoup de chrétiens dont les âmes sont allées à Dieu. Cette bataille eut lieu le jour de St.-Jacques de l'année précitée.

(1) Le Tage.

(2) Mers-el-Kebir ou Marsalquivir (le grand port). De nos jours Oran, port fortifié, militaire et commercial en Algérie. Les Espagnols en furent les maîtres de 1505 à 1792.

(3) Ce fut le célèbre pirate Barberousse qui leur infligea cette défaite.

» Le château, situé à un mille de la ville, est appelé Oeran ⁽¹⁾, où il y a beaucoup de chrétiens pervers de Venise (*Veneetgen*) ⁽²⁾ et de Gênes, qui viennent y vendre aux Turcs des armures, des arquebuses et des munitions pour combattre les chrétiens. C'est là qu'ils ont leur entrepôt.

» Je restai six mois sur la côte de Barbarie et je souffris beaucoup de misère dans le détroit (de Gibraltar).

Dans l'année 1502, le 10 février, nous mîmes à la voile de la rivière de Lisbonne (le Tage) et prîmes la route des Indes.

» La première terre que nous trouvâmes est appelée Kenan ⁽³⁾ où il y a beaucoup d'îles, appartenant la plupart au roi d'Espagne, distantes d'environ 200 milles du Portugal.

» En dirigeant notre course au S.-E., nous arrivâmes au Cap ⁽⁴⁾ situé à environ 500 milles du Portugal, où nous restâmes.

» Les habitants de ce pays vont complètement nus, hommes et femmes. Ils sont noirs, n'ont aucune idée de pudeur, vivent comme des singes (*sceminkelen*) ⁽⁵⁾ et n'ont pas la moindre notion ni du bien ni du mal.

» Le 29 mars, notre navigation nous avait portés à plus de 200 milles de Portugal et nous avions perdu de vue la Grande Ourse. Le soleil était au-dessus de notre tête, de sorte qu'il n'y avait plus d'ombre, ni aucun point d'observation dans le ciel le 2 avril.

» Dans cette mer j'ai vu des poissons voler comme des oiseaux, sur une distance de portée d'arbalète et gros comme des maquereaux, des harengs ou des sardines ⁽⁶⁾, et pendant

(1) Oran, port d'Algérie.

(2) Les mots entre parenthèses sont tirés du texte flamand.

(3) Le cap Noun ou Non sur la côte d'Afrique au Maroc.

(4) Le cap Vert, situé à l'extrémité ouest de l'Afrique, entre le Sénégal et la Gambie, a été découvert en 1446 par Dionysio Fernandes.

(5) D'après l'*Idioticon*, dictionnaire de l'ancien dialecte de la Flandre occidentale, par le professeur de Bo, le mot *schominkel* ou *scheminkel* signifie singe.

(6) Pendant un voyage sur mer à bord d'un voilier, nous en avons capturé

plus de 300 milles, nous vîmes des mouettes noires à gorge blanche, à queue de cygne et plus grandes que le pigeon ramier (*wooduuen*).

» Le 11 avril, nous étions si loin qu'à midi précis nous voyions le soleil au nord.

« En même temps, nous n'avions dans le ciel aucun point de repère, ni soleil ni lune ; nos cartes et notre boussole étaient notre guide.

» Ensuite nous atteignîmes une autre mer où il n'y avait rien de vivant, pas même des poissons.

» A partir du 20 avril, nous eûmes un vent contraire qui dura six semaines et qui nous poussa à 1000 milles hors de notre course et nous fûmes douze jours sans apercevoir aucune terre.

» Le 22 mai, c'était l'hiver dans ces parages et le jour ne durait que huit heures. Il y eut un grand orage mêlé de pluie, de grêle, de neige, d'éclairs et de tonnerre. Le ciel s'étant éclairci du côté du cap de Bonne-Espérance (*Boen Speranci*) où il y avait tempête ; nous nous en approchâmes et dirigeâmes notre course au nord-est. Le 10 juin, nous aperçûmes de nouveau la Grande Ourse (*Waghen*) et l'étoile polaire et nous pûmes nous guider d'après le ciel : ce qui nous fit beaucoup de plaisir ⁽¹⁾.

» Le 14 juin, nous arrivâmes devant une ville appelée Scafal ⁽²⁾ et nous demandâmes à faire le commerce, ce qui nous fut refusé : le roi étant en guerre avec les Paëpiens du côté de

beaucoup au moyen d'un filet tendu le long du bord. Sa chair est assez délicate. Linnée lui a donné le nom d'*exocet*.

Les gros poissons leur font la chasse et, hors de l'eau, les mouettes et la frégate, un des plus redoutables oiseaux de proie maritimes, les enlèvent avec prestesse.

(1) Le traducteur interprète ici toute la phrase d'une manière négative. Nous l'avons rectifiée d'après le texte flamand.

(2) Sofala, ville ou plutôt grand village, situé sur la rivière du même nom en Afrique. Il fait partie de la capitainerie de Mozambique.

la rivière (1). Ce pays des Paépiens (2) est situé à l'intérieur entouré par des murailles et n'a d'issue vers la mer que par la rivière Scafal. (Ces murailles étaient sans doute de hautes montagnes).

» Nous parlâmes avec des habitants du pays des Paépiens (Cafrerie) qui avaient été faits prisonniers et réduits en esclavage. Ce pays abonde en argent, en or et en pierres précieuses et est à 400 milles du cap de Bonne-Espérance. De là nous fîmes voile pour une île appelée Miskebyc (3) située à 200 milles de Scafal et le pays se nomme Maerabite? La monnaie y est inconnue et on y échange les marchandises contre de l'or et de l'argent.

» Nous en partîmes le 18 juillet et nous arrivâmes dans un royaume appelé Hylo (4). Le roi de ce pays étant fort riche, nous le forçames à payer au roi de Portugal un tribut annuel de 1500 matcals. Le matcal (5) équivant à 9^s4^d monnaie flamande. Il reçut en outre une bannière comme signe de notre suzeraineté sur son pays. Le roi et tous ses sujets vont nus, à l'exception des reins qu'ils entourent d'une petite pièce d'étoffe. Lorsque le roi sort de sa demeure, ses sujets lui jettent de l'eau et de petites branches sur la tête en riant, en dansant et en chantant.

» Ils se baignent tous les jours. Il y a des bœufs sans cornes ayant une espèce de selle sur le dos (bosse). On y trouve encore des moutons ayant de grosses queues sans os, et la queue est meilleure que la moitié du mouton, et des corbeaux

(1) La rivière Zara, appelée aussi Cuama ou Zambèze, vient du pays des Cazimbes, est navigable sur une étendue de 1330 kilomètres et se jette dans l'océan Indien. Livingstone, qui l'a explorée, en a donné une description.

(2) Le narrateur désigne ici les Cafres sous le nom de Paépiens.

(3) Mozambique. Ile et chef-lieu de la capitainerie générale de Mozambique sur la côte d'Afrique. C'est une colonie portugaise bien connue.

(4) Quiloa ou Kil-ouah situé sur la côte de Zanguebar. Ce pays appartient aujourd'hui au sultan de Zanzibar.

(5) Le matcal ou metical, d'après le dictionnaire portugais de Moraes, équivaut à environ un franc.

noirs et blancs. Il y croît des oignons (*vighen*) ⁽¹⁾ larges de deux mains.

» Nous partîmes le 20 juillet afin d'arriver à une île appelée Melinde ⁽²⁾, à 100 milles de Kilo (précédemment Hilo) mais nous ne la vîmes pas et arrivâmes au cap Sainte-Marie ⁽³⁾.

» Nous y avons mis tout en ordre, ayant à traverser un golfe de plus de 700 milles de large. C'est là que nous quittâmes le pays des Paépiens (Cafrérie) et le 30 juillet nous arrivâmes devant le pays de Marabia ⁽⁴⁾. Après avoir navigué pendant 100 milles, notre course fut dirigée au nord-ouest. Dans ces parages, l'hiver dure depuis avril à septembre et l'été depuis septembre à avril, qui est une mauvaise saison et j'en ai été malade toute une année.

» Le 5 août, nous vîmes l'étoile polaire, ce qui nous fit plaisir, car nous étions encore à plus de 500 milles de l'Inde.

» En quinze jours nous traversâmes le grand golfe de 770 milles et le 21 août nous vîmes la terre de l'Inde et la grande ville de Combaen ⁽⁵⁾. C'est une grande ville commerçante, qui mène au pays de Caldée en Babylonie ⁽⁶⁾ et est située sur la rivière Cobar ⁽⁷⁾.

(1) Le traducteur a traduit le mot *vighen* par *oignons* mais il ajoute que ce n'étaient probablement que les bulbes de la *Scilla maritima*.

Ne serait-ce pas plutôt le fruit du figuier (*figg* ou *vijg*, *vijgen*), figues, que les Brugeois prononcent *vig*, *vigen*. Le narrateur a peut-être exagéré la dimension de ce fruit.

(2) Melinde n'est pas une île. C'est une ville de la côte de Zanguebar, qui jadis a été occupée par les Portugais.

(3) Ras Mory. *Ras* en arabe signifie cap. Ce cap, qui forme la pointe orientale de l'île Sacotora dans l'océan Indien, appartient à l'iman de Mascate.

(4) Irak-Arabi, ancienne Babylonie.

(5) Kambay ou Kambaia. Ville de la présidence de Bombay (Hindoustan), port ensablé dans le golfe de ce nom.

(6) Le narrateur fait ici une confusion, due à son ignorance en géographie, bien pardonnable à cette époque. Disons toutefois que l'on a donné souvent le nom de Chaldée à cette partie de la Babylonie située vers le golfe Persique et l'Arabie.

(7) C'est le Saubermattee, nom donné par les Anglais. Les indigènes l'appellent Sabermutti. Il y a beaucoup de cours d'eau qui se jettent dans le golfe de Cambaye.

» Dans ce pays, au delà (*verbi*) de la Haute-Arabie, se trouve la ville de la Mecque, où est enterré Mahomed, le diable des payens. La ville est à 600 milles du pays d'Orient d'où l'on exporte en Europe des épices, des perles et des pierres précieuses, après avoir traversé un golfe.

» Nous passâmes au delà d'une ville appelée Oan ⁽¹⁾, où il y a un roi, qui a au moins 8,000 chevaux et 700 éléphants de guerre, rien que dans son pays. Chaque ville a son roi. Nous nous sommes emparés à Goa de 400 navires que nous avons brûlés après avoir massacré les gens qui les montaient.

Nous partîmes de là et arrivâmes dans une île appelée Avidibe ⁽²⁾. Après avoir pris de l'eau, nous débarquâmes 300 malades et nous tuâmes un lézard qui avait au moins cinq pieds de long. » (C'était sans doute un jeune crocodile dont l'espèce pullule aux Indes).

» Le 11 septembre nous arrivâmes dans un royaume appelé Canaer ⁽³⁾ qui est situé près d'une chaîne de montagnes du nom de Montebyl ⁽⁴⁾. Là nous attendîmes les vaisseaux de la Mecque chargés d'épices, pour les détruire, afin que le roi de Portugal pût seul obtenir les épices de ce pays. Il nous fut impossible d'accomplir ce dessein.

» Cependant nous primes un navire de la Mecque, qui avait à bord 380 passagers, parmi lesquels beaucoup de femmes et d'enfants et, après en avoir retiré plus de 12,000 ducats et 10,000 ducats de marchandises, nous fîmes sauter le navire et les passagers avec de la poudre (*puluer*) à canon, le premier octobre. »

Ici nous croyons utile d'interrompre le récit du marin pour

(1) Goa, ville de l'Hindoustan. Actuellement les Portugais lui donnent le nom de Villa Nova de Goa ou Pandjun et les indigènes Tissoari. C'est le chef-lieu des possessions portugaises. L'île de Goa fait un important commerce en riz, tabac, café, poivre, cocos, etc.

(2) Anjeedeeva. Faria (déjà cité) lui donne le nom de Anchediva et en dialecte malabar Ansandiva, c'est-à-dire les cinq îles.

(3) Cananor, ville de la présidence de Madras sur la côte de Malabar.

(4) C'est le mont Ely de Marco-Polo ou le mont Deli d'après Faria.

donner, d'après l'historien Faria (1), les détails de cette horrible boucherie commise par l'amiral Vasco da Gama et son équipage.

En approchant du mont Deli ou Delli au nord de Cananor, l'amiral rencontra un grand navire nommé le *Meri*, appartenant au soudan d'Égypte, chargé non seulement de marchandises précieuses, mais ayant à bord un grand nombre de Maures de distinction, qui se rendaient en pèlerinage à la Mecque. Les Portugais s'en étant emparés après une vigoureuse résistance, l'amiral se rendit à bord et se fit amener les Maures qu'il menaça de faire jeter à la mer, s'ils ne lui livraient pas ce qu'ils avaient de plus précieux. Ayant prétendu que tous leurs effets étaient restés à Calicut, Dom Vasco ordonna de jeter à la mer un des Maures pieds et mains liés. Cet exemple intimida les autres et alors ils présentèrent les trésors destinés à la mosquée de leur prophète. Tous les enfants, au nombre de vingt, furent transportés dans le vaisseau amiral et conduits en Portugal; le reste du butin fut abandonné aux matelots. Par ordre de Vasco, son frère Étienne mit le feu au bâtiment. A cette vue, les Maures rompirent leurs liens et brisèrent la clôture qui les tenait enfermés. Ils éteignirent le feu au moyen de l'eau qu'il y avait dans le navire, mais, lorsqu'Étienne voulut s'approcher pour les soumettre, les Maures se défendirent avec tant d'acharnement qu'il fut obligé de se retirer, la nuit étant proche. Dom Vasco fit veiller autour d'eux pendant l'obscurité, afin d'empêcher les Maures de gagner la terre qui n'était pas fort éloignée. Toute la nuit ces malheureux ne cessèrent d'invoquer Mahomed.

Étienne de Gama entra le matin dans le vaisseau et y mit le feu, en repoussant les Maures qui, en se voyant entourés par les flammes, se précipitèrent dans les flots et se défendirent,

(1) Cet historien célèbre a publié un ouvrage en trois volumes traduit en trois langues, sous le titre de *Asia Portuguesa* ou histoire des Portugais aux Indes orientales depuis leur premier voyage en 1497 jusqu'en 1640.

M. Berjeau donne également un récit de ce tragique événement d'après l'historien Lopez de Castanheda.

au moyen de toute arme dont ils s'étaient emparés, contre ceux qui les poursuivaient. Il y en eut même qui attaquèrent les chaloupes et y causèrent du désordre : ce qui n'empêcha pas que tous furent tués ou noyés. Ceux qui étaient restés à bord coulèrent à fond avec leur navire, de sorte que sur plus de trois cents hommes, y compris trente femmes, il n'y en eut pas un qui put échapper aux flammes, aux flots ou à l'épée.

L'historien, sous l'empire d'un patriotisme égoïste et imbu des mœurs de son époque, n'a pas un mot de blâme au sujet des faits si odieux perpétrés par Vasco da Gama à l'égard de gens inoffensifs.

Cette sanglante exécution et d'autres encore qu'il commit pendant le cours de son expédition, ont terni la gloire de ce grand navigateur.

Reprenons le récit du marin.

« Il y a aussi dans ce pays des cerfs ⁽¹⁾ qui ont de grandes cornes poussant droit sur leurs têtes et contournés comme une vis (*visel*).

» Le 20 octobre, nous allâmes dans le pays de Cannaer ⁽²⁾ pour acheter toutes sortes d'épices et le roi nous reçut avec beaucoup de cérémonie, amenant avec lui deux éléphants et d'autres animaux étrangers, dont je ne connais pas le nom.

» Le 27 octobre, nous mîmes à la voile et arrivâmes dans un royaume nommé Calcoen ⁽³⁾, à 40 milles de Cannaer. Là nous déployâmes nos forces devant la ville et combattîmes les habitants pendant trois jours et nous fîmes un grand nombre de prisonniers qui furent pendus aux itagues (*repen*) ⁽⁴⁾ des

(1) Espèce d'antilope.

(2) Cananor.

(3) Calicut, Calicot et en indien Calicodu, ville de l'Hindoustan anglais. C'est un port de la côte de Malabar et la résidence du roi Zamorin lorsque Vasco da Gama y aborda en 1498. Le calicot doit son nom à cette ville où l'on fabrique encore de la toile de coton.

(4) C'est un cordage qui est attaché aux vergues.



navires, et après les avoir détachés, nous leur coupâmes les mains, les pieds et les têtes. Ayant pris un de leurs navires, nous y jetâmes les mains, les pieds et les têtes avec une lettre qui fut mise sur un bâton et nous laissâmes dériver le navire vers terre. Nous prîmes là un navire auquel nous mîmes le feu et beaucoup de sujets du roi y furent brûlés. »

Ces faits si odieux exigent quelques explications.

Les historiens portugais du XVI^e et du XVII^e siècle ont tâché de disculper la conduite de Vasco à l'égard des sujets du roi de Calicut, parce que ce dernier avait voulu s'emparer de la flotte portugaise lors de son premier voyage aux Indes, et c'est grâce à une circonstance toute fortuite, qu'elle ne fut pas anéantie.

Ce premier voyage de l'amiral eut lieu en juillet 1497.

Il arriva le 20 mars 1498 en vue de Calicut avec trois vaisseaux montés par cent soixante hommes et une grande barque portant les provisions.

Ce fut par l'entremise d'un Maure nommé Bentayobo, qui était venu aux Indes par le Caire, que Vasco fut mis en rapport avec le roi Zamorin. Ce Maure, qui parlait le portugais, a joué un rôle assez important.

Vasco, nonobstant l'avis de son frère et les conseils de ses officiers, se rendit à terre accompagné de douze de ses plus braves soldats. Il fut reçu dans le splendide palais du roi où tout resplendissait d'or et de pierreries.

En qualité d'envoyé du roi de Portugal, Vasco offrit le lendemain quelques présents de peu de valeur. Le *kutwal* (officier chargé des affaires étrangères) et Bentayobo lui déclarèrent que ce n'était pas un présent digne d'un roi et que le plus pauvre marchand en eut fait un bien plus riche. Vasco, irrité de cette observation, demanda une entrevue au roi, mais elle se fit bien attendre.

Pendant ce temps, les Maures, excités par le *kutwal*, avaient fortement indisposé le roi contre Vasco. Heureusement que celui-ci, lors de sa seconde entrevue avec le roi, parvint à

dissiper ce nuage, mais dès lors il conçut des doutes sur sa sincérité et sur celle de son entourage.

Le *kutwal* commença à jouer le rôle de traître. Tout en faisant pressentir à l'amiral qu'il était libre de rejoindre sa flotte, il le retint prisonnier ainsi que les douze Portugais qui l'accompagnaient. Si l'amiral n'avait pas montré tant de sang-froid et tant d'énergie, il était perdu ainsi que sa flotte. Sous un prétexte quelconque, le *kutwal* avait engagé Vasco à faire approcher ses vaisseaux du rivage. Son but était de donner aux Maures l'occasion de les détruire. Celui-ci, flairant un piège, refusa net.

Ayant appris d'un de ses Portugais que son lieutenant Coelho s'était approché du rivage avec quelques chaloupes, il lui fit connaître sa position et le pressa de rejoindre immédiatement la flotte. Le *kutwal*, ayant appris que le lieutenant de Gama se trouvait près du rivage, dépêcha plusieurs barques armées afin de s'en saisir, mais déjà Coelho avait réussi à rejoindre la flotte.

Gama, ayant supposé que le *kutwal* ne le traitait d'une manière aussi odieuse que dans le but d'obtenir des présents et des marchandises, lui proposa d'en amener à terre. Après beaucoup de pourparlers, on envoya des barques à la flotte. Deux Portugais remirent à son frère Paul Gama une lettre dans laquelle Vasco dépeignit sa position. Paul Gama s'étant décidé à envoyer des marchandises, le *kutwal* devint plus traitable et permit à Vasco de retourner à sa flotte.

Nous passerons rapidement sur les pourparlers qui eurent lieu entre le *kutwal* et Vasco au sujet de la vente des marchandises, opération dans laquelle le ministre et le roi firent preuve d'une grande duplicité. Ce dernier retint même prisonnier le facteur (subrecargue) de Vasco, Diego Diaz et son secrétaire.

Sur ces entrefaites, le roi défendit à tous ses sujets de se rendre à la flotte portugaise sous peine de mort. Heureusement, Bentayobo réussit à voir l'amiral et à l'informer que

la conduite cauteleuse de Zamorin n'avait qu'un but : gagner du temps afin d'attirer les Portugais sur le rivage et de les exterminer jusqu'au dernier.

Deux Malabars et un nègre de Diaz confirmèrent ces dires.

Zamorin, croyant que Vasco ignorait l'outrage fait à son facteur et à son secrétaire, tâcha de temporiser jusqu'à ce que ses vaisseaux fussent armés. Il envoya même à Vasco une barque montée par six seigneurs de la cour et par treize personnes de leur suite. Vasco les garda prisonniers et fit savoir par écrit au *kutwal* qu'il ne les rendrait que contre échange de son facteur et de son secrétaire.

Aussitôt que le roi reçut la lettre de Gama, il ordonna de rendre les prisonniers, en prétendant qu'il ignorait tout ce qui s'était passé : ce qui était une profonde dissimulation de sa part, car rien n'avait été fait sans ses ordres.

Vasco, ne voyant pas arriver les prisonniers, alla se placer avec sa flotte à quatre lieues au dessous de Calicut. Après trois jours, ne voyant arriver personne, il ordonna de lever l'ancre. En s'éloignant de la côte, il vit une barque se diriger vers le navire. Les Indiens l'informèrent que les prisonniers seraient renvoyés le jour suivant, mais Vasco leur répondit avec fierté qu'il voulait les recevoir immédiatement, que, si la barque revenait sans eux, il la coulerait à fond et qu'il ferait couper la tête à tous ses prisonniers.

Vasco se rapprocha avec sa flotte de la côte et vint jeter l'ancre devant Calicut. Le lendemain, sept barques s'approchèrent du vaisseau amiral et débarquèrent le facteur Diaz et son secrétaire qui l'informèrent que Zamorin était dans l'ignorance complète des faits qui s'étaient passés.

L'amiral ne fut pas dupe des paroles trompeuses de Zamorin.

Il renvoya néanmoins les *nayres* ⁽¹⁾ qui étaient prisonniers, mais retint les gens de leur suite pour les transporter en Portugal.

(1) *Nair* ou *naïre*. Sur la côte de Malabar on désigne ainsi les individus qui appartiennent à la caste militaire.

Le jour suivant, l'on vit arriver à bord Bentayobo demandant asile. Le *kutwal* s'était saisi de ses biens et l'avait traité d'espion des Portugais. Croyant sa vie en danger, il s'était réfugié à bord de la flotte.

La flotte portugaise mit à la voile, mais, à cause du calme, elle put à peine s'éloigner d'une lieue en deux jours. Le vent ayant fraîchi, les Portugais aperçurent une soixantaine de *tonys* ⁽¹⁾ remplis de soldats que Zamorin avait envoyées pour les attaquer. L'artillerie et le vent, qui commença à souffler avec force, les délivra de ce péril, quoiqu'on les poursuivit pendant l'espace d'une heure et demie. Heureusement que dans la saison d'hiver la flotte de Zamorin était dispersée dans divers ports, sinon Vasco ne serait pas parvenu à s'échapper.

Comptant revenir à Calicut, il ne voulut cependant pas laisser dans l'esprit de Zamorin aucune mauvaise impression. Il lui écrivit, à l'aide de Bentayobo, une lettre en arabe en faisant ses offres de service et en lui promettant le concours de son roi pour nouer à son retour des relations commerciales mutuellement profitables ⁽²⁾.

Nous ne doutons nullement que Vasco fut de bonne foi. Mais pourquoi, lors de son second voyage à Calicut, s'empara-t-il de plusieurs chaloupes et d'environ cinquante Malabars qui furent plus tard, comme le constate le récit du marin, pendus et mutilés. Pourquoi fit-il détruire par son artillerie une partie de la ville ainsi que le palais de Zamorin. Ces actes exaspérèrent le roi et peu s'en fallut que Vasco ne fut capturé à bord d'un navire sur lequel il s'était aventuré seul près de la côte. Heureusement que l'escadre de Vincente Sodré vint le délivrer, car déjà une multitude de petites barques armées avaient entouré son navire.

(1) Espèce de barque indienne ou malabare.

(2) Vers cette époque, des marchands de Venise et de Bruges, venus à Calicut par l'Égypte, y étaient déjà établis.

Zamorin était un prince de mauvaise foi, traître et capable de tout, mais Gama se vengea d'une manière indigne d'un grand homme de mer en ouvrant un feu terrible sur la ville de Calicut et en faisant mettre à mort une cinquantaine de Malabars qu'il avait faits prisonniers.

Les historiens relatent que Vasco voulut se venger de Zamorin parce qu'il n'avait pas donné une juste satisfaction pour les marchandises qui étaient restées à Calicut et à cause du massacre de Correa et de ses compagnons.

Ayres Correa était facteur en chef (subrecargue) de la flotte de l'amiral Pedro Alvarez Cabral ⁽¹⁾ que le roi de Portugal avait envoyé en 1500 à Calicut à la tête de treize vaisseaux. Correa, ayant avec lui soixante-dix hommes peu armés, avait établi un comptoir à Calicut. Les Maures, en usant d'un stratagème, obtinrent de Zamorin la permission de les attaquer. A l'exception d'une vingtaine couverts de blessures et qui parvinrent à s'échapper, tous les hommes, y compris Correa, furent massacrés.

L'amiral usa de terribles représailles envers les Maures. Il s'empara de deux de leurs navires et l'on y tua six cents hommes. Le lendemain matin, les navires, qui étaient embossés le long du rivage, bombardèrent la ville.

Plusieurs maisons, des temples, le palais du roi furent réduits en cendres et Zamorin dut s'enfuir dans l'intérieur, car un boulet tua un de ses *naïres* qui était à ses côtés.

Cependant il ne manque pas d'historiens (contemporains de Vasco da Gama), qui ont flétri son odieuse conduite. Le bombardement de Calicut, la pendaison des sujets de Zamorin, les navires incendiés, tous ces faits ne pouvaient avoir aucune influence sur l'issue de son expédition.

Après cette digression, reprenons le récit du marin.

» Le 2 novembre, nous naviguâmes de Calcoen pendant 60

(1) C'est à Cabral que l'on doit la découverte du Brésil.

milles vers une ville ⁽¹⁾ appelée Cusschijn ⁽²⁾ et entre ces deux villes il y a une ville chrétienne nommée Granor ⁽³⁾, où il y a beaucoup de bons chrétiens (*kersten*) et dans cette ville il demeure beaucoup de Juifs qui ont un prince et tous les Juifs du pays le reconnaissent comme leur prince. Les chrétiens ne communiquent avec personne ; ce sont de bons chrétiens, ils ne vendent ni n'achètent pendant les jours de fête et ne boivent ni ne mangent qu'avec des chrétiens. Ils vinrent volontiers à nos navires avec de la volaille (de basse cour) et des moutons et nous firent faire bonne chère (*chier*). Ils ont maintenant envoyé des prêtres au pape à Rome pour connaître la vraie foi (*gheloue*).

» Le 28 novembre, nous allâmes au pays de Cusschijn pour parler au roi et il vint à nous en grande cérémonie, amenant avec lui six éléphants de guerre, car il y a dans ce pays beaucoup d'éléphants et d'animaux étrangers que je ne connais pas. De sorte que nos chefs qui étaient avec nous parlèrent au roi afin d'acheter des épices et d'autres objets.

» Le 3 janvier, nous partîmes pour une ville appelée Coloén ⁽⁴⁾ et beaucoup de bons chrétiens vinrent nous visiter et fournirent à deux de nos navires des épices. Il y a là environ 25,000 chrétiens qui paient tribut comme les Juifs et ils ont bien 300 églises chrétiennes qui portent le nom des apôtres et d'autres saints ».

Le narrateur flamand ne donne aucune explication au sujet des chrétiens et de leurs églises. Ce fait doit être mis en

(1) Le traducteur traduit ici et d'ailleurs le mot *stat*, ville, par royaume.

(2) Cochin ou Kotechin, petit État de l'Hindoustan sur la côte de Malabar. La ville de Cochin fait actuellement partie de la présidence de Madras.

(3) Le traducteur lui donne le nom de Travancore. Nous croyons que c'est Kranganor. La ville de Travancore est située près du cap Comorin à la pointe méridionale de l'Hindoustan, tandis que Kranganor se trouve entre Calicut et Cochin.

(4) Coulan, port sur la côte de Malabar, État de Travancore.

doute. A cette époque il y avait, à la côte de Malabar, beaucoup de chrétiens nestoriens, schismatiques ⁽¹⁾.

Eduardo Pacheco, lors de son voyage aux Indes en 1504, visita la ville de Coulan. Il est hors de doute que, s'il avait appris que cette ville renfermait 25,000 chrétiens et 300 églises, les historiens portugais, qui ont décrit ses exploits, n'auraient pas manqué de relater ce fait.

Voici encore à ce sujet quelques extraits des ouvrages de Faria et de Castanheda.

Lors du premier voyage de Vasco da Gama aux Indes en 1498, il jeta l'ancre devant la ville de Melinde. Dans le port se trouvaient quatre navires montés par des chrétiens de la côte de Malabar. S'étant rendus à bord de la flotte, les Portugais leur présentèrent une image de la Vierge et des apôtres, devant laquelle ils se jetèrent à genoux et dirent quelques prières.

Ces chrétiens étaient venus de Kranganor (Indes), mais ne purent donner aucun détail au sujet de Calicut.

Étaient, ce de vrais chrétiens ou des nestoriens, l'histoire est muette là-dessus.

A Calicut Vasco da Gama visita un temple dans lequel il y avait une chapelle surmontée d'une tour renfermant une statue que les Malabars invoquaient sous le nom de Marie. L'endroit était fort obscur et il n'y avait que les bramines qui pouvaient en approcher. Gama et quelques-uns de ses gens, supposant que c'était l'image de la Vierge, se mirent à genoux. Tous étaient dans une profonde erreur. C'était l'image de la déesse bouddhiste *Mahamaya* tenant sur ses genoux son fils *Chakya*. Les murs du temple étaient ornés d'images et d'idoles à quatre bras et à face hideuse, ayant la bouche

(1) Nestorius, patriarche de Constantinople, hérésiarque, mort en 439. Dans le principe c'était un prédicateur éloquent, fort zélé et fervent chrétien. Malheureusement il suivit l'exemple d'Athanase et prêcha la séparation de la nature humaine et de la nature divine de Jésus-Christ. Ceux qui adoptèrent cette doctrine prirent le titre de Nestoriens.

garnie de dents énormes. Aussi beaucoup de Portugais eurent des doutes s'ils étaient effectivement avec des chrétiens.

Si nous sommes entrés dans ces détails, c'est que le traducteur, dans un résumé qu'il donne du voyage de Vasco da Gamat dit que celui-ci et ses compagnons prirent pour des chrétiens les sectateurs de Brahma et de Bouddha parce qu'ils s'inclinaient devant l'image de la Vierge qu'ils voyaient à bord des navires portugais.

Cette explication paraît fort juste.

Loin de nous de méconnaître le service que le traducteur a rendu à la science ; cependant nous devons blâmer hautement certains commentaires, qui dénotent chez l'auteur une profonde ignorance du christianisme et des vérités qu'il enseigne.

Beaucoup d'écrivains prétendent que le christianisme avait été implanté dans les Indes sur la côte de Malabar, mais leurs versions sont très contradictoires et ne reposent sur aucune base. D'après Faria, Cabral, qui visita les Indes en 1500, relate qu'il y avait sur le littoral un mélange de gentils, de Juifs, de chrétiens schismatiques et de mahométans. D'aucun prétendent, mais sans fournir aucune preuve à l'appui, que l'apôtre saint Thomas implanta la vraie foi au Malabar.

Marco Polo, qui parcourut l'Asie de 1275 à 1292, raconte que saint Thomas prêcha l'évangile aux Malabars et que ses restes reposent à Meliapor où il fut martyrisé.

Tout ce qu'on a écrit sur ce sujet ne repose que sur des traditions orales, ou sur une similitude de nom.

La seule version vraie, d'après les hagiographes, c'est que saint Thomas fut tué à coups de flèches par les Parthes.

Le Thomas ou Thomé que les Nestoriens reconnaissent pour leur fondateur, *paraît* n'être débarqué sur la côte de Malabar qu'au V^{me} siècle et les écrivains l'ont confondu avec saint Thomas l'apôtre. Buchanan a découvert dans les montagnes de Travancore beaucoup de communautés de chrétiens primitifs qui reconnaissent l'autorité du patriarche d'Antioche. Qui a implanté

chez eux la vraie foi? C'est une question qui jusqu'ici n'a pas encore été élucidée.

Après cette digression, nous allons achever le récit du marin.

» A cinquante milles de Coloén est une île appelée Steloén ⁽¹⁾, où l'on trouve la meilleure cannelle que l'on puisse rencontrer.

» A six journées de Coloén est une ville nommée Lapis ⁽²⁾ et près de là se trouve St.-Thomas dans la mer ⁽³⁾. C'est là que pendant quinze jours, à l'époque de sa fête, on peut passer la mer à pied sec et on donne le Saint-Sacrement à tous ceux qui en sont dignes et on le refuse à ceux qui en sont indignes. Et cet endroit est à quatre journées de distance de la grande ville d'Edissen où *il* (?) a construit ce grand palais ⁽⁴⁾; mais la susdite ville de Lapis est en grande partie ruinée et les chrétiens l'habitent à condition de payer un tribut et tous les indigènes, roi et reine, y vont nus, à l'exception des reines, qui sont couvertes.

(1) Ceylan ou Singhala est une grande île au sud-est de l'Hindoustan, longue de 400 kilomètres et large de 50 à 250 kilomètres. La population est un mélange de Veddahs, Ceylanais ou Hindous Malabars et Maures musulmans. C'est une île riche en minéraux, riz, café, cannelle et bois. Les éléphants sont grands et dociles. Ceylan a appartenu aux Portugais et aux Hollandais; actuellement c'est une possession anglaise. On estime sa population à au delà de 2.500.000 habitants.

Faria et d'autres historiens attribuent la découverte de Ceylan à Dom Francisco Almeida, vice-roi des Indes, lors de son voyage en 1508. Son fils Lorenzo, ayant reçu ordre de pourchasser les Maures, croisa longtemps dans une mer inconnue et découvrit l'île de Ceylan où il planta une croix avec une inscription marquant la date de son arrivée.

(2) Le passage du narrateur et la traduction littérale exigent quelques explications. *Lapis* ou Meliapor, ancienne ville située à dix kilomètres de Madras, sur le littoral du golfe de Bengale. D'après la tradition, saint Thomas y a été enterré. Les Portugais ont changé vers la fin du XVI^e siècle le nom de Meliapor en celui de St.-Thomas ou San-Thomé.

(3) Les deux textes relatent que *St.-Thomas est dans la mer*, ce qui doit faire supposer que c'est une île; or il n'en existe pas près de Meliapor.

(4) Le narrateur dit qu'il a construit à Edessen ce grand palais, sans

» A 800 milles de Coloén est située une grande ville nommée Melatk ⁽¹⁾. On y récolte les meilleurs clous de girofle et des noix de muscade et l'on y trouve de riches marchandises et des pierres précieuses.

» Les gens de ce pays ont les dents noires parce qu'ils mâchent les feuilles des arbres mêlées à une matière blanche comme la chaux, et il en résulte que leurs dents noircissent, et c'est ce qu'on nomme *tombor* ⁽²⁾, et ils en portent toujours sur eux, partout où ils vont ou lorsqu'ils voyagent. Le poivre croît dans ces pays tel que la vigne chez nous.

» Dans ces pays il y a des chats aussi gros que nos renards et c'est d'eux que vient le musc (*iubot*), et c'est très cher, car

doute une église, car palais se dit aussi d'un édifice somptueux. Évidemment *il* se rapporte à saint Thomas.

Nous présumons que le narrateur a voulu dire :

« A six journées de Coloén est située une ville nommée Lapis et près de là, au bord de la mer, a été enterré saint Thomas. »

En citant *Edessen*, comme étant de quatre journées de Meliapor, il commet une grosse erreur, car il n'existe aucune ville de ce nom dans la presqu'île de l'Inde. Edesse sur l'Euphrate (Turquie d'Asie) était une ville célèbre du temps des croisades et de nos jours elle s'appelle Orfa. La tradition dit qu'on y a transporté le corps de saint Thomas.

(1) Malacca, capitale de la province du même nom, est située dans une presqu'île. Le grand Albuquerque, vice-roi de l'Inde, à la tête d'une flotte portugaise de 19 vaisseaux, s'en empara en juillet 1511. Le nombre des Maures qui périrent lors de l'assaut qu'il donna à la ville fut énorme. Après avoir été en possession des Portugais et des Hollandais, elle resta définitivement au pouvoir des Anglais. Déchue comme place de commerce, elle est devenue un port de ravitaillement.

(2) Betel. C'est un masticatoire auquel on a donné le nom de *siri-daun* dans l'Inde. On le prépare avec les feuilles de certaines plantes et de la chaux éteinte. Cette mastication malsaine communique à la bouche et aux lèvres une teinte rougeâtre.

Les Malais portent constamment cette substance sur eux et en offrent à tout propos à leurs amis et connaissances. Ces ingrédients ne noircissent pas les dents, comme certains voyageurs le prétendent. C'est avec une autre matière qu'ils les noircissent et c'est chez eux un signe de beauté.

un chat vaut cent ducats et le musc croît entre ses jambes sous sa queue ⁽¹⁾.

» Le gingembre (*gengeuaer*) croît comme le roseau et la cannelle comme l'osier et chaque année on enlève l'écorce de la cannelle et plus elle est mince et jeune, meilleure elle est. Le véritable été est en décembre et en janvier.

» Le 12 février, nous eûmes une bataille avec le roi de Calcoen, qui avait trente-cinq navires sans les bateaux à rames, qui étaient montés chacun par 60 à 70 hommes et nous n'en avions que 22 et avec cela, grâce à Dieu, nous les avons battus et nous primes deux grands navires et après avoir massacré tous les hommes, nous brûlâmes les navires devant la ville de Calcoen en présence du roi et le lendemain nous mîmes à la voile pour Cannaer après avoir tout préparé pour retourner en Portugal. Ceci eut lieu le 12 février 1503 ⁽²⁾.

» Le 22 mars le soleil était au nord après son coucher et dès le 13 mars nous avions perdu de vue l'étoile polaire.

» Nous arrivâmes le 26 mars en vue de deux îles, où nous

(1) Le narrateur désigne ici le mot musc par *iubot*. Nous croyons qu'il confond la matière odorante que secrète la civette, qu'il appelle chat, avec la civette elle-même. *Jubot* qui ne se trouve pas dans l'*Idioticon*, est évidemment mal écrit et ressemble quelque peu au mot arabe *Zibeth* ou *Zebed*, d'où vient le mot français civette.

On trouve cet animal en Europe, dans plusieurs contrées de l'Afrique, aux Indes, à Malacca, etc. C'est un animal facile à nourrir et susceptible d'être apprivoisé.

(2) Selon le narrateur, cette bataille eut lieu le 12 février 1503 tandis que Barros et Faria en fixent la date en décembre 1503. D'après ces derniers, ce fut grâce à l'arrivée de Vincente Sodré, qui commandait une partie de l'escadre, que Vasco fut victorieux et défit la flotte de Zamorin.

Environ 300 Maures, qui tentèrent de se sauver à la nage, furent massacrés. On trouva dans deux des vaisseaux capturés des richesses inouïes, des étoffes et des porcelaines de Chine, des vases de vermeil et d'autres objets précieux, une statue en or du poids de soixante marcs, ornée d'émeraudes, de rubis et de pierres précieuses. Elle était couverte d'une espèce de robe en or battu. On brûla les vaisseaux après en avoir retiré le butin.

D'après le narrateur, le départ de Vasco pour Cananor eut lieu en février 1503 et d'après les historiens en décembre 1503.

ne voulûmes pas aborder, parce que nous étions chargés de marchandises précieuses et quand les habitants virent que nous ne voulions pas débarquer, ils allumèrent un grand feu pour nous attirer ⁽¹⁾.

» Le 10 avril nous revîmes le pays des Paépiens après avoir navigué quarante-huit jours dans le golfe.

» Le 13 avril nous aperçûmes le pays de Meskebail (Mozambique) dont il est fait mention plus haut, et nous y restâmes jusqu'au 16 juin, puis nous continuâmes notre voyage. C'est l'époque de l'année que les jours sont les plus courts.

» Il y a un grand royaume appelé Coloén déjà décrit et là les perles croissent dans des huîtres dans la mer, mais la mer n'a pas plus de quatre ou cinq brasses de profondeur. Il y a des pêcheurs qui pêchent les huîtres au moyen de paniers (*pramen*) en bois. Ils mettent les paniers entre les dents ou sur le nez (?) et plongent ensuite dans l'eau où ils peuvent bien rester un quart d'heure et, quand ils ont pris quelques huîtres, ils reviennent à la surface et ainsi de suite.

» Le 14 juin le pain et les vivres (*vitali*) commencèrent à nous manquer et nous étions encore à plus de 1780 milles de Lisbonne.

» Le 30 juin nous trouvâmes une île et là nous tuâmes au delà de 300 hommes et nous fîmes beaucoup de prisonniers. Nous y fîmes de l'eau et partîmes le 1^r août.

(1) Marco Polo dit, au sujet de ces îles, dans son *Histoire de voyages en Asie*, qu'à 500 milles de Chesmacoran il y a deux îles, l'île masculine parce qu'elle n'est habitée que par des hommes et l'île féminine par des femmes, mais ces explications ressemblent plutôt à une légende ou à un de ces contes si répandus parmi les Orientaux. Aucun navigateur n'a jamais pu les découvrir.

Cependant William Marsden, orientaliste, mort en 1836, qui a résidé longtemps à Sumatra, semble croire à cette légende en admettant que l'île mâle et l'île femelle sont les deux sœurs, îles situées à peu de distance de celle de Soccatéra, et au sujet desquelles il donne quelques particularités.

» Le 13 août nous revîmes l'étoile polaire et nous étions encore éloignés au moins à 600 milles du Portugal.

» En l'an 1502 les infidèles perdirent 180 navires et si ces navires n'eussent pas été détruits, cela aurait mal (*qualijc*) tourné pour nous, car c'étaient nos ennemis.

» Et ainsi nous retournâmes sains et saufs en Portugal. »

DEO GRACIAS.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 10 JUILLET 1891.

ORDRE DU JOUR: 1^o Procès-verbal. — 2^o Nomination de M. H. Hertoghe comme membre honoraire. — 3^o Conférence de M. LOUIS GEORGE sur *la ville et la province de Buenos-Ayres*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle de la milice à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place M. Jacq. Langlois, vice-président, P. Génard, secrétaire général, E. Lombaerts, bibliothécaire, et M. Louis George, voyageur belge.

1. Le procès-verbal de la réunion du 13 mai est lu et adopté.

2. M. le président transmet à l'assemblée la décision du bureau par laquelle M. H. Hertoghe, qui pour des motifs de santé a dû résigner ses fonctions de bibliothécaire, qu'il a occupées pendant quinze ans, a été nommé membre honoraire.

Cette communication est accueillie par des applaudissements unanimes.

3. M. le président donne la parole à M. Louis George pour faire sa conférence sur *la ville et la province de Buenos-Ayres*.

L'orateur décrit la capitale de la République Argentine et ses faubourgs et donne d'intéressants détails sur la population, le climat, la poste et les chemins de fer de la province.

Après avoir mentionné la formation des îles du Parana, leur végétation, le commerce de leurs habitants et la fondation de la ville de La Plata, il termine sa remarquable causerie par quelques mots sur l'émigration belge dans la République Argentine et l'avenir réservé à ce pays.

M. le président, se faisant l'interprète des sentiments de l'assemblée, remercie vivement M. George des renseignements qu'il a communiqués sur un pays dans lequel la ville d'Anvers a des intérêts si importants.

La séance est levée à 10 heures.

BUENOS-AYRES

ET LA

PROVINCE DE BUENOS-AYRES.

par M. LOUIS GEORGE.

Appelé à l'insigne honneur de prendre la parole devant une assemblée aussi respectable, composée de l'élite de nos hommes d'étude et des membres les plus distingués de notre haut commerce, je me vois forcé de faire d'abord un pressant appel à votre bienveillante indulgence.

Plusieurs fois déjà, grâce à la vive sollicitude de la commission directrice de la société royale de géographie d'Anvers, dont les services rendus à la science et aux lettres, tant en Belgique qu'à l'étranger, ne se comptent plus aujourd'hui, vous avez pu entendre de savantes causeries sur Buenos-Ayres et son passé historique, sur la République Argentine en général et quelques-unes de ses provinces en particulier.

Par l'organe de l'honorable M. Alexandre Baguet, consul honoraire des États-Unis du Brésil à Anvers et membre conseiller de la société royale de géographie, vous avez entendu un exposé très clair et très complet de la province de Corrientes, son histoire, ses produits et ses ressources.

D'un autre côté, le savant professeur M. Henry Sermon, dans son *Essai sur la République Argentine*, vous a fait parcourir ce beau pays appelé à devenir dans un avenir peu éloigné une seconde Europe.

Aujourd'hui, avec votre permission, je ne vous ferai qu'un simple récit de touriste, qui a vu et fureté un peu partout, recueilli çà et là quelques notes éparses et essayé de faire de cela un tout plus ou moins suivi.

Après une visite à Buenos-Ayres et dans ses environs, nous jetterons un coup d'œil sur la province de Buenos-Ayres dont la transformation a été si grande depuis quelques années et se poursuit de jour en jour avec plus de force et de rapidité.

I. BUENOS-AYRES.

D'abord, comment arrive-t-on à Buenos-Ayres?

Il y a à peine un an, c'était toute une affaire que de débarquer à Buenos-Ayres. Cette ville est, en effet, située sur les bords du Rio de La Plata, large de 55 lieues à son embouchure. Ce fleuve est parsemé de nombreux bancs et de hauts-fonds qui obstruent son estuaire et sont soumis à des changements très fréquents; ce qui rend la navigation assez difficile. Les marées y sont, de plus, très irrégulières et influencées par les vents régnants. Le trajet de Montevideo à Buenos-Ayres, qui est de 10 heures, se fait généralement de nuit, de façon à être de bon matin en vue de la ville.

Avant l'ouverture du nouveau port (1^r octobre 1890), les gros navires ayant un fort tirant d'eau devaient mouiller à 12 milles au large, presque à perte de vue. Les voyageurs étaient alors obligés de passer du grand bâtiment sur un autre plus petit, qui menait passagers et marchandises à un mille et demi du rivage, suivant la hauteur de l'eau, et aussi suivant le temps dont les changements sont très fréquents et très subits.

On descendait alors dans des chaloupes qui, elles aussi,

ne pouvaient pas toujours accoster. On était alors forcé, pour atteindre le quai à pied sec, de monter dans des charrettes qui venaient à la rencontre des embarcations, entrant dans l'eau jusqu'au moyeu des roues. C'était dans ce singulier appareil de navigation que le nouvel arrivé, stupéfait, touchait enfin la terre ferme.

Beaucoup de gens se font une idée tout à fait fausse de la ville de Buenos-Ayres. N'a-t-on pas vu, il y a à peine deux ans, des Européens débarquer le revolver au poing et suivre de préférence le milieu des rues de peur d'être attaqués à l'improviste ? Loin d'être un repaire de brigands, Buenos-Ayres est surnommée à juste titre le Paris de l'Amérique du Sud.

Ce qui frappe d'abord quand on aborde à Buenos-Ayres, c'est l'immense étendue de la ville dont les habitations peu élevées et sans toiture s'échelonnent à perte de vue le long du grand fleuve.

D'abord nous avons les rues perpendiculaires à la rivière, se succédant régulièrement à un intervalle de 100 mètres. Chaque intervalle s'appelle une *cuadra* et cette mesure est, pour ainsi dire, la seule adoptée pour le calcul des distances.

Nous avons ensuite les rues parallèles à la rivière, distancées chacune également d'une *cuadra* ou 100 mètres. Cette disposition des rues éternellement droites et se coupant à angle droit présente le grand inconvénient, surtout dans les quartiers fréquentés, de rendre la circulation difficile à cause du croisement fréquent des voitures, des tramways et des chariots. D'un autre côté, elle a le grand avantage de faciliter la connaissance de la ville.

En effet, toutes les rues perpendiculaires à la rivière portent un nom qu'elles conservent dans toute leur étendue, celle-ci fût-elle de 10 et même de 15 kilomètres.

La rue Rivadavia, celle qui conduit à la Bourse et au palais du gouvernement, partage la ville en deux. Toutes les rues parallèles à la rivière prennent, à partir de Rivadavia, un nom qu'elles conservent dans toute leur étendue.

De plus, la distance entre deux rues étant toujours la même et renfermant 100 numéros, on peut aisément calculer la distance à parcourir entre deux points quelconques de la ville.

Buenos-Ayres est une ville très animée. Sa population atteint aujourd'hui un minimum de 600,000 habitants, dont à peine 1/5 d'Argentins. Toutes les nations y sont représentées; trois peuples cependant y dominent: ce sont l'Italien, le Français et l'Espagnol.

Quelqu'un a écrit que Buenos-Ayres était le paradis des femmes et l'enfer des chevaux. En réalité, ce que nous appelons la femme de ménage est très rare à Buenos-Ayres. Pour la plupart des femmes, tout leur temps est partagé entre les toilettes, les visites et les promenades.

Pour ce qui est des chevaux, c'est bien vrai. D'abord, je ne crois pas qu'il y ait une ville qui voie circuler dans ses murs plus d'attelages que Buenos-Ayres. Les chevaux y étant à vil prix (pour 25 ou 30 piastres on en a un bon), toutes les voitures de louage sont à deux chevaux. Les voitures de maîtres seules roulent généralement à un cheval, mais un cheval de race.

Quant aux charrettes et autres véhicules servant à faire les transports, elles ont 4, 5 et même 6 chevaux. Et les tramways! C'est par centaine qu'on compte les tramways. Il y en a dans toutes les rues et pour toutes les directions, et la disposition des rues leur permet d'éviter les arrêts, vu que jamais deux tramways marchant dans des directions opposées ne circulent dans la même rue.

Les conducteurs sonnent continuellement de la trompette, ce qui fait un tapage énorme. Sans pitié pour leurs chevaux, ils leur font traîner des charges de 70 et 75 personnes et toujours au galop.

II. LES FAUBOURGS DE BUENOS-AYRES.

Grâce à ces nombreux tramways, les communications entre

Buenos-Ayres et ses faubourgs sont très fréquentes et très rapides.

Les principaux faubourgs de Buenos-Ayres sont: *La Boca*, *Barracas*, *Palermo*, *Flores* et *Belgrano*.

La Boca (la bouche) se trouve au confluent de *Riachuelo* et du *Rio de la Plata*.

Ce quartier, dont l'importance va en augmentant de jour en jour, renferme le nouveau port de Buenos-Ayres, appelé le *Puerto Madero*, du nom de l'ingénieur Madero chargé de ces travaux importants.

Ceux-ci consistent à prendre sur le fleuve un emplacement de 500 ou 600 mètres pour arriver à l'endroit où la hauteur des eaux permettra aux navires d'un faible tirant d'eau d'aborder en tous temps.

Mais le point important est la construction de cinq grands bassins qui, en communication avec le fleuve au moyen d'un grand canal, pourront recevoir les plus grands navires. Trois de ces bassins sont déjà ouverts et bon nombre de navires abordent maintenant à quai, d'où résultent une grande commodité pour les voyageurs et une grande sécurité pour le déchargement des marchandises.

En effet, je vous laisse à penser l'état dans lequel arrivaient à destination les marchandises fragiles, telles que glaces, meubles d'art, etc., lorsque ces marchandises devaient être transbordées, avec la délicatesse que vous connaissez, du steamer dans les *lanchas* ⁽¹⁾ et de celles-ci dans les charrettes pour venir enfin échouer à la douane.

Quelques compagnies se font bien encore tirer l'oreille et refusent d'aller à quai sous prétexte du danger qu'il y a de s'échouer dans le canal; car celui-ci s'ensable facilement et quatre dragueurs y travaillent jour et nuit; mais le motif réel de leur refus est d'éviter ainsi le paiement des droits de quai et de fanaux.

(1) *Lancha*, grand bateau presque rond, servant au déchargement des steamers et au transport des marchandises à terre.

Barracas, ainsi appelé à cause des premières habitations qui toutes étaient en planches, est un quartier populeux qui est la continuation du port et l'endroit où déchargent les voiliers et où se trouvent les magasins de bois et de charbon.

Les autres faubourgs de Buenos-Ayres sont des résidences de campagne et sont peuplés de villas luxueuses où les hommes d'affaires viennent se reposer de leurs fatigues durant la saison des chaleurs.

Palermo mérite cependant une mention spéciale. C'est le rendez-vous du high-life, qui tous les jours vient y flaner et y étaler le luxe de ses bijoux et de ses toilettes.

Une immense promenade bordée d'une double rangée de palmiers traverse l'ancienne résidence du fameux Rosas, tyran de Buenos-Ayres. C'est là que tous les jours, vers les 4 heures de l'après-midi, on peut admirer une quadruple file d'équipages fringants, se promenant au pas et étalant un luxe inouï de dorures et d'argenteries.

Le soir, quand cette vaste allée est éclairée à la lumière électrique, le coup d'œil est vraiment féérique.

Près de là aussi se trouvent l'école militaire et le Jardin zoologique ainsi que le pavillon de l'exposition agricole de mai et juin 1891.

Palermo est, pour ainsi dire, la seule promenade de Buenos-Ayres.

En effet, en ville, la monotonie des rues éternellement droites est seulement interrompue de temps en temps par une petite place publique occupant à peine 100 mètres carrés. Telles sont les places *San-Martin*, *Libertad*, *General Lavalle*, *Belgrano*, *Independencia*, *Larea*, *Constitucion* et *Victoria*.

* *

Quoique les rues soient peu larges, Buenos-Ayres est loin d'être un four comme sa voisine Rio-de-Janeiro. Par les plus fortes chaleurs, il y règne toujours un bon air et le vent y est même toujours assez violent.

La ville est, en effet, bâtie sur une vaste plaine exposée à tous les vents.

Cette contrée est soumise à un vent violent qu'on a appelé *pampero*, parce qu'il traverse la *Pampa*.

Il souffle du sud-ouest et du sud-est, et est d'une violence extrême.

On distingue deux *pamperos* : Le *pampero local* et le *pampero général*.

Le *pampero local*, ainsi appelé parce qu'il est pour ainsi dire le vent habituel de ces régions, acquiert de temps en temps une grande violence qui est de peu de durée ; et, lors même qu'il souffle avec le plus de force, le temps est toujours clair.

Le *pampero général*, au contraire, est accompagné de pluies et d'orages et dure généralement trois jours entiers. Souvent il soulève de vraies trombes de boue, particularité qui lui a valu dans le pays le surnom de *pampero sucio* ⁽¹⁾ (littéralement sale pampero). Si l'on en excepte ces ouragans, les pluies sont peu fréquentes à Buenos-Ayres et dans la province du même nom ; mais elles sont plus abondantes que dans notre pays, eu égard à leur force et à la quantité d'eau tombée.

Les mois les plus pluvieux sont mai et octobre, et les pluies arrivent généralement la nuit.

A la suite d'observations suivies faites durant une période de 15 années, on a pu établir plus ou moins comme suit l'état du temps à Buenos-Ayres :

Jours de pluie	74
Jours d'orage	36
Jours de beau temps et temps passable . . .	255

Total 365 jours.

(1) En avril 1866, raconte un lieutenant de vaisseau, M. de Roquemaurel, dans un coup de vent venant du sud-ouest, la ville de Buenos-Ayres fut plongée dans l'obscurité par une pluie de boue, qui dura près de 2 heures et fut suivie d'une véritable inondation.

Il est aussi de tradition dans le pays que la fête de Santa Rosa de Lima, patronne des Indiens, qui tombe le 30 août, amène une série de vents violents du sud-ouest accompagnés de grandes inondations sur les bords du Parana.

Ces vents se nomment *temporales* et ne diffèrent du *pampero* qu'en ce que leur violence, au lieu d'être sauvage et saccadée, est plus constante, au point d'arrêter le cours des eaux et de provoquer les inondations.

Il me reste quelques mots à dire sur la ville de Buenos-Ayres.

Comme monuments, il n'y absolument rien qui soit digne de ce nom à Buenos-Ayres. On ne pourrait guère citer que le palais du gouvernement, immense bâtisse inachevée encore, qui fait un assez bel effet sur la place Victoria, la plus importante de la ville.

La poste, installée dans l'ancien palais du trop fameux Rosas, est très bien organisée et le service en ville est fait avec la plus grande rapidité et la plus louable exactitude.

Le service des casiers numérotés, loués au public et où l'intéressé peut venir prendre sa correspondance à toute heure du jour, y est installé depuis quelques années déjà.

J'y ai constaté un grand progrès dont l'installation serait à désirer dans nos grandes villes. Il s'agit du service de la poste restante et des lettres dont l'adresse est insuffisante.

Toutes les lettres qui arrivent « poste restante » sont inscrites journellement et par ordre alphabétique sur d'immenses listes qui sont affichées dans une salle à part, par ordre d'arrivée.

A côté de chaque nom il y a un numéro d'ordre. Ces listes restent affichées durant trois mois après l'arrivée.

Le public doit consulter les listes affichées, et il suffit de prendre le numéro inscrit sur la liste en regard du nom et de se présenter au guichet pour recevoir immédiatement sa lettre, après avoir toutefois donné des preuves suffisantes de son identité, telles que passeport, certificat d'identité ou encore une simple enveloppe d'une lettre déjà reçue.

Grâce à ce système, la remise des lettres adressées poste

restante se fait rapidement; tandis que chez nous que se présente-t-il souvent? Vous allez au guichet et vous devez d'abord vous informer auprès de l'employé pour savoir s'il y a une lettre à votre adresse, et l'on a déjà vu que plusieurs fois des employés peu consciencieux se contentaient de faire semblant de chercher. Et puis, ne pourrait-il pas arriver des lettres poste restante auxquelles on ne s'attend pas et qui par conséquent, courraient le risque de moisir dans les cartons sans espoir de jamais parvenir à leur destinataire.

Le service est le même pour les lettres dont l'adresse est insuffisante, mal rédigée ou introuvable par suite du changement de domicile du destinataire.

Des listes en sont dressées par ordre de date et par ordre alphabétique et affichées comme pour la poste restante. La remise des lettres se fait de la même manière.

Bien que la République Argentine fasse partie de l'Union postale universelle, la taxe des lettres pour l'extérieur est de 8 centavos (0,40 fr.) alors qu'elle est de 5 centavos (0,25) pour l'intérieur et de 2 centavos (0,10 fr.) pour la ville.

Buenos-Ayres a fait des pas de géants dans les progrès réalisés pour son installation. Là où il y a dix ans à peine on voyait des rues profondes dont les trottoirs s'élevaient à 1.50 m. au-dessus du niveau de la rue, au point que de petits ponts en bois étaient nécessaires pour passer d'une rue à l'autre, là où les rues étaient impraticables quand il tombait un peu d'eau, on trouve aujourd'hui de magnifiques rues bien pavées. Quelques essais de pavage en bois ont été faits dans les quartiers les plus fréquentés, tels que la place *Victoria*, la rue *Florida* (promenade favorite des désœuvrés de 8 heures à 10 heures du soir), les rues *25 de Mayo* et *paseo 9 de Julio*.

Depuis quelques temps on commence à introduire l'usage du café-estaminet qui n'existait pas auparavant à Buenos-Ayres. Les Allemands avec leur Gambrinus y ont fait les

premiers essais qui ont réussi; aussi je crois que, bientôt, Buenos-Ayres n'aura rien à nous envier sous ce rapport.

La *confiteria* était auparavant le seul lieu des réunions publiques. On y débite des pâtisseries et des glaces, ainsi que vins, liqueurs, thé et café.

Une brasserie allemande vient d'être installée à *Quilmes*, localité située à deux lieues de Buenos-Ayres. La bière y est excellente et le débit à Buenos-Ayres en est déjà énorme. Seulement cette bière ne supporte pas le transport en tonneaux dans l'intérieur du pays et doit être mise en bouteilles.

* * *

Buenos-Ayres peut-être considéré comme l'entrepôt commercial de toute la Confédération Argentine et du Paraguay.

De nombreuses lignes de chemins de fer la mettent en communication avec l'intérieur du pays.

Les principales sont :

La ligne de Buenos-Ayres au Pacifique, dont les trains vont déjà jusqu'au pied des Andes. On est en train d'y percer un tunnel qui permettra de franchir en 3 jours la distance qui sépare Buenos-Ayres de Santiago de Chili. Cette ligne exploitée par une compagnie anglaise, est appelée à rendre de grands services au commerce chilien. En effet, les produits européens qui devaient suivre la route longue et dangereuse du détroit de Magellan, c'est-à-dire faire une traversée de trois longues semaines, vont maintenant, grâce au nouveau port de Buenos-Ayres et au percement du tunnel des Andes, parvenir plus rapidement et plus sûrement dans la république chilienne, qui est de beaucoup la plus avancée de toutes les républiques de l'Amérique du Sud. A la faveur des lignes chilo-péruviennes, le commerce de ce coin de l'Amérique va prendre une toute autre direction dont les avantages seront en grande partie pour Buenos-Ayres et la République Argentine.

Une autre ligne est la ligne de Buenos-Ayres à Santa-Fé, avec embranchement au Rosario pour les provinces de Cordoba,

Santiago del Estero, Catamarca, Tucuman et Salta, ligne immense qui n'est probablement que le commencement de la grande ligne Buenos-Ayres à New-York dont on commence à reparler.

Un second embranchement part de Santa-Fé, traverse les provinces de l'Entre-Rios et de Corrientes pour aller jusqu'à l'Assuncion du Paraguay.

En troisième lieu, nous avons le chemin de fer du sud qui relie Buenos-Ayres à La Plata, à Bahia blanca et à Mar del Plata, ainsi que le chemin de fer interocéanien allant de Buenos-Ayres au Rio Neuquen (inachevé encore).

Outre ces grandes voies ferrées, nous avons les lignes des paquebots qui font le service régulier de la côte jusqu'à la Terre de Feu et celles qui remontent le Parana et relient directement Buenos-Ayres à l'Assuncion du Paraguay.

* *

Un mot maintenant sur le caractère des habitants de Buenos-Ayres.

Comme je le disais plus haut, la population de Buenos-Ayres est tout ce qu'il y a de plus hétérogène et c'est à peine si 1/5 de cette population est formé d'Argentins purs.

Ce qui manque aux Argentins, c'est l'âge et la sagesse qui peut en être la conséquence directe.

A peine âgé de 12 ans, l'Argentin est considéré comme un homme, a son opinion à lui qu'il affiche et discute un peu partout ; il a ses lieux de réunions politiques, ses jeux où les paris font fureur.

En effet, quoique la crise intense, qui pèse si lourdement sur Buenos-Ayres, ait resserré les cordons de beaucoup de bourses, ne voit-on pas encore journellement des sommes fabuleuses pariées dans les courses de chevaux et les jeux de *pelotas*.

C'est paris sont une vraie occupation pour les Argentins, et il n'est pas rare de voir des sommes de 1,000 et de 10,000

piastres risquées sur un coup de balle où sur la rapidité d'un cheval.

Il arrive même que des sommes doubles et triples de celles-là soient risquées par des finauds qui auparavant ont eu soin d'acheter un champion malhonnête ou un jockey sans conscience.

Si, par extraordinaire, quelqu'un est surpris la main dans le sac, on crie, on tapage, les journaux se remplissent comme par enchantement de protestations énergiques..., et le lendemain ou le surlendemain on recommence de plus belle. Tel qui a été conspué et bafoué la veille, est rappelé le lendemain par la voix populaire des gogos, et l'on a même vu des tricheurs émérites se faire grassement payer pour rentrer au jeu et permettre aux malins de faire de nouvelles dupes.

Si ce manque de caractère ne se manifestait que dans les jeux, on pourrait encore s'y faire à la longue; car eux seuls sont les victimes de leur folie; mais, malheureusement, c'est la même chose en politique. On défait aujourd'hui ce qu'on a fait hier; on brûlera demain ce qu'on adorait il y a huit jours à peine ⁽¹⁾. Les grands gamins ont droit de vote dans les assemblées et surtout droit de tapage; que peut-il résulter de tout cela, sinon d'énormes gamineries?

En octobre dernier, sur la fin de l'année scolaire, tous les jeunes blancs-becs qui fréquentent les collèges nationaux se sont mis en tête de faire changer le programme des études. Plusieurs directeurs ont même été victimes de l'intention qu'ils avaient manifestée de s'opposer aux volontés de nos Éliacins. Ceux-ci ont manifesté, sont allés en bande se plaindre au ministre de l'instruction publique, qui a eu le grand tort de leur promettre quelques jours après qu'on allait reviser le programme des études; d'où seconde manifestation pour remerciements, etc....

(1) Le projet du docteur Lopez, ministre des finances, concernant la fusion des banques hypothécaire et provinciale, avait été déposé à la chambre des députés; sur les cris de la presse on le retira le lendemain pour y revenir huit jours après, toujours sur les cris de la presse, et le retirer de nouveau.

Et dire qu'on regarde cela sérieusement ! Et de fait, en avril, la réouverture des cours n'avait pas encore pu avoir lieu, vu que la révision du programme des études n'était pas encore terminée !

Voilà bien, peint au vif, le caractère argentin. Bon garçon, bon enfant, mais, malheureusement trop enfant.

D'un côté les plus grands tricheurs peuvent faire la loi sur les champs de course et dans les salles de jeux, le premier venu des caporaux peut fomenter un commencement de révolte.

* * *

Il est encore une autre coutume dont je tiens à vous entretenir. Je veux parler des *remates* (ventes publiques).

Une *casa de remates* (salle des ventes) est généralement un coin perdu d'un grand bâtiment, qu'on loue à tant par jour, voire même à tant par heure, quelquefois même au plus offrant.

La vente est annoncée par un grand drapeau sur lequel se trouve inscrit en grandes lettres jaunes le mot *remate*. Quelquefois on suspend en travers de la rue de longues guirlandes formées de petits drapeaux de toutes les couleurs.

A l'entrée de la salle des ventes se trouve installé un vieux piano sur lequel un artiste d'occasion épuise tout son répertoire pour attirer le public et l'amuser pendant que le crieur se repose.

Après chaque « adjudgé » en avant la musique !

Pour les ventes de terrains on a de grandes affiches représentant le plan du terrain à vendre. On a toujours soin de faire passer à proximité de la propriété à vendre un ou plusieurs chemins de fer, ou une ligne de tramway en projet, projet n'existant la plupart du temps que dans la tête du vendeur.

On a vu plus, on a vu vendre des terrains qui n'existaient pas ou qui n'étaient que de vastes lagunes ou des marécages impropres à toute culture.

Quand il s'agit de la vente d'un matériel d'estancia, on organise des trains spéciaux qui transportent gratuitement les amateurs jusqu'à la gare la plus proche où chevaux et voitures sont mis à leur disposition pour se rendre à l'endroit où se fait la vente. Les opérations commencent alors par un déjeuner champêtre donné par le vendeur et consistant en un énorme *azado con cuero*, bœuf coupé en quatre et rôti avec son cuir sur quatre supports formés de quatre crânes de bœuf.

Un moyen assez répandu aujourd'hui pour se débarrasser d'une propriété est la *rifa*, la mise en loterie.

Le billet se vend 50 piastres ou 100 piastres suivant la valeur de la propriété.

Ce mode de vente réussit assez bien, car la loterie est un des jeux favoris des peuples de ces contrées ⁽¹⁾.

* * *

Les environs de Buenos-Ayres sont assez jolis, non pas au point de vue de la nature, car le pays est plat et uniforme, mais au point de vue des prodiges accomplis par les architectes dans la construction de petites villas toutes au plus coquettes et au plus gentilles, où la plupart des familles de la ville vont passer l'été (novembre à mars).

L'endroit le plus recherché est la partie qui s'étend le long du Rio de la Plata vers le nord de la ville jusqu'aux îles du Parana.

Un chemin de fer quitte Buenos-Ayres et suit le cours du fleuve en passant par *Belgrano*, *Nuñez*, *Olivos*, *Martinez*, *San Isidro* et *San Fernando*, pour aboutir au *Tigre*, point terminus de la ligne et situé à 45 minutes vapeur de la capitale.

(1) J'ai vu mettre en loterie une magnifique propriété d'une valeur de 150,000 piastres. Le gagnant ou plutôt les gagnants ont été trois jeunes avocats de Buenos-Ayres, qui s'étaient réunis pour prendre ensemble un billet de 100 piastres. Ils remirent leur éléphant en *rifa* et en retirèrent 95,000 piastres, bénéfice net.

Toutes ces localités sont composées en grande partie de villas somptueuses qui ne sont habitées que durant la saison des chaleurs.

Belgrano possède deux magnifiques champs dont l'un est exclusivement réservé aux courses de chevaux *criollos* (du pays).

Olivos, comme son nom l'indique, possède de grandes plantations d'oliviers. Cette culture a été introduite depuis quelques années seulement et semble appelée à un bel avenir.

San Isidro et *San Fernando* sont les deux localités les plus importantes de la ligne et peuvent être considérées comme deux petites villes.

L'industrie y est assez développée et consiste surtout en fabriques à vapeur de briques pour la construction, scieries de bois, moulins à vapeur, fabriques à vapeur d'allumettes-bougies, de cirage, de pâte d'Italie.

Il y a des brasseries où l'on fabrique une espèce de bière qui n'a de la nôtre que la couleur, et qui cependant est expédiée dans tout le pays dans de petites bouteilles en grès.

On fabrique aussi des eaux gazeuses.

San Fernando, qui est situé au confluent du *Rio Lujan* et du *Rio de la Plata*, possède une cale sèche qui peut recevoir d'assez grands navires.

San Isidro et *San Fernando* sont éclairés à la lumière électrique.

La culture maraîchère est faite sur une grande échelle dans toutes ces localités, et trouve un débouché tout naturel sur les marchés de la capitale où les légumes atteignent quelquefois des prix fous.

Voici un léger aperçu du prix des légumes sur les marchés de Buenos-Ayres :

Oignons, 10 et 15 centavos la pièce (fr. 0,50 et 0,75) ;

Choux, 5 et 10 centavos la pièce (fr. 0,25 et 0,50) ;

Choux-fleurs, \$ 0,75, 1 et 1,25 la pièce (fr. 3.75, 5, 6,25) ;

Pommes de terre, \$ 0,50, 1, 1,50 et 2 les 10 kilog. (fr. 2,50, 5 et 7,50) ;

Carottes, 25 et 50 centavos la botte (fr. 1.25 et 2,50) ;

Radis, 10 et 15 centavos la botte (fr. 0,50 et 0,75) ;

Ail, 10 et 20 centavos la tête (fr. 0,50 et 1) ⁽¹⁾.

Les semences, il est vrai, y sont vendues très cher; c'est pourquoi on conseille toujours aux émigrants européens de se munir de semences en Europe; parce que d'abord le changement de terrain ne fait que l'améliorer et qu'en outre, achetées à Buenos-Ayres, les semences se payent dix fois plus cher qu'en Europe.

Pour vous donner une faible idée du trafic important qui se fait entre la capitale et les localités que nous venons de parcourir, qu'il me suffise de dire qu'il n'y pas moins de trente départs de train par jour entre Buenos-Ayres et le Tigre.

Un billet de 1^e classe aller et retour de Buenos-Ayres au Tigre coûte 1,80 piastre (9 francs). Il n'y a que 1^e et 2^e classe.

Du côté de l'ouest, les environs de Buenos-Ayres sont loin d'être aussi florissants que du côté nord (Tigre).

Sur la ligne de Buenos-Ayres au Pacifique on trouve aussi quelques localités où l'on s'occupe de la culture maraîchère. Telles sont: *Caseres*, *Devotos* (où se trouve le grand cimetière extérieur de Buenos-Ayres), *Hurlingham* (où il y a un champ de courses), *Muniz* et *Pilar*.

Les briqueteries sont assez nombreuses de ces côtés; le reste du terrain n'est qu'un immense champ d'oignons, d'aulx, de tomates et de pommes de terre.

Muniz est peut-être appelé à devenir le Chicago de l'Amérique du Sud. On y a installé, en effet, depuis peu, un vaste établissement où l'on fait l'élève du porc et on y a adjoint de vastes abattoirs où ces malheureux sont tous appelés à finir leur triste existence.

(1) La piastre papier contient 100 centavos. Il y a des billets de 5 centavos, de 10 et de 50. Il y a des pièces en cuivre de 1 et 2 centavos.

Du côté du sud, on trouve *Lomas de Zamora*, *Temperley* et *Santa-Catalina*, où se trouvait l'école agricole et vétérinaire de l'État, fondée et dirigée pendant plusieurs années par un savant ingénieur belge, M. Gustave André, de Thy-le-Château, qui fut secondé dans son œuvre par plusieurs autres Belges dévoués dont les études sont parvenus à faire connaître dans la République Argentine les progrès réalisés chez nous dans la noble science de l'agriculture.

Un autre Belge de Thy-le-Château, M. Gustave Gray, y installa le premier les champs d'expériences qui dévoilèrent aux Argentins émerveillés les richesses considérables que renferme le sol de leur pays.

Cette école a depuis été transférée à La Plata et a beaucoup perdu de son éclat depuis que la plupart des Belges qui y enseignaient l'ont quittée pour s'installer dans le pays.

*
* *

Revenons maintenant au *Tigre* dont nous avons parlé plus haut.

Cette localité tient ce nom de ce que anciennement c'était le repaire favori des jaguars, des pumas et des chats-tigres que la civilisation a refoulés dans l'intérieur du pays (1).

Le *Tigre* est un hameau d'un *pueblo* (village) assez important appelé *Las Conchas*.

Las Conchas est bâti sur le Rio du même nom, affluent du *Rio Lujan*, lequel se jette à une lieue de là dans le *Rio de la Plata*.

Après le Parana, le *Rio Lujan* est un des plus beaux fleuves de la République Argentine. Il prend sa source près la ville de Lujan, à trois heures vapeur ouest de Buenos-Ayres.

Après avoir tâtonné afin de chercher la direction qu'il doit suivre, il revient sur ses pas sur une distance d'environ 3

(1) Il y a douze ans à peine un Allemand, qui avait acheté du terrain à vil prix dans ces environs, captura deux magnifiques jaguars qu'il vendit au roi d'Italie.

milles, puis, obliquant subitement vers le nord, il s'émancipe, pour ainsi dire, et devient, à 15 lieues de son embouchure, un fleuve large et profond, capable de recevoir les navires du plus fort tonnage.

A *Las Conchas*, le Lujan atteint une profondeur de 8 à 12 mètres et est large de 60 à 75 mètres.

C'est à *Las Conchas*, au confluent du *Rio de Las Conchas* et du *Lujan*, que se trouve l'arsenal de la marine argentine et les ateliers de construction et de réparation des torpilleurs de la flotte.

Ces ateliers occupent une bonne centaine d'ouvriers, la plupart français, qui touchent des salaires variant entre 80 et 150 piastres par mois.

C'est au confluent du *Rio de Las Conchas* et du *Rio Lujan* que se réunirent anciennement les confédérés argentins sous la conduite du général Liniers pour chasser les Anglais qui venaient de s'emparer de Buenos-Ayres et de Montevideo.

La majeure partie du pueblo de *Las Conchas* est une île formée par les Rios de *Las Conchas* et *Lujan* d'une part et le *Rio Tigre* d'autre part.

Toutes les habitations, soit *ranchos*, soit *villas*, sont élevées sur pilotis à une hauteur de 1 mètre ou 1 m. 50 c.

Cette contrée, en effet, comme toutes les îles du Parana, s'inonde assez fréquemment. Il suffit pour cela que le vent souffle avec violence du sud-est ou du sud-ouest. L'écoulement des eaux vers la mer est alors arrêté et les rios montent si rapidement qu'en une heure de temps toute la contrée est sous l'eau.

J'ai vu au mois d'août dernier une de ces inondations qui nous tint bloqués pendant cinq longs jours.

Durant ces inondations, on parcourt le village en barques, ou bien l'on se sert du cheval pour faire les provisions et les courses absolument nécessaires.

Sitôt que le vent change, les eaux se retirent aussi rapidement qu'elles étaient venues, laissant sur le sol un limon

abondant que le *pampero local* a séché en quelques heures.

Ces inondations, qui se représentent habituellement tous les mois et quelquefois plus souvent, empêchent la culture maraîchère et *Las Conchas* possède un marché alimenté par les localités voisines.

Le Tigre possède un petit port où arrivent tous les produits des îles que des trains emportent alors à Buenos-Ayres.

III. LES ILES DU PARANA.

Le Rio de la Plata est formé du Parana que les indigènes appellent aussi *Mar dulce* (mer d'eau douce).

Avant de former le Rio de la Plata, le Parana se décompose en trois branches énormes qui composent ce qu'on appelle le *Delta du Parana*.

Ces trois branches portent les noms de *Parana de Las Palmas*, *Parana Mini* et *Parana Guasu*.

Ces artères énormes atteignent quelquefois une largeur de 8 à 10 lieues et coulent presque parallèlement entre elles et perpendiculairement au Parana proprement dit ou grand Parana.

Elles sont reliées entre elles par une infinité d'*arroyos* (rivières) atteignant souvent la proportion de nos plus grands fleuves.

Ces ramifications innombrables, assez semblables aux branches d'un arbre géant, forment une quantité considérable d'îles qu'on appelle *les îles du Parana*.

La nature sablonneuse du Parana, aidée en cela par le *pampero* et les autres vents violents de ces contrées, forme encore continuellement d'autres îles, qui finiront peut-être un jour par entraver la navigation dans le grand fleuve. Les mêmes vents qui amènent les crues subites amènent parfois des baisses considérables. C'est alors que le sable des hauts-fonds s'amoncelle petit à petit au point de surpasser enfin le niveau habituel des eaux.

Alors des joncs commencent à croître.

Si la nouvelle île en formation est naturellement dans une position favorable pour une exploitation, on y fait une

plantation de saules dont le but est de donner de la consistance au terrain.

En très peu de temps (2 ou 3 ans) le saule est devenu arbre et ses feuilles en tombant forment une nouvelle couche qui fertilisera le sol nouveau.

Alors croît de lui-même un arbre assez curieux, le *sebo*.

Cet arbre atteint en deux ou trois ans les proportions de nos pommiers. Seulement les branches en sont courtes et se terminent en une pointe très aiguë.

Le bois du *sebo* est très tendre et ne peut même guère être utilisé comme bois à brûler. Quand il a grandi, on l'abat et on le laisse sur le sol où il se décompose rapidement, au point qu'un an après on n'en voit plus aucune trace.

Ces détritits s'amoncelant continuellement parviennent ainsi à former un terrain fertile là où quelques années auparavant il n'y avait que de l'eau.

Lorsqu'on parcourt en bateau les nombreux *arroyos* qui forment les îles du Parana, on est tout d'abord frappé de la multiplicité de ces canaux communiquant tous entre eux et si différents les uns des autres.

Ici vous naviguez dans un endroit resserré, alors que plus loin, si la marée est basse, il vous arrive de toucher le fond; tout à coup un brusque coude vous place sans transition au milieu d'une large artère atteignant parfois 50 mètres de largeur et 7 à 8 mètres de profondeur.

Les branches principales, le *Parana de las Palmas*, le *Parana Mini* et le *Parana Guasu*, atteignent parfois même une largeur de 8 à 10 kilomètres.

Ces rivières s'ensablent facilement, et il arrive qu'à marée basse on peut parcourir plusieurs kilomètres à pied sec.

L'étendue des îles du Parana est évaluée approximativement à 600 lieues carrées, quoiqu'un certain nombre d'îles du *Parana Guasu* n'aient pas encore été explorées complètement.

Celles qui sont le plus habitées sont celles qui se trouvent entre *Lujan* et le *Parana Mini*.

La plupart des habitants sont des Italiens ou des Français, qui sont propriétaires de l'île qu'ils cultivent.

On rencontre aussi quelques fils du pays, quelques Indiens Guaranis, qui y vivent avec leurs familles, mais ceux-ci sont plutôt des tenanciers travaillant pour le compte de propriétaires argentins.

La culture qui prospère surtout dans les îles du Parana est celle du saule. Chaque île en renferme des plantations immenses qui atteignent parfois 80,000 et 100,000 plants. Il suffit de ficher une branche en terre pour qu'il en pousse un arbre qui, au bout de quatre ans est bon à être abattu.

Ces saules servent à faire du bois de chauffage (le charbon se vend 45 et 50 piastres les mille kilog.). Ce bois est débité à Buenos-Ayres et dans les localités voisines.

Une pièce de saule séchée de 0,25 mètre de longueur et de 0,05 à 0,07 m. de diamètre se vend en détail un centavo (fr. 0,05.)

Tout ce bois de chauffage est scié à la main dans les îles et transporté au moyen de barques et de petits bateaux aux ports du *Tigre* et de *San-Fernando*, d'où on les expédie à Buenos-Ayres par chemin de fer.

Les arbres fruitiers tels que : néfliers, orangers, citronniers, pommiers, poiriers et pêchers sont aussi d'un grand rapport dans les îles et sont pour ainsi dire les seuls à alimenter les marchés de Buenos-Ayres.

Dans les parties non cultivées des îles croît une espèce de paille roseau assez forte et atteignant une hauteur de 2 mètres. Cette paille est coupée et séchée et sert à couvrir les huttes ou *ranchos* des îles. On en expédie même dans l'intérieur du pays.

Les habitations sont des constructions en bois et en terre au toit de paille et élevées sur des pilotis de 1 mètre 50 c.

à 2 mètres de hauteur, à cause des inondations qui, comme à *Las Conchas*, sont très fréquentes.

Ces crues périodiques empêchent évidemment la culture maraîchère ainsi que l'élevé du bétail; aussi s'y occupe-t-on exclusivement du bois de chauffage et des fruits.

Ceux qui veulent faire de petits jardins potagers doivent relever la terre et élever de petits plateaux artificiels pour que les eaux ne puissent y atteindre. Il en est de même pour ceux qui veulent tenir quelques porcs ou quelques vaches laitières; ils doivent les loger dans des étables en bois élevées de 2 mètres au-dessus du niveau de l'île.

Ces conditions rendent l'alimentation des insulaires très primitive. Ils se contentent de fruits, de viande séchée et d'une espèce de galette, petit pain très dur qui se conserve très longtemps. Comme boisson ils n'ont que l'eau des *arroyos* et un cidre assez bon qu'ils font eux-mêmes. La nature même du sol, formé de détritux végétaux, empêche la construction de puits.

La pêche est assez abondante dans les eaux des trois Paranas, mais le poisson y est gras et huileux.

Quand les eaux se retirent à la faveur d'une forte baisse, on peut ramasser les poissons par pelletées.

Les pêcheurs se servent peu de filets, ils entrent nus dans l'eau et prennent le poisson à la main.

La chasse au gibier d'eau est très abondante sur le Parana et ses nombreux affluents. On y rencontre de nombreuses troupes de canards sauvages de cent espèces différentes dont la chair est assez bonne et dont le duvet est assez recherché.

Les bords de tous ces cours d'eaux abondent en loutres et aussi en *carpinchos*, espèce de cochon sauvage dont la chair est un mets très apprécié des insulaires qui la font sécher au soleil pour la fumer ensuite. La peau de cet animal se vend assez bien pour les garnitures des selles du pays et divers autres usages.

On y rencontre aussi le chat-tigre et le jaguar et quelques perroquets dont le pays est plutôt le Paraguay.

Dans les îles les plus rapprochées du *Tigre* et de *Las Conchas* il y a assez bien de fabriques de confitures et de conserves de fruits.

Dans quelques-unes des plus grandes îles voisines du *Lujan* et assez élevées pour ne courir que rarement le risque d'être inondées, on a établi de vastes jardins où l'on cultive avec succès les plantes ornementales qui croissent naturellement et en abondance dans toutes les îles.

Quelques-unes de ces îles ont été aussi transformées en jardins de plaisance qui sont le but de promenade favori des Buenos-Ayriens en été.

De nombreuses barques et de petits vapeurs transportent les visiteurs de la gare du *Tigre* dans les îles.

La vie des îles est tout ce qu'il y a de plus patriarcal; l'hospitalité y est pratiquée dans toutes les règles et y est franche et sincère.

Les insulaires élisent un *alcalde*, espèce de bourgmestre, qui résout tous leurs différends et est chargé de veiller à leurs intérêts.

La police y est faite par les habitants qui se refusent obstinément à ce qu'elle soit faite par les soins du gouvernement.

« Jamais il ne se commet de vol dans nos îles, » me disait un jour un Italien qui y était établi depuis 23 ans avec toute sa famille, « et soyez sûr, ajoutait-il, qu'il suffirait de la présence de trois ou quatre vigilants dans les îles, pour que nous soyons pillés et volés à tout instant. »

* * *

Quand on quitte Buenos-Ayres par chemin de fer pour se rendre dans l'intérieur du pays, l'œil est à chaque pas charmé par la vue de somptueuses villas et de jardins où la main de l'homme a tâché d'utiliser pour son bien-être toutes les richesses de la nature, si prodigue dans ces contrées de l'Amérique du Sud.

Ces belles perspectives s'étalent surtout sur la ligne de

Buenos-Ayres à Rosario qui suit le cours du Parana et sur celle de Buenos-Ayres à la Plata, qui suit le Rio de la Plata.

IV. LA PLATA.

La Plata, capitale de la province de Buenos-Ayres, est une ville toute nouvelle située à 1 heure et demie vapeur de Buenos-Ayres.

Elle fut bâtie en 1882, sous la présidence du général Roca, actuellement ministre de l'intérieur du gouvernement de conciliation issu de la révolution de juillet 1890.

De tout temps l'influence sans cesse grandissante de Buenos-Ayres, la plus grande ville sans contredit de l'Amérique du Sud, a excité la jalousie des habitants des autres capitales et principalement des Cordobais, dont la ville était antérieurement la capitale de la République Argentine.

Cordoba, en sa qualité d'ancienne capitale, devint facilement le centre de cette rivalité dont Buenos-Ayres était l'objet de la part de ses sœurs.

Porteños (habitants de Buenos-Ayres) et *Cordobais* ont de tout temps été rivaux (excepté toutefois quand ils finissent par s'entendre comme larrons en foire pour puiser dans les caisses du gouvernement).

Lors des élections à la présidence de la république, la grande question pour les Cordobais a toujours été de faire élire un des leurs à ce poste important.

L'avènement en 1880 de la dynastie Roca-Celman ⁽¹⁾, qui tint le pouvoir jusqu'à la révolution de juillet 1890, a peut-être été le dernier effort de la réaction contre la grande ville qui, malgré tout, acquiert chaque jour une importance de plus en plus considérable ⁽²⁾.

(1) Le docteur Juarez Celman, successeur du général Roca à la présidence de la république et chassé en juillet 1890, est le beau-frère de ce dernier et le frère de ce fameux ex-gouverneur de la province de Cordoba, Marcos Juarez.

(2) Le général Mitre, candidat à la présidence de la République Argentine

A son avènement, Roca enleva à Buenos-Ayres le siège de toutes les autorités de la province du même nom, et la construction de la ville La Plata fut décidée.

Cette ville fut inaugurée en 1882 et est depuis lors le siège du gouvernement de la province de Buenos-Ayres ⁽¹⁾.

Tous les services provinciaux y ont été installés, outre le gouvernement et les chambres, les banques, la police de la province ⁽²⁾, les collèges nationaux et autres services ⁽³⁾.

Ville nouvelle, La Plata a sur Buenos-Ayres l'énorme avantage de posséder des rues très larges et spacieuses. Leur disposition est la même que celle des rues de Buenos-Ayres. Toutes sont parallèles et se coupent régulièrement à angle droit. De plus, quatre grands boulevards parallèles traversent la ville diagonalement.

Les rues de La Plata, au lieu de porter un nom, portent simplement un numéro d'ordre.

La ville possède de magnifiques monuments, pour la construction desquels on a dépensé des sommes fabuleuses. La plupart sont encore inachevés.

La population de la ville, qui pourrait être de plus de 100,000 habitants, atteint à peine le chiffre de 50,000.

pour les prochaines élections, est *Porteño*. Quoique *Porteño*, il est le seul candidat qui par l'éclat de son nom et la réputation d'honnête d'homme qui y est attachée, puisse devenir, dans la situation difficile que traverse le pays, le candidat de toutes les provinces, et empêcher ainsi les luttes sanglantes que chaque élection ramène infailliblement dans ce pays.

(1) Dans la République Argentine chaque province a son gouvernement autonome et ses deux chambres.

(2) Dans la République Argentine la police rurale est faite par le corps des vigilants, régiment régulier dont l'état-major se trouve au chef-lieu de chaque province. — C'est lui qui envoie ses hommes dans les différents *pueblos* de la province et qui en administre ainsi directement à lui seul le service de la police.

(3) Il est question de transférer aussi à La Plata les ateliers de construction et de réparation des torpilleurs, ainsi que les arsenaux de la marine, établis jusqu'aujourd'hui à Las Conchas dans le Rio Lujan.

Pour arriver à peupler rapidement la ville et enlever ainsi de l'influence à Buenos-Ayres ⁽¹⁾, on a voté l'an dernier une loi enjoignant à tous les employés du gouvernement de la province, des banques et autres services publics, ainsi qu'aux députés, d'habiter la ville sous peine de se voir démis de leurs fonctions.

Cette loi, plus ou moins arbitraire, a soulevé des concerts de récriminations et pendant quinze jours les démissions ont littéralement plu dans toutes les administrations et même parmi le conseil des ministres.

Tous préféreraient habiter Buenos-Ayres ou les environs d'où quelques minutes de chemin de fer les amenaient à leurs occupations journalières.

Le port de La Plata est à la Ensenada, à 6 kilomètres de la ville, sur le Rio de La Plata; un chemin de fer y conduit.

Ce port est d'un accès plus facile que celui de Buenos-Ayres et possède trois bassins pour le chargement et le déchargement des navires.

Le mouvement du port de La Plata est surtout considérable en viandes conservées, en suifs, cuirs et laines, ainsi qu'en céréales pour l'exportation.

V. LA PROVINCE DE BUENOS-AYRES.

De toutes les provinces formant la confédération argentine,

(1) La proportion de la représentation à la chambre des députés auprès du gouvernement national étant de 1 député pour 20,000 habitants, Buenos-Ayres, dont la population dépasse actuellement les 600,000 habitants, aurait donc droit à 32 députés au congrès national, alors qu'elle a seulement, avec toute la province 25 députés.

La loi ordonne de faire le recensement pour la députation au congrès tous les dix ans. La date de ce recensement échéait en 1889, sous le gouvernement de Juarez Celman, qui, en Cordobaïs fidèle, transgressa la loi en ne faisant pas recenser la population.

Depuis lors on n'a pas encore recensé; il est vrai que pour le quart d'heure on a bien d'autres chats à fouetter.

la province de Buenos-Ayres sera toujours la plus peuplée et la plus importante au point de vue du commerce et de l'industrie.

Sans parler de l'avantage énorme qu'elle a de se trouver près de la capitale (Les points extrêmes de cette province sont à 10 heures de chemin de fer de Buenos-Ayres), elle est dotée d'un réseau de chemins de fer assez important déjà pour réunir les grands centres.

Outre les grandes lignes partant de Buenos-Ayres et dont nous avons parlé plus haut, la province de Buenos-Ayres est sillonnée par des lignes particulières reliant entre elles ces grandes voies de communication.

Telles sont les lignes de San-Nicolas à Pergamino, de Pergamino à Junin, de Pergamino à Mercedes et de Mercedes à 9 de Julio, mettant en communication les grandes lignes de Buenos-Ayres au Pacifique et de Buenos-Ayres au Rosario de Santa-Fé; la ligne intérieure de Buenos-Ayres (station du 11 septembre) à Moron, Lujan, Mercedes, Chivilcoy, 9 de Julio et Trenque Lauquen; l'embranchement de San-Fernando à Campana et à Zarate; le tramway rural de Buenos-Ayres à San-Martin et à San-Miguel et celui de Buenos-Ayres à Giles et à Zarate.

De plus, un service de malles-poste est organisé entre les gares les plus importantes du réseau et les points les plus importantes des voies ferrées. En un mot, la province de Buenos-Ayres n'a rien à nous envier au point de vue des voies de communication.

Ce qui facilite l'établissement de toutes ces voies ferrées, c'est que le pays est très plat et par conséquent la construction de ces lignes n'exige aucun travail coûteux comme ceux qu'on doit exécuter au Brésil, par exemple.

*
* *

Quand on a franchi un rayon de 5 à 6 kilomètres de Buenos-Ayres vers l'intérieur, on se trouve sans transition

aucune en face de la plaine vaste, uniforme, devant le *campo*.

Ce qui caractérise ces plaines immenses de la République Argentine, c'est le manque absolu d'arbres et de forêts.

Toujours la plaine nue et monotone, avec ses hautes herbes et ses nombreux troupeaux ; cà et là une hutte, un rancho recouvert de paille et entouré de quelques arbres chétifs vient jeter une note sombre dans le tableau.

Quand on parcourt ces vastes plaines emporté par le galop rapide d'un des chevaux du pays, l'œil est vite fatigué de ces horizons toujours fuyants et de ces étendues sans fin.

Quand le soleil darde ses rayons brûlants sur la plaine, on se laisse facilement endormir par la douceur du galop ⁽¹⁾, lorsque tout à coup on aperçoit en s'éveillant d'immenses lacs courant d'un bout de l'horizon à l'autre ; quelquefois c'est un bosquet qui semble s'avancer ; on presse le pas, ayant hâte de quitter ce *campo* uniforme.

Mais voilà qu'en un clin d'œil lac et bosquet, eau et arbres, tout a disparu.

C'était tout bonnement un effet de mirage. Ces mirages sont assez fréquents et se présentent surtout quand le temps est calme et que le soleil est fort ; ou bien encore le matin, quand, après une nuit froide et sèche, le soleil darde ses rayons obliques sur le sol qui s'échauffe.

* * *

Mais cette fois, ce n'est plus le mirage que nous avons sous les yeux ; non, c'est bien un vrai bosquet et à travers les arbres nous apercevons une habitation dont les murs blanchis à la chaux resplendissent sous les rayons ardents du soleil. Nous arrivons à une *estancia*.

(1) Le galop des chevaux argentins est tellement doux et régulier, que les laitiers habitant à quelque distance de la ville chargent leur lait au départ de la ferme et que le mouvement cadencé du cheval suffit pour faire de ce lait un beurre excellent. Pour cela toutefois ils doivent voyager avant le lever du soleil.

Les grands propriétaires de terrains se construisent généralement une habitation plus ou moins confortable au centre de leurs propriétés, où ils viennent parfois passer quelques jours de retraite dans la solitude du *campo*. Ces habitations appelées *estancias* sont construites ordinairement en briques faites sur les lieux et sont entourées de plantations de saules et d'eucalyptus avec des allées de *paraíso*, les seuls arbres qui semblent réussir dans le *campo*.

Si la propriété est trop vaste, on construit plusieurs *estancias*, qui sont habitées par des espèces d'intendants appelés *mayordomos*. Le majordome, seul maître en l'absence du patron ou propriétaire, s'occupe principalement du trafic des animaux, des cuirs et des laines avec les *corredores* ou courtiers qui parcourent les *estancias*.

Le majordome a aussi la direction des *haciendas*.

L'*hacienda* est l'ensemble des animaux qu'on élève dans le *campo*, tels que chevaux, moutons, bœufs, taureaux, vaches et porcs.

Le majordome s'occupe peu d'agriculture; à peine cultiverait-il un peu de maïs, 50 ou 100 hectares, pour l'alimentation de ses chevaux de selle et de voiture.

Les autres animaux sont, en effet, nourris et élevés dans le *campo*.

Il sème aussi de la luzerne pour ses entiers, ses vaches laitières et ses moutons fins.

Celui qui s'occupe de la culture est le *chacarero* (fermier) habitant la *chacra* (ferme), bâtiment et administration absolument indépendants de l'*estancia*.

Le *chacarero* sème, récolte, vend et achète sans avoir à rendre compte à personne qu'au patron avec lequel il est souvent *socio* (associé ou intéressé).

Le majordome d'une *estancia* est toujours un personnage important dans les environs et jouit d'un prestige considérable. Souvent il remplit les fonctions d'*alcalde* dans son *estancia*, c'est-à-dire qu'il fait les fonctions d'intendant muni-

cipal, sanctionnant les ventes et rédigeant les promesses de ventes et d'achat et délivrant les certificats de propriété.

Tout individu dans le *campo*, à moins d'être un décavé, possède sa *tropilla* (troupeau de chevaux).

Ces animaux sont tenus de porter la marque de leur propriétaire.

Cette marque est enregistrée par les soins de l'*alcade* et sert à empêcher les vols d'animaux et à reconnaître ceux qui pourraient s'échapper de la propriété.

Il ne faut pas croire que les ventes puissent se faire simplement de la main à la main. Pour pouvoir vendre un produit quelconque, soit cheval, bœuf, mouton, il faut produire le certificat constatant la propriété de la chose vendue. La cessation se fait alors par devant l'*alcalde*, qui constate que l'animal est contremarqué; ce qu'on fait en lui appliquant la marque de l'acheteur renversée.

De plus si la chose vendue doit être transportée par chemin de fer ou messageries, la compagnie exige de l'expéditeur la production d'un permis de vente avec marques et certificat de propriété délivré par l'intendant municipal, qui perçoit de ce chef une faible redevance.

Toutes ces précautions sont prises afin d'empêcher autant que possible les vols et les raptés dans l'*hacienda* d'autrui.

De cette façon, quelqu'un qui aurait volé un cheval, par exemple, est exposé à se voir réclamer à chaque instant d'un policier son certificat d'achat ou sa marque.

* *

Les propriétés dans le *campo* sont séparées entre elles par des divisions en fil de fer. Ces divisions sont de 5, 6, 7 ou 8 fils suivant les animaux qui se trouvent dans l'enclos.

Toutes les deux lieues, chaque propriétaire est tenu de laisser une porte, lorsque la facilité des moyens de communication le demande.

A chaque porte il y a un *puesto*, petit rancho habité par un *puestero*, fils du pays, et sa famille.

Généralement ce *puestero* possède une *masada*, c'est-à-dire un enclos où il renferme chaque soir le troupeau de moutons que le majordome a confié à sa garde.

Ces *puesteros* ou bergers reçoivent leur nourriture de l'*estancia*.

* * *

Pour assurer la bonne tenue de l'*hacienda*, le majordome a sous ses ordres immédiats plusieurs *capataz* qui parcourent continuellement le *campo* et chaque soir lui rendent compte de leur journée et prennent ses ordres pour le lendemain. Ces *capataz d'estancia* sont le vrai type du *gaucho*.

Fiers, vindicatifs, hargneux avec leurs inférieurs et flatteurs devant leur maître, ils passent leur vie à cheval.

Leurs fonctions de *capataz* les remplissent d'une fausse vanité pour la satisfaction de laquelle ils sacrifieront tout.

Leur accoutrement est tout à fait original. Le *chiripa* (espèce de jupon) formé d'une longue pièce d'étoffe est coquettement relevé et retenu par une ceinture en peau de *carpincho* ornée du *facon* (poignard long) traditionnel et l'indispensable mouchoir rouge noué autour du cou ou de la tête.

Les plus élégants portent des bottes vernies, mais la généralité se contente de sandales faites en cuir de bœuf trempé dans l'eau.

Ils affecteront de se couvrir les mains de bijoux, porteront la montre et la chaîne en or, se parfumeront des pieds à la tête. La bride de leur cheval aura des anneaux d'argent. Leur *rebenque* (espèce de cravache faite d'une tige en fer recouverte de cuir et terminée par une courte lanière) aura un pommeau d'argent.

Toute cette coquetterie ne les empêchera pas de jouer le tout le dimanche dans les *almazenes*, car le jeu est leur passion favorite ⁽¹⁾.

(1) J'ai vu de ces gauchos se rendre à l'*almazen* pour se procurer des vêtements ou autres choses nécessaires; après avoir fait leurs emplettes, ils

Il est une chose dont le gaucho se dessaisit rarement, c'est son *facon* qu'il sait manier avec beaucoup d'adresse au besoin.

Tous ces gauchos se réunissent souvent le soir autour du feu, jusque bien avant dans la nuit.

Le maté et la *bombilla* (petit récipient dans lequel se met le maté qu'on suce au moyen d'un petit tube en argent) circulent alors de main en main, et cela depuis le commencement jusqu'au moment où ils s'envelopperont dans leur *puncho* et déploieront les peaux dont se compose leur monture et qui leur servent de couchette.

Souvent aussi un poète d'occasion dira des couplets improvisés, en s'accompagnant de la guitare; surtout si, dans l'assemblée, il y a un étranger.

Alors le troubadour exaltera cet étranger, le complimentera, vantera son courage, et fera mille vœux pour son bonheur.

Les Indiens de la province de Santiago del Estero sont surtout très forts sur la guitare, et on rencontre parmi eux beaucoup de ces poètes qui improvisent parfois des complaintes de 50 couplets dits tous sur le même air avec accompagnement de guitare.

La vie des habitants du *campo* est ce qu'il y a de plus simple.

Les gauchos vivent dans de misérables ranchos, ouverts à tous les vents.

Les meubles y sont inconnus. La batterie de cuisine se compose d'une énorme bouilloire montée sur trois pieds et dans laquelle se fait le *puchera*, bouillon composé d'eau, de viande, de *sapallos* ⁽¹⁾; à la saison on y ajoute quelques épis de maïs tendre, volés dans le champ voisin.

se mettaient immédiatement au jeu, et si la fortune ne les favorisait pas, ils revendaient à l'*almazenero* ce qu'ils lui avaient acheté en perdant quelques piastres naturellement, puis ils se remettaient au jeu, avec plus d'acharnement. Heureux si après cheval et bijoux ne passaient pas au pouvoir du vainqueur.

(1) *Sapallos*, espèce de grosse citrouille qui croît à l'état sauvage un peu partout.

Une autre bouilloire plus petite sert à faire bouillir l'eau pour le maté.

L'*asado* est le mets favori des Argentins. On coupe un quartier de viande, de préférence toutes les côtes réunies (le *costillar*) et l'on enfile ce morceau sur une tige en fer ou sur un simple morceau en bois qu'on fiche en terre auprès d'un bon feu de bouse de vache séchée ou d'excréments de moutons.

Les moutons étant ramenés chaque soir dans le même enclos, on laisse s'y amonceler leurs excréments qui bientôt forment une couche assez épaisse. Deux ou trois fois par an cette couche est enlevée à la bêche et on fait sécher au soleil. Au bout de quelque temps on a ainsi une bonne provision de combustible. On emploie aussi le marlo du maïs, c'est-à-dire ce qui reste de l'épi après le dégrenage.

Les ranchos du *campo* sont ouverts à tout venant, et tout passant peut y descendre en toute sécurité, certain d'y recevoir la plus franche hospitalité.

* *

J'ai parlé tantôt d'*almazenes* ; ces établissements méritent une courte description.

Un *almazen* au *campo* est une boutique généralement sale où l'on vend tout ce que l'on peut imaginer ; depuis les aunages et les épiceries jusqu'aux chaussures et articles de sellerie, parfumerie, ferblanterie, pharmacie, vêtements, bois de construction, farine, pain, vin, bières et liqueurs. Bref, ces almacens sont le résumé de tout ce qui constitue le petit commerce dans nos boutiques.

L'*almazenero*, la plupart du temps gros célibataire crasseux et dégoûtant, débite sa marchandise en haussant les prix ou les abaissant avec un sans-gêne tout à fait épatant.

Tous ces *almazeneros* sont des immigrants espagnols ou italiens, et s'entendent comme pas un pour piller le pauvre client, qui, souvent, n'a pas là comme chez nous à profiter de la

concurrence, et se voit forcé de passer par les mains de ces forçats du comptoir.

Beaucoup de ces *almaceneros* achètent leurs produits aux *chacareros* et aux *estancieros*, surtout les laines et les cuirs, et se font ainsi les intermédiaires entre les producteurs et le commerce de la capitale.

Chaque gare de chemin de fer est flanquée d'un ou de deux *almazenes*. Le plus influent des deux a alors le privilège de posséder la poste.

Ce service se fait là-bas d'une façon très sommaire.

La correspondance arrive par le train. Le commis qui l'a accompagnée depuis la capitale, la remet aux mains du percepteur improvisé qui se coiffe pour la circonstance de son meilleur *sombrero* (chapeau en feutre).

Alors a lieu la distribution qui marche lestement. *L'almacenero*, en dépouillant la correspondance, lit les adresses à haute voix, et les intéressés, qui sont présents, emportent leurs lettres ou leurs journaux.

En l'absence des destinataires, la correspondance est déposée sur le comptoir où l'intéressé la prendra quand son étoile le conduira à l'*almazen*.

*
* *

Comme je le disais plus haut, la culture se fait dans la *chacra*.

Pour établir une *chacra*, on choisit le meilleur terrain, ou, de préférence, celui qui est le plus rapproché d'une gare de chemin de fer.

On cultive surtout le froment, le maïs, l'avoine, le lin et la luzerne.

Le terrain est très fertile ⁽¹⁾ et demande peu de travail pour le défrichement.

(1) J'ai vu 50 hectares d'un terrain où il y avait eu du froment l'année précédente et qu'on avait laissé sans le labourer de nouveau, faute de temps. J'ai vu, dis-je, ce terrain produire une récolte de 1200 à 1500 kilog. par hectare sans travail aucun. Ce froment qu'on n'a pas semé et qui croît de lui-même après une récolte s'appelle froment *guachu*.

Celui-ci se fait au moyen d'un simple labour après lequel on sème le maïs, qui semble être réellement chez lui dans ces contrées.

Après une récolte de maïs on laboure la terre deux fois, l'une en travers de l'autre, puis après un bon hersage, on sème le froment qu'un troisième labour vient ensuite recouvrir.

Il est bon de mettre la semence assez profondément dans la terre, ce qui l'empêche de souffrir de la sécheresse qui est l'état général de ces contrées.

Les rosées qui sont très fortes compensent heureusement le manque d'eau.

On sème de mai à septembre. On emploie 75 kilogrammes de semence par hectare dans les commencements des semailles pour arriver graduellement à 125 kilog. dans les derniers jours.

La production est de 1500 à 2000 kilog. de froment par hectare.

Il est vrai qu'en Belgique nous avons quelque fois 3000 kilog. par hectare ; mais il est à remarquer que chez nous l'engrais y fait beaucoup.

Dans la République Argentine le manque de bras et la main-d'œuvre, qui est très chère, empêchent de donner tant de soins à la terre qui, du reste, ne le demande pas.

La production du maïs atteint la proportion de 64 grains pour un.

L'avoine aussi donne un excellent rendement.

Le phosphate et la chaux manquent, il est vrai, à une partie du sol vers le nord-est de la province de Buenos-Ayres.

On a constaté que des animaux placés dans un enclos se cassaient une patte pour un rien ; et la cause en était seulement à la nourriture qui ne renfermait pas assez de phosphate ni de chaux si nécessaires à la formation des os.

Après quatre ou cinq récoltes de froment, on met le champ en luzerne pour le reposer, et l'on cultive à côté.

Le froment ne croît pas beaucoup à cause de la sécheresse ;

il atteint à peine un mètre de hauteur. La paille, du reste, n'a aucune valeur et ne sert guère qu'à chauffer le moteur de la machine à battre le blé.

Les espèces de froment cultivées sont : le froment Barletta, le froment Saldomé et le froment français.

Le froment Barletta est un froment italien d'un excellent rapport et dont le poids surpasse tous les autres.

Le Saldomé, ainsi appelé du nom du village espagnol de celui qui l'apporta dans la République Argentine, est un froment propre et d'un bon rapport.

On commence aussi à faire des essais d'un froment roux venant de la Russie.

Les prix varient évidemment avec les fluctuations de l'agio sur l'or et il est presque impossible d'établir approximativement le prix de revient des récoltes. Qu'il suffise donc de dire que ce prix est toujours très rémunérateur.

Pour le labour on emploie généralement les bœufs (six par charrues à trois socles.)

Une paire de bœufs dressés au travail vaut 50, 60, et même 75 \$, alors qu'une bête de boucherie ne vaut que 9 et 10 piastres.

Une des *estancias* les mieux organisées et qui, sans contredit, peut passer pour modèle dans toute la République Argentine, est celle de San-Carlos, appartenant à notre honorable consul à Buenos-Ayres, M. Albert Oostendorp.

L'hospitalité qu'on y reçoit fait honneur au pavillon belge sous lequel elle s'abrite.

La *chacra* San-Carlos fait surtout honneur à l'agriculture belge, car tout y est belge.

Le directeur de cette *chacra*, homme d'expérience, est un de ces cultivateurs nés dans le métier et pour qui l'agriculture n'a plus guère de secrets.

Ce sympathique directeur est le même M. Gustave Gray, de Thy-le-Château, qui débuta dans la République Argentine comme chef de culture et professeur de pratique à l'école

agricole de l'État à Santa-Catalina, où son passage a laissé d'impérissables souvenirs.

Depuis trois ans que M. Gustave Gray est à la tête de la *chacra* San-Carlos, il a su transformer le campo en une vaste culture modèle que ses anciens élèves viennent encore souvent visiter avec fruit.

La culture n'est pas seule à absorber son attention. A côté de ses immenses champs de froment, de maïs et d'avoine qui, à part l'étendue, rappellent nos plaines brabançonnnes et nos belles fermes de l'Entre-Sambre et Meuse, il se livre à l'élevage du bétail et à la reproduction des animaux fins avec des étalons provenant des meilleures écuries de Belgique (1).

D'immenses troupeaux de moutons et de porcs, des milliers de chevaux et de bœufs donnent à cette exploitation modèle une animation toute particulière et sont la meilleure preuve qu'on puisse donner de l'acclimatation des races belges dans les plaines fertiles de la République Argentine.

Il me reste à parler un peu des animaux et des plantes qu'on rencontre dans le campo de la province de Buenos-Ayres.

Comme quadrupèdes on rencontre : le *puma*, espèce de chat sauvage; le *carpincho*, dans les îles; la *gama* et le *guanaco*, qui vivent par troupeaux de 12 à 15; le *biscache*, espèce de lapin un peu plus grand que notre lapin sauvage, ainsi que le *sorino*, gentil petit animal dont le dos est d'un beau noir avec deux magnifiques lignes blanches allant de la tête à la queue. Aussitôt que cet animal entend un bruit quelconque, il redresse la queue et lance un jet d'une odeur détestable tellement forte qu'on ne peut l'enlever des objets qui en ont été atteints.

Le cheval argentin est un mélange des races espagnole et arabe introduites dans le pays lors de la découverte et

(1) Les écuries de San-Carlos possèdent entre autres étalons : *Surprenant*, fils du fameux *Brillant*, des écuries de M. Dumont de Chassart.

Porteño, taureau issu de race belge et né en Argentine, a enlevé un premier prix à l'exposition agricole de Buenos-Ayres (mai 1891).

la conquête par les Espagnols. Ce cheval est de petite taille et ressemble assez à nos ardennais.

Très sobre, il est d'une résistance incroyable. J'ai vu de ces petits chevaux fournir un galop de 25 à 30 lieues en un jour.

Sa force n'est pas aussi grande que celle de nos chevaux dont la nourriture est beaucoup plus substantielle.

Jamais l'Argentin ni l'Indien ne monteront une jument.

Le gibier de plume est très abondant. Citons la perdrix, la *martinete*, le *batitu* (très recherché pour la délicatesse de sa chair), le *tero-tero*, ainsi appelé à cause de son cri, la tourterelle et une quantité d'oiseaux au plumage voyant.

On trouve aussi l'autruche qui est domestiquée et pâit dans les champs avec les moutons.

Citons encore les cygnes, les dindons sauvages, des canards, des cigognes et des flaments en quantité considérable, surtout autour des lagunes qui sont nombreuses vers l'ouest.

On rencontre aussi assez fréquemment l'iguane, lézard long de 3 ou 4 pieds.

Comme reptile dangereux, il n'y a guère que la *vibora blanca* et la *vibora colorada*, vipère blanche et vipère rouge assez répandues dans les endroits humides.

Les arbres sont rares dans ces régions.

On y rencontre principalement l'*ombu*, arbre gigantesque et isolé dont les racines sortent du sol et s'étendent sur un rayon de 3 ou 4 mètres ; le *taña*, arbuste au bois très dur ; le *paraíso*, la providence de ces pays, où son ombre donne çà et là un peu de fraîcheur.

Le saule, l'eucalyptus et le peuplier d'Italie réussissent partout et l'on a fait aussi quelques essais heureux avec le peuplier du Canada.

* * *

Une plaie, qui désole parfois ces contrées, est la plaie des sauterelles. Elle revient, dit-on, tous les dix ans.

La première sauterelle arrive vers la mi-novembre et ravage les potagers, les jeunes maïs et les jeunes luzernes (le froment est trop fort à cette époque pour qu'elle puisse lui nuire).

Mais la véritable invasion a lieu lorsque la ponte a amené une nouvelle génération. Alors, chemins, jardins, champs, tout est grouillant et tout se meut. Il y en a des quantités innombrables qu'il est absolument impossible de détruire. Heureux si au moyen de feux de paille on parvient à leur faire prendre une direction opposée à celle des récoltes menacées.

J'ai vu ainsi des centaines d'hectares de maïs rasés en une nuit par cet insecte dévastateur ; on en voit de vraies nuées dans l'air.

* * *

Avant de terminer, je voudrais vous dire un mot de l'émigration belge dans la République Argentine.

Dans les nombreux centres agricoles que j'ai visités, j'ai rencontré beaucoup de Belges.

La plupart y vivaient heureux avec leur famille, cultivant la terre dont ils étaient propriétaires, à condition de verser une redevance pendant un certain temps.

Les uns avaient ainsi 50 hectares, d'autres en avaient 100 et même davantage.

Je ne vous cacherai pas cependant que presque tous se plaignaient des privations qu'ils devaient s'imposer.

Les femmes réclamaient leur café, les hommes leur cabaret.

Je dois vous le dire, nous sommes trop gâtés en Belgique. Le plus pauvre de nos ouvriers vit comme un prince à côté des autres peuples, tels qu'Italiens, Espagnols et Portugais.

Certainement c'est une très grande privation pour eux lorsqu'ils quittent leurs chères habitudes et beaucoup ont de la peine à se faire à la vie un peu primitive qu'on doit mener dans ces pays nouveaux.

L'ouvrier agricole, qui veut travailler, a certes de l'avenir

dans la République Argentine. Il en est de même des maréchaux, menuisiers, charpentiers, cordonniers et bourreliers.

Mais il ne faut pas que tous ces gens s'obstinent à vouloir demeurer à Buenos-Ayres, où la vie et les loyers sont très chers, où tout est encombré et où la misère est tout aussi grande pour le moment que dans plusieurs grandes villes d'Europe.

Le bureau national du Travail établi à Buenos-Ayres sous les auspices du gouvernement argentin expédie journellement 300 à 400 ouvriers et ne peut encore satisfaire à toutes les demandes qui lui sont adressées par les *estancieros* et les industriels de province.

Ce bureau a des agences dans les localités les plus importantes de la province et du pays.

La société de protection aux immigrants belges, établie et soutenue à Buenos-Ayres par la colonie belge, rend aussi des services énormes aux malheureux qui sont si nombreux dans cette immense capitale.

En un mot, quoique la situation soit peu agréable pour le quart d'heure, à cause des tripotages financiers de ces derniers temps, l'avenir appartient à la République Argentine, qu'un gouvernement probe de quelques années aurait bientôt relevée et mise hors de portée des crises successives qui semblent vouloir l'abattre.

N'a-t-elle pas son agriculture ? n'a-t-elle pas ses grains, ses cuirs, ses laines ? n'a-t-elle pas son vin des provinces de Mendoza et de San-Juan, appelé à un grand avenir et qui sous peu sera sur toutes les tables du vieux continent ?

Oui, je le répète en finissant, avec un bon gouvernement la République Argentine se relèvera d'elle-même, grâce à la richesse inaliénable que lui procurera l'agriculture.

FUNÉRAILLES

DU

CAPITAINE COQUILHAT.

(30 JUIN 1891).

La garnison d'Anvers, l'armée belge, pourrait-on dire, l'édilité et la population de la métropole commerciale viennent de faire des funérailles princières, auxquelles on s'attendait, à feu le capitaine Camille-Aimé Coquilhat, vice-gouverneur du Congo, ce soldat héroïque tombé sur le champ d'honneur de la civilisation.

Le 30 juin 1891, dès 10 heures et demie la foule, qui s'attendait à une exactitude toute militaire, prenait place à l'avenue de Keyser, où le service d'ordre était fait provisoirement par la police seule. A 11 heures une forte haie de curieux s'était formée le long des deux promenoirs de l'avenue et sur la place de la Station. Plus un détachement du 14^e de ligne commandé par un capitaine, accompagné de la musique du régiment, débouche sur la place et en occupe le pourtour, tandis qu'au centre se place le corbillard qui recevra la dépouille mortelle.

A l'intérieur de la gare, plusieurs salles sont tendues de deuil. Dans celle du milieu, — qui vit tant de plus joyeuses entrées ! — sont alignées le long des parois lamées d'argent et ornées de l'étoile d'or sur champ d'azur, les couronnes mortuaires déposées par des mains pieuses. Nous y notons, au risque d'en oublier, les inscriptions suivantes : « A mon

bien-aimé fils! » « A notre regretté frère ». « A notre bon oncle ». « A mon bien-aimé neveu ». « *Le Cercle africain* ». (couronne de lilas et de branches de palmier). « La société royale de géographie d'Anvers (dont le défunt fut membre) à Camille-Aimé Coquilhat », ce dernier emblème étant composé d'un gigantesque faisceau de palmes — ; enfin des couronnes libellées : « L'État indépendant du Congo à son regretté gouverneur » (couronne de violettes et de roses) « Au regretté vice-gouverneur du Congo, de la part d'un ami du Congo ». « A mon bien-aimé neveu », « M. Léon Abry et M^{me} Élise Abry », souvenir affectueux, etc. etc. Parmi les premières cartes déposées, nous trouvons celle de M. Aimé Coquilhat, à Liège.

Un officier d'ordonnance du roi, M. le lieutenant d'artillerie Liebrechts, s'occupe activement dans la gare des derniers préparatifs. Il est bientôt rejoint par le général Bocquet, ancien chef de cabinet du ministre de la guerre, actuellement commandant la 3^e brigade d'artillerie, accompagné du capitaine Thiry, aide de camp, puis par le général van Eeckhoud, commandant de la province de Brabant.

Une première série de voitures amène sur la place de la Station MM. Léopold de Wael, bourgmestre de la ville d'Anvers, Georges Gits, Arthur van den Nest, Jan van Rijswijck, Alphonse Hertogs, échevins, nombre de conseillers communaux, puis M. le baron Osy, gouverneur de la province.

Du côté de l'armée nous voyons arriver d'abord au centre de la place un groupe d'officiers de toutes armes de la garnison d'Anvers, ceux-ci saluant aussitôt un groupe nombreux de généraux débouchant sur la place. Ce sont MM. le lieutenant-général Ayou, commandant la première circonscription, accompagné de son aide de camp le général-major Alleweireldt, les généraux Fix, Bouyet, de Callatay, Ungricht, le général pensionné Verbrugghe, le général Wauters accompagné de son aide de camp le capitaine Nuyts, le général-major Brewer, chef du corps d'état-major, MM. les colonels Verstraeten, de Ruydts,

le colonel Soyer, commandant de place, le capitaine de Coninck, de l'état-major de place, et d'autres officiers supérieurs font partie du même groupe. Entré dans la chapelle ardente avec les autorités, militaires et civiles, on nous y signale l'arrivée de M. le capitaine Reyntjens, officier d'ordonnance du Roi, représentant Sa Majesté, et nous trouvons réunis déjà sur le perron MM. van Eetvelde, administrateur général de l'État Indépendant et Janssens, gouverneur général du Congo, MM. les gouverneur, bourgmestre et échevins que rejoignent les généraux de l'armée, M. Willaert, général de la garde civique et son état-major, les membres de la société royale de géographie, MM. le général Wauwermans, président, Langlois et Christoffersen, consul de Suède et Norvège, vice-présidents, Pierre Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, trésorier, E. Lombaerts, ff. de bibliothécaire, M. Ernest Grisar qui, on se le rappelle, a fait avec Coquilhat tout le voyage d'Égypte.

Le train entre en gare à 11 h. 35 précises, conduit par M. Desemblanc. Un groupe de sous-officiers d'une douzaine d'hommes au moins retire du wagon mortuaire le cercueil enveloppé du drapeau bleu à l'étoile d'or, sur lequel on remarque l'uniforme de vice-gouverneur du Congo. C'est un cercueil en chêne sculpté, de proportions colossales, pesant plus de 400 kilos et qu'on a toute la peine à placer dans la chapelle ardente, où un riche drap mortuaire vient remplacer l'étendard de l'État Indépendant.

Toutes les autorités entourent le cercueil et M. van Eetvelde prend le premier la parole en ces termes :

« L'État Indépendant du Congo tient à s'associer, de toute sa gratitude, à l'hommage que vous venez rendre à la mémoire de son regretté vice-gouverneur M. le commandant Coquilhat.

» Bien des pensées de regret se mêlent à cet homme. Y en a-t-il de plus poignante que de se trouver devant ce cercueil où nous laissons tant d'espérances, au moment même où l'éminent officier allait nous revenir après de longs et brillants services?

» Ces services vous sont connus. Ils ont commencé à l'aurore même de la conquête africaine, car ne fit-il pas partie de cette poignée de braves qui, triomphant de mille obstacles créés par le climat, la nature et les hommes, sous la conduite de Stanley, ont porté jusqu'au cœur de l'Afrique le drapeau à l'étoile d'or de l'Association Internationale du Congo ? Dans cette campagne, où leur indomptable énergie jeta les bases de notre futur empire colonial, le lieutenant Coquilhat ne cessa d'être aux avant-postes ; il prit part à la fondation des stations de l'Équateur et des Bangalas, et laissé seul au milieu de populations farouches et hostiles, il sut, par son tact et son habileté, se les attacher au point d'en faire les soutiens du nouveau pouvoir.

» La croix de l'ordre de Léopold, gagnée sur le champ de bataille, fut la juste récompense de sa conduite.

» Revenu dans le pays, il ne se reposa pas longtemps sur ses lauriers : il avait subi, comme tant d'autres, l'étrange fascination de la terre d'Afrique, la nostalgie d'une vie d'énergie et d'indépendance. Il retourna à son commandement des Bangalas, mais le mal qui devait un jour l'emporter, l'obligea bientôt à rentrer de nouveau en Belgique. Il y laissa cependant l'empreinte de son heureuse gestion, et c'est à lui que l'État doit en grande parti l'essor de cette station, devenue aujourd'hui, sous le nom de « Nouvelle-Anvers », le centre le plus florissant du Haut-Congo.

» La dernière partie de sa carrière appartient à une autre sphère d'action : celle de l'organisation politique du jeune État. Entré au département de l'intérieur à Bruxelles et amené bientôt à le gérer à titre intérimaire, il s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec beaucoup d'intelligence et d'esprit d'initiative, prenant une part active à l'élaboration de plusieurs mesures importantes, notamment à la formation des corps destinés à arrêter la traite.

» Un de ses plus vifs désirs s'est ainsi réalisé, il a pu voir, avant de mourir, le courant esclavagiste, qui avait menacé

un instant de submerger le Congo, enfin contenu et même refoulé.

» Une dernière mission l'attendait : aller continuer l'œuvre administrative si brillamment inaugurée et poursuivie en Afrique par notre premier gouverneur général M. Janssens. L'état de santé du capitaine Coquilhat rendait cet honneur bien périlleux, mais que lui importait : une belle mort aussi n'est-elle pas à envier ?

» Il se consacra à son nouveau devoir, sans illusions comme sans crainte, n'écoulant que son dévouement et n'ayant d'autre préoccupation que le bien de l'œuvre qui lui était chère. Ce fut, hélas, une lutte héroïque contre les souffrances, lutte que nous avons suivie avec une admiration émue et dont l'opiniâtreté avait fini par nous rendre l'espoir : — vous savez, Messieurs, combien cet espoir fut cruellement déçu.

» Sa carrière, trop tôt interrompue, a été bien remplie, car elle a été utile à son pays. N'a-t-il pas contribué à fonder, au delà des mers, une nouvelle et plus vaste Belgique, à élargir l'horizon économique et intellectuel de la patrie ? Cette tâche devait tenter son ambition, et il s'y est voué avec toute sa généreuse ardeur, n'oubliant pas d'ailleurs qu'il servait aussi l'humanité, dans l'acceptation la plus large de ce mot. Et si le progrès n'est pas un vain mot, si notre civilisation est un bienfait, ne devons-nous pas nous applaudir que des hommes de cœur s'en fassent l'apôtre auprès des races encore déshéritées de l'Afrique !

» Soutenons de nos sympathies ceux qui ont l'âme placée assez haut pour se laisser séduire par ces vocations patriotiques. L'armée, je le sais, les compte nombreuses, ces vocations, et n'est-ce pas l'un de ses plus purs titres de gloire, l'éclatante manifestation des vertus qui l'animent, et sur lesquelles, à l'heure du péril, la patrie pourra compter ? C'est donc elle aussi que je me permets de saluer de toute mon admiration dans la personne du vaillant officier qui fut le commandant Coquilhat.

» D'ailleurs, la Belgique tout entière — laissez-moi cet espoir — reconnaîtra un jour ce qu'elle doit aux braves qui ont risqué là-bas leur vie pour elle. Aujourd'hui rendons au moins ce suprême hommage à l'un des plus nobles d'entre eux, notre cher Coquilhat, et nous tous qui le pleurons, que cette pensée nous console : il est mort pour la patrie ! »

Le général Brewer, se faisant l'organe de l'armée, des frères d'armes du défunt, fait une improvisation chaleureuse, dans laquelle il trace un portrait coloré de Coquilhat, soldat et homme d'étude, petit-fils, fils et frère de soldats, en rendant au défunt, au nom de l'armée et de la patrie, le tribut d'admiration et de respect si héroïquement conquis.

M. le général Wauwermans se fait ensuite l'organe toujours éloquent de la société royale de géographie d'Anvers, et enfin M. Dufief lui succède en qualité de secrétaire de la société royale de géographie de Bruxelles.

Après ces oraisons funèbres le clergé lit les prières des morts et on lève la dépouille mortelle. A la sortie de la gare, une salve de compagnie salue le corps, les tambours battent aux champs, les officiers de toutes armes formant la haie portent la main au képi, et le cercueil est glissé à grands efforts dans le corbillard, qui plie sous le fardeau.

MM. Janssens, le capitaine commandant de Kayer, du 13^e de ligne, et Léopold de Wael, bourgmestre d'Anvers, prennent les coins du poêle à droite, MM. le gouverneur et les capitaines Noé et de Tige à gauche, et le cortège funèbre s'ébranle. La marche est ouverte par la musique du 14^e régiment de ligne, qui joue des marches funèbres.

Le deuil est conduit par le capitaine Coquilhat, frère du défunt, et les membres de la famille sont suivis de MM. Reyntjens, officier d'ordonnance du Roi, et van Eetvelde, enfin des généraux de l'armée et du général de la garde civique, des autorités communales, des membres de la société de géographie etc. etc. La foule qui fait la haie ne fait que grandir, les curieux aux fenêtres qu'augmenter, à mesure que le cortège funèbre

avance par l'avenue de Keyser, la rue Quellin et l'avenue Quentin-Matsys, pour entrer enfin dans l'église paroissiale de St.-Joseph.

Le service funèbre terminé, on se mit en marche pour le cimetière du Kiel par l'avenue van Eyck et l'avenue de l'Industrie.

Une dernière salve fut tirée au palais de justice et, au champ de repos, le cercueil fut descendu dans le caveau de la famille Coquilhat (1).

(1) Extrait du journal le *Précurseur*.

MONUMENT COQUILHAT.

De nombreux amis et admirateurs de feu le capitaine Coquilhat, vice-gouverneur du Congo, se sont constitués en comité dans l'intention de faire ériger à Anvers par souscription un monument à sa mémoire.

Ce comité est composé comme suit :

Présidents d'honneur : MM. le lieutenant-général Ayou, commandant la 1^{re} circonscription militaire; le baron Osy de Zegwaart, gouverneur de la province d'Anvers; Léopold de Wael, bourgmestre de la ville d'Anvers; le général-major Wilaert, commandant supérieur de la garde civique d'Anvers.

Présidents : MM. Ernest Grisar; colonel Soyer.

Vice-présidents : MM. J. Langlois, vice-président de la société de géographie d'Anvers; le comte Horace van der Burch.

Secrétaires : MM. Léon Abry; le capitaine Willems, adjoint d'état-major, aide de camp du lieutenant-général Ayou.

Trésorier : Louis Nieuwland, secrétaire de la chambre de commerce d'Anvers.

Membres : Paul Billiet, vice-président de la section anversoise de la presse; W. Christophersen, consul général de Suède et Norwège; l'intendant de Harven, directeur de l'administration militaire dans la province d'Anvers; Fréd. de Laet, greffier provincial; J. Delin; Ad. de Roubaix; Paul Dhanis; Gérard Harry, de la rédaction de l'*Indépendance belge*; le major Heimbürger, du 8^e régiment d'artillerie; Alph. Hertogs, colonel-commandant la 2^e légion de la garde civique d'Anvers; le major Huet, commandant du génie; Ch. Kesteloot, vice-président de la chambre de commerce d'Anvers; G. Koyen, capitaine-commandant les chas-

seurs-éclaireurs de la garde civique d'Anvers; F. Lamorinière; le lieutenant Liebrechts, ff. de secrétaire général à l'administration de l'État du Congo; Louis Linden; J. Meert, colonel-commandant la 1^{re} légion de la garde civique d'Anvers; Alexis Mols, colonel, chef d'état-major de la garde civique d'Anvers; X. Montens; Ernest Osterrieth; Jos. Schadde; J. van den Dries, président de la section anversoise de la presse; Arth. van den Nest, échevin de la ville d'Anvers; Ch. van der Linden, le major chevalier van Eersel, 2^e sous-chef d'état-major de la 1^{re} circonscription militaire; Edm. van Eetvelde, administrateur général du département de l'intérieur et des affaires étrangères à l'administration de l'État du Congo; A. van Strydonck, capitaine commandant la cavalerie de la garde civique d'Anvers; Jules Vrancken, capitaine commandant la batterie d'artillerie de la garde civique d'Anvers; G.-P. Walford; le général Wauwermans, président de la société royale de géographie d'Anvers.

Les personnes désireuses de contribuer à l'œuvre peuvent s'adresser directement aux membres du comité, qui sont en possession de listes de souscription.

A l'occasion de l'organisation de cette commission, la société royale de géographie d'Anvers a envoyé à ses membres la circulaire suivante :

« Anvers, le 3 août 1891.

» MONSIEUR,

» Une commission a été instituée pour élever, sur une des places publiques à Anvers, un monument à la mémoire de feu le vice-gouverneur du Congo, M. le capitaine d'état-major Camille Coquilhat, membre de notre société, en vue d'honorer en lui les efforts, l'abnégation et le courage des illustres pionniers qui prêtent leur concours à l'œuvre grandiose entreprise par S. M. le roi Léopold II en Afrique.

» Elle a fait un appel pressant pour obtenir le concours des membres de la société royale de géographie d'Anvers; en conséquence nous avons l'honneur de vous adresser ci-contre un bulletin de souscription que nous vous prions de remplir et de retourner le plus promptement possible à l'adresse de notre secrétaire général M. P. Génard, rue van Lerius, 37.

» Agréez, Monsieur, l'assurance de notre considération la plus distinguée.

» Le Secrétaire général,

» P. GÉNARD.

Le Président,

H. WAUWERMANS. »

La liste des bulletins souscrits a été remise par la direction de la société au comité pour l'érection du monument.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

SOMMAIRE. — 1^o Élection de membres honoraires et effectifs, d'un conseiller et d'un bibliothécaire. — 2^o Membres nouveaux. — Correspondance. — 4^o Sociétés correspondantes.

1. Dans la séance du 19 novembre 1891, les membres effectifs ont passé à la nomination de plusieurs membres effectifs et honoraires et d'un membre-conseiller.

Ont été nommés :

Membres honoraires :

Mgr. le PRINCE D'ORLÉANS ;

M. BONVALOT ;

le R. P. DE DEKEN.

Membres effectifs :

MM. C. DE COCQUIEL, avocat, à Anvers ;

M. DE RAMAIX, conseiller de légation, à Anvers ;

H. DUMEIZ, banquier, à Anvers ;

E. GRISAR-VAN DEN NEST, vice-consul du Paraguay, à Anvers ;

E. LOMBAERTS, à Anvers.

Conseiller :

M. E. LOMBAERTS.

Procédant à l'élection d'un bibliothécaire en remplacement de M. Hertoghe, démissionnaire, l'assemblée a nommé à l'unanimité des suffrages M. E. Lombaerts.

2. La direction a admis comme membres nouveaux MM. Richard Böcking, à Anvers, L. de Deken, notaire à Hemixem, le baron Jules de Jamblinne de Meux, capitaine d'artillerie, Morel de Tangry, Ch. Renard et Maurice van de Zande, à Anvers.

3. *Correspondance.*

— M. le ministre de l'intérieur adresse à la société un exemplaire de l'*Annuaire statistique de la Belgique*, t. XXI, 1890 et du *Bulletin de la commission centrale de statistique*, t. XVI.

— M. Frank Vincent, membre correspondant à New-York, adresse un exemplaire de son ouvrage : *Around and about South America*.

— M. E. Jacobson, à La Haye, adresse un *Traité sur la culture de l'arbre à thé et la manipulation de la feuille*, paru dans le *Bulletin du ministère de l'agriculture de France*. (*Remercîments*).

4. *Sociétés correspondantes.*

— La société de géographie de Manchester, la société historique de l'Oneida, le *Smithsonian Institution* et la direction de l'observatoire de Melbourne accusent la réception de différents fascicules du *Bulletin*.

— La société d'archéologie de Bruxelles demande l'échange des publications. (*Accordé.*)

— Le cercle des anciens étudiants de l'Institut supérieur de commerce d'Anvers envoie un exemplaire du *Rapport annuel* sur la situation et les travaux du cercle pendant l'exercice 1890-91.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 19 NOVEMBRE 1891.

La séance est ouverte à 8 1/4 heures du soir en la salle du conseil communal, à l'hôtel de ville d'Anvers.

Prennent place au bureau aux côtés de M. le général Wauwermans, président : MM. le baron Ed. Osy de Zegwaart, gouverneur de la province d'Anvers ; Arth. van den Nest, échevin de la ville d'Anvers ; Gabriel Bonvalot, explorateur, à Paris ; le père de Deken, missionnaire de la mission belge en Mongolie ; Jacq. Langlois et W. Christophersen, vice-présidents ; P. Génard, secrétaire général ; J. de Bom, secrétaire de l'administration ; le comte Oscar Le Grelle, trésorier, et Edm. Lombaerts, bibliothécaire.

M. LE PRÉSIDENT déclare la séance ouverte et prononce le discours suivant :

« MESDAMES ET MESSIEURS,

« Il y a quelques mois à peine, la société de géographie apprenait les étonnantes aventures de trois jeunes hommes qui venaient de renouveler de notre temps le voyage extraordinaire transcontinental asiatique de Marco Polo, que dans ma jeunesse encore, on considérait comme absolument légendaire. Nous apprenions en même temps, qu'à côté de l'un d'eux, déjà célèbre, se trouvait un jeune prince sachant utiliser ses loisirs et sa fortune, employer son courage, à une œuvre de science aussi féconde pour l'humanité que glorieuse pour

son pays; et enfin que l'un d'eux était un compatriote qui avait noblement porté le nom belge dans des contrées encore inexplorées.

» Notre première pensée fut de les inviter à l'une de nos séances et quoique notre sollicitation ait pu paraître un peu présomptueuse, j'étais fier de vous dire qu'elle a été gracieusement acceptée avec empressement.

» Hélas ! j'ai le regret de vous annoncer aujourd'hui, qu'au dernier moment l'un d'eux n'a pu se rendre à notre appel, ainsi que j'en ai été informé hier soir.

« MONSIEUR BONVALOT,

» L'honneur que vous nous faites aujourd'hui nous touche d'autant plus profondément qu'en même temps que vous nous donnez en quelque sorte la primeur du récit de vos travaux, vous nous procurez encore l'occasion de témoigner à votre compagnon, le brave P. de Deken, toute notre sympathie. Soldat discipliné de la petite armée que vous avez si bien conduite au milieu des périls, il s'est refusé jusqu'ici à toute réception, n'y voulant comparaître qu'à côté de son chef à qui il en réservait tout l'honneur.

» C'est bien vous en effet, Monsieur, qui avez été le chef de cette petite armée dont vous avez préparé le succès avec la science et la prudence d'un explorateur exercé et l'avez menée à bon port. Par les récits de vos précédents voyages nous savions que, si nous pouvions attendre de vous toutes les audaces, nous étions également certains de vous voir obéir à la sagesse qui seule rend utile et légitime le sacrifice de la vie humaine livrée à d'aussi grands périls ! Dans un petit récit aussi bien enlevé que le voyage a été lestement mené, le prince exprime l'opinion que tous avaient conçue de vous au départ de votre nouvelle entreprise :

« Lorsque mon père me demanda », dit-il, « si je voulais » partir pour l'Asie centrale, avec M. Bonvalot, je n'eus pas

» d'hésitation... J'allais marcher à côté de Bonvalot; je ne le
» connaissais pas, mais j'avais la plus profonde admiration,
» la plus sincère estime pour le Français qui avait eu assez
» d'audace pour entreprendre, et assez de volonté pour accom-
» plir la traversée du Pamir, au cœur de l'hiver... Une heure
» d'entretien avec lui suffit pour me confirmer dans l'opinion
» que je m'étais faite... Je retrouvais la force et la décision
» qui font un vrai voyageur, la franchise et le cœur qui font
» un bon compagnon. J'avais dès lors en lui une confiance
» aveugle; j'étais résolu à le suivre partout... Ce qui pouvait
» être fait serait fait, je le savais... »

» Cette confiance absolue que vous inspiriez à ceux qui se
placèrent sous votre direction, n'a pas été trompée, nous le
savons aujourd'hui, et vous avez inscrit leur nom glorieux à
côté du vôtre dans l'histoire des grandes découvertes.

» A côté de vous nous avons été heureux, je l'ai dit, de
voir notre bon et digne compatriote le brave P. de Deken,
qui, après avoir accompli une mission toute de foi et de charité,
revenait chez nous, en prenant le chemin des écoliers, il est
vrai, et en traversant tout simplement l'Asie. Tout simplement
aussi, tout modestement il renouvelait les aventures de notre
vieux et célèbre Guillaume van Ruysbroek, à sept siècles de
distance....

» Qu'il reçoive avec vous le témoignage de notre sincère
admiration. Et à ce témoignage d'admiration je viendrai aussi
joindre la respectable mère de notre brave compatriote. Après
avoir courageusement fait le sacrifice à sa foi de son fils
bien-aimé, elle est venue aujourd'hui l'applaudir, et lui donner
un nouvel encouragement qui nous touche tous profondément.

» Pourquoi faut-il que votre troisième compagnon nous fasse
défaut? Lui vers qui nous portait le sentiment si sympathique
resté dans le cœur de tous les Belges, pour la sainte et
vertueuse Reine dont l'image orne les murs de cette salle.

» Veuillez, Messieurs, être l'interprète de nos regrets près du
prince Henri d'Orléans.

» A vous, Monsieur Bonvalot, à retracer les péripéties de votre voyage. Nous savons déjà que votre récit sera marqué de cet esprit, de ce charme, de ce brillant, qui sont propres aux écrivains et aux orateurs de votre pays; et ce qui est mieux encore, d'une absolue sincérité d'observation. J'en donnerai une preuve qui vous étonnera peut-être vous-même.

» En lisant le récit d'une aventure arrivée à l'un de vos compagnons, que je crois être de vous-même, j'ai été très frappé d'une page qui semble empruntée à notre vieux *Vader Cats* que, sans doute, vous n'avez jamais lu. — Je parle de l'aventure du P. de Deken, fumant froidement sa pipe à côté d'un ours et se demandant comment il se débarrasserait de cet importun *Metten den Beer*; puis, n'imaginant rien de mieux, avec un sangfroid imperturbable que de le combattre avec des allumettes phosphoriques...! — C'est bien là le récit pris sur le vif, une aventure où nous reconnaissons tous le vrai *kerl* de notre chère Néerlande... »

Ce discours est vigoureusement applaudi par la nombreuse assemblée et M. le président donne immédiatement la parole à M. Bonvalot.

M. BONVALOT. — Mesdames et Messieurs, je remercie avant tout l'assemblée des applaudissements avec lesquels elle vient d'accueillir le discours de l'honorable président. Ces applaudissements reviennent surtout au Flamand, à mon vaillant compagnon de voyage, le père de Deken.

En vous remerciant aussi de l'accueil bienveillant que vous nous faites, je crois être l'interprète du prince Henri d'Orléans, qui vous parle par ma bouche.

J'ai été heureux de me trouver dans cette grande ville d'Anvers, où l'on est toujours sûr de rencontrer de vrais hommes, forts par le travail et par l'énergie, qui ont à cœur l'intérêt, la gloire et la grandeur de leur ville natale, cette métropole de la Belgique, dont l'éclat peut momentanément décroître, mais qui ne se ternit jamais.

C'est pour cette raison que je suis doublement heureux de

me trouver parmi vous et laissez-moi vous remercier une seconde fois.

Même brièvement je ne saurais vous raconter tous les épisodes de notre voyage; nous n'arriverions pas même au Thibet ce soir. Je devrai donc être court, forcément.

C'est au mois de juin 1889, l'année de l'exposition, que l'idée me vint de retourner en Asie. Cette idée me poursuivit, vous connaissez le dicton : qui a voyagé, voyagera encore. Mis en relation, par un de mes amis, avec le prince Henri d'Orléans, qui désirait vivement de faire un voyage à travers l'Asie, ma résolution fut prise en moins de cinq minutes.

Nous sommes partis de Paris, le prince Henri et moi, au commencement de juillet, alors que l'exposition battait son plein. Nous avons traversé la Russie, où les autorités nous ont partout bien reçus et nous ont donné des recommandations pour les autorités russes de l'Asie.

Après avoir traversé ce grand empire russe — énorme, mais seulement par ses frontières, — nous nous sommes arrêtés à Kouldja, après que j'eus repris à Moscou un de mes anciens serviteurs.

C'était à Kouldja que nous devions organiser notre caravane et c'est là, pendant une visite à la mission flamande, que nous avons rencontré le père de Deken.

De Deken était malade. Il voulait retourner en Europe pour voir les siens, lorsqu'il fit notre connaissance. Comme il désirait partir, nous lui propositions de partir avec nous et de retourner en Europe par l'ouest de l'Asie. En vrai Flamand, en vrai voyageur, il n'hésita pas.

Par sa connaissance des idiômes du pays il nous rendit, pendant tout notre voyage, des services inappréciables.

L'organisation d'une caravane, pour un voyage dont nul ne peut prévoir la fin, est la tâche la plus difficile du voyageur. Rien ne peut être oublié, rien que le nécessaire ne doit être emporté et lorsqu'on a réuni le tout, on se trouve encore devant des charges énormes à transporter. Puis il faut

embaucher des hommes, se procurer des chameaux, et Dieu sait si tout cela est difficile aux confins de la Sibérie.

C'était à Kouldja, avant notre départ, que nous avons pour la première fois fait la connaissance de l'administration chinoise. Nous ne possédions pas de passeport chinois, mais l'expérience a démontré que l'on peut très bien se passer de ce passeport; la circonstance que nous n'en avons pas demandé au Tsong-li-Yamen de Péking a même singulièrement favorisé notre voyage.

Une fois avertis de notre exploration, ces excellents diplomates chinois nous auraient donné les meilleures recommandations; une fois en route et notre plan de voyage connu, ils auraient envoyé à l'avance des ordres à toutes les autorités pour nous empêcher, par tous les moyens possibles, de continuer le voyage. Tous les explorateurs en Chine ont acquis cette expérience à leurs propres dépens.

A Kouldja il nous fallait demander l'autorisation de passer la frontière au gouverneur chinois de la province. C'était un mandarin à gros boutons, qui nous reçut avec toute l'étiquette exigée, mais nous invitait dès le premier jour à ne pas continuer notre route.

Le lendemain le gros bouton nous octroyait l'autorisation demandée, nous donnait deux guides pour nous accompagner jusqu'à la frontière à Ili, mais en même temps, et par un plus court chemin, ordre fut envoyé de nous arrêter dès que nous aurions franchi la frontière.

C'est tout à fait chinois !

Il est vrai que cet ordre nous importait peu, mais quand il nous fut remis, nous l'avons de suite photographié et nous possédons là une preuve irrécusable de ce que c'est que l'administration chinoise.

Nous avons traversé d'abord les vallées de Kaen, Kounger et Youldouz, c'est-à-dire toute la chaîne des montagnes Célestes. Nous y avons campé dans des sites pittoresques, la chasse y était abondante, la population kirghise est intéressante et

hospitalière. Pour me servir d'une expression populaire, nous y avons mangé notre pain blanc avant ; les mauvais jours viendraient après.

C'est aussi dans ce pays que nous avons pu observer le monde bouddhique, chez les Kalmouks, peuplades errantes, les derniers survivants de la grande migration du siècle dernier.

La caravane suivait le cours du Tarim ; on est encore toujours dans des régions basses, à tout moment inondées. La rivière coule lentement à travers la plaine ; de digues, on ne voit pas de trace. Le terrain ne ressemble nullement à vos polders, mais est plutôt salé. Les rares habitants de ces contrées sont pauvres et vivent de la chasse et de la pêche.

Aux environs de Løb-Nor le Tarim se change en une quantité innombrable de lacs et son cours devient, si possible, encore plus lent.

A Korla, une ville située sur la rivière qui se déverse dans le Tarim, nous avons fait les dernières préparations pour le voyage à travers les plateaux du Thibet. Partout on nous avait dit : N'allez pas plus loin ; une fois dans la montagne, vous manquerez de tout ; vous ne trouverez pas d'eau, pas de combustible ; l'altitude oppose une barrière infranchissable et l'air « empoisonne » les gens, comme on dit là-bas. Mais comme nous étions venus pour passer le Thibet, il nous fallut bien marcher et nous sommes partis après avoir fait ample provision de riz, de pain, de sel, etc., et après avoir augmenté considérablement notre caravane.

Les autorités de Korla avaient reçu ordre de nous arrêter ; nous avons dû parlementer durant trois jours et lorsqu'enfin nous pouvions partir, c'était non sans crainte d'être arrêtés aux portes de la ville. Peut-être les autorités s'étaient-elles ravisées dans l'intervalle et, venus à Korla le 5 octobre, nous en sommes partis le 10.

A Tcharkalyk, le dernier village que nous rencontrons sur notre route vers le sud, la caravane se procure encore pour

six mois de vivres et enfin, vers le milieu de novembre, nous nous engageons résolument dans le désert.

Nous rencontrons d'abord le mont d'Or, un bien beau nom que le pays ne mérite guère. Les difficultés augmentent avec l'altitude de la contrée. Plusieurs de nos hommes deviennent malades; ils souffrent de maux de tête, de bruissements d'oreilles, d'envies de vomir, tous les symptômes de la « maladie des montagnes. »

A une altitude de 5000 mètres, la fatigue est telle qu'un découragement invincible s'empare de tout le monde. Plusieurs d'entre nous avaient saigné du nez et, vraiment, ce jour-là, nous nous sommes demandés si notre voyage n'allait pas se terminer ici.

Nous ne voyons autour de nous que les cîmes neigeuses interceptant l'horizon; nous campons au milieu d'une plaine pierreuse, où pas une seule plante ne pousse, où ne coule le moindre filet d'eau.

La nuit, ce ne sont que des plaintes et des désolations de nos hommes.

Heureusement nous arrivons bientôt dans une contrée moins élevée et là, à 4200 mètres de hauteur, ils reprennent un peu de courage.

C'est le froid qui devient maintenant notre ennemi le plus terrible; nous sommes dans le pays des vents glacés et au commencement de décembre nous avons eu rarement le froid moindre que 30° sous zéro.

Et si ce n'était que le froid! On le supporterait encore, mais le vent d'ouest souffle dans ces pays désolés constamment, sans discontinuer, avec une force sans égale, se levant le matin à sept heures pour durer toute la journée jusqu'à neuf heures du soir.

Ah, il faut être soutenu par l'ardeur de la science pour endurer les souffrances horribles de ces tempêtes glacées, qui tuaient nos bêtes et renversaient nos hommes, saignant du nez, évanouis.

Pour nous chauffer nous n'avions que le crottin de nos bêtes et pour boire nous n'avions que la glace saumâtre, que nous faisions fondre près du feu et qui nous procurait une eau salée, presque non buvable.

Nos hommes, que nulle ardeur ne soutenait, n'auraient pas longtemps résisté à ces terribles épreuves et nous avons eu toutes les peines du monde pour les décider à ne pas retourner sur leurs pas. Finalement nous aurions dû céder, lorsque la Providence nous fit découvrir une piste.

Je ne saurais décrire les sentiments qui agitent le cœur de l'homme lorsque, dans le désert, vous rencontrez la preuve que vous n'êtes pas seul au monde et qu'un être vivant a passé là où vous mettez le pied. On renaît à la vie, on se sent de nouvelles forces, on espère de nouveau dans l'avenir.

Nous étions campés non loin du Lac Salé lorsque tout à coup nos aperçûmes plusieurs hommes, se dirigeant vers les broussailles au pied de la montagne où ils allumèrent un feu. De loin nous pouvions voir briller leurs fusils. Nous envoyions deux de nos hommes pour les inviter à venir s'asseoir à notre feu, ce qu'ils acceptèrent de bonne grâce. C'étaient des chasseurs de Lob-Nor, hâves, déguenillés, sales; depuis plusieurs semaines ils n'avaient mangé que de la viande crue et ils dévoraient littéralement le peu de pain, de thé et de sucre que nous avions à leur offrir.

Cette générosité peu commune — au désert l'homme puissant ne partage pas avec le faible — leur causait un étonnement incroyable. Les pauvres diables partirent sans pouvoir nous donner le moindre renseignement.

Le lendemain nous vîmes, à la pointe du Lac Salé et se dirigeant vers le nord, une caravane comptant au moins vingt chameaux. Cette vue nous combla de joie; enfin nous saurons quelque chose.

De Deken s'empresse de rejoindre avec quelques hommes cette caravane. C'étaient des Kalmouks, venant de Lhassa et transportant un lama, voilé et assis dans un palanquin porté

par des serviteurs. Nos hommes avaient constaté que les pieds des chameaux n'étaient pas blessés, ce qui était une preuve que la route qu'ils avaient suivie était bonne.

Le P. De Deken les interrogea, mais leurs réponses furent évasives. Ils nous disaient que nous aurions rencontré une autre caravane le lendemain et c'était seulement trois mois après que nous en retrouvions une !

Nous les laissons continuer leur chemin et après une discussion entre le prince Henri, de Deken, les chasseurs et moi, il fut résolu que nous suivrions la route de la caravane des Kalmouks; cette piste devait nous conduire directement à Lhassa.

Sans ce hasard, nous n'aurions jamais osé prendre la route du sud, à travers un désert de 1200 kilomètres et à une altitude de 4 à 6000 mètres.

C'était maintenant le vrai désert ! Plus d'arbres, plus de broussailles, plus d'eau ; rien, absolument rien ; et avec cela toujours le vent d'ouest, avec une température de 20° de froid.

Nous pouvions assez bien suivre les traces des voyageurs précédents ; en de certains endroits elles avaient été effacées par le vent, en d'autres elles étaient clairement visibles. De préférence nous établissions notre camp aux emplacements où les Kalmouks avaient dressé les leurs et les crottins de chameaux et d'yacks étaient le seul combustible que nous trouvions alors pour nous réchauffer.

Vers la fin de l'année, après une terrible tempête, le thermomètre baissa jusqu'à 29°. C'était plus qu'il n'en fallait pour mettre de nouveau le découragement dans nos rangs. Un de nos hommes mourut ; après l'avoir enterré, nous avons continué notre chemin.

Que de précautions à prendre pour ne pas perdre cette bienheureuse piste qui nous doit mener à Lhassa ! Mais la trace se perd, nous ne possédons plus aucun indice pour nous guider, nous sommes perdus dans cette immensité. Nous estimons avoir fait la moitié de la route et il ne nous reste plus que

de nous guider sur la boussole. Nous nous mettons bien en tête que nous devons arriver à un lac un peu au sud de Lhassa, et tant bien que mal, nous continuons notre voyage, au milieu de fatigues sans nom.

A mesure que nous avançons, l'altitude augmente. D'abord nous campions à 4000 mètres, puis à 4500 mètres, enfin à 5000. Toute la caravane était malade et hommes et animaux ne luttèrent qu'avec peine contre la tempête et le froid, qui la nuit descendait parfois jusqu'à 35° sous 0.

Nous marchions par étapes et à chaque halte nos hommes allaient reconnaître le chemin. Quelques-uns d'entre eux s'égarèrent dans le désert et ce n'est qu'avec la plus grande peine que nous sommes parvenus à les retrouver, à moitié morts de faim et de froid.

Dans cette morne solitude, dans cette plaine immense l'œil perd toutes les notions de la perspective; on n'aperçoit plus rien, toujours la même uniformité. L'œil ne rencontre plus, de distance en distance, des arbres, des maisons dont il connaît la hauteur; on arrive, au bout de deux ou trois semaines, à ne plus pouvoir se rendre compte ni des grandeurs, ni des mesures; en quelques jours on a perdu l'expérience de toute une vie.

Une touffe d'herbe nous faisait l'effet d'un arbre, un petit oiseau nous faisait croire à un grand être; un corbeau, un des rares oiseaux qui vivent dans ces contrées, avait l'apparence d'un aigle énorme, d'une envergure extraordinaire; quand il s'éloignait, on croyait voir fuir toute une bande. C'est un mirage constant, qui vous trompe sans cesse.

Ceci vous prouve le peu de chose qu'est notre intelligence!

Et que dire des animaux? Ils avaient tous perdu la notion de la route; nos chevaux marchaient comme des aveugles et ils l'étaient à peu près, car le vent froid de l'ouest, soufflant sans interruption, leur faisait sur l'œil droit une couche de glace, à travers de laquelle ils ne voyaient presque pas!

Nous n'avancions donc que très lentement dans ce désert,

d'une uniformité parfaite qui ressemble à une houle de mer subitement coupée par des raz de marée énormes : la plaine coupée par des vallées profondes ou des pics élevés. La nature, qui est toujours bonne, nous avait ménagé des pentes rarement difficiles et des passes commodés.

C'était un voyage d'une monotonie vraiment désespérante. Le froid ne faisait qu'augmenter, à tel point que le mercure congelait dans les thermomètres. Nos bêtes succombaient au froid et à la fatigue et le 23 décembre nous devions enterrer encore un de nos camarades, le fidèle Niaz, mort à une altitude de 5000 mètres.

Il avait enduré ses souffrances avec un courage rare et ce qui nous désolait le plus, c'est que nous avions dû le voir souffrir sans pouvoir lui venir en aide et que nous devions cacher son corps sous les pierres, sans pouvoir lui rendre les honneurs de la sépulture !

Quelques jours après sa mort, au milieu du mois de janvier, nous revoyons enfin des êtres vivants : les pâtres de la montagne.

Il n'était que temps. Notre troupe était prise par la rage de l'homme. Ceux qui ont toujours vécu dans les pays civilisés, où les hommes pullulent, où l'on rencontre à chaque pas des villes et des villages, ne peuvent se faire une idée de ce que c'est que cette maladie. Nos hommes étaient las du désert, fatigués des longues marches, sans rien voir, pas même la fumée d'un feu ; sans rien entendre, pas même le murmure d'un ruisseau ; ils en avaient assez de ces solitudes glacées, où nul être vivant ne montrait sa face et où les oreilles n'entendaient d'autre bruit que le vent d'ouest, lugubre et impitoyable !

A tout moment, ils croyaient voir apparaître des hommes, ils prétendaient apercevoir des traces d'une caravane et ils discutaient entre eux à combien de journées de distance cette caravane était éloignée de nous.

Quand on leur prouvait qu'ils s'étaient trompés, ils s'emportaient et ne voulaient pas reconnaître leur erreur.

J'avais beau leur dire qu'ils avaient tort de tant désirer leurs semblables, qu'ils n'avaient rien de bon à en attendre, qu'il serait préférable de continuer la route tranquillement, qu'un bon troupeau et un peu de verdure vaudraient infiniment mieux : c'était comme si je parlais à des sourds. Ils avaient la rage de l'homme, ils voulaient en voir.

Quand enfin nous rencontrions les premiers Thibétains, leur joie était exubérante.

Ces Thibétains étaient des pâtres de la montagne. Ils ne comprenaient pas où nous allions, qui nous étions, ce que nous venions faire en leur pays. Faites un peu comprendre à ces gens le but scientifique d'un voyage !

La description qu'on nous avait faite des Thibétains était assez exacte. Ils avaient les pommettes saillantes, le nez gros et court, les lèvres fortes, les dents rares et hors des gencives, la main et le pied petits.

Ils étaient d'une malpropreté excessive et nous présentaient leurs respects d'une manière étrange. Ils s'inclinaient en levant les pouces et laissaient pendre hors de la bouche leur énorme langue.

La première chose qu'ils firent, c'était de nous dissuader de continuer notre chemin et de nous conseiller d'aller vers le sud-ouest, sous prétexte que l'herbe était bonne et que nous trouverions des tentes pour nous reposer. Ils ne voulaient donner que de vagues indications au sujet de Lhasa ; mais notre siège était fait et nous aurions poursuivi notre route, même si tous les Thibétains nous auraient conseillé le contraire.

D'abord ils ne semblaient pas d'avis de traiter avec nous. Mais comme nous étions décidés d'obtenir d'eux des moutons de gré ou de force et comme nous leur montrions des lingots d'argent, ils finirent par comprendre que nous voulions acheter d'eux. C'était heureux, vraiment, car le goût de la viande fraîche nous rendait féroces. Quelques moutons étaient vite

fusillés et après avoir payé leurs propriétaires, nous reprenions notre chemin.

Bientôt la route devenait mieux tracée, la vie animale et végétale commençait à mieux se manifester. Nous faisons plusieurs fois la rencontre d'individus déjà plus civilisés et comme tous nos chevaux et presque tous nos chameaux étaient tombés morts de fatigue et qu'il nous en fallait d'autres pour transporter nos bagages et nos hommes exténués, à moitié morts, nous devions plusieurs fois entrer en relations avec les habitants pour l'achat de bêtes.

Presque toujours on nous refusait la vente et il nous fallait employer la force, quitte à leur payer le double de la valeur. Alors ils nous regardaient, étonnés, et se mettaient à rire.

A mesure que nous nous approchons de Lhassa et que nous allons enfin sortir du désert, la méfiance des Thibétains augmente et quand nous arrivons au lac Namtso, nous sommes surveillés par de nombreux cavaliers. C'est le 13 février; nous continuons notre voyage sur Lhassa, mais arrivés dans la passe conduisant à cette ville, nous sommes arrêtés par les autorités thibétaines de Lhassa qui nous invitent à camper en cet endroit et à « palabrer ».

Ces négociations, commencées le 17 février, devaient durer jusqu'au 5 avril, jour auquel nous pouvions continuer notre voyage.

Il nous fallait d'abord dire qui nous étions et après quinze jours de pourparlers ils finirent par comprendre que nous étions des Français et non des Anglais ou des Russes, comme ils se l'imaginaient.

Ils étaient d'abord convaincus que nous étions les membres de l'expédition russe de Petzoff. Or, ils avaient reçu de Pékin l'ordre formel d'avoir à les arrêter par tous les moyens possibles. Imaginez-vous que Petzoff avait reçu tous les passeports, tous les papiers chinois qu'une chancellerie peut imaginer et qu'il avait été comblé d'attentions par les autorités chinoises.

C'est la coutume à Pékin: on vous sourit en votre présence,

on vous trahit quand vous n'y êtes pas. Il semblerait que le droit n'existe pas dans ce pays; ni la parole donnée, ni l'écrit signé n'ont de valeur en Chine.

Il n'y a vraiment qu'un seul moyen de traiter avec les Chinois: c'est par la force, car ces jaunes ne s'inclinent que devant le fait accompli.

Mais je retourne à mes Thibétains. Nous leur avions donné nos noms et d'Orléans, de Deken et Bonvalot ne leur semblaient nullement du russe. Ils s'étaient donc laissé convaincre, après quinze jours, que nous étions Français. Il est vrai que ces gens n'avaient jamais vu un de mes compatriotes et qu'ils ne savaient pas qu'il existait une France dans l'Occident!

Notre nationalité établie, il nous fallait prouver que nous étions de braves gens, que nous n'étions pas des ennemis et que nos intentions étaient bonnes. Il ne fallait pas songer à leur faire comprendre le but de notre voyage; ils ne le pouvaient pas. Et comme nous étions très énergiques et que nous leur avions dit que nous avions l'habitude de faire ce que nous avancions, ils finirent par nous montrer beaucoup de respect et nous donner des gages d'amitié. Il ne nous fallut que trente jours pour en arriver là!

C'était vite, et savez-vous pourquoi? C'est un chef qui, le jour de notre départ, m'en a fait l'aveu. Parce que, malgré les pièges qu'on nous tendait journellement, nous avions toujours répété ce que nous avions dit le premier jour. Dire quarante-cinq jours la même chose! Le brave Thibétain ne pouvait en revenir.

Après environ cinquante jours de repos dans cette curieuse ville de Lhassa, nous nous sommes remis en route. Le voyage s'annonçait maintenant sous un jour tout à fait différent. L'amitié des Thibétains nous était acquise et ils nous fournissaient de tout: du riz, des chevaux, des bœufs, etc.

Nous connaissions déjà Lhassa, nous avons appris à connaître les habitants de ces contrées, leurs mœurs, leur manière de vivre, leurs particularités, leur diplomatie.

Quand on va vers l'est, jusqu'aux frontières de la Chine, on ne rencontre que des populations nomades ; une fois dans les vallées, on trouve des sédentaires, dont la vie est la même que celle des montagnards de tous les pays.

C'étaient de fort braves gens — au moins à notre égard — et de fins diplomates, d'une patience inouïe, d'une ténacité incroyable. On ne parvient jamais à savoir ce qu'ils pensent, tandis qu'ils excellent dans l'art de vous « tirer les vers du nez » pour me servir d'une expression populaire.

L'été se passe chez eux à se préparer pour passer l'hiver. On rassemble tout ce qu'il faut pour manger et chauffer durant les longs mois d'un hiver rigoureux. Quand le froid approche, on tue presque tout le troupeau qu'on a réuni pendant l'été.

Les maisons sont à peu près égales à celles que se bâtissent les montagnards des Pyrénées. Comme costume, toujours la même chose : de la laine. Les cervelles n'ont pas les mêmes idées, mais les besoins naturels sont les mêmes, dans tous les pays du globe.

La peau des Thibétains est blanche ; ils n'ont pas de barbe et le P. De Deken, avec sa longue barbe noire, leur paraissait un ancêtre. Au contraire, leur chevelure est longue et chez les vieillards cette longueur atteint des proportions extraordinaires.

Ils ont les dents à peu près posés comme nous, mais les canines s'usent perpendiculairement, tandis que les molaires sont usés horizontalement. Comme ils sont sujets aux attaques du scorbut, ils perdent assez vite les canines.

Généralement ils ne font pas de feu et mangent la viande toute crue ; et comme ils ne possèdent pas de fourrage, ils donnent de même de la viande crue à leurs chevaux.

Dans la bonne saison ils broient l'orge ; quand il est moulu, ils laissent la farine délayer dans l'eau, pétrissent la pâte et se font ainsi une sorte de pain dont ils raffolent.

Ils n'ont pas la croyance d'un Être suprême, mais croient

à la transmigration des âmes. Toute leur vie se passe à prier pour que leur âme passe, après leur mort, dans une enveloppe meilleure. Ils n'ont pas la religion de la parole; ils ne sont pas élevés par de belles croyances; ils craignent et voilà tout.

La plupart des tribus que nous avons rencontrées sur notre longue route de Lhassa jusqu'en Chine, étaient serviables pour nous; mais d'autres sont sauvages, indépendantes, vivant de brigandage et se montraient plus hostiles.

A partir du 5 avril, nos bagages étaient portés à dos de yacks ou d'hommes. Les yacks du Thibet sont robustes et solides, mais sauvages et intraitables. On a de la peine à les tenir ensemble, ils courent, grimpent et sautent et nos coffres en recevaient des chocs épouvantables. Mais ces yacks se nourrissent où toutes autres bêtes mourraient de faim et leurs excréments constituent un combustible précieux.

La route, que nous avions encore à faire jusqu'à la frontière de la Chine était de 1500 kilomètres et elle nous parut bien longue, malgré qu'elle fût pittoresque au plus haut degré. Mais toujours la montagne! Nous aspirions vers la plaine.

Vers la fin de mai nous approchions des contrées plus basses. La végétation y renaît, les hommes et les animaux sont mieux nourris et paraissent plus forts.

Au commencement de juin nous avons enfin revu l'Europe. A notre arrivée à Kianaka, en Chine, nous revoyions des chrétiens et nous devions nous arrêter la première fois devant l'humble tombe d'un missionnaire; combien de fois ne devions-nous rencontrer d'autres tombes de ces vaillants, tombés sur le champ de bataille du christianisme et de la civilisation! Combien de fois n'avons-nous pas jeté le regard attristé sur les ruines des missions!

Aux bords du Yang-tse-Kiang une nouvelle tombe de missionnaire. Quel spectacle affligeant! Et nous voyons les chrétiens dispersés, leur œuvre détruite. C'est désolant!

A mesure que nous nous approchons de Batang, nous avons

de ravissants paysages, nous voyons avec plaisir la plupart des arbres de notre chère Europe.

Nous voilà à Batang, mais là il nous faut encore une fois faire la connaissance des Chinois et des chinoiseries. Ne voulait-on pas nous faire retourner sur nos pas ? C'était un peu trop fort cela, et bien que nous n'étions plus qu'à six, nous étions résolus de passer ; et nous sommes passés, malgré les fallacieuses démarches des Chinois.

On dirait vraiment qu'ils craignent tout étranger qui entre chez eux, de peur qu'il ne vienne mettre fin à l'état de choses intolérable existant dans cet empire colossal.

A chaque pas que l'on fait dans ces contrées inhospitalières, on retrouve néanmoins la trace des missionnaires ; permettez-moi que je revienne et que j'insiste sur cette importante question. L'œuvre des missionnaires dans ce pays est considérable ; et lors même que l'on fait abstraction de toute croyance, de toute idée religieuse et que l'on se place simplement au point de vue humanitaire et civilisateur, c'est un devoir pour tous de les soutenir et de les admirer !

Le 24 juin nous arrivions enfin à Tatsien-Lou. Nous y étions reçus par des compatriotes, par les prêtres français de la mission du Thibet. Nous avons largement usé de leur hospitalité et c'est chez eux que nous avons repris des forces pour terminer notre voyage. Car nous voulions atteindre les possessions françaises du Tonkin pour retourner en Europe.

Pour vous donner une idée des mandarins chinois, il faut que je raconte une petite histoire que nous avons eue à Tatsien-Lou.

C'est un peu le moment de vous entretenir de la Chine, maintenant qu'on ne fait que parler des massacres d'Européens, de démonstrations navales, d'un entente entre les puissances européennes pour la protection de nos compatriotes établis dans le Céleste Empire, mais qui n'a de céleste que le nom. Je suis convaincu qu'on ne fera absolument rien, du moins

si les choses ne vont pas trop loin ; et je suis encore plus convaincu que les Chinois s'en tireront très bien.

Pour en venir à notre histoire, à notre arrivée à Tatsien-Lou nous avons appris qu'un nouveau mandarin était venu pour en remplacer un autre qui devait aller à Batang. Comme des missionnaires devaient s'y rendre aussi, nous croyions qu'une entrevue avec le mandarin partant ne pourrait jamais faire mal. On cause, on discute, et à la fin l'on convient que le 15 le mandarin partira avec les missionnaires ; mais le haut fonctionnaire, comme prix de sa gracieuseté, ne manque pas de nous demander un revolver, que nous nous empressons de lui donner. Les petits cadeaux, surtout en Chine, entretiennent l'amitié.

Nous avons oublié qu'il n'y a que la force pour réussir avec les Chinois, car voilà que, le 14, nous apprenons que le mandarin est parti sans tambour ni trompette.

J'envoie immédiatement de Deken chez le mandarin nouveau pour obtenir des explications. On laisse mon compagnon attendre le bon plaisir du gros bouton chinois et tandis que de Deken attend, il entend celui-ci qui, dans un appartement attenant, ne cesse de jurer et d'envoyer au diable tous les Européens.

La journée se passe en entretiens entre le mandarin et de Deken et entretemps on excite le peuple contre nous, on dit que nous voulons piller le trésor. Et quand de Deken revient, il est entouré par une foule menaçante, poussant des cris, gesticulant, voulant nous mettre à mort.

Le troisième jour, le mandarin vient nous faire des excuses et le quatrième jour il nous accuse de vol. C'est grâce à notre énergie que nous sommes sortis indemnes des pièges qu'on nous tendait.

Je vous raconte ceci avec quelques détails pour vous faire comprendre qu'il n'y a rien à faire avec les Chinois, sinon avec fermeté. Le droit en Chine n'existe pas.

C'est à Tatsien-Lou que nous avons complété nos collections et le 28 juillet nous sommes partis à travers le Setchuen

et le Yunnan, traversant toute la Chine méridionale, pour arriver au fleuve Rouge.

Nous avons pu constater le contraste énorme entre les habitants de la Chine et ceux du Thibet.

Au Thibet ils ont les yeux encore horizontaux, en Chine ils sont obliques. Le Thibétain est chasseur au fond de l'âme, le Chinois est cultivateur de sa nature et par ses besoins ; car on peut dire de la Chine que c'est par excellence le pays de la faim.

On y cultive tout ce qui est cultivable, on y mange tout ce qui se laisse manger et encore la Chine ne parvient pas à nourrir ses habitants. Et pourtant ce n'est pas faute au travail, car si le Chinois découvre un morceau de terre non cultivé, grand comme main, vous pouvez être sûr que le lendemain il y aura semé du riz.

Ces gens-là ont faim. Ils vivent avec parcimonie, leur cœur est tout à fait desséché et l'affection n'unit personne. Nous avons enjambé des gens, mourant de faim, et dont personne ne s'occupait.

A côté de cela ils ont des qualités extraordinaires. S'ils ne fumaient pas, on pourrait dire d'eux qu'ils n'ont pas de superflu. Malheureusement ils fument de l'opium, mais ils prétendent que c'est moins coûteux de fumer l'opium que de toujours manger, parce que les fumeurs d'opium ne mangent presque pas et se croient heureux par dessus le marché.

Recueillant des notes et des impressions ; voyant et examinant tout autour de nous ; menacés et insultés par la populace, qu'il y eût des autorités ou non — c'est à peu près la même chose ! — nous sommes arrivés au mois de septembre au Tonkin. Avec quelle joie n'avons-nous pas salué notre retour à la vie civilisée, dans cette belle position française en Extrême Orient.

Nous avons constaté que c'est un merveilleux pays, plein d'avenir, très fertile, ayant une population intelligente et

laborieuse. Ici nulle trace de cette tristesse qui est pour ainsi dire peinte sur les visages des Chinois.

Nous croyons que le Tonkin récompensera un jour la France des sacrifices énormes qu'elle s'est imposée pour cette colonie; nous y avons vu le travail considérable, achevé et continué par les missionnaires.

Nous sommes restés près d'un mois à Hanoï, nous reposant de nos fatigues, avant de reprendre la route de France, cette fois-ci par voie de mer. Un navire en partance pour Hong-Kong nous transporta de Haïphong à cette ville, où nous nous sommes embarqués pour l'Europe.

Il y avait alors quatre navires qui chargeaient à Haïphong et parmi eux trois allemands. J'aurais voulu y voir un navire belge, car pourquoi votre beau port d'Anvers n'entrerait-il pas en relations avec le Tonkin?

Vous autres, Anversois, vous avez l'esprit pratique, l'esprit d'initiative. Le Français est installateur — il ne fait que cela, car il y a des gens en France qui passent leur vie à installer tantôt l'une, tantôt l'autre chose; mais il ne savent pas exploiter. Les Français ne possèdent pas votre suite dans les idées, ce que je leur souhaite. (*Bruyantes acclamations*).

M. LE PRÉSIDENT. — Mesdames et Messieurs, vos applaudissements sont la preuve que vous vous associez de tout cœur aux remerciements que j'ai l'honneur d'adresser à l'honorable orateur, au nom de la Société royale de géographie d'Anvers.

Les deux explorateurs que nous avons au milieu de nous ont mérité vos acclamations; ils ont tenu haut et ferme le drapeau de la civilisation et ils ont continué dignement les grandes traditions des voyageurs qui les ont précédés.

A ma droite se trouve le missionnaire de la science, à ma gauche le missionnaire de la foi, ils ont travaillé la main dans la main et tous les deux ont le même droit à notre reconnaissance.

Monsieur Bonvalot, la société royale de géographie d'Anvers n'a pas de grandes récompenses à décerner; elle vous offre ce diplôme de membre d'honneur en témoignage de son admiration pour votre œuvre.

A vous, Père de Deken, qui avez courageusement suivi l'exemple de ce grand Flamand van Ruysbroeck, je voudrais vous adresser la parole en flamand en vous remettant en cette langue ce diplôme d'honneur de membre de notre société. Nous espérons, quand vous serez de retour dans ces pays lointains, que ce diplôme vous rappellera le souvenir des nombreux amis que vous avez laissés ici. (*Applaudissements*).

Le P. DE DEKEN. — Mesdames et Messieurs, je demande seulement à dire quelques mots. Je les dirais en flamand, si je ne le laissais par égard envers mon compagnon Bonvalot qui ne me comprendrait pas.

Étant missionnaire, je n'ai jamais cherché les honneurs ni les récompenses. Nous ne travaillons que pour le bon Dieu.

Si des voyageurs, des Européens viennent chez nous, ils peuvent être sûrs de l'appui des Belges.

Nous ne resterons jamais en arrière; et si nous travaillons pour la foi et le christianisme, nous sommes aussi prêts à nous sacrifier pour la civilisation et pour la science. (*Double salve d'applaudissements*).

La séance est levée à dix heures.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 15 JANVIER 1892.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal. — 2^o Correspondance. — 3^o Sociétés correspondantes. — 4^o Dépôt de mémoires : A. *Les îles Hawaïennes*, par M. H. JALHAY, vice-consul de la république de Colombie ; B. *Création d'une marine nationale*, par M. WASHINGTON SERRUYS ; C. *Bilan géographique de 1891*, par le frère ALEXIS. — 5^o Conférence sur le *Turkestan russe*, par M. G. GOURÉVITCH.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle de la milice.

Au bureau prennent place : MM. Jacq. Langlois, 1^r vice-président, P. Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, trésorier, E. Lombaerts, bibliothécaire, et G. Gourévitch.

1. Le procès-verbal de la séance du 19 novembre est lu et adopté.

2. M. le vice-président passe au dépouillement de la correspondance.

— M. le lieutenant-général Wauwermans, président, regrette qu'une indisposition l'empêche d'assister à la séance.

— Pareille lettre est adressée par M. A. Baguet, conseiller.

— M. E. Lombaerts remercie la société de sa nomination comme membre effectif, conseiller et bibliothécaire.

— MM. H. Dumeiz, le chev. Ch. de Coquiel, Grisar-van den Nest et A. de Ramaix remercient de leur nomination comme membres effectifs.

— MM. Elder, Dempster et C^{ie} à Liverpool annoncent la nomination de M. A. L. Jones comme consul de l'État Indépendant du Congo dans leur ville et font part du désir du nouveau consul de rendre service à la société dans ses relations avec le Congo.

3. Sociétés correspondantes.

— La société de géographie de Manchester annonce la mort de son président le duc de Devonshire décédé le 21 décembre dernier.

— Le nouveau directeur du bureau hydrographique du Chili fait part de sa nomination et exprime son désir de continuer les relations du bureau avec notre société.

— La société historique de l'Oneida accuse la réception du 1^r fascicule du tome XVI du *Bulletin* et annonce la prochaine arrivée d'un volume de ses publications.

4. Dépôt de mémoires.

M. Serruys a fait parvenir une notice intitulée : *Création d'une marine nationale*.

M. H. Jalhey, vice-consul de la république de Colombie, transmet un mémoire intitulé : *Les îles Hawaïennes*.

Le frère Alexis-Marie envoie une notice intitulée : *Bilan géographique de 1891*.

L'impression de ces trois notices au *Bulletin* est ordonnée.

5. La parole est donnée à M. Gourévitch pour faire sa conférence sur *le Turkestan russe*.

Après avoir décrit la ville d'Orenbourg, qui est pour ainsi dire le trait d'union entre la Russie d'Europe et celle d'Asie, l'orateur nous initie aux coutumes et aux mœurs de ces peuplades, sur le territoire desquels ont passé les grandes migrations asiatiques.

Il termine par des renseignements inédits sur le commerce et l'industrie du pays.

Des applaudissements unanimes accueillent le conférencier et la séance est levée à 10 heures.

LES ILES HAWAÏENNES.

Notice historique, géographique et statistique

par M. HENRY JALHAY, vice-consul de Colombie, membre de la
société de géographie commerciale de Paris.

Situation géographique. — L'archipel des îles Hawaïennes ou Sandwich forme dans la région nord-est du Pacifique la limite des terres océaniques; il est situé entre les 18° 50' et 22° 20' degrés de latitude nord et les 154° 53' et 160° 15' degrés de longitude ouest (méridien de Greenwich.)

Cook, qui découvrit ces îles en 1778 (ou plus exactement, les retrouva, car elles avaient déjà été relevées en 1555 par l'amiral espagnol Juan Gaetano), leur donna le nom de son chef, John Montague, comte de Sandwich, premier lord de l'Amirauté. L'archipel hawaïen se compose de douze îles, dont sept seulement sont habitées; elles décrivent un arc de cercle du nord-ouest au sud-est dans l'ordre suivant: Nihoa, ou île des Oiseaux, Kaula, Niihau, Lehua, Kauai, Oahu, Molokai, Maui, Lanai, Molokini, Kahoolawe et Hawaii, la plus méridionale et la plus considérable.

Oasis dans le désert de l'Océan, trait d'union entre les deux mondes, l'archipel hawaïen, par sa situation centrale dans le Pacifique, à distance presque égale de la Californie, des îles Aléoutiennes, du Japon, de la Chine, des îles Philippines,

de la Nouvelle-Zélande et des archipels méridionaux, a, au point de vue politique et commercial, une importance qui deviendra capitale le jour où un canal central américain mettra en communication l'océan Atlantique avec l'océan Pacifique.

Nous donnons ci-après la superficie des sept îles habitées avec leur altitude et leur population.

	Milles carrés.	Altitude en pieds anglais.	Population (en 1890).
Hawaii	4210	13,805	26,754
Maui	760	10,032	17,357
Oahu	600	4,060	31,194
Kauai	590	4,800	11,859
Molokai	270	3,500	2,632
Lanai	150	3,000	174
Niihau	97	800	. . .

Histoire. — Ainsi que nous l'avons dit plus haut, c'est au navigateur espagnol Gaetano que revient l'honneur d'avoir découvert une des îles Sandwich; il n'y a donc pas de doute que le groupe des îles ne fût connu des Espagnols plusieurs siècles avant le voyage de Cook.

Dans la mappemonde qui accompagne la relation des voyages d'Anson, publiée en 1748, les îles Sandwich sont renseignées sous leur nom espagnol (Los Monjes). En janvier 1778, le capitaine Cook reconnaît les îles de Kauai et de Niihau et paie cette découverte de sa vie.

L'effet produit en Europe par la mort du grand navigateur fut tel que, malgré la description enthousiaste qu'il avait faite dans son journal de la beauté de ces îles, aucun navire n'y aborda pendant plus de sept ans.

En 1786, La Pérouse, avec les deux frégates *La Boussole* et *l'Astrolabe*, aborde à l'île de Maui, qu'il parcourt partiellement.

En 1792, Vancouver visite les îles et distribue aux chefs des semences et du bétail.

L'histoire du royaume actuel des îles Hawaïennes date de

l'époque où un chef puissant et habile, Kaméhaméha I, réunit, après des guerres sanglantes, toutes les îles sous son sceptre (1810); jusqu'alors elles formaient autant de différents petits royaumes. Kaméhaméha I, le fondateur de la monarchie aujourd'hui régnante, se distingua autant comme administrateur que comme guerrier; il institua une magistrature, établit des taxes, favorisa l'agriculture et la pêche, eut une flottille armée, des forts garnis d'artillerie et une petite armée. Il prit à son service des ouvriers et des marins européens et américains.

Il mourut en 1819, à l'âge de 81 ans, regretté de son peuple pour lequel il avait été un second Pierre le Grand. Sous son règne, le principal article d'exportation était le bois de santal, dont il fut, en une année, exporté pour 400,000 dollars.

Il eut pour successeur son fils, Kaméhaméha II, qui favorisa puissamment le développement de la civilisation dans son royaume, abolit le *tabu* et protégea les missionnaires protestants et catholiques; ainsi que son père l'avait fait, ce prince plaça les îles Hawaïennes sous le protectorat de l'Angleterre; sous son règne, les Hawaïens embrassèrent le christianisme. Il mourut à Londres, au cours d'un voyage, le 13 juillet 1824, à l'âge de 27 ans.

Kaméhaméha II eut pour successeur son frère, né le 17 mars 1814, qui prit le nom de Kaméhaméha III. Esprit libéral, éclairé, il donna une constitution à son peuple, fit rédiger un code de lois et contribua efficacement à la prospérité de son pays. Les paroles suivantes comprises dans une proclamation adressée à son peuple, prouvent de la largeur de ses vues: « It is my anxious desire so to govern my subjects, as » that no one can expect to benefit himself by any political » change. With that view, I voluntarily and freely granted » the constitution of 1840, and I am ready to grant another » now for the good of my people. »

Sous le règne de ce prince, la France et l'Angleterre, de commun accord, reconnurent l'indépendance du royaume d'Hawaï (28 novembre 1843). Cet événement avait été précédé

d'un autre d'une importance égale, celui de la restitution par l'Angleterre des îles Sandwich à leur roi (31 juillet 1843). Kaméhaméha III, en suite d'un différend avec l'Angleterre, s'était vu obligé, pour sauver son trône, de céder les îles à sa puissante adversaire; les protestations de la France et des États-Unis en amenèrent la restitution.

Kaméhaméha III mourut le 15 décembre 1854 et, comme il n'avait pas d'enfants, il eut pour successeur son neveu Alexandre Liholiho qui régna sous le nom de Kaméhaméha IV. Homme très sympathique, esprit très cultivé et de goûts éclairés, il fut aimé de son peuple; il se distingua par de nombreuses œuvres de bienfaisance. Son règne fut court; il mourut le 30 novembre 1863, à l'âge de 30 ans.

Son frère lui succéda sous le nom de Kaméhaméha V. Ce prince se montra excellent administrateur; l'hygiène publique fut l'objet de son attention particulière, de même que le commerce qui, sous son règne, prospéra considérablement; il promulga la constitution de 1864 qui resta en vigueur pendant 23 ans; il mourut le 11 décembre 1872, sans laisser d'héritier et sans désigner son successeur. Les Chambres réunies en session extraordinaire pour nommer un roi proclamèrent roi le prince William Lunalilo, petit-fils de Kaméhaméha I, qui mourut le 3 février 1874, après un peu plus d'un an de règne, sans avoir pu donner la mesure des brillantes facultés dont il était doué; cœur généreux, il voulut que toute sa fortune fût employée à la construction et à l'entretien d'un hospice pour les vieillards et les infirmes du pays.

Le roi Lunalilo étant mort sans proclamer son héritier, les Chambres durent de nouveau procéder à l'élection d'un roi. Le chef David Kalakaua, descendant des anciens souverains de Hawaï et déjà avantageusement connu comme homme politique, fut proclamé roi à la presque unanimité des suffrages, le 13 février 1874 et couronné en grande pompe à Honolulu, le 12 février 1883; il avait épousé, en 1862, la princesse Kapiolani, issue d'une des grandes familles d'Hawaï;

il mourût, le 20 janvier 1891, à San-Francisco, à l'âge de 54 ans, au cours d'un voyage fait pour le recouvrement de sa santé. Esprit très cultivé, bon légiste, gentleman accompli, parlant l'anglais aussi couramment que sa langue maternelle, le roi Kalakaua avait beaucoup lu, beaucoup voyagé et se tenait au courant de tout ce qui se passait en Europe et en Amérique. Son ambition était de faire à son pays une place, si petite qu'elle fût, parmi les nations ; il s'était donné pour but aussi d'arrêter la dépopulation de son royaume en favorisant l'immigration étrangère ; l'ardeur qu'il mit à exécuter ce projet — couronné, du reste, de succès — amena, en 1877, une révolution et, comme conséquences, de grandes modifications dans la constitution.

En 1874, sur l'invitation du gouvernement américain, il visita les États-Unis, en vue de hâter la ratification du traité de réciprocité avec ce pays, traité conclu en 1876 et qui donna une impulsion rapide à l'industrie et au commerce hawaïens. Dans le but de rechercher les moyens pouvant le mieux contribuer à la prospérité et au développement de son pays, le roi Kalakaua fit, en 1880, un voyage autour du monde ; il rencontra partout l'accueil le plus cordial.

Écrivain de mérite, ce prince publia avec M. Roland M. Daggett, ancien ministre des États-Unis au Hawaï, un ouvrage sur les légendes des îles Hawaïennes (*Legends of Hawaï*) ; au moment de sa mort, il travaillait à un ouvrage de philosophie qui devait avoir pour titre : *Temple of Wisdom, or the Diametrical Physiography*. Le gouvernement américain fit au roi Kalakaua de splendides funérailles : l'armée, la marine, les corps de l'État y étaient représentés ; le corps embaumé fut transporté, le 22 janvier, à bord du *Charleston*, pour être ramené à Honolulu, où il arriva en rade le 29 janvier.

Le règne du roi Kalakaua occupera une place brillante dans l'histoire des îles Hawaïennes par les réformes libérales qu'il introduisit dans le gouvernement et l'essor extraordinaire

qu'il donna au commerce et à l'agriculture; la prospérité qui fut la conséquence du traité de réciprocité avec les États-Unis, qu'il aida personnellement à conclure, est un monument plus durable que le bronze.

Le roi Kalakaua a eu pour successeur sa sœur aînée, la princesse Lydia K. Liliuokalani, née le 2 septembre 1838, proclamée héritière du trône le 12 avril 1877 et régente du royaume au moment de la mort de son frère, mandat qui lui avait déjà été confié deux fois pendant les voyages du défunt roi. Elle épousa, le 16 septembre 1862, John Owen Dominis, gouverneur d'Oahu, membre du Conseil privé, décédé le 27 août 1891.

La reine Liliuokalani, femme de caractère supérieur, est très instruite, parle le français et l'anglais, possède une grande habileté des affaires politiques et a fait preuve dans l'exercice de ses fonctions de régente d'énormément de tact et d'intelligence. Pendant le séjour de son frère aux États-Unis, en 1874, elle avait à ce point gagné les cœurs des Hawaïens, qu'il y eut lieu de craindre sérieusement, qu'à son retour, le roi Kalakaua ne fût obligé d'abdiquer en sa faveur.

La reine Liliuokalani suit la politique avec le plus vif intérêt, favorise l'industrie sucrière, la pose d'un câble transatlantique et se montre, sous tous les rapports, à la hauteur de la position souveraine qu'elle occupe.

Conformément à la constitution, la reine, n'ayant pas d'enfant, a proclamé héritière du trône sa nièce Kaiulani, née le 16 octobre 1875, fille de sa défunte sœur, la princesse Likelike, et de Honor. Archibald Scott Cleghorn. La princesse Kaiulani est en ce moment en Angleterre, où elle reçoit une instruction en rapport avec la position élevée qu'elle est appelée à occuper dans l'avenir.

Organisation politique. — Suivant la constitution actuelle, copiée sur celles des États les plus civilisés, le gouvernement hawaïen est une monarchie constitutionnelle.

Le gouvernement se subdivise en pouvoir législatif, exécutif et judiciaire.

L'assemblée législative se compose de deux chambres, celle des nobles et celle des représentants. Les membres de la chambre des nobles sont nommés pour 6 ans, ceux de la chambre des représentants pour deux ans. La majorité des nobles et des ministres sont des blancs. Les propriétaires ont seuls droit de vote pour la chambre des nobles; par contre, tout citoyen sachant lire et écrire peut voter pour celle des représentants.

Réunis en corps tous les 2 ans, les 48 nobles et représentants composant ensemble les deux chambres votent les budgets, déterminent les contributions, les droits de douane, etc. Les débats se font en anglais et en hawaïen; les lois sont publiées dans les deux langues. Les représentants sont rétribués.

La reine gouverne, aidée de 4 ministres responsables: celui des affaires étrangères, qui a le rôle de premier ministre, celui des finances, celui de l'intérieur et celui de la justice.

Il existe aussi un Conseil privé dont les membres sont nommés par 30 ou 40 citoyens notables choisis par la couronne; les membres de ce conseil ont, dans certains cas, des pouvoirs très étendus. La plupart des membres du Conseil privé sont des blancs de nationalités différentes; il en est de même des ministres.

Le pouvoir judiciaire se compose d'une cour suprême composée de trois membres, dont l'un est chief-justice et chancelier.

Les tribunaux secondaires se subdivisent en tribunaux de chefs-lieux (circuits-courts) et tribunaux locaux; les juges de la cour suprême et des tribunaux de chefs-lieux sont tous des blancs, et peu d'indigènes sont magistrats.

Les lois sont généralement interprétées intelligemment et promptement appliquées.

La vie et la propriété sont dûment protégées; la liberté de la presse, de la tribune et d'association est illimitée.

Le royaume est divisé en quatre provinces: celles de Hawaï,

Mauï, Oahu et Kauaï, à la tête desquelles se trouve un gouverneur; chaque province est divisée en arrondissements et sous-arrondissements.

Il n'y a pas d'esclaves au Hawaï. Déjà en 1839, quiconque introduisait un esclave dans le pays était déchu de ses droits civils et politiques.

La force armée se compose de 250 hommes recrutés par conscription et de 250 volontaires.

La marine marchande va chaque année en augmentant en conséquence de l'extension toujours plus grande que prennent le commerce et l'industrie des îles; elle se composait en 1891 de 56 bâtiments divers d'un tonnage total de 14292 tonnes.

En 1890, la dette publique du Hawaï était de 2,599,000 dollars, y compris 947,000 dollars, montant des dépôts à la caisse d'épargne au 31 mars 1890.

La moyenne des contributions était, en 1889, de dollars 5.77 par tête.

Quant au budget, il est approximativement comme suit pour l'exercice biennal de 1890-1892.

RECETTES :

Douanes.	doll.	1,048,100
Commerce intérieur.	"	186,450
Contributions	"	796,500
Amendes, droits divers	"	110,000
Ventes de terrains	"	511,800
Encaisse au 1 ^r avril 1890 . . .	"	491,152
	doll.	3,144,002

DÉPENSES :

Liste civile.	doll.	72,800
Colonies de lépreux.	"	5,800
Chambres et Conseil privé. . . .	"	35,300
Ministère de la justice.	"	190,942
" des affaires étrangères . . .	"	217,345
A reporter	doll.	522,187

	Report	doll.	522,187
Ministère de l'intérieur	"		2,274,179
" des finances	"		751,312
" de l'attorney général. . .	"		407,054
Direction de l'instruction publique	"		264,422
" l'hygiène	"		371,991
Divers	"		182,026
Suppléments divers.	"		96,000
		doll.	4,869,171

Le royaume d'Hawaï est reconnu par toutes les grandes puissances, qui ont des agents diplomatiques ou consulaires accrédités à la cour d'Hawaï; d'un autre côté, le gouvernement hawaïen a des ambassadeurs ou des consuls dans tous les pays civilisés.

Aspect. — Le sol des îles Hawaïennes, d'origine volcanique, est montagneux et montre partout l'empreinte des nombreuses éruptions qui l'ont bouleversé pendant longtemps; assez pauvre sur les côtes, il est d'une grande fertilité au pied des montagnes et dans les vallées. Quarante pieds carrés plantés de *kalo* suffisent à nourrir un homme pendant un an; on cultive sur un seul acre jusqu'à 1000 bananiers produisant annuellement 10 tonnes de fruits. Là même où il n'y a pas de trace d'humus, dans la lave concassée, on récolte la patate, sur les terrains secs et élevés la pomme de terre d'Irlande et d'autres légumes des zones tempérées.

Ce qui est brin d'herbe ailleurs devient arbre au Hawaï ⁽¹⁾.

L'archipel hawaïen possède à la fois le plus grand volcan en activité et le plus vaste cratère éteint du globe. Le volcan le *Kilauea* se trouve dans le flanc de la montagne Mauna-Loa (île Hawaï), qui élève son dôme régulier à 4145 mètres de hauteur; le Mauna-Loa dépasse ainsi de plus de 400 mètres le pic de Teyde, dans les Canaries, cité comme le géant des mers. La circonférence du Kilauea est de plus de 16 kilomètres.

(1) MARCEL MONNIER. *Les îles Hawaï*.

(Le cratère de l'Etna a environ 5 kilomètres de tour). L'avant-dernière éruption, celle de 1855, fut terrible : la coulée eut une longueur totale de 60 milles, sur une largeur de un à trois milles ; pendant 15 mois consécutifs, elle se traîna vers le nord-est, s'arrêtant à 5 milles du chef-lieu de l'île.

Le cratère éteint d'Haleakala, dans l'île de Maui, a une longueur de sept milles et demi, sur une largeur de deux milles au point le plus étroit, et une circonférence totale de 18 à 20 milles (32 kilomètres). Sa superficie est évaluée à près de 17 milles carrés.

Climat. — Le climat des îles Hawaïennes est réputé un des plus parfaits et des plus salubres de la terre ; les médecins de San-Francisco préconisent Honolulu comme leurs confrères d'Europe recommandent Madère ; aussi les Américains ont-ils donné à l'archipel hawaïen le surnom de *Bright blossom of a summer sea*, ou de *Paradise of the Pacific*.

La température moyenne est de 21 degrés centigrades à Honolulu ; pendant 12 ans, la plus grande chaleur n'a pas dépassé 32 degrés, tandis que les plus grands froids ont été seulement de 11° 5'. Suivant M. Monnier, le climat est l'égalité même, et l'homme peut, à son choix, ou s'il lui plaît mieux, s'assurer, 365 jours durant, la fraîche température de nos automnes européens, en transportant son domicile à des altitudes où il gèle la nuit presque toute l'année.

Il n'y a point de mauvaise saison ni de localité malsaine. Les alizés soufflent pendant 9 mois, et les pluies fréquentes qui arrosent les terres sous le vent y entretiennent une végétation sans cesse en travail, une fécondation et un épanouissement perpétuels. On peut affirmer que le sol et le climat des îles Hawaïennes permettent de cultiver avec succès les plantes des tropiques, de même que les fruits et céréales des zones tempérées donnent d'excellents résultats dans les terrains élevés de Hawaï et de Maui.

Flore. — Bien que situé sous les tropiques et malgré la grande fertilité du sol, l'archipel a une flore assez pauvre ;

on compte parmi les plantes indigènes la canne à sucre, l'arbre à pain, le bananier, le cocotier, la calebasse et quelques espèces de palmiers. Quatre des plantes indigènes méritent une mention spéciale en raison de leur valeur et de leur importance.

C'est d'abord le *taro* (*Arum esculentum*), tubercule ayant la grosseur et la forme d'une betterave, qui forme la base de la nourriture des indigènes.

Le *morus popyrifera*, plante textile dont on fabriquait des vêtements.

Le *ti* (*Dracoena*), dont les feuilles servent à couvrir les maisons et les huttes. Enfin l'*Aleurites*, dont les branches pleines d'une substance oléagineuse servent à l'éclairage. On trouve aux îles Hawaïennes 150 variétés de fougères, dont 15 sont particulières aux îles. Parmi les plantes exotiques introduites au Hawaï et qui s'y sont développées avec succès, citons le caféier, le cotonnier, l'indigotier, le dattier, le tabac, le cacaoyer, la vigne, l'oranger, l'ananas, le citronnier, le figuier, le tamarinier, etc. ; parmi les légumes, les fèves, les oignons, les choux, etc.

Les forêts renferment de nombreuses et précieuses espèces de bois d'ébénisterie ; le bois de santal, autrefois si abondant, a disparu.

Le pays n'a pas de richesses minières, étant donnée l'origine volcanique du sol.

Les plantations de canne à sucre et de riz forment la principale richesse de l'archipel.

Faune. — Jusque vers la fin du siècle dernier, le chien, le cochon et la poule étaient les seuls animaux domestiques que possédassent les indigènes, et peut-être avaient-ils été introduits par des colons quelques siècles auparavant.

C'est au navigateur Vancouver que les Hawaïens doivent l'introduction dans leurs îles des races ovine, bovine et caprine ; les premiers spécimens de ces races, déclarés sacrés, se multiplièrent à ce point que, devenus légions, ils causèrent d'immenses dégâts et qu'il fallut en détruire un grand nombre.

Il y a encore aujourd'hui dans les îles d'Hawaï et de Maui des bœufs, des chèvres et des porcs qui errent à l'état sauvage et auxquels on donne la chasse. Les sarcelles, les pluviers, les faisans, les canards, les oies sauvages, etc., abondent également dans toutes les îles.

Les chevaux, dont les premiers spécimens furent débarqués en 1803, se reproduisirent aussi d'une façon extraordinaire; en 1869, il y en avait une telle pléthore qu'un écrivain disait alors que, si les neuf dixièmes des chevaux étaient détruits, il en résulterait un grand avantage pour les habitants ⁽¹⁾.

Il n'existe pas de reptiles ni d'animaux féroces ou dangereux aux îles Hawaïennes.

La pisciculture a donné d'excellents résultats près de Honolulu.

On pêche près des îles plusieurs variétés de poissons d'une chair très délicate.

Ports douaniers. — Aucun produit d'origine étrangère, à bord d'un navire étranger ou d'un navire hawaïen venant d'un port étranger, ne peut être débarqué dans aucun autre port des îles Hawaïennes que dans les ports douaniers désignés par la loi; ces ports sont ceux de Honolulu, dans l'île d'Oahu; de Lahaina et de Kahului, dans l'île de Maui; de Hilo, de Kawaihae, de Mahukona et de Kealahou, dans l'île de Hawaï; de Koloa, dans l'île de Kauai. Les navires étrangers ne visitent guère que Honolulu, Kahului, Hilo et Mahukona.

Il est entré, en 1890, dans les différents ports hawaïens, 295 navires jaugeant ensemble 230,120 tonnes, contre 269 en 1889, jaugeant 218,579 tonnes; ils se répartissent comme suit, suivant la nationalité :

	Nombre.	Tonnage.
Américains	227	150,676
Anglais	18	22,303
A reporter	245	172 979

(1) MANLEY HOPKINS. *Hawaii: the past, present and future of its island-kingdom.*

	Nombre.	Tonnage.
Report	245	172,979
Hawaïens	34	42,229
Allemands	8	6,110
Divers	8	8,802
	295	230,120 (1)

Mœurs. — Les habitants de l'archipel hawaïen appartiennent à la race polynésienne dont les signes distinctifs sont : figure large, yeux brillants et noirs, nez large, cheveux noirs et ondulés, peau d'un brun olivâtre, taille robuste au-dessus de la moyenne ; cette race est poétique, supérieurement douée pour les arts, héroïque, affectueuse, douce, gaie et hospitalière. Les Hawaïens imitent aisément et copient volontiers les mœurs, les habitudes, le luxe et les manières de se vêtir des étrangers ; ils sont doués de beaucoup d'imagination.

L'amiral Beechey, qui visita les îles en 1827, constata le goût du luxe chez les chefs hawaïens, qui lui parut surprenant chez une nation à peine sortie de la barbarie ; il dit que les magasins d'Honolulu renfermaient quantité de produits américains, d'articles chinois, des vins, etc. La ville comptait alors deux hôtels avec billards.

Depuis, la civilisation a fait des pas de géant dans ce petit Eden. De féroces et belliqueux, les Hawaïens sont devenus pacifiques et doux. Il n'y a pas un seul indigène, au-dessus de 7 ans, homme ou femme, qui ne sache lire, écrire et calculer. Les écoles sont nombreuses et organisées sur le modèle des établissements américains. Le jury de l'Exposition universelle de Paris de 1878 a donné au Hawaï le grand prix pour le développement de l'instruction primaire. Au 1^r janvier 1890, le Hawaï comptait 178 écoles avec 10,000 élèves et un personnel enseignant de 306 personnes. Dans les écoles de l'État, les 2/3 des enfants reçoivent l'instruction en anglais et 1/3 en langue canaque.

(1) *Handelsberichte über das In-und-Ausland.* Juillet 1891.

Le budget de l'instruction publique est pour l'exercice 1890-1892 de 264,422 dollars.

Tout électeur au Hawaï doit savoir lire et écrire.

Le pays possède tous les avantages de la civilisation moderne dans une plus large mesure que la plupart des populations européennes : service postal ⁽¹⁾, télégraphes, téléphones, chemins de fer, éclairage électrique. Bientôt les différentes îles seront reliées par un câble télégraphique, dont la pose se fait en ce moment.

Le protestantisme et le catholicisme sont les deux cultes professés par les 5/8 de la population des îles.

Nous avons été surpris, dit M. Manley Hopkins, de l'empressement avec lequel le pays s'est affranchi d'une idolâtrie séculaire et générale; c'est un fait unique dans les annales de l'histoire. Les abus de l'institution du *tabu*, la tyrannie des chefs et des prêtres, ne contribuèrent pas peu à la conversion des Hawaïens.

Le *tabu* ou *taboo* était un des principaux moyens employés par le roi et les prêtres pour maintenir leur pouvoir et leurs revenus. *Tabu* était la consécration d'un objet, d'une personne ou d'un laps de temps dans un but exclusif, et dont la violation était punie de mort ou d'amende. Il y avait des *tabus* permanents, tels que les viviers et bains royaux. Parfois tout un district, toute une île était placée sous *tabu* et dans ce cas, il y avait défense formelle d'approcher de l'île. Pendant la durée du *tabu* strict — car il était sévère ou faible — toute lumière, tout feu devaient être éteints; aucun bateau ne pouvait être mis à l'eau; aucun bain ne pouvait être pris. Personne ne pouvait être vu dehors et, pour empêcher que le cri d'un animal ne rompit le silence prescrit du *tabu*, on empêchait les porcs de grogner et les chiens d'aboyer.

Le roi et les prêtres étaient seuls affranchis du *tabu*. Les missionnaires américains qui débarquèrent aux îles en 1820

(1) Le Hawaï fait partie de l'Union postale universelle depuis le 1^{er} janvier 1882.

trouvèrent un champ tout prêt à recevoir la semence chrétienne : les lois du *tabu* étaient abolies, la caste des prêtres dissoute et le peuple fatigué de l'idolâtrie.

La langue hawaïenne ou canaque est si harmonieuse qu'elle peut être comparée plutôt au gazouillement des oiseaux qu'à la langue de mortels. L'alphabet se compose des voyelles a, e, i, o, u et des consonnes h, k, t, l, r, m, n, p et w ; des phrases entières peuvent être construites de voyelles sans addition d'une seule consonne.

Il se publie à Honolulu deux journaux en langue canaque. Le canaque est encore une des langues officielles, mais il tend à être remplacé complètement par l'anglais.

L'anglais est, du reste, l'élément dominant aux îles Hawaïennes ; les livres les plus lus sont en anglais, la majeure partie des journaux sont rédigés en anglais ; les mesures, les poids sont ceux des États-Unis et le plus grand nombre des produits commercables du marché hawaïen sont d'origine américaine.

Population. — Les géographes s'accordent à reconnaître que le capitaine Cook s'est trompé dans son évaluation de la population des îles (400,000 habitants), et que le chiffre de 200,000 habitants est celui qu'il faut accepter comme celui de l'archipel en 1778-1779. Depuis lors ce chiffre a diminué dans de telles proportions qu'il n'est pas douteux que ce qui reste de la race canaque disparaisse bientôt par suite du mélange du sang avec les immigrants de toute nationalité. Suivant Élisée Reclus, ce qui prouve que la race est frappée, c'est que les femmes succombent les premières. Chaque recensement indique une diminution de la race indigène. La population canaque, qui était de 200,000 en 1790, n'était plus que de

130,313	en	1832
108,759	"	1836
84,165	"	1850
67,084	"	1860
44,098	"	1878
40,014	"	1884

37,500	en	1889
34,436	"	1890

Les causes de cette rapide dépopulation ont été successivement les guerres nombreuses et sanglantes de la première partie du règne de Kaméhaméha I, les épidémies, l'odieux usage de l'infanticide, le relâchement des mœurs et la grande disproportion des sexes ⁽¹⁾. En 1849, la petite vérole, l'influenza et la dyssenterie ravagèrent les îles et, à ces causes de dépopulation, se joignit, il y a une trentaine d'années, la lèpre qui a fait et fait encore en ce moment des milliers de victimes.

Heureusement, l'immigration est venue combler les vides occasionnés par la disparition des indigènes et remédier à la situation critique créée aux exploitations agricoles par la rareté toujours croissante de la main d'œuvre indigène; l'augmentation annuelle de la population est de plusieurs milliers. (Les arrivées de 1883 à 1886 ont été de 27,983, les départs de 12,470, soit un surplus de 15,513).

L'excédant en faveur des arrivées était en 1886, de 1627; en 1888, de 2642; en 1889, de 1358 et de 2532 en 1890.

Jusqu'à une époque assez récente, les Chinois avaient principalement contribué au repeuplement des îles Hawaïennes; depuis, des règlements ont strictement prohibé leur immigration. Après les Célestes, les Portugais venus des Açores sont les plus nombreux parmi les immigrants; mais comme ceux-ci n'ont donné que d'insignifiants résultats, le gouvernement a fait appel aux Japonais; les émigrants de l'empire du Soleil Levant ont donné telle satisfaction que plusieurs milliers d'ouvriers japonais ont été engagés et ont débarqué, l'an dernier, dans les îles.

Les Japonais, de même que les Polynésiens de différentes îles, sont employés à la culture de la canne à sucre et du riz, tandis que les Chinois et les Portugais contribuent à

(1) Le recensement de 1884 accuse 51,539 individus du sexe masculin et 29,039 du sexe féminin.

créer la classe des artisans dans la capitale et dans les autres villes de l'archipel.

La population totale des îles est estimée à près de 100,000 habitants; en 1890, suivant le recensement officiel, elle était de 89,990 se décomposant comme suit :

Hawaïens	34,436
Métis	6,186
Chinois	15,301
Portugais	8,602
Américains	1,928
Hawaïens nés de parents étrangers	7,495
Anglais	1,344
Allemands	1,034
Français	70
Japonais	12,360
Norwégiens	227
Polynésiens	588
Autres nationalités	419

L'arrivée de plus de 5000 Japonais et d'autres émigrants, en 1891, porte la population des îles au 1^{er} octobre de la même année à 95,805 habitants (1).

(1) Les chiffres ci-dessous renseignant, par nationalité, les contributions payées, en 1889, par les habitants des îles Hawaïennes, indiquent à l'évidence le rôle qu'ils jouent dans la vie économique du royaume :

Américains	doll. 139,998
Hawaïens	135,416
Chinois	109,878
Anglais	67,414
Japonais	29,335
Allemands	25,748
Portugais	23,316
Nationalités diverses	6,648
	537,753

Commerce. — Le Hawaï entretient des relations commerciales importantes avec les principaux marchés des États-Unis, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Australie et de la Chine. Le commerce est entré dans une voie de prospérité progressive dont le point de départ a été, en 1876, la conclusion du traité de réciprocité avec les États-Unis. Les chiffres ci-après démontrent l'échelle ascendante qu'a suivie depuis lors le commerce des îles Hawaïennes :

		Importation.	Exportation.
1876	doll.	1,811,770	2,241,041
1877	"	2,554,356	3,676,202
1878	"	3,046,370	3,548,472
1879	"	3,742,978	3,781,718
1880	"	3,673,268	4,968,445
1881	"	4,547,979	6,855,436
1882	"	4,974,510	8,299,017
1883	"	5,624,240	8,133,344
1884	"	4,637,514	8,184,923
1885	"	3,830,545	9,069,318
1886	"	4,877,738	10,565,886
1887	"	4,943,841	9,529,447
1888	"	4,540,887	11,707,599
1889	"	5,438,791	13,874,341

L'aisance des émigrants européens semble être attestée par l'importance de leurs dépôts à la caisse d'épargne pendant l'année 1890 :

258 Portugais	ont versé ensemble	102,174	dollars.
13 Danois		7,000	"
35 Suédois et Norvégiens		13,623	"
14 Français		12,107	"
213 Allemands		121,566	"
6 Espagnols		2,395	"
8 Autrichiens		1,943	"

1890 " 6,962,201 (1) 13,282,729

Il résulte des chiffres qui précèdent que, proportionnellement à sa population, le Hawaï est, du monde entier, le pays qui exporte le plus: dans les dix dernières années, avec une population de 80,000 habitants, il a exporté pour 99 millions de dollars; pendant le même laps de temps, les importations se sont élevées à un peu plus de 50 millions, soit une différence en faveur des îles d'environ 48 1/2 millions de dollars.

Les États-Unis figurent dans le commerce général des îles Hawaïennes pour 91 0/0.

Pendant l'année 1890, les principaux articles d'exportation ont été:

Sucre	259,798,462 livres.
Riz	10,579,000 "
Bananes	97,200 bottes.
Peaux de bœuf	28,196 pièces.
Laine	374,724 livres.
Café	88,593 livres
Mélasse	74,926 gallons
Peaux de chèvre	8,661 pièces
Suif	33,876 livres
Feuilles de bétel	183 caisses
Peaux de mouton	7,565 pièces.

(1) Dans le chiffre de 6,962,201 dollars représentant la valeur des importations en 1890, les États-Unis figurent pour 75.55 %.

l'Angleterre	" 15.87 "
l'Allemagne	" 2.13 "
l'Australie et la Nouv. Zélande	" 2.05 "
la Chine et le Japon	" 3.98 "
la France	" —.11 "
la Colombie anglaise	" —.19 "
les îles du Pacifique	" —.04 "
Divers	" —.08 "

100.— %

Les principaux articles d'importation ont été :

	VALEUR.	
Bières et cidres	106,678	doll.
Bétail et volaille	157,939	"
Matériaux de construction	174,763	"
Vêtements, chapeaux, chaussures	407,295	"
Charbons et cokes	109,997	"
Porcelaines, cristaux, lampes	60,028	"
Drogues, instruments de chirurgie	61,569	"
Tissus de coton	347,734	"
" " lin	30,296	"
" " soie	30,992	"
" " laine	108,839	"
" divers	34,031	"
Merceries, articles de mode	141,809	"
Engrais	107,277	"
Poisson sec et salé	105,962	"
Farines	202,137	"
Fruits frais	12,781	"
Articles de ménage	106,976	"
Grains et produits alimentaires	372,264	"
Épiceries et conserves	594,046	"
Armes à feu, etc.	27,783	"
Poudre à canon	2,688	"
Outils, instruments aratoires	376,156	"
Fer, acier, etc.	96,952	"
Bijouterie, argent, montres	71,556	"
Cuirs	45,091	"
Bois de construction	343,521	"
Machines	532,079	"
Allumettes	13,451	"
Instruments de musique	19,994	"
Munitions pour la marine	77,577	"
Huiles (de coco, de baleine)	140,615	"
Couleurs, huile de lin, térébenthine	56,819	"

	VALEUR.	
Parfumeries, articles de toilette	20,917	doll.
Rails, wagons, etc.	114,617	"
Sellerie, voitures, etc.	135,620	"
Sacs, emballages, etc.	207,890	"
Spiritueux	118,871	"
Articles de papeterie, livres	67,382	"
Thé	24,186	"
Zinc et articles en zinc	9,301	"
Tabac et cigares	184,936	"
Vins	101,333	" (1)

La culture de la canne à sucre occupe les 5/6 des bras et absorbe aujourd'hui presque toute la spéculation ; elle s'est accrue d'une façon si prodigieuse que les îles Hawaïennes, comme pays de production du sucre, ont le pas sur d'autres colonies sucrières depuis longtemps cultivées, telles que la Réunion, la Guadeloupe, la Martinique, Natal, Saint-Domingue.

Les capitaux engagés dans la culture de la canne à sucre étaient évalués, en 1890, à 33 1/2 millions de dollars, dont 25 millions dans des entreprises américaines. Alors que les îles Hawaïennes n'exportaient que 2,562,498 livres de sucre (la mélasse non comprise) en 1861, elles en exportaient 21,760,773 en 1871 ; 93,789,483 en 1881 ; 171,350,417 en 1885 ; 242,165,835 en 1889 ; 259,798,462 en 1890 et 262,910,279 pour les neuf premiers mois de 1891.

La superficie des terrains occupés par la culture de la canne à sucre est, pour les îles de Hawaï, Maui, Oahu, Kauai et

(1) Suivant les « *Handelsberichte über das In-und-Ausland* (juillet 1891), auxquels nous empruntons ces chiffres, 3 navires allemands avec un chargement d'une valeur totale de 302,262 dollars sont venus directement d'Allemagne au Hawaï ; en 1889, ces mêmes navires n'avaient une cargaison que de 142,401 dollars.

La valeur des produits, d'origine allemande, importés au Hawaï se monte pour 1890 à 148,288 dollars, tandis qu'elle n'était, en 1889, que de 90,741 dollars.

Molokai, de 64,149 acres, dont la production pour 1889-90 était estimée à 127,440 tonnes. Certaines exploitations, telles que celle de Spreckelsville (Maui), occupent 1600 ouvriers et produisent jusqu'à 12,000 tonnes de sucre.

Le nombre d'ouvriers employés aux plantations de canne à sucre était, en mars 1891, de 19,930, alors qu'il n'était que de 15,578 en 1888. Ce chiffre de 19,930 se décompose comme suit, suivant les nationalités : Hawaïens 1854, Portugais 2470, Japonais 10,529, Chinois 4210, Océaniens 224, autres nationalités 643 (1).

Au mois de janvier 1890, la moyenne des salaires mensuels des ouvriers occupés aux plantations était :

	pour les Hawaïens de	18 à 54 dollars.
»	Portugais	19 à 47 »
»	Japonais	15 à 41 »
»	Chinois	17 à 38 »
»	Américains	20 à 94 »

La culture du riz (2), de la banane, du café, du coton, du tabac, du taro et l'élevage du bétail sont également dans une situation prospère.

Comme on le voit, les Hawaïens sont essentiellement agriculteurs, réalisant ainsi le vœu d'un de leurs rois (3).

Dans la première moitié de ce siècle, au contraire, ils avaient complètement négligé l'agriculture pour s'adonner au commerce ;

(1) *The Hawaiian annual for 1892.*
(2) On obtient deux récoltes de riz par an au Hawaï ; des plantations d'une étendue de 6175 acres ont produit, en 1891, 18,525 tonnes de riz.
(3) En 1856, Kamehameha IV disait en parlant du climat de son royaume :
" Who ever heard of winter upon our shores? When was it so cold that the labourer could not go to his field? Where among us shall we find the numberless drawbacks which in less favored countries the working classes have to contend with? They have no place in our beautiful group, which rests on the swelling bosom of the Pacific like a water-lily. With a tranquil heaven above our heads, and a sun that keeps his jealous eye upon us every day, whilst his rays are so tempered that they never wither prematurely what they have warmed into life, we ought to be agriculturists in heart as well as in practise."

ils fournissaient aux nombreux baleiniers du Pacifique la farine, les légumes et le bétail dont ils avaient besoin. Lorsque la pêche de la baleine et du cachalot cessa d'être fructueuse dans le Pacifique, force fut aux Hawaïens de revenir à la culture de la canne à sucre, du riz, à l'élève du mouton, etc.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, presque tout le commerce d'importation et d'exportation du Hawaï se trouve dans les mains des Américains, en vertu d'un traité de réciprocité commerciale conclu en 1876, renouvelé, l'an dernier, pour une période de 7 ans et qui accorde, de plus, aux États-Unis le privilège exclusif pour leurs navires d'entrer dans le port de Pearl River ⁽¹⁾

Suivant ce traité, les produits hawaïens suivants entrent en franchise aux États-Unis : arrow-root, bananes, huile de castor, peaux de bœuf et de chèvre, pulu, riz, semences, plantes, arbres, sucre non raffiné connu sous le nom de « sucre des îles Sandwich », sirop de canne à sucre, mélasse, suif, légumes secs, frais ou conservés.

Par contre, sont libres de droits au Hawaï les produits suivants d'origine américaine ; instruments aratoires, wagons, chariots pour l'agriculture, machines et pièces de machine, sonnettes, horloges sans verre ni bois, broserie, cordages, munitions pour navires, y compris le goudron, la poix, la résine et la térébenthine, colle, coutellerie, harnais, cuir et articles en cuir, briques, ciment, poterie, lanternes sans verre, cadres, robinets en cuivre, cercles en fer, tonnellerie, charbon, pétrole, huiles, savon, suif, fusils et pistolets (à moins qu'ils ne soient montés en nickel ou en ivoire) jouets en bois ou en métal, coton, laine, soie et lin et tous articles fabriqués à l'aide de ces matières, excepté les vêtements confectionnés, matelas (excepté ceux de poils), tabac, fourrures, peaux brutes et travaillées, pelleteries, chaussures, gants, chausse-pieds en fer ou en

(1) Même avec l'Europe, dit Reclus, les échanges se font surtout par la voie des États-Unis ; grâce au chemin de fer transcontinental de New-York à San-Francisco, le voyage de Paris à Honolulu ne dure que 25 jours.

cuivre, passementerie, parasols et parapluies en coton, orgues, pianos, animaux, bœuf, porc, lard, jambon, son, amidon, produits de la boulangerie, farines, grains, avoine, riz, beurre, fromage, œufs, sel, sucre, comestibles, glace, poissons, huîtres et produits de la mer, fruits, légumes secs et frais, plantes, semences, foin, portes, châssis, jalousies, bois de charpente et de construction, bois et produits en bois manufacturés (excepté les meubles), cuivre, fer, acier et articles en fer ou en acier, cloux, pointes, boulons, rivets, rochets, livres, chromos, papeterie, papier et articles en papier.

TARIF DES DOUANES.

Sont libres d'entrée au Hawaï :

Les animaux, oiseaux, abeilles destinés à l'amélioration des races, malles et leur contenu quand un certificat consulaire les accompagne, livres en hawaïen, charbon, toutes marchandises importées par les représentants diplomatiques et destinées à leur usage; les provisions importées par les navires étrangers pour leur consommation; les monnaies d'or et d'argent, tous articles destinés soit à Sa Majesté, soit au gouvernement; l'huile, les os, le poisson et tous autres produits de la mer formant la prise de navires hawaïens, effets des émigrants, tringles en fer et toles en fer de 1/8 pouce d'épaisseur et au delà; plantes et graines non destinées au commerce; phosphates pour engrais; appareils de chimie, de physique, pièces de minéralogie, géologie, etc. pour les écoles; tannin, vieux outils, cuivre.

Marchandises payant des droits :

Alcools et autres spiritueux, par gallon.	\$	10.—
Alcool certifié être employé à des usages scientifiques	"	1.—
Bières, cidres et boissons fermentées au-dessous de 18°, par dz. de quarts.	"	0.40

Bières, cidres et boissons fermentés au-dessous de 18°, par dz. de pintes	\$ 0.20
Id. id. par gallon, en cercles	" 0.15
Brandy, gin, rhum, whisky, liqueurs, amers, fruits à l'eau de vie, parfumeries et autres articles contenant de l'alcool de 30°, mais ne dépassant pas 55°, par gallon	" 3.—
Drogues et médicaments, ad valorem	" 10%
Vins: madère, sherry, porto et tous autres vins de ce genre, amers et toutes autres boissons alcooliques, produits conservés à l'alcool au-dessus de 21°, mais ne dépassant pas 30°, par gallon	" 2.—
Champagne, Moselle et Rhin mousseux, par dz. de quarts	" 3.—
Bordeaux, Rhin et autres vins légers, amers ne contenant pas 20°, par dz. de quarts	" 0.40
Id. par dz. de pintes	" 0.20
Id. par gallon en cercles	" 0.15
Fruits, confiseries, ad valorem	" 25%
Cafés provenant de tout pays avec lequel le Hawaï n'a pas de traité, par livre	" 0.06
Tous autres cafés ad valorem	" 10%
Mélasses et sirops de sucre provenant de tout pays avec lequel le Hawaï n'a pas de traité, par gallon	" 0.10
Autres, ad val.	" 10%
Riz lavé provenant d'un pays avec lequel le Hawaï n'a pas de traité, par livre 2 1/2 4, en gousse, par livre	" 0.01 1/2
Autres, ad valorem	" 10%
Sucres provenant de tout pays avec lequel le Hawaï n'a pas de traité, par livre	" 0.02 1/2
Autres. ad val.	10%
Thé.	" 10 "
Passementerie pour vêtements	" 10 "
Gants, mitaines	" 10 "

Chapeaux, casquettes.	ad val.	10 %
Linge et tous articles de lin ou de toute matière similaire	"	10 "
Articles de mode, verroterie, lacets, chapeaux de dame, boutons, corsets, cols, manchettes, fleurs artificielles, plumes de fantaisie, franges pour vêtements et l'ameublement.	"	10 "
Vêtements confectionnés de tous genres . . .	"	10 "
Dentelles et articles en dentelles	"	10 "
Rubans, non désignés ailleurs	"	10 "
Soies, satins, velours de soie et tous articles de soie	"	10 "
Munitions.	"	10 "
Métal anglais et articles en métal de fantaisie	"	10 "
Bougies	"	10 "
Voitures de tous genres.	"	10 "
Poterie, cristaux	"	10 "
Tabac (excepté celui de Chine)	"	15 "
Cigares, cigarettes.	"	25 "
Armes à feu.	"	10 "
Pièces de feu d'artifice	"	25 "
Meubles de tous genres sculptés ou capitonnés	"	10 "
Crochets, œillets, cercles en fer.	"	10 "
Montres, horloges, pièces d'horlogerie . . .	"	10 "
Bijouterie en métal, pierres ou verre . . .	"	10 "
Orfèvrerie, plaqué, métal doré	"	10 "
Allumettes de tous genres	"	10 "
Tableaux, gravures, statues, bronzes, ouvrages d'art en métal, pierre, marbre, plâtre, albâtre et imitation	"	10 "
Parfumeries (autres que celles payant des droits d'alcool), savons, poudres, brosse-rie.	"	10 "
Tuyaux et attaches	"	25 "
Cartes à jouer, jouets	"	10 "
Sur toutes les autres marchandises, quel qu'en soit le genre,		

importées au Hawaï, il sera imposé un droit ad valorem de 10 %, excepté sur les articles suivants :

Tabac de Chine, par livre	\$ 0.50
Camphre en caisses	de " 1 à 2.—
Nattes chinoises, par rouleau	" 2.—
Gants en peau, par dz. de paires	" 3.—

Tout envoi de marchandises destiné au Hawaï doit être accompagné d'une facture légalisée par le consul hawaïen au port d'embarquement, sinon la valeur originale de l'envoi sera majorée de 25 %, et les droits ordinaires prélevés sur le chiffre ainsi majoré.

Nous complétons les notes qui précèdent puisées à des sources officielles et dans des ouvrages d'une compétence incontestable par la description succincte des principales îles Hawaïennes.

Hawaï.

Hawaï, la plus grande des îles Hawaïennes, a une superficie de 4210 milles carrés avec une population estimée, en 1890, à 26,754 habitants; elle renferme des sites d'un caractère majestueux et grandiose et de vastes champs de canne à sucre et de taro.

Le sol y est très fertile et produit, suivant l'altitude, les végétaux des tropiques et ceux des régions tempérées; les terres montent en pente douce jusqu'aux forêts vierges, pleines d'essences propres à l'ébénisterie et que dominant les deux pics les plus élevés de la Polynésie: le Mauna-Kea, qui élève sa cime neigeuse à 13,805 pieds et le Mauna-Loa à 13,600 pieds.

Hilo, sur la côte nord-est, au bord d'une baie largement ouverte vers l'alizé du nord, est le chef-lieu d'Hawaï et la résidence d'un gouverneur et d'un shérif.

C'est dans cette île, à Kaawaloa, que le capitaine Cook fut tué par les indigènes, le 14 février 1779, en essayant d'emmener

le roi de Hawaï qu'il se proposait de garder en otage jusqu'à ce qu'on lui eût restitué un canot qui lui avait été enlevé ; un obélisque élevé par l'amirauté anglaise perpétue le souvenir du grand navigateur.

Hawaï est le berceau de Kaméhaméha I, le conquérant de l'Archipel et fondateur de la monarchie hawaïenne.

Non loin de l'endroit où mourut le capitaine Cook, se trouve le lieu de refuge (City of Refuge), un des plus curieux vestiges des temps barbares, en même temps que le temple païen le plus vaste et le mieux conservé de l'Archipel ; c'est un grand tumulus de 300 pieds de long sur 150 de large, soutenant une série de terrasses superposées. La muraille d'enceinte n'a pas moins de 8 pieds d'épaisseur à sa base. Tout criminel trouvait un asile dans ce temple et des défenseurs dans les prêtres qui l'habitaient.

L'île d'Hawaï renferme le plus grand volcan en activité du globe, le Kilauea, qui se trouve à une hauteur de 4000 pieds, dans le flanc du Mauna-Loa. De 1822 à 1882, on a compté six grandes éruptions. Le 20 février 1852, dit M. Monnier, le versant oriental du Kilauea se fendit à peu près à égale distance de la base et de la cime, et de la fissure s'échappa une nappe de feu qui coula pendant 20 jours et 20 nuits, desséchant les cours d'eau, comblant les vallées, incendiant les forêts sur un parcours de 35 milles, tandis que du sommet de la montagne s'élevait une colonne de feu haute de 1000 pieds, visible à 80 lieues au large. La coulée qui descendit au mois de novembre 1880, plus considérable encore, eut une longueur totale de 60 milles sur une largeur variant de 1 à 3 ; pendant 15 mois consécutifs, elle se traîna vers le sud-est et s'arrêta à 5 milles en arrière de Hilo. L'éruption d'avril 1868 ne dura que quelques jours, mais les conséquences en furent désastreuses : elle ravagea une riche contrée, la vallée de Kapapala, engloutit des villages entiers et coûta la vie à plusieurs milliers de personnes.

La circonférence du cratère du Kilauea est de dix milles

(plus de 16 kilomètres ; l'Etna a environ 5 kilomètres de tour). Sa profondeur varie de 600 à 1300 pieds anglais, suivant les époques et le mouvement des vagues.

Au sommet de la montagne dans le flanc de laquelle se trouve le Kilauea, existe un autre cratère qui parfois entre en activité et offre les phénomènes les plus grandioses d'énergie volcanique. Il y a quelques années, jaillit de ce cratère une fontaine de lave d'une hauteur de 500 pieds et d'un diamètre de 100 pieds qui, pendant six semaines, éclaira l'île entière.

Deux compagnies de bateaux à vapeur transportent, de points différents, les touristes au pied du volcan où se trouve un hôtel monté à l'européenne.

L'île d'Hawaï compte quelques lignes de chemins de fer, surtout dans les districts sucriers.

Les ports douaniers (ports of entry) de l'île sont Hilo, Kawaihae, Mahukona et Kealahou.

Maui.

L'île de Maui, séparée de l'île d'Hawaï par un canal d'une douzaine de lieues, vient en seconde ligne comme superficie (760 milles carrés); sa population était, en 1890, de 17,357 habitants. Maui compte, comme Hawaï, de très vastes plantations de canne à sucre; elle renferme deux curiosités naturelles très remarquables : la vallée d'Iao dont le caractère majestueux et pittoresque dépasse toute description, et le plus grand cratère éteint du globe, le Haleakala. Ce cratère, dont l'altitude est de 10,000 pieds, a une circonférence de 32 kilomètres et une profondeur de 2000 pieds; il présente des sites aussi grandioses que variés.

Le chef-lieu de l'île est Lahaina, port douanier dans une position excellente sur un détroit que protègent deux îles voisines; jadis cité royale, puis, dans la première moitié de ce siècle, à l'époque de la prospérité de la pêche à la baleine, station de relâche fréquentée par les baleiniers, Lahaina vit

alors jusqu'à 100 navires mouillés dans sa rade. Aujourd'hui, déchue de son ancienne splendeur, Lahaina n'est plus qu'une petite bourgade cachée dans les manguiers, les cocotiers et les tamarins, où cependant se traitent encore des affaires importantes en sucre et en raisins.

Oahu.

L'île d'Oahu, la plus peuplée de l'archipel hawaïen (31,194 hab.), a une superficie de 600 milles carrés; comme fertilité, elle ne le cède en rien à Hawaï et à Maui: on y trouve les mêmes plantations florissantes de canne à sucre, de riz, etc.

Le port douanier de l'île est Honolulu, qui est également la capitale du royaume (20,000 hab.)

M. Marcel Monnier, dans son intéressant ouvrage sur le Hawaï, — ouvrage couronné par l'Académie française, — fait d'Honolulu la charmante description suivante: « Honolulu est moins une ville qu'un immense parc, que l'on croirait entretenu avec le soin jaloux d'un propriétaire princier. Les rues, ou mieux les allées, sont nettes de tout immondice; si l'on en excepte les entrepôts et magasins avoisinant la mer, chaque maison, isolée de ses voisines, se prélassse au milieu d'un jardin, dans un épanouissement de fleurs tel qu'il n'en est guère de pareil au monde. Fleurs d'Europe, fleurs d'Asie s'y confondent pêle-mêle avec la fleur océanienne. Les roses trémières, les mimosas, les volubilis, toutes les variétés de plantes grimpantes, les innombrables familles de campanules, les géantes et les naines, se mêlent en un délicieux fouillis, s'enroulent aux troncs lisses des cocotiers et des manguiers, grimpent à l'assaut des grands acajous et des érables; dans chaque bouffée d'air se fondent les mille parfums de la forêt fleurie. En cherchant dans mes souvenirs, je ne vois rien, même parmi les plus riches combinaisons des parterres d'Europe, qui puisse donner l'idée de ce déluge de fleurs, de cet amalgame de nuances dont le regard reste ébloui et l'imagination confondue ».

Le port d'Honolulu, exploré par Brown en 1794, est devenu le centre commercial des îles et la station en titre des navires américains; il est admirablement abrité des vents réguliers par les montagnes voisines et des courants variables du large par une double ligne de récifs. Il reçoit à quai des navires calant moins de six mètres. Depuis le 15 novembre 1885, Honolulu est devenu le pivot du service régulier des malles entre Sydney, Auckland et San-Francisco; de plus, une ligne de steamers de 3000 tonnes fait le service bimensuel entre Honolulu et San-Francisco. Les quais sont fort beaux; on y trouve des entrepôts et magasins spacieux, de même qu'un « marine railway » offrant de grandes facilités pour la réparation des navires. Honolulu compte un établissement de construction de machines et de nombreux chantiers. C'est de toute la Polynésie la ville où la civilisation a fait le plus de progrès : éclairage électrique, télégraphe, téléphone, tramways, distribution d'eau, parcs et squares, églises de tous cultes, établissements d'instruction nombreux, chambre de commerce, musées, sociétés scientifiques, de sport et d'agrément, excellent service de voitures, concerts publics, service de pompiers, 15 journaux, bons hôtels, la capitale des îles Hawaïennes offre tous les agréments d'une capitale d'Europe, transplantée sous le ciel de l'Océanie.

Siège du gouvernement, Honolulu compte plusieurs édifices publics dignes d'intérêt : le palais du roi, appelé Iolani Palace, dans le style mixte italien Renaissance, a trois étages et ne manque ni de dignité, ni de grandeur; il est construit de blocs de corail blanc d'un grain très fin; il a 140 pieds de long sur 100 pieds de large et renferme environ 40 salles, il a coûté près de trois millions de francs. Le palais contient quelques bons portraits de souverains européens, une belle bibliothèque et une grande et précieuse collection de curiosités. Le parc attenant au palais a environ 10 acres d'étendue et est très bien entretenu.

A citer aussi le palais du gouvernement, l'opéra pouvant

contenir 1000 personnes ; l'hôpital de la Reine fondé par la reine Emma ; la splendide avenue des Palmiers qui conduit de l'entrée des jardins au principal corps de bâtiment est un des ornements de la ville ; la bibliothèque et la salle de lecture publiques ; le bureau de poste général. (La caisse d'épargne postale établie en 1886 tient en dépôt plus d'un million de dollars or, dont elle sert aux dépositaires un intérêt de 4 1/2 0/0) ; le mausolée royal ; la prison ; l'asile des aliénés, dont le nombre des pensionnaires de toute nationalité dépasse rarement 60 ; la cathédrale Saint-André ; les écoles royale, industrielle, etc.

Kauai.

Kauai, la plus au nord des sept îles Hawaïennes, est aussi la plus belle ; on n'y observe ni la grandeur imposante des montagnes et des gorges de Hawaï, ni les immenses plaines de Maui et d'Oahu, mais on y trouve dans les nombreuses vallées qui sillonnent l'île une végétation aussi abondante que particulière.

Sa superficie est de 590 milles carrés ; elle a pour port douanier Koloa.

Son caractère extrêmement pittoresque et enchanteur lui a valu le surmon de l'île-jardin (Garden-Island) ; sa population est de 11,859 habitants.

Molokaï.

L'île de Molokaï, d'une superficie de 270 milles carrés et d'une population de 2632 habitants, est située au nord de l'île de Maui ; elle est longue, étroite, escarpée et séparée en deux par une chaîne de montagne d'une hauteur atteignant parfois 2000 pieds et ne présentant aucun passage entre la côte sud et le versant nord. Cette île était autrefois fort peuplée ; son sol, qui est un mélange de cendres volcaniques et de lave décomposée, étant d'une grande fertilité. Aujourd'hui la population

y est très clairsemée et l'on n'y cultive plus guère qu'un peu de canne à sucre; cependant les pâturages y sont si riches et si nombreux qu'ils pourraient aisément alimenter 10,000 moutons.

L'île de Molokaï est intéressante par la colonie de lépreux qu'elle renferme. Le Hawaï, l'Éden du Pacifique, où tant d'Américains vont recouvrer la santé comme à une nouvelle fontaine de Jouvence, est éprouvé depuis une trentaine d'années par une maladie d'autant plus terrible que la science est impuissante à la combattre, la lèpre. Importé de Chine, le fléau fit des progrès si rapides, par suite de l'insouciance et du relâchement des mœurs des habitants, qu'en 1866, le gouvernement dut adopter, pour le combattre, un système brutal et impitoyable, celui de la sélection des lépreux. Une plaine de 6000 acres, d'un sol fertile, située sur la côte nord de l'île de Molokaï (1), à l'endroit dit Kalawao, fut achetée

(1) Molokaï a été le théâtre du dévouement et de l'abnégation héroïques d'un Belge, le père Damien de Veuster. Mû par la foi la plus vive et la charité la plus sublime, il alla s'établir, en mai 1873, au milieu des lépreux, dont il devint l'apôtre et le bienfaiteur. Le père de Veuster fit des miracles dans ce séjour de la mort : il améliora la condition morale des lépreux, jusqu'alors abandonnés au désespoir ou aux passions, et, grâce aux nombreux secours pécuniaires qui lui parvinrent — l'admiration universelle ayant été excitée par l'acte de charité dont il devait être le héros et le martyr — il put également porter remède aux déplorables conditions d'existence des lépreux en les aidant à construire des maisonnettes pour remplacer leurs cases, en créant des orphelinats, en distribuant de larges aumônes aux nécessiteux, en provoquant l'arrivée à Molokaï de religieuses franciscaines, admirables dans les soins à donner aux malades, en transformant, en un mot, un lieu de misère en une colonie prospère.

Préservé, comme par miracle, pendant 12 ans, de la terrible contagion, il tomba enfin victime de son admirable dévouement; atteint lui-même de la lèpre, il mourut le 15 avril 1889, après avoir passé près de 16 ans au milieu des horreurs de cette hideuse maladie: le bon pasteur avait donné sa vie pour ses brebis.

Les journaux du monde entier consacrèrent les articles les plus élogieux, les plus enthousiastes à la mémoire de celui qu'on appela désormais

pour servir de lieu d'internement aux lépreux recueillis dans les îles, le gouvernement prenant à sa charge leurs frais d'entretien. Ces malheureux sont complètement séparés du monde, d'un côté par la mer; de l'autre, par des montagnes infranchissables.

Le gouvernement adoucit leur condition autant que les circonstances le permettent; ils sont bien logés, convenablement habillés et pourvus de soins médicaux.

Les lépreux qui veulent s'adonner à l'agriculture ont la libre jouissance du sol. Le gouvernement pourvoit largement la colonie de poi, de riz, de viande de bœuf et de mouton, de lait et de linge.

La colonie compte de 3 à 400 habitations formant deux communautés, celle de Kalaupapa et celle de Kalawao, à deux milles de la première; Kalaupapa est le séjour des lépreux le moins attaqués par le fléau et d'environ 150 personnes qui n'ont pas la lèpre et qui s'y sont fixées, soit pour soigner leurs parents ou amis, soit pour cultiver leurs plantations, soit en raison de leurs emplois dans le Board of Health.

L'un et l'autre village a une église protestante et une église catholique. La colonie est également dotée d'un hôpital, sous la direction d'un médecin.

De 1866 à 1885, 3101 lépreux ont été internés à Molokaï, dont 2200 sont morts ⁽¹⁾; pendant le même laps de temps, le

avec raison, le héros de la charité, l'apôtre des lépreux de l'île de Molokaï. Nous nous contenterons de reproduire ici cet extrait de l'*Indépendance belge* du 17 mai 1889 : « Il n'y aura pas que les personnes pieuses à décerner » la palme des palmes au martyr de Molokaï. Il va recevoir des plus » incroyants l'hommage d'une admiration étonnée, que nul autre héroïsme » antique ou moderne n'aura su exciter à ce point. »

A la nouvelle de la mort du P. Damien, un comité se forma à Londres, sous la présidence de S. A. R. le prince de Galles, dans le but de perpétuer la mémoire de l'apôtre des lépreux; la première résolution votée par ce comité fut celle d'ériger une statue au P. Damien, à Molokaï, aux lieux mêmes où s'accomplit son sacrifice et où ses restes reposent.

(1) Au 27 novembre 1891, la colonie des lépreux comptait 1143 individus.

gouvernement hawaïen a dépensé pour la colonie, y compris l'achat du terrain, 613,756 dollars, soit 3,068,780 francs.

Indépendamment de la colonie de Molokaï, il a été créé à Kakaako, dans l'île d'Oahu, un hôpital où les individus supposés atteints de la lèpre sont tenus en observation. Contigu à cet hôpital, se trouve un asile ⁽¹⁾ pour recevoir 50 jeunes filles nées de parents lépreux; le but de cette fondation est de leur donner une éducation et une instruction convenables pour le cas où elles échapperaient au fléau et de leur éviter le contact des lépreux. L'hôpital et l'asile sont dirigés par des sœurs de charité de l'ordre de saint Antoine.

On jugera, par ce qui précède, des grands sacrifices que s'est imposés le gouvernement hawaïen pour arrêter, sinon pour déraciner le fléau qui décimait la population; la somme inscrite au budget de 1890-92 pour les soins à donner aux lépreux est d'environ 250,000 dollars. Le Hawaï affecte à l'hygiène publique un dixième de ses revenus; c'est certainement le seul pays au monde qui, proportionnellement à ses recettes, inscrit pareille dépense à son budget.

Lanai.

Lanai, à l'est et au sud de l'île de Maui, a une superficie de 150 milles carrés; l'élevage de la race ovine est la seule exploitation de l'île, qui est affermée entièrement à la même personne.

Cette île était autrefois sacrée et renfermait un lieu de refuge. Dans la mythologie hawaïenne, Lanai était le séjour des dieux de l'air et de l'eau; c'est le théâtre de la majeure partie des légendes indigènes.

Niihau.

De même que l'île de Lanai, la petite île de Niihau, à peu de distance de Kauai, est affermée à un grand éleveur de

(1) *Kapiolani Home for Leper girls.*

moutons; soigneusement gazonnée de bermuda grass, elle est divisée en parcs pour le bétail. Sa superficie est de 97 milles carrés. Le chiffre de la population de Niihau est compris dans celui de Kauai.

Molokini, Lehua, Kaula et l'île des Oiseaux sont des récifs désolés.

Kahoolawe mesure 20,000 acres de landes incultes et désertes.

L'entreprise belge au Hawaï.

Il nous a paru intéressant de résumer, sous ce titre, un chapitre du remarquable et savant ouvrage de M. Manley Hopkins ⁽¹⁾, montrant le rôle brillant que la Belgique faillit jouer, un jour, aux îles Hawaïennes.

En 1841, la maison de commerce américaine Ladd & C^o, établie à Honolulu, qui avait obtenu du gouvernement hawaïen des concessions et des privilèges d'une valeur considérable, se trouvait à la veille de déposer son bilan ⁽²⁾. En présence de cette situation critique, un des associés de la maison, M. Brinsmade, consul des États-Unis au Hawaï, résolut d'aller chercher en Europe les moyens de prévenir la catastrophe de la faillite; il partit porteur de pleins pouvoirs pour traiter de la vente de terrains, de concessions et de leur affermage, à de certaines conditions, suivant un contrat passé entre le roi et la maison Ladd & C^o; mais, en réalité le but de Brinsmade était de chercher preneur pour ses propres concessions et privilèges. Heureusement pour le Hawaï, que menaçait le sort des Indes anglaises, le contrat avec Brinsmade contenait cette clause qu'il serait lettre morte si les États-Unis, la France et l'Angleterre reconnaissaient la souveraineté des îles Hawaïennes et leur accordaient les droits d'un État indépendant.

(1) MANLEY HOPKINS. *Hawaii: the past, present and future of its island-kingdom*.

(2) En 1845, son passif était de 800,000 fr.

Brinsmade trouva en Belgique un groupe de capitalistes disposés à lui racheter ses concessions et privilèges; une société, la Compagnie belge de colonisation, fut constituée et, par acte notarié, passé à Bruxelles le 17 mai 1843, Brinsmade cédait à la compagnie l'actif et le passif de la maison Ladd & Co, y compris ses concessions, moyennant la somme de 5,335,000 fr. Les trois parties intervenant au contrat étaient le roi de Hawaï, la maison Ladd & Co et la Compagnie belge de colonisation, représentée par le comte de Hompesch et M. Jos. van der Burghen de Binckum.

La Compagnie de colonisation n'était qu'un instrument dans cette affaire; son but était d'organiser *the Royal Community of the Sandwich Islands* et de céder à cette société, quand elle serait formée, les propriétés, les droits et titres qu'elle posséderait. Quant à la *Community of the Sandwich Islands*, elle se proposait, indépendamment de sauver la maison Ladd & Co, de créer un courant d'émigration vers le Hawaï, d'exploiter les ressources des îles Hawaïennes par la fondation d'établissements agricoles, manufacturiers et commerciaux et de nouer des relations commerciales entre les îles et la Belgique. Dans ce but, il devait être constitué un premier capital de 4 millions de francs représenté par 4000 actions de 1000 frs.

La propriété acquise par la Compagnie de colonisation devait être divisée en 500 parts, dont 100 seraient données au roi de Hawaï, comme protecteur de l'entreprise. Suivant l'art. 28 des statuts, toute personne au service de la société à Hawaï recevait en toute propriété 20 hectares de terrains. Ce contrat, on le voit, aurait porté un rude coup à l'indépendance des îles et aurait graduellement placé une forte partie de la propriété dans la possession de la Compagnie belge.

Ce plan ne fut jamais exécuté, les États-Unis, la France et l'Angleterre ayant, sur ces entrefaites, reconnu l'indépendance des îles Hawaïennes. En 1844, quelques industriels gantois proposèrent de reprendre l'affaire sur les bases d'une société purement commerciale, mais ce projet avorta comme le premier.

Taux des salaires à Honolulu et aux plantations.

Ouvriers boulangers	doll. 45.—	par mois.
" forgerons	" 4.50	par jour.
" maçons	" 5.—	"
" cordonniers chinois	" 0.75	"
Commis (blancs)	" 75 à 100	par mois.
" indigènes	" 12.—	par semaine.
Ouvriers charpentiers	" 4.—	par jour.
" charrons	" 4.50	"
" chaudronniers	" 4.—	"
Charretiers blancs	" 12 —	par semaine.
" indigènes	" 9.—	"
Ouvriers tailleurs	" 18.—	"
Journaliers indigènes	" 1.50	par jour.
" chinois	" 1.—	"
Ouvriers de ferme (blancs)	" 35.—	par mois.
" " indigènes et chinois	" 16.—	"
" vitriers	" 4.—	par jour.
" laboureurs blancs	" 2.—	"
" " indigènes	" 8 à 9	par semaine.
" machinistes	" 4.—	par jour.
" mouleurs	" 4.25	"
" peintres	" 3.—	"
" laboureurs portugais aux plan-		
tations	" 26 à 30	par mois.
" selliers	" 2.50 à 4	par jour.
" des chantiers	" 2.—	"

Distance de Honolulu à

San-Francisco	2100 milles.	Auckland	3810 milles.
Melbourne	5060 "	Sydney	4484 "
Taïti	2380 "	Yokohama	3440 "
Panama	2460 "	Hong-Kong	4803 "

Heure.

Quand il est midi à Honolulu, il est

à San-Francisco	2.20 h.	à Paris	10.40 h.
à Panama	5.13 "	à Rome	11.20 "
à New-York	5.34 "	à Berlin	11.24 "
à Rio-de-Janeiro	7.38 "	à Vienne	11.36 "
à Londres	10.30 "		

Journaux de Honolulu :

Quotidiens : *Daily Pacific commercial Advertiser*. — *Daily Bulletin*. — *Ka Leo o ka Lahui* (hawaïen). — *The Hawaii Pac Aina* (haw.)

Hebdomadaires : *Hawaiian Gazette*. — *Kuokoa* (haw.) — *Elele* (haw.) — *O Luso Hawaiiano* (portugais). — *Hawaiian Chinese News*. — *Ka Oiaio*.

Mensuels : *The Paradise of the Pacific*. — *The Friend*. — *The Anglican Church Chronicle*. — *The Planters' Monthly*.

Mentionnons pour terminer le très intéressant *Hawaiian Annual* publié, depuis 18 ans, par M. Thos. G. Thrum, à l'aide de documents officiels, et auquel nous avons emprunté bon nombre de renseignements statistiques de cette notice.

La devise nationale du Hawaï est :

UA MAU KA EA O KA AINA I KA PONO

qui peut être traduite par : La justice est la clef de voûte de l'État.

LE TURKESTAN RUSSE.

Conférence faite le 15 janvier 1892 à la société royale de
géographie d'Anvers,
par M. GERMAIN GOURÉVITCH.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Si je me permets, en me rendant à l'aimable invitation de cette société distinguée, de vous présenter quelques notes sur le Turkestan russe, ce n'est pas en qualité d'un hardi voyageur, qui aurait parcouru des pays inconnus ; je ne peux pas raconter des histoires d'aventures extraordinaires arrivées au milieu des déserts et des forêts et au sommet des montagnes inhabitées ; je n'ai pas cherché Livingstone, ni trouvé Emin-Pacha.

Je suis un simple citoyen de ce grand pays — la Russie, dont le poète allemand Heine a écrit : « Quand quelqu'un me dit qu'il est de la Russie, cela me fait l'impression d'un hareng qui m'aurait raconté qu'il est de la Méditerranée ».

Je suis donc Russe, et j'ai voyagé un peu dans mon pays : j'ai fait le parcours en longitude de St.-Petersbourg jusqu'à la péninsule Tauride, — la belle Crimée (notre Italie) —, et en latitude, de Riga sur la mer Baltique jusqu'à Orenbourg sur l'Oural, aux confins de l'Europe, là où commence à travers les steppes la route vers l'Asie centrale. A Orenbourg, où j'ai passé, il y a cinq ans de cela, presque une année, j'ai commencé à m'intéresser au Turkestan russe, cette contrée nouvellement annexée à la Russie; j'ai collaboré à une description topographique et médico-statistique de la ville et du district d'Orenbourg, et depuis j'ai noué des relations commerciales avec l'Asie centrale. Mon désir avait toujours été de me rendre dans ce pays avec une caravane de chameaux, d'y faire des études et d'y chercher fortune. Mais « l'homme propose et Dieu dispose », et le bon Dieu voulut, au lieu de me laisser m'aventurer dans le cœur de l'Asie sauvage, que je vinsse à Anvers et que je continuasse mes relations avec le Turkestan d'ici même.

C'est ainsi que j'aurai l'honneur de vous donner quelques informations sur le Turkestan russe, dont le commerce m'est devenu familier par mes affaires et dont l'histoire et la situation ont toujours attiré mon attention. Je me permettrai de vous raconter quelques impressions personnelles sur Orenbourg, et puis de tracer en quelques grandes lignes un tableau du Turkestan russe aux points de vue ethnographique, politique, économique et historique.

Quand je me promenais par la seule grande rue centrale d'Orenbourg, j'arrivais toujours au fleuve Oural, qui se présente de la hauteur du bord comme un ruban d'eau d'une vingtaine de mètres de largeur et dont les eaux profondes coulent bien lentement; de l'autre côté du fleuve, c'est déjà la steppe asiatique, une steppe plate et jaune de sable. J'ai vu bien souvent arriver les caravanes, dont les chameaux, au nombre de vingt à trente, marchaient lentement et gravement, l'un derrière l'autre, le museau de l'un attaché par une ficelle à la queue

de l'autre, et formant une ligne ininterrompue. Ils apportaient les produits de l'Asie centrale et venaient, après six à huit semaines de voyage à travers les steppes, décharger leurs fardeaux directement sur wagon à la ligne de chemin de fer qui relie Orenbourg avec l'Europe occidentale. Ces caravanes sont devenues maintenant de plus en plus rares, la ligne du chemin de fer transcaspien leur faisant une concurrence insurmontable.

A Orenbourg déjà je pouvais observer des échantillons de toutes les races qui habitent l'Asie centrale. Voilà le long Kirghis, de grande taille, aux pommettes saillantes, aux yeux obliques, avec son bonnet de fourrure aux larges bords, qui tombent des deux côtés de la figure en cornes pointues, avec son air borné et soumis; il est hissé habituellement sur un chameau énorme, qui traîne parfois une toute petite voiture, et cela donne l'idée d'un gros cheval de trait attelé à une brouette. Ou bien le Kirghis monte un petit cheval des steppes, dont le simple aspect ne laisse pas deviner les qualités incomparables, l'énergie sauvage et infatigable, l'allure preste et légère.

Puis vient le Tatar, négociant actif et rusé, la tête rasée couverte du traditionnel bonnet d'astrakan; les femmes tatares, voilées, marchant discrètement et d'un pas pressé par les rues avec leurs enfants, ou assises à plusieurs, dans des voitures primitives en bois, avec un homme (de confiance, celui-là) comme cocher. Je reparlerai encore des Tatars.

Dans les marchés (bazars) d'Orenbourg on rencontre des Turcmènes (de Boukhara, du Turkestan) revêtus de larges robes de dessus en soie, (*Khalate*, mot employé chez les Russes pour désigner des robes de chambre), le turban sur la tête rasée, de beaux types d'hommes, avec beaucoup d'agilité dans les mouvements, les traits ouverts, pleins d'expression, d'indépendance et de résolution.

La nature d'Orenbourg et des alentours ne présente rien de remarquable; de grandes chaleurs pendant l'été, une sécheresse d'air extraordinaire, et en hiver, des températures très basses,

des tempêtes de neige (*bourouns*), terribles et aveuglantes. Pendant mon séjour, un de mes amis fut obligé de partir en hiver pour un village des environs, éloigné de 50 kilomètres de la ville; pendant son retour une bourrasque de neige le surprit en pleine steppe, et le pauvre homme y erra durant trois jours et trois nuits sans pouvoir trouver le chemin.

En automne, le phénomène le plus beau et le plus intéressant c'étaient les splendides couchers de soleil, pendant lesquels le ciel entier était d'une couleur orange d'or, brillante et éblouissante; on croyait voir la ville et les steppes environnantes rougir au milieu d'un immense embrasement. C'est probablement le reflet des grandes plaines de la steppe sablonneuse qui produit ce phénomène.

En étudiant l'histoire et l'état actuel de la ville et de la province d'Orenbourg, un fait saillant se présentait à mon esprit, à savoir, que lorsque la civilisation occidentale se trouve en présence des peuples nomades, des habitants des steppes, cette civilisation tue ces pauvres peuples lentement mais sûrement. De temps en temps, ce sont des coups terribles portés en une seule fois, sous la forme de famines et d'épidémies dévastatrices. Il paraît que le même fait se reproduit partout où la civilisation nouvelle vient en contact avec les races arriérées. Déjà Dickens, dans ses *Notes sur l'Amérique*, accusait les Américains d'exterminer les Indiens d'une manière impitoyable et nullement chrétienne. Évidemment, c'est à l'avenir qu'est réservée la solution satisfaisante de ce grave problème d'amener les races primitives à une civilisation plus élevée, par des moyens humains, sans les anéantir. Jusqu'à ce jour, on pouvait observer partout que quand les hommes civilisés s'approchaient des peuples sauvages, ces derniers imitaient vite leurs défauts et leurs vices, et tombaient en proie à la dégénérescence, mais ne s'initiaient que très lentement aux progrès intellectuels.

Il y a lieu de craindre qu'avant que des procédés plus humains soient mis en pratique, bien des peuples sauvages

(la plupart peut-être) ne disparaissent par suite de nos procédés barbares actuels.

Pour vous prouver dans quelles proportions effroyables la mortalité sévit parmi les populations non russes du district d'Orenbourg, je me permets de citer deux tableaux statistiques, établis par moi avec l'aide d'un docteur éminent de la ville et puisés aux archives officielles du gouvernement.

ANNÉES.	DÉCÈS		MOYENNE.	Un décès sur le nombre d'habitants.
	sur 1000 hommes.	sur 1000 femmes.		
1874	28,6	41,9	35,2	29,6
1875	54,9	67,6	61,2	16,7
1876	53,3	62,0	57,7	17,6
1877	33,7	49,8	41,7	25,0
1878	90,3	96,3	93,3	10,8
1879	60,9	62,2	61,6	16,3
1880	72,8	62,2	67,5	14,6
1881	77,6	58,0	67,8	14,3
1882	95,0	94,4	54,7	10,5
1883	96,9	83,5	90,2	11,0
Moyenne	66,40	67,75	67,05	16,64

Ce tableau montre une moyenne de la mortalité générale parmi les populations non russes de 67,09 par mille.

En comparant ce chiffre avec celui établi pour les populations russes de 47,2 par mille, nous trouvons que la mortalité des non Russes dépasse celle des Russes de 20,7 par mille; elle est donc *1 fois 1/2 plus grande*. Nous trouvons dans la même source un autre tableau dit: du décroissement naturel de la population non russe du district d'Orenbourg.

En comparant les chiffres de la mortalité et de la naissance

de la population indigène et en fixant la proportion de ces deux chiffres, nous trouvons ce décroissement naturel :

Années.	Naissances deux sexes.	Décès des deux sexes.	Accroissement ou décroissement naturel.	Décroisse- ment par 1000 habitants.
1874	179	187	—8	—1,5
1875	194	333	—139	—25,0
1876	221	313	—92	—16,6
1877	220	225	—5	—0,9
1878	231	503	—272	—50,1
1879	255	335	—80	—14,7
1880	201	370	—169	—33,1
1881	234	378	—144	—26,5
1882	258	494	—236	—45,3
1883	307	464	—157	—30,9
Moyenne	230,0	360,2	—130,2	—24,46

On le voit bien, c'est la disparition constante, la mort lente de races humaines entières !

Orenbourg ayant une forte population tatare, j'étais à même de faire quelques observations sur le caractère de ce peuple. Je pouvais étudier non seulement la classe commerciale ainsi que les artisans, dont les qualités persévérantes, actives, probes, intelligentes et rusées en même temps sont fort connues ; mais les circonstances m'ont aussi permis d'entrer en relation avec des Tatares ayant reçu une instruction bien au-dessus de l'ordinaire ; ils ne sont pas d'ailleurs rares à rencontrer en Russie dans des positions sociales élevées, en qualité d'officiers, d'employés d'État, de savants même. C'était donc chose curieuse d'entendre des hommes d'une autre race, élevés dans leur première enfance dans un milieu et des mœurs bien différents des nôtres, discuter les problèmes modernes de notre civilisation, subissant l'influence de ceux-ci et leur imprimant le caractère spécial de leur race. Ces cerveaux asiatiques sont très bien disposés pour l'analyse et l'induction philosophique et ils montrent généralement une inclination remarquable pour le

raisonnement systématique et strictement logique ; par contre, il leur manque les aptitudes pour la poésie et les belles-lettres. Ainsi ils sont bons mathématiciens et naturalistes ; mais avec la ténacité qui les distingue, ils poursuivent les conséquences d'une idée admise jusqu'au bout, sans se préoccuper des suites, sans prendre en considération certains préjugés et les inconvénients que peuvent amener ces conclusions logiques. Ils ne reculent pas non plus devant les sacrifices et parfois les privations matérielles que peut entraîner la mise en pratique de ces conclusions qu'ils ont reconnues comme justes. J'ai trouvé entre eux des adeptes fervents des théories Darwiniennes, de la philosophie positive d'Auguste Comte et de John Stuart Mill, ainsi que du socialisme révolutionnaire moderne.

En même temps ces Tatars instruits accusaient une forte tendance pour le paradoxe et les raisonnements trop étroits.

Je veux citer deux faits qui vous donneront une idée de ce caractère. Une fois mon ami N., un Tatar qui a fait des études de hautes mathématiques à l'académie de St.-Petersbourg et qui est maintenant un géographe bien érudit dans une des capitales de l'Europe, me montra chez lui un abcès bien avancé qu'il portait au cou, en me priant de lui faire une incision.

Quoique j'aie étudié la médecine, je ne pratiquais pas cette science. Je refusai donc de faire une opération si douloureuse, d'autant plus que nous n'avions pas à notre disposition les outils nécessaires, à commencer par un bon canif ou une lancette médicale ; je ne parle pas même des matériaux antiseptiques. Mais N. insista et me proposa un canif de poche à lui, une pièce bien usée, nullement propre et point tranchante. Je lui expliquais tout le danger auquel il s'exposerait en mettant en contact une plaie ouverte avec un canif malpropre. Mais il n'entendait pas raison, se moquait des douleurs et du danger, auquel il ne croyait pas du reste, ne trouvant pas la théorie antiseptique de Lister suffisamment démontrée. Devant une telle obstination je me suis fâché, et pour lui montrer les conséquences de son opiniâtreté, je me suis mis à lui taillader

le cou avec acharnement; mon Tatar cependant ne bougea pas et ne poussa pas un seul cri pendant toute l'opération. Quand j'eus fini, il me remercia avec empressement.

Une autre fois un Tatar s'efforçait de me démontrer que quand un homme veut se donner la mort, il a bien le droit de le faire et que les autres ne devraient pas l'en empêcher. Mes démonstrations, que le sentiment humain s'oppose à ce raisonnement, ne pouvaient pas le déconcerter et il ne se rendait pas à mes raisons. Ce sont là des hommes qui appliquent dans toute sa rigueur le proverbe latin : *Summum jus, summa injuria*. Excès de justice, excès d'injustice.

Je saisis cette occasion pour rectifier un proverbe fort répandu en Europe : Grattez le Russe et vous trouverez le Tatar. Ceux qui ont inventé ce proverbe ne savaient pas distinguer entre les vrais Russes, les Russes pur sang, et ceux d'origine russo-tatare mixte. Ce n'est que chez ceux-ci qu'on retrouve « le Tatar », tandis que chez le vrai Russe le type psychologique est tout autre. Il est cependant vrai que les mélanges russo-tatars sont fort fréquents et qu'il faut avoir beaucoup d'habitude pour distinguer les deux espèces; ainsi beaucoup de familles de la haute noblesse russe sont d'origine tatare, tels que les princes Meschtschersky, les comtes Mourawieff, les Abaga, les Saltykoff et autres.

Quant au commerce et à l'industrie d'Orenbourg, tous les deux sont en décadence depuis que le chemin de fer transcaspien a détourné le transit des marchandises de l'Asie centrale de cette voie. Néanmoins Orenbourg reste toujours un des principaux marchés pour les produits des nomades de la steppe, tels que la laine kirghise, une laine grossière et commune; le poil de chameau; le crin de cheval (les crinières et les queues de cheval d'Orenbourg sont fort appréciées sur les marchés européens et américains et elles se vendent aussi en grandes quantités en Belgique); le duvet de chèvre, une laine très fine et molle, servant à la fabrication manuelle des châles, qui sont fort appréciés en Russie. Il se fait aussi

un commerce considérable avec les intestins des moutons et d'autre bétail, qui s'emploient pour la confection des saucissons ; c'est par des quantités énormes que cet article est exporté d'Orenbourg sur les marchés européens et américains.

Dans le temps les nomades jetaient ces intestins comme des objets sans valeur. C'est un Allemand qui le premier a commencé à utiliser cet article, que les indigènes lui apportaient presque pour rien ; cet Allemand est devenu riche et maintenant d'autres négociants, principalement des Tatars, s'en occupent avantageusement.

D'ailleurs, comme la plupart de ces mêmes matières arrivent aussi du Turkestan, nous en reparlerons quand nous traiterons des produits de ce pays.

Les procédés commerciaux et industriels à Orenbourg ont un caractère spécial qui distingue habituellement les entreprises dans les contrées dont les richesses naturelles ne sont pas encore suffisamment connues et exploitées. On y gagne rapidement de grandes fortunes, mais on les dépense aussi vite ; on s'enthousiasme facilement pour de nouvelles sources de richesse, et on est tout aussi aisément désillusionné, désenchanté.

En voici un exemple qui se passait presque sous mes yeux. Le gouverneur du district croyait avoir trouvé une veine d'or dans les environs de la ville ; il s'empressa d'engager dans l'exploitation de cette veine tout son capital, mais à peine avait-on travaillé pendant quelques mois que, ne trouvant pas l'énorme bénéfice auquel il s'attendait, il abandonna aussi vite toute l'entreprise. Ainsi agissait un gouverneur ; des personnes moins haut placées font de même, avec une légèreté encore plus grande.

Pour en finir avec Orenbourg, je veux citer encore un fait caractéristique et qui intéresse les géographes. En faisant la connaissance du personnel administratif qui habite Orenbourg, j'appris qu'il y existe un département entier qui s'occupe de l'administration d'un district situé hors de celui d'Orenbourg et qui s'appelle *Tourgay* ; sur quelques cartes j'ai même trouvé

une ville de ce nom placée par le géographe au beau milieu de la steppe. Quand je demandai pourquoi tout ce personnel administratif (un gouverneur, un procureur et autres) n'habitait pas le chef-lieu de son district, on me répondit que la ville n'était élevée que récemment et que les bâtiments administratifs n'étaient pas encore achevés. Mais un jour un employé indiscret me révéla le secret. Le gouvernement a bien alloué les sommes nécessaires pour l'élévation d'une ville; il en existe même des plans bien détaillés, mais on n'a pas encore commencé à construire quoi que ce soit, tandis que les sommes versées se sont éclipsées. Du reste, l'administration du district de Tourgay n'a rien à gouverner faute de population, en dehors de quelques hordes nomades, qui errent dans les steppes et qui sont bien difficiles à trouver quand on en a besoin.

Maintenant nous allons aborder notre sujet principal.

Le Turkestan russe, comme terme géographique, occupe un territoire qui s'étend, du côté ouest, des monts Mougodjars (près d'Orenbourg) et du littoral sud de la mer Caspienne jusqu'à l'Ala-Taou de la Dzoungarie, le Tian-Chian et le Pamir à l'est; au sud, des monts Kopet Dag, Parapomize et Hindoukousch, jusqu'au Tarobogatai, Tchingiz-Tau et au bassin aralo-irtich au nord. C'est un territoire complètement fermé et isolé, dépourvu d'eaux coulant vers l'Océan.

La surface du Turkestan égale les deux tiers de la superficie de la Russie d'Europe et dépasse presque sept fois celle de la France.

Les provinces et les villes principales du Turkestan sont :

Taschkent, avec une population de 100,000 habitants (1880).
En 1874 elle n'avait que 86,250 habitants.

Khodjent, avec 29,000 habitants en 1879.

Ouratepe » 15,000 » »

Turkestan » 5,500 » »

et huit villes avec moins de 5000 habitants.

Puis viennent les cercles d'Amou-Daria, de Zérafshan, les provinces de Ferghana, de Sémiretchie, le territoire transcas-

pien, la province d'Oural'sk (à l'est du fleuve d'Oural), la province de Tourgay et enfin celle d'Akmolinsk.

C'est un ensemble de 2,500,000 kilomètres carrés, avec 5,500,000 habitants (1).

Mais ce n'est pas l'étendue de ce pays qui intéresse le plus ; il peut aussi être appelé avec raison une nécropole gigantesque de la race humaine ; c'est ici que, pendant les mouvements chaotiques des masses humaines qu'on appelle habituellement dans l'histoire les grandes migrations des peuples, ont eu lieu les chocs sanglants qui ont détruit des monarchies florissantes, c'est vers ce point que les grands conquérants de l'histoire dirigeaient leurs pas : Alexandre de Macédoine, Tamerlan, Pierre le Grand, Napoléon ; les deux premiers ont conquis ces pays, les deux autres ont projeté leur conquête.

A côté des grandes collisions qui ont eu lieu dans ces contrées, une culture intellectuelle florissante et bienfaisante s'y est aussi développée. C'est ici que, selon la légende, nous devons chercher le point de départ de la dispersion des races humaines sur la terre ; c'est ici que se sont succédées plusieurs civilisations qui provoquent même à cette heure notre admiration ; c'est de ce pays, de la Sogda (ou la Sogdiane), cette terre sainte de l'Orient, qu'est sortie la douce religion de Zoroastre ; enfin là, dans les vallées de Tian-Chian et de Hindoukousch, se trouvait le berceau de la civilisation aryenne, dont la suave et sereine lumière s'est répandue ensuite dans le monde entier. Le long de l'ancien Oxus (Amou-Daria) et du Iaxarte (Sir-Daria) se dirigeait pendant des siècles le commerce de l'intérieur de l'Asie vers la mer Caspienne, et même encore longtemps après la découverte de la route maritime, les marchés d'Europe continuaient à se fournir par là des produits de l'Inde.

(1) D'après le *Dictionnaire de géographie de Hachette* (Paris, 1891, mot: *Russie*), les possessions russes dans l'Asie centrale ont une superficie de 3,444,339 kilomètres carrés et une population absolue de 5,238,439 habitants, ce qui fait 1,5 habitant par kilomètre carré.

Les villes les plus peuplées sont Taschkent avec 121,410 habitants et Khokand avec 54,045 habitants.

Un intérêt non moins vif se rattache à ces pays par rapport à leur état physico-géographique.

A chaque pas nous rencontrons une foule de contrastes saillants : des montagnes considérables, qui s'élèvent jusqu'à 25,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, succédant à des plaines dont le niveau se trouve au-dessous de celui de l'Océan ; d'un côté l'humidité vivifiante dans les montagnes, de l'autre la sécheresse destructive dans les déserts ; les chaleurs torrides alternant avec des froids terribles ; la fertilité étonnante du « less » apparaît en même temps qu'une stérilité sans pareille.

Il serait bien curieux de tracer en grandes lignes l'histoire des relations de la Russie avec l'Asie centrale.

Ces relations sont fort anciennes. Les nombreuses trouvailles des pièces de monnaie asiatiques du VII^e au X^e siècle dans les provinces centrales et orientales de la Russie, spécialement dans les lieux qui ont été jadis habités par les Bulgares du Volga (au milieu et dans la partie sud de ce fleuve) et jusqu'aux bords de la mer Baltique, sont des preuves patentes de l'existence de relations commerciales fort suivies entre les Slaves et les peuples de l'Asie centrale. D'après le témoignage de Ibn Khordad Bek, écrivain arabe du milieu du IX^e siècle, les ancêtres des Russes actuels se montraient bien souvent de l'autre côté de la mer Caspienne, en partie dans le but de piller, en partie avec des intentions commerciales. L'ancien historien russe Nestor ⁽¹⁾ indique également la route par laquelle on peut parvenir au pays des Bulgares et la « Chwallisse » (Caspienne) « vers l'est jusque chez la race de Sem. » Depuis le milieu du XIII^e siècle, à nos relations commerciales avec l'Asie centrale se sont jointes les relations politiques, qui ont été le résultat de la domination pendant presque trois siècles des Tatars sur la Russie. Après la conquête de la Russie par

(1) Moine demi-légendaire du couvent de Petchersk (à Kief), qui aurait écrit une *Chronique* historique, vers la fin du XI^e siècle et au commencement du XII^e.

les hordes mongoles, les princes russes, ainsi que de simples gens du peuple, ont été forcés de faire connaissance avec les lointaines contrées qui formaient l'empire de Gengis-Khan et de ses héritiers ; ils devaient venir rendre hommage aux maîtres tatares. De cette manière les Russes ont appris les routes menant au Turkestan aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles ; l'une d'elle, celle du nord, aboutissait près du lac d'Aral ; l'autre, méridionale, passait par Astrakan, le côté oriental du Caucase et plus loin, en contournant la mer Caspienne. Ainsi, ayant appris à connaître ces pays aux temps du malheur, les Russes ont su en tirer avantage plus tard, quand ils ont secoué le joug tatar et sont devenus à leur tour les maîtres de leurs oppresseurs de jadis. Une tendance constante et tenace se manifestait depuis chez les Russes vers la frontière orientale et du sud-est.

Quand Jean le Terrible a conquis définitivement en 1552 le pays de Kazan (possession tatar), la clef de la domination des contrées du Volga et de celles de l'autre côté de ce fleuve a été remise aux mains de la Russie. Bientôt le pays tatar d'Astrakan et avec lui les hordes de Nogay et des Baskirs sont tombés sous le pouvoir russe et dès ce moment le Volga est redevenu, comme dans l'ancien temps, la route principale pour le commerce avec l'Asie centrale. Cette situation a été appréciée de suite par les étrangers (Allemands, Norwégiens, Hollandais et Flamands), qui venaient bien souvent à Moscou pour solliciter le libre passage par les pays russes pour leur commerce avec l'Extrême Orient. A la fin du XVI^e et du XVII^e siècle, les pays du haut Volga deviennent le théâtre des mouvements des Cosaques et des aventuriers de toute espèce, qui émigraient vers ces pays libres de l'est, pour échapper au despotisme atroce et au servage qui les oppressaient dans la Moscovie. Ce sont ces Cosaques qui ont conquis la Sibérie à la Russie ; pendant ces expéditions parmi les peuples nomades et sauvages des plaines de la Sibérie et des steppes transouraliennes, les Cosaques ont poussé jusqu'au Khiva, mais y ont essuyé des défaites.

Ainsi les peuples nomades des steppes de l'Asie centrale ont été en guerre permanente avec les Russes dans le courant du XVII^e et du XVIII^e siècle, mais toutes ces collisions sont caractérisées par l'absence de plans et de desseins définis et bien déterminés.

Vers le XVIII^e siècle commencent aussi les relations officielles entre la Moscovie et les princes du Turkestan, sous la forme d'ambassades, qui venaient chez ces derniers demander le libre commerce avec les Indes. Toute autre est devenue la politique moscovite avec Pierre le Grand, qui — d'après l'expression d'un écrivain russe — ayant ouvert à son pays des fenêtres sur les mers Noire et Baltique, cherchait en même temps la clef et l'entrée de tous les pays asiatiques du côté des steppes kirghizes et turcomènes.

Maintenant commencent les mouvements actifs et agressifs.

Pierre dit un jour au marin russe Soïmonoff: « D'Astrakan jusqu'au Balkh et le Badakschan il n'y a que 12 jours de marche, et là-bas dans toute la Boukharie se trouve le centre de tout le commerce oriental, et cette route ne nous sera défendue par personne. » Pierre envoya donc deux expéditions militaires, l'une du fleuve Irtych jusqu'à l'Eret (Iarkend) vers le Turkestan oriental ou chinois, sous le commandement de Boukholz, l'autre partant de la mer Caspienne au Khiva ou Turkestan d'ouest, sous la direction du prince Bekovitch-Tcherkasky. Mais malgré tous les soins que Pierre apportait dans ces expéditions, elles ont toutes les deux complètement échoué.

Le XVIII^e siècle se passa sans événements notables sur cette frontière asiatique; la Russie dirigeait ses efforts vers la Perse et la Turquie d'Europe. Mais pendant ce temps une grande ligne limitrophe, sur une étendue de 3500 verstes, s'est formée dans ces contrées et a pris le nom de ligne de Sibérie et d'Orenbourg; cette ligne est devenue plus tard la base des opérations russes contre le Turkestan. Sur l'initiative de Catherine II, de grands savants ont commencé à étudier ces

pays et c'est à la fin du XVIII^e siècle que Gmelin, Falk, Pallas, Güldenstedt, Georgi, Lepekhine, Rytschkow et d'autres ont parcouru et décrit ces contrées. En 1829 le célèbre savant allemand Alexandre de Humboldt parcourut les pays de l'Oural, l'Altaï et les steppes caspiennes, et y fit des observations de la plus haute importance. La Russie avançait toujours ses postes fortifiés et ne cessait d'envoyer des expéditions militaires et scientifiques.

C'est en 1839 qu'a eu lieu la première grande expédition militaire de Pérovsky pour Khiva, mais elle a essuyé un échec complet, comme celles envoyées par Pierre le Grand,

En 1847 les Russes fortifient déjà le bas Sir-Daria, et en 1850 ils prennent le fort Ak-Métschet, appartenant au khanate de Khokand et nommé depuis Pérovsky.

A partir de ce moment les Russes ne cessent pas d'avancer et l'une expédition suit l'autre.

En 1864 les forts Aoulie-Ata et Turkestan sont occupés par eux, et l'année suivante le fameux Tchernaeu prend Tchemkent et Tachkent; Khodjent est prise en 1866 et en 1868 le général Kaufmann s'empare de Samarkand et de la vallée fertile de Zérafshan.

Il ne se passe pas cinq ans que le général Kaufmann fait de nouveau une expédition qui finit par la soumission du khanate de Khiva.

Un soulèvement qui se produit en 1875 au khanate de Khokand sert de prétexte aux Russes pour faire main basse sur ce khanate. Maintenant il ne leur restait plus que d'éloigner de leurs frontières les incursions des Turcmènes et cette fois surgit l'expédition du général Lomakin en 1879, qui tourne en échec complet et compromet l'influence russe dans l'Asie centrale; pour réparer ce désastre, le général Skobelev entreprend la campagne de 1880-81, laquelle, menée avec une énergie remarquable, finit par l'assaut sanglant de Geok-Tépé et soumet définitivement le pays à la Russie. C'est sur l'initiative de Skobelev qu'a été commencée la construction du chemin de fer

transcaspien, achevé par le général Annenkow en 1888. Cette ligne, d'une longueur d'environ 1400 kilomètres, part du fort Mikhailowsk sur le littoral sud-est caspien pour aller, par Merw, Tchardjoui et Boukhara, aboutir à Samarkand.

A côté des entreprises militaires les reconnaissances scientifiques suivent leur cours et enrichissent la science d'études fort précieuses. Ainsi nous avons les voyages et travaux scientifiques de MM. Fedtchenko (accompagné de sa courageuse femme, M^{me} Olga Fedtchenko), Mouchketoff, Middendorff, Kouropatkine et autres. Parmi les voyageurs étrangers, il faut citer les Anglais Mourkraft, Burns et Wood, qui ont fait des explorations audacieuses et remarquables. Deux autres voyageurs anglais, Conolli et Stodart, ont été retenus comme prisonniers et exécutés d'une manière barbare à Boukhara en 1841. Il faut nommer aussi les explorations réussies des savants français Capu et Bonvalot, le même M. Bonvalot, dont nous avons eu le plaisir d'entendre ici même la brillante conférence il y a peu de temps.

Dès 1850 les savants russes prennent pour but de leurs études les montagnes de Tian-Chian. « Des trois voyageurs qui ont entrepris simultanément, et à peu près d'un commun accord, la tâche dangereuse de pénétrer dans le cœur de l'Asie, moi seul — dit un de ces savants, M. Semenow, — ai eu le bonheur d'arriver sans entraves de la Sibérie dans les fameux plateaux de la chaîne grandiose, jusqu'aux glaciers Khan Tengri et aux contrées du haut Sir-Daria. L'audacieux touriste allemand D^r Schlagintweit, qui passa des Indes anglaises au Turkestan chinois, a été exécuté en vue de la chaîne du Tian-Chian, à Kaschgar, où on lui coupa la tête. Severtzoff, qui est parti du fort Pérovsky et a atteint l'extrémité est du système Tian-Chian, n'a vu les sommets glacials de ce dernier que de Tachkent. Blessé dans une rencontre sanglante avec les Khokands, il avait été fait prisonnier et traîné en cet endroit, attaché à un lasso.

Grâce à ces travaux et à ces entreprises, le monde scienti-

fique a pu connaître à fond la situation de ces pays sous tous les rapports.

Le gouvernement russe dispose donc de tous les moyens pour développer ces pays riches et intéressants. Pour vous donner une idée de leurs ressources, je veux citer quelques chiffres et ensuite je tracerai une esquisse de la production et du commerce des principaux produits du Turkestan russe.

Le domaine agricole dans le Turkestan compte :

2,200,000 hectares de champs.

50,000,000 " " pâturages.

58,000,000 " " déserts ou terres incultes.

Le bétail dans les cinq provinces (d'après Kostenko) se chiffre à :

390,351 chameaux.

1,601,311 chevaux.

1,160,000 bœufs.

11,351,000 moutons.

Les produits principaux qui ont un intérêt pour l'exportation sont *les laines, la soie et le coton*. Les *laines* proviennent de Boukhara, de Merw et des steppes caspiennes; elles sont fort consommées en Russie même, mais elles passent en grande quantité sur les marchés européens et américains, et sont écoulées principalement dans le nord de la France, en Angleterre et dans les États-Unis. Le transport, qui se faisait naguère par les caravanes, s'effectue maintenant par le chemin de fer transcaspien, par Bakou et Batoum.

Outre cette laine, qui est fort grossière et qui s'emploie pour la fabrication des tapis ordinaires, il y a *le poil de chameau*, une laine aussi fort commune et qui a le même emploi. Le commerce des poils de chameau a subi dernièrement une grande crise. Les principaux consommateurs de ce produit étaient les fabricants anglais et américains, et l'Amérique recevait cette laine par l'entremise de l'Angleterre. C'était non seulement une entremise commerciale, mais aussi industrielle; les fabricants anglais peignaient le poil de chameau et vendaient le peigné (*tops and noils*) aux fabricants américains.

Mais depuis le Mackinley bill, qui frappait d'un droit d'entrée élevé ce fabricat anglais, toutes les usines anglaises étaient obligées de suspendre leur travail; c'est ainsi que le prix du poil de chameau a fortement baissé et que ce produit ne trouve plus qu'un placement très difficile.

Une qualité plus fine de laine de chameau est le *duvet de chameau*, appelé dans le pays *tailak*; c'est de ce duvet qu'on fabrique en Russie les fameux *baschliks* (une espèce de capuchon pour se préserver de la pluie), qui sont si répandus en Russie. Toute l'armée en est munie, mais les gens aisés en font aussi usage et on peut les voir chez les dames, faits de la laine la plus souple et très fine.

De ces laines les Turcmènes fabriquent leurs fameux feutres qui sont d'une solidité, d'une mollesse et d'un bon marché extraordinaires. Il y a aussi un *duvet de chèvre* appelé *cachemire*, qui représente une laine d'une grande souplesse; elle est employée pour la fabrication de gants et spécialement de châles, qui sont très agréables à porter, chauds et d'une finesse extraordinaire en même temps.

Depuis l'ouverture du chemin de fer transcaspien, les étrangers affluent dans l'Asie centrale, en partie comme touristes, en partie en qualité de négociants et d'industriels; ce sont principalement les peigneurs et négociants de laine du nord de la France, qui sont en relations actives avec ces pays et qui y ont fondé des factoreries et même des usines. A Roubaix, Tourcoing, Elbeuf et autres centres industriels du nord de la France, on connaît bien les laines de Boukhara et on les y travaille beaucoup.

Quant à *l'industrie de la soie*, elle a été introduite en Asie centrale de la Chine, dont les tissus de soie ont été appréciés dans l'ancien monde au delà de l'or.

Le papillon de la soie est un être bien frêle et exige des soins très attentifs. Il pond environ 500 œufs elliptiques, lesquels sont enveloppés par les Sartes du Turkestan dans des torchons propres, et qui sont conservés dans un petit sac, qu'on suspend

au plafond de la chambre des femmes. De ces œufs sortent les vers, et pour développer ces derniers, les femmes sartes les portent sur le corps pendant 10 jours. La sortie des vers est arrangée de façon qu'ils viennent au jour à l'époque de l'apparition des feuilles de mûrier, qui servent de nourriture aux vers. Une fois éclos, les vers sont retirés de leurs torchons et mis sur une tasse plate couverte d'un tissu propre; ils peuvent rester dans cette position jusqu'à l'époque de la première mue; puis on les met dans des paniers plats, garnis d'une natte propre, où les vers restent jusqu'à la troisième mue; (il y a en tout cinq mues). L'âge du ver est compté d'après le nombre des mues; après chaque mue le ver devient plus vorace; ainsi dans sa cinquième époque il mange 500 feuilles de mûrier de plus qu'à la première.

A la troisième époque de mue les vers sont placés sur des réseaux en roseau, où a lieu la formation du cocon.

La production du cocon se fait de la manière suivante. D'abord le ver se courbe en forme d'un fer à cheval, puis il commence à sécréter d'une glande spéciale une matière liquide, laquelle s'endurcissant forme un long fil brillant; ce fil entoure beaucoup de fois le corps du ver; il est ininterrompu et a la longueur d'environ 1500 mètres.

Quand les vers se sont complètement entourés dans les cocons, on les recueille et les expose pendant quelques jours au soleil, les laissant mourir faute de nourriture. Maintenant les cocons sont jetés dans l'eau chaude, où la matière, qui sert de colle pour les fils du cocon, devient molle, et ainsi les fils se laissent facilement éloigner l'un de l'autre. Arrivé à ce point, on commence à déployer le fil; à cet effet l'ouvrier défaiseur cherche d'abord à trouver et saisir les bouts de quelques cocons, puis il les attache à un cylindre en bois, qui tourne autour d'une axe horizontale.

Par le mouvement rotatif les fils entourent le cylindre et forment la soie brute (*syrez*). Pour former une livre de soie brute, il faut huit livres de cocons ou 2500 pièces de cocons,

et pour nourrir la quantité de vers nécessaire à cette production il faut avoir une plantation de vingt mûriers.

La manière de défaire le cocon joue le principal rôle dans la sériciculture. Il existe deux qualités de soie de l'Asie centrale : la première s'appelle *goul* (de Ferghana), *tchilé* à Boukhara ; la seconde qualité se compose du rebut et des cocons de qualité inférieure ; elle s'appelle *coulaba* et *sarnak*. La meilleure qualité est celle de Boukhara. Les cocons de l'Asie centrale, quoique très grands, ne sont pas d'une qualité supérieure, comme étant trop mous. Puis les vers à grands cocons vivent beaucoup plus longtemps que les autres (jusqu'à 45 jours), tandis que les vers d'Italie ne vivent que 28 jours. Plus longue est la vie des vers, moins avantageuse est leur culture, parce qu'ils demandent plus de nourriture et de soins. La sériciculture en Asie centrale, quoique beaucoup éprouvée par la maladie dangereuse nommée *pèbrine*, est néanmoins en bonne voie de développement et a un avenir bien assuré.

L'exportation de la soie de l'Asie centrale a commencé en 1858 pour la valeur de 65,000 roubles ; en 1867 elle était déjà d'environ 1 1/2 millions de roubles ; maintenant l'exportation atteint un chiffre d'au moins 10 millions de roubles.

Une grande partie est consommée par le marché et l'industrie de la Russie, une autre partie vient sur les marchés européens ; ce sont principalement les qualités inférieures. Les débouchés sont la Suisse, l'Angleterre, la France, l'Allemagne et pour de petites parties aussi la Belgique.

En ce moment les prix ont fort fléchi et des qualités qu'on vendait naguère de 6 à 7 francs se vendent maintenant à raison de 3 francs ou 3 francs et quelque chose. Le *sarnak* porte en Europe le nom anglais de *knubs* ; puis il y a le *frison*, les *frisonnettes*, dont les prix varient de 7 à 10 francs le kilogramme. Toutes ces matières servent à la fabrication de la *schappe*, le peigné, dont on fait des tissus de soie.

Je vais aborder maintenant la culture du *colon* en Turkestan, sur laquelle j'ai reçu une communication de la part d'une

maison importante à Moscou, qui a ses agences dans toute l'Asie centrale : ce sont MM. *Kamensky frères*.

En Turkestan on ne semait, jusqu'en 1880, que le coton du pays, qui est d'une qualité relativement inférieure et qui se cote à la Bourse de Moscou au prix de 6 roubles 50 jusqu'à 7 roubles le poud (16^k38).

Depuis 1881 on a commencé à semer le coton avec des semences américaines en employant de préférence l'*Upland* et le *Deakson*. Les semailles du coton américain ont maintenant complètement supplanté dans les environs de Tashkent celles du pays.

A Khokand on sème encore en partie le coton du pays, mais la quantité en diminue progressivement chaque année.

Dans toute l'Asie centrale, qui est douée du sol superbe du *less*, la semence du coton donne sur une *dessiatine* (un peu plus d'un hectare) de 16 à 20 pouds de fil pur. Les semailles se font au mois de mars ; la récolte commence aux premiers jours du septembre. Souvent pendant la récolte arrivent des froids, par suite desquels les fils deviennent jaunes et perdent en vigueur.

Le nettoyage du coton se fait dans des *gins* de construction américaine, système Pratt et Carrier, lesquels sont mis en mouvement par l'eau. Dans les dernières années on a commencé à construire des usines à vapeur ; chaque usine à 2 à 6 *gins* ; le nombre des usines s'accroît chaque année.

Le coton de l'Asie centrale est d'une très bonne qualité et ne le cède en rien aux meilleurs sortes de coton d'Orléans. Le chiffre des semailles grandit d'une année à l'autre et de 10,000 pouds seulement en 1883 il est déjà monté maintenant à un million de pouds (16,380,000 kilos).

Le coton américain est semé dans les environs de Tashkent et de Samarkand, aussi dans le district de Ferghana, aux environs des villes de Khokand, de Namangan et d'Andijan.

A Boukhara le coton américain, qui exige un arrosement

abondant, n'est pas semé par suite du manque d'eau; à Khiva ont été faits en 1891 des essais de semailles.

L'arrosage des champs cotonniers se fait par l'eau des petits fleuves des montagnes, qui est amenée à l'aide d'un réseau entier de canaux; en été, il y a une absence complète de pluie au Turkestan.

La Russie reçoit maintenant du coton étranger pour environ 80 millions de roubles, (ou 200 millions de francs), mais il y a lieu d'espérer qu'avant 10 ans on ne devra plus en importer de l'étranger.

L'Asie centrale est riche en toute *espèce de minerais*; ainsi au Turkestan il y a beaucoup de gisements de charbon, qui quoique de la qualité brune, peut jouer toutefois un rôle immense dans la production industrielle.

Le Turkestan est également si riche en minerais de plomb, dont plusieurs sont mêlés avec l'argent, qu'ils suffiraient à l'approvisionnement de la Russie entière.

Il y a aussi des gisements de *cuivre*, de *manganèse*, de *soufre* et de *lapis-lazuli*; tous ces gisements se trouvent dans le pays en amont du Zérafshan, dont les flots roulent l'or, selon l'expression du pays.

Dans le district de Ferghana il y a des sources de naphte, de la *cire de montagne* et de l'*asphalte*. Le district transcaspien est spécialement riche en *soufre*, dont les gisements magnifiques se trouvent à Koukourtli, à 30 verstes de la baie de Karabougaz. Dans le district de Krasnowodsk, contrée transcaspienne, il y a des carrières d'albâtre rose et blanc, et à 120 verstes de Krasnowodsk se trouve l'île Tcheleken, riche en *sel gemme*, en *ozokérite*, *naphte* et *terre bitumineuse*.

L'agriculture dans le Turkestan est répandue partout où l'on peut amener l'eau, la récolte étant possible seulement à l'aide de l'irrigation.

On sème le froment, l'orge, le djougara (*Sorgum cernuum*), l'avoine, le millet, les lentilles; des semences herbacées :

le trèfle; des plantes oléagineuses : le sésame. Le district dont la récolte est la plus abondante est celui de Merw.

En fait d'arbres, l'espèce la plus répandue est le *saksaoul* (*Haloxylon Ammondendron*), qu'on rencontre partout en Asie centrale. Il a un tronc courbé et est tellement dur qu'il ne peut pas être coupé; par contre il est si mince qu'on peut le casser avec la main. Puis il y a le *tamaris* et le *peuplier varifolié*. Le *saksaoul* et le *tamaris* sont employés pour le chauffage, le *peuplier* pour les constructions. Des forêts de pistachiers se rencontrent dans les régions méridionales. Le *peuplier argenté et blanc*, le *mûrier*, l'*acacia blanc* et l'*Aylantus glandulosa* sont cultivés artificiellement. Grâce au climat chaud, les meilleurs fruits peuvent mûrir dans les jardins du Turkestan et la récolte annuelle en est si grande, qu'après avoir pourvu aux besoins locaux, l'excédant des fruits pourrait être séché et exporté. Il y existe maintenant plusieurs séchoirs-modèles pour fruits.

Enfin, je veux citer encore un produit du Turkestan; c'est la *santonine*, un alcaloïde du *Semen Cynnae*, qui a un emploi bien connu dans la médecine comme vermifuge. Le Turkestan en fournit tant qu'on pourrait en pourvoir le monde entier.

La population de l'Asie centrale est très mêlée. On y voit, dit un voyageur russe, des Sartès, des Tadjiks, des Usbeks, des Kirghis, des Kouramas, des Turcmènes, des Nogais, des Kachgaris, des Afghans, des Persans, des Arabes, des Juifs, des Indous, des Tziganes ou Bohémiens, enfin des Russes. Mais trois nationalités forment l'élément prédominant; ce sont les Usbeks (ou Ouzbeks), les Tadjiks et les Sartès.

« Avant l'arrivée des Russes dans le bassin du Sir et de l'Amour », dit Reclus, « la puissance politique appartenait dans les États civilisés de la contrée à la nation des Usbeks, de race turco-tartare, comme les Kazaks et les Karakirghises, et parlant aussi une langue turque: le djagatai ou l'ouïgour. On compte maintenant un million d'Usbeks dans l'Asie centrale. Les

Uzbeks se disent les descendants des tribus nomades de la célèbre Horde d'Or, ainsi nommée, dit-on, des feuilles d'or dont on avait revêtu les pieux de la tente du khan; le mot Uzbek signifie homme libre.

« Dans le monde musulman de la contrée, les Uzbeks représentent l'élément sincère et passionné; on rencontre parmi eux moins d'indifférents, moins d'hypocrites, que parmi les autres races du Turkestan. Presque tous les brigands, mais aussi tous les « saints » du pays, sont des Uzbeks. Les Uzbeks sont restés simples et probes en comparaison des Iraniens, qui forment la masse des employés et des percepteurs d'impôts. Ceux-ci donnent à la race de leurs maîtres Uzbeks le sobriquet de « Jogoun Kallé » ou « Crânes épais ».

« Les Sartes sont de race mélangée, mais l'élément iranien prédomine chez eux. D'ailleurs le nom de Sarte est le plus souvent employé pour désigner non une nationalité spéciale, mais une classe se distinguant par ses occupations et ses mœurs.

» Les habitants sédentaires des villes et des villages, à l'exception des Tadjiks policés, sont qualifiés de Sartes, sans distinction d'origine. « Quand un hôte se présente chez toi et mange ton pain, appelle-le Tadjik; quand il sera loin, tu pourras dire que c'est un Sarte. »

» Dès que le Kirghis ou l'Uzbek nomade abandonne la vie errante pour s'établir dans une ville, s'y bâtir une maison et se livrer au commerce ou à l'industrie, ses enfants deviennent Sartes.

» Représentant par excellence la population de sang mêlé dans les contrées du versant aralo-caspien, ce sont les Sartes dont le nombre s'accroît le plus rapidement et qui ont l'avenir pour eux, malgré le mépris qui leur témoignent les hommes de race noble. Les Kirghis aiment à faire un jeu de mots sur le nom des Sartes; ils les appellent « Sari-it-ou », « Chiens jaunes ». En général, ils ressemblent beaucoup aux Juifs par la physionomie aussi bien que par le caractère; on

dit que leur nom signifie « brocanteur » ; d'autres disent qu'il a simplement le sens de citadin. Ils aiment singulièrement à manier l'argent, mais ils cherchent à s'instruire et leur esprit est beaucoup plus ouvert aux idées nouvelles que celui des Uzbeks. Le mot *Tadjik* signifie « couronné ». De race aryenne, anciennement le pouvoir leur appartenait ; au point de vue économique, il leur appartient encore, car ce sont eux les spéculateurs, les marchands, les propriétaires, et les Uzbeks travaillent dans leurs jardins et leurs vignes. A première vue, on distingue l'élégant et gracieux Tadjik du pesant Uzbek. Les Tadjiks forment l'aristocratie intellectuelle du Turkestan ».

Pour vous donner une idée de l'aspect des villes du Turkestan et de la manière de vivre de leurs habitants, je me permettrai de citer une page de la plume de notre célèbre peintre Vereschaguine, qui a beaucoup voyagé dans ces pays :

« Toutes les villes de l'Asie centrale, » dit Vereschaguine, « sont construites en boue faite avec une terre argileuse, et cette terre s'agrège si bien que les maisons sont solides et durent longtemps sous ce climat sec. A la suite des pluies persistantes, chaque logis, il est vrai, semble menacer ruine : l'un perd son toit, l'autre un de ses angles, l'eau fait son apparition dans les chambres basses, mais, la pluie passée, tout se rétablit en quelques heures. Les tremblements de terre, assez fréquents dans ce pays, font des dégâts beaucoup plus considérables : il leur arrive de détruire des rues de fond en comble.

» Le bois est si cher dans la contrée que les indigènes, même les plus riches, se ruineraient s'ils bâtissaient avec de la brique cuite au four. On a bien découvert des mines de houille, mais cette houille est loin d'être à bon marché. Quant à faire sécher la brique au soleil cela n'en vaut guère la peine, car avec les mottes d'argile on peut élever des constructions presque aussi solides. C'est pourquoi, malgré l'exemple des Russes, qui se servent de préférence de briques

sèches, les indigènes bâtiront longtemps encore comme ont bâti leurs pères.

» Les édifices publics, tels que les mosquées, les bazars, les caravansérails, sont en briques cuites au feu.

» Les maisons sartes se bâtissent avec une rapidité merveilleuse. On fait un gâchis de terre et de « samane » ou paille hachée, et l'on expose les mottes au soleil. Pendant ce temps, on fixe dans le sol la carcasse en bois de l'édifice, puis on remplit de mottes sèches les cadres de la charpente, et ces mottes, on les cimente ensemble par de la boue mêlée de brins de paille. Enfin, le toit consiste en une couche de terre supportée par un plafond de bois. Les maisons des riches ont généralement deux étages; c'est là ce qui les distingue extérieurement des maisonnettes des pauvres. Celles-ci sont de véritables chenils, très obscurs et très sales, avec des niches dans le mur, des fenêtres et des nattes sur le sol, un âtre en argile dans le coin ou au milieu de la chambre. Il n'y a ni table ni lit. En été, on peut encore vivre dans ces bouges, mais en hiver la famille a de rudes épreuves à subir : la pluie traverse le toit, le vent pénètre à travers les ais pourris, le froid fait irruption de tout côté, et le chauffage est très cher dans l'Asie centrale.

» Chez les gens aisés, l'aménagement de la maison est bien autrement confortable. A l'extérieur, sur la cour, donne une large galerie couverte, appuyée sur de jolies colonnes en bois. C'est dans cette galerie qu'on mange, qu'on travaille, qu'on bavarde et qu'on fume pendant les trois quarts de l'année. Sur la galerie s'ouvrent plusieurs portes qui donnent accès dans des chambres très propres, ornées parfois avec assez d'art et toujours d'une façon très originale; seulement, si les charmants dessins qui embellissent les murs et les plafonds ne manquent pas toujours de goût, les couleurs en sont généralement criardes. Ils représentent surtout des branches de feuillage et des bouquets de fleurs traités à la manière arabe. Le long des murs sont pratiquées des niches, qui souvent

se divisent en petits compartiments aux formes élégantes. Le plancher est couvert de feutre et de tapis : en certains endroits, il s'ouvre pour faire place à des trous plus profonds, servant aux ablutions journalières. Une autre ouverture plus grande, de figure quadrangulaire, est occupée, dans la saison froide, par le brasier à charbon. En hiver on installe au-dessus de ce brasier une espèce de table qu'on entoure de couvertures tombant sur le plancher ; de la sorte, les charbons, plus difficilement avivés par l'air, brûlent avec plus de lenteur, et l'on économise le combustible, dont le prix est fort élevé à Tachkent. Quand il fait froid, c'est autour de cette table qu'on se réunit en cercle : chaudement emmitouflé dans la robe de chambre ouatée en usage dans le Turkestan, chacun étend sa main sous la couverture, au-dessus du brasier.

« Depuis l'établissement des Russes à Tachkent, quelques riches propriétaires se sont décidés à remplacer le treillage de papier huilé qui leur servait de fenêtre par de vrais châssis munis de leurs vitres. Ces fenêtres, ai-je besoin de le dire, donnent sur la cour, et il se passera sans doute plusieurs années avant que les indigènes aient la hardiesse de prendre jour sur la rue.

« Je ne décrirai pas longuement les mosquées de Tachkent, toutes en brique, à l'exception de celles qui sont en argile. Il n'y en a aucune en pierre, ou exclusivement en bois. En général, elles se composent d'une grande salle, entourée de trois côtés par une large galerie ouverte, que supportent des colonnes en bois sculpté ou plaqué d'ornements en marbre. Le mur et le plafond de la galerie sont habituellement décorés de peintures éclatantes, quelquefois de moulures. J'ai déjà dit ailleurs que les fidèles laissent leurs chaussures dans cette galerie avant de pénétrer dans la chambre de prière.

« Les vrais croyants, pendant toute la durée de la prière, tournent leur visage vers une niche en ogive pratiquée dans la muraille. Les mosquées importantes possèdent seules une chaire à prêcher, à laquelle on parvient par un petit escalier.

Bien que les parois soient soigneusement blanchies à la chaux, les fenêtres sont tellement rares et tellement petites qu'il ne fait point clair dans les églises musulmanes de Tachkent. Des nattes, des tapis de feutre, des tissus de coton blanc sont étendus sur le sol. »

Voici comment ce même peintre décrit les marchés (bazars) de Tachkent :

« Le bazar de Tachkent est un ensemble de rues formées par des rangées de boutiques en planches ; rues étroites, tortueuses, mais délicieusement fraîches, grâce aux nattes qui sont tendues d'un bord à l'autre, de boutique à boutique, contre les rayons ardents du soleil des steppes.

» Toutes les boutiques se ressemblent. Ce sont des espèces de cages, bondées d'objets de peu de valeur ; on achèterait généralement tout un fonds de magasin pour deux cents francs à peine. Le boutiquier, qui est presque toujours d'une belle corpulence, évente perpétuellement sa marchandise ou sa personne, il chasse les mouches et bavarde toute la journée, assis, les jambes repliées sous lui. Il lance des quolibets, il boit du thé chaud, tasse sur tasse, enfin il a l'air de s'occuper de tout fors de son commerce. Puis, les clients sont rares, excepté pendant les trois jours de la semaine où le bazar est ouvert aux nomades, le dimanche, le mercredi et le vendredi. C'est grâce aux nomades, et à eux seuls, que le cours de la marchandise se maintient et que se vendent certains objets que les Européens trouveraient tout au plus bons à être jetés au feu.

» En résumé, le gain du Sarte doit être minime, et j'imagine que les habitants de l'Asie centrale n'ont tant de sympathie pour la vie du petit commerçant qu'à cause de leur paresse et de leur goût prononcé pour le bruit et les cancans.

» Aux jours de vente, les paysans des environs, les Kirghis des campements voisins, arrivent en foule dès le matin. Les citadins, à peine l'aurore a-t-elle lui, prennent aussi le chemin du bazar ; ils n'ont rien à acheter, rien à vendre, mais ils

veulent voir, se bousculer dans la foule, assister aux querelles, prendre leur petite part du bruit et des cancans. En route, on fait son tour de mosquée, on suit la prière du matin, on entend un mollah ou quelque orateur de passage qui rassemble autour de lui les allants et les venants, leur lit la vie de saints, leur fait des contes, ou leur débite un sermon.

» Je n'ai jamais rencontré de ces réunions populaires, mais on m'a assuré que les prédications, à la fois politiques et religieuses, sont toujours dirigées contre les « chiens de kafirs » (kafir=in-fidèle, chrétien dans la bouche des musulmans).

» Dans le commencement de l'après-midi, l'agitation, le va-et-vient, la presse, le bruit, deviennent tels qu'il y a peu de villes européennes offrant un spectacle semblable. On risque à chaque instant d'être renversé par un âne ou aplati par un chameau.

» Les marchands d'étoffes sont ceux qui occupent le plus de place et les rues les plus longues ; ils vendent principalement des indiennes russes et des étoffes de soie et de coton fabriquées à Khokand ou à Boukhara. Dans d'autres rues se trouvent les boutiques des cordonniers, des selliers et autres ouvriers en peaux ; dans un troisième quartier sont réunis les marchands de tapis et de feutres. Pour le dire en passant, les feutres de Tachkent, spécialement travaillés par les femmes turcomanes, sont d'une excellente qualité. Faits de pièces à nuances diverses, ils forment des dessins et sont bordés d'une garniture en crin de cheval.

» Une rue est occupée par les brodeurs en soie. La broderie en soie a atteint une grande perfection dans cette partie de l'Asie centrale, et les produits n'en sont pas chers, parce que la matière première et la main d'œuvre sont à bas prix.

» L'Européen qui voit pour la première fois travailler les brodeurs en soie ne sait ce qu'il doit le plus admirer, la beauté des couleurs et la richesse des dessins, ou le goût des ouvriers et l'agilité de leurs doigts. Cette branche artistique de l'industrie s'est beaucoup développée depuis l'arrivée des

Russes, en raison des nombreuses commandes faites par les fonctionnaires européens.

» Les ouvriers en vaisselle s'annoncent de loin par le bruit incessant des coups de marteau sur le métal. Les ustensiles en métal fabriqués à Tachkent, les théières par exemple, ne se distinguent ni par la forme, ni par les dessins; ils sont bien inférieurs aux objets provenant des ateliers de Khokand. La vaisselle en terre n'est point vulgaire, malgré sa simplicité; le plus souvent elle est ornée de petits dessins d'un bleu foncé. Quant à la porcelaine, je n'en ferai pas l'éloge, elle vient de Chine, et c'est tout dire. »

On ne doit pas s'attendre, dit un écrivain russe, à ce que la Russie trouve dans ce pays d'autres Indes; ce serait une grande faute de nourrir de telles espérances. La tâche y est plus modeste; elle est d'assurer d'abord la paix extérieure et intérieure, et d'y créer un ordre de choses qui, sans devenir un fardeau pour le budget d'État et sans laisser délapider les richesses naturelles du pays, serait un bienfait pour les peuples qui l'habitent, et développerait le plus possible ses forces productives.

Quant aux conditions politiques extérieures, ces contrées sont limitrophes de trois États considérables: la Chine, la Perse et l'Angleterre.

La Perse n'a comme frontière ouverte qu'un seul point au sud, entre Mechkhed et Seraks; le reste est formé par les montagnes assez hautes (de 6 à 9000 pieds) du Kopet Dag. Mais il n'y a pas de danger de ce côté pour les possessions russes, la Perse étant trop faible pour pouvoir affronter une lutte avec une puissance comme la Russie. Du reste la Perse a assez de causes d'être contente de la pacification de ses frontières du Turkestan par les Russes; les Turcmènes ne faisaient dans le temps que piller les sujets perses et les traîner en esclavage, et le gouvernement perse n'avait jamais assez de force pour protéger ses sujets.

Autre est la situation de la Chine: outre les frontières mal

définies du côté du Pamir, le district de Kouldcha est un point litigieux bien dangereux; se trouvant fermé du côté de la Chine par une haute montagne, ce district a été déjà une fois occupé par les Russes pendant 10 ans et quoique maintenant rétrocédé à la Chine, cette dernière suit avec un œil jaloux les mouvements des Russes, fait élever des forts, armer ses soldats. Tout cela se fait avec l'aide de ses alliés d'Europe, les ennemis de la Russie. Toutefois des collisions avec les Chinois ne sont pas imminentes.

C'est du côté de l'Afghanistan que les relations quant aux frontières sont plus tendues et bien difficiles, et ce n'est pas à cause de ce pays même, mais grâce aux intérêts anglais qui y sont engagés. Entre les fleuves Hériroud et Mourgab la frontière russe s'approche le plus de l'Hérat et comme la Russie a la tendance d'atteindre dans ces lieux les limites naturelles du bassin aralo-caspien, qui passent par le Hindoukousch et par les monts qui se trouvent au nord du Kaboul, les Anglais ne cessent pas de s'inquiéter pour leurs possessions des Indes. Dans ces conditions, un incident même bien insignifiant en apparence, qui peut surgir chaque jour, pourrait amener une collision fatale et grandiose, dont l'issue n'est point à prévoir; les intérêts opposés de ces deux parties puissantes s'entrechoqueront alors avec une véhémence en proportion avec leurs forces respectives colossales.

En fait de l'ordre intérieur, la Russie peut être fière des résultats obtenus en 10 à 15 ans. Là où un voyageur paisible ne pouvait pas passer il y a seulement quelques années sans escorte militaire, par crainte d'être assailli par des Turcmènes brigands, être capturé, dévalisé, sinon assassiné, on peut maintenant voyager avec la même sécurité qu'en Europe.

Il suffirait, pour indiquer le degré de sécurité qui règne dans le pays, de dire que ni pendant la construction, ni depuis l'exploitation du chemin de fer transcaspie (que les Turcmènes mêmes appellent les chaînes de fer qui les

attachent à la Russie), il n'y a pas eu un seul cas de détérioration criminelle du railway de la part des indigènes.

Le général Rawlinson, un des adversaires politiques de la Russie, s'exprime comme suit à propos de l'influence de la domination russe en Asie centrale depuis la conquête :

« Personne ne saurait douter que le triomphe militaire de la Russie à l'est de la Caspienne n'ait fait un bien énorme à cette contrée pendant les vingt dernières années. La traite d'esclaves exécrationnable, avec toutes les horreurs qui l'accompagnaient, a disparu ; les pillages ont pris fin ; le commerce a plus de sécurité ; l'art et l'industrie des indigènes sont protégés, et les besoins des populations attirent plus l'attention que sous les gouvernements asiatiques. »

Ce qui n'a que peu réussi jusqu'ici aux Russes, c'est la colonisation de l'intérieur du pays. Un fait instructif se présente par la colonisation en grand par les Cosaques sur les terres ayant appartenu aux Kirghis du district de Sémiretchie (7 fleuves). Ces colons ont reçu des terres de choix à raison de 100 dessiätines (1 dessiätine = 1,09 hectare) par famille, outre un secours en espèces. Eh bien, le résultat de cet essai, après 8 ans écoulés, est que sur 22,376 dessiätines enlevés aux Kirghis et donnés aux Cosaques, ceux-ci n'ont labouré que 1526 dessiätines. Puis, les Cosaques ont dévasté complètement les forêts, ont négligé les travaux d'irrigation etc. Le général Kaufmann, dans son rapport annuel à l'empereur, constate ce fait déplorable et appuie spécialement sur l'effet démoralisateur qu'exerçait cette colonisation sur les Cosaques eux-mêmes.

Les expressions naïves employées par les Kirghis du district Kaptai Matajew dans leur plainte portée contre les Cosaques en 1864, prouvent combien ils ont eu à en souffrir :

« Dans la direction du Balkhache, si on irait camper dans les sables, il n'y a pas d'herbes ; nos campements ne trouveront pas assez de place et le bétail tombera. Pour voler en l'air,

nous n'avons pas d'ailes, et pour conserver nos bêtes nous n'avons pas de place. »

Un peu plus favorable a été la colonisation par les paysans russes, mais ceux-ci ne savent pas non plus s'orienter dans les nouvelles conditions du climat et du sol, la difficulté principale étant toujours le manque d'habitude des irrigations.

Il paraît que le plus grand avenir est réservé dans ce pays aux indigènes nomades qui quittent leur ancien état et se fixent comme laboureurs. C'est un processus tout naturel, qui ne doit pas être provoqué par la force, mais seulement régularisé par les autorités russes. Ces nouveaux agriculteurs, qui sont appelés « Jguentchi », exercent leur nouveau métier non seulement avec plaisir, mais même avec beaucoup d'attention et d'intelligence ; ils savent employer de nouveaux procédés de culture des semences, mieux que les vieux agriculteurs avec leur routine.

Pour les agriculteurs indigènes, les Sartès et les Tadjiks, qui sont des cultivateurs nés, le travail du sol est une espèce de culte. Les mahométans idéalisent ce travail et la littérature populaire a même produit pour l'agriculture un catéchisme spécial, qui porte le nom de *Ressail*.

Voici quelques promesses que le *Ressail* fait aux agriculteurs :

« Le dernier soupir d'un homme qui s'est épuisé par des jeûnes, la sueur du laboureur ou du planteur des arbres, et le sang d'un martyr ont tous la même faveur devant Dieu. Dieu tient le laboureur non seulement en estime égale avec les hommes lettrés, les guerriers et les pèlerins, mais l'a placé beaucoup plus haut que ceux-ci, parce que sans laboureur ni l'homme lettré ne pourrait se vouer à l'étude du Coran, ni le guerrier partir en guerre, ni le pèlerin aller à La Mecque.

« Le Dieu vraiment grand, pour chaque grain semé par le laboureur, fait disparaître dans le livre des péchés dix péchés commis par lui, les remplaçant par dix récompenses, et élève sa place dans le paradis à dix degrés. Le grain poussant

et verdissant signifie la résurrection du laboureur pieux ; un champ verdissant implore de Dieu le pardon des péchés du semeur ».

Comme patron de l'agriculture le *Ressail* indique Adam lui-même, qui a choisi l'agriculture comme le plus noble métier. Le *Ressail* est d'une provenance très ancienne ; on le suppose du XIV^e siècle.

Avec une éducation séculaire dans d'aussi sains principes sur ce noble métier, il n'y a pas lieu de s'étonner que l'agriculture y ait atteint une perfection sans égale. Les parcelles du sol étant chez eux d'une grandeur minime, les indigènes les travaillent avec des soins infinis, en employant des procédés de culture intensive, sanctionnés par les siècles, et arrivent à des récoltes tellement abondantes que les paysans russes ne savent pas même se les imaginer.

Cependant les procédés administratifs employés jusqu'ici par les Russes n'ont pas été toujours heureux. Les Russes commencent de préférence par le côté extérieur, ils introduisent les chemins de fer, la lumière électrique, le pavage, les voitures de place, les agents de police et les autres attributs de la civilisation extérieure, ils soutiennent toute espèce d'entreprise industrielle et commerciale organisée à l'américaine ; mais ils oublient l'instruction première, ils négligent trop le côté intellectuel.

« Le vrai progrès », dit Middendorf, le célèbre académicien russe, « est le fruit d'un travail patient, infatigable et honnête, et même un tel travail ne peut faire avancer un pays qu'à la seule condition qu'il s'appuie sur une haute culture, ainsi que sur un esprit pratique. »

SÉANCE GÉNÉRALE DU 25 JANVIER 1892.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal. — 2^o Nécrologie. Hommage rendu à la mémoire de MM. ALOÏS SCHEEPERS, le CHEV. GUST. VAN HAVRE et DE QUATREFAGES. — 3^o Conférence de M. JULES CLAINE : *Un an en Malaisie*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle des États à l'hôtel de ville d'Anvers.

Au bureau prennent place MM. le général Wauwermans, président, Jacq. Langlois, vice-président, P. Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, trésorier, Edm. Lombaerts, bibliothécaire, et M. Jules Claine.

1. Le procès-verbal de la séance du 15 janvier est lu et approuvé.

2. M. le président rend hommage à la mémoire de M. Aloïs Scheepers, membre effectif, et de M. le chev. Gust. van Havre, membre-conseiller, tous les deux co-fondateurs de la société.

Il rappelle également la mémoire de M. de Quatrefages, dont l'active coopération a contribué pour une large part au congrès de géographie d'Anvers de 1871. M. de Quatrefages était membre honoraire de la société, à laquelle il a donné plus d'une marque de sympathie.

3. La parole est donnée à M. Jules Claine pour faire sa conférence sur *la Malaisie*.

Dans un langage imagé, le voyageur retrace à grands traits ses trois voyages dans l'archipel malais : le premier de Singapore dans le sud de Sumatra à Palembang et Bencoulen, y compris l'ascension du mont Dempo, haut de 3000 pieds ; le deuxième de Penang à Deli et Medan, la partie méridionale de l'Atjeh, où l'on cultive le tabac bien connu de Sumatra. La traversée par Siboga avait été déconseillée, à cause des pirates chinois qui infestaient ces parages.

Le troisième voyage, de Singapore à Kedah, s'effectua à dos d'éléphant en compagnie d'un ingénieur anglais, chargé d'étudier le tracé d'un chemin de fer entre ces deux localités.

La population malaise se trouve à des degrés de civilisation très différents. Les tailleuses d'Europe ne pourraient faire de bonnes affaires chez les dames du pays. Il y a que les jeunes filles qui portent des ornements ; elles ont au cou et aux bras des colliers et des bracelets en argent massif et bien souvent on voit le bras tout entier couvert de ces anneaux. Des boucles d'oreille du poids d'une livre ne sont pas rares. Tous ces ornements sont enlevés aux jeunes filles avant leur mariage ; la famille s'en est uniquement servie de coffre-fort. En quelques régions on pratique encore l'anthropophagie.

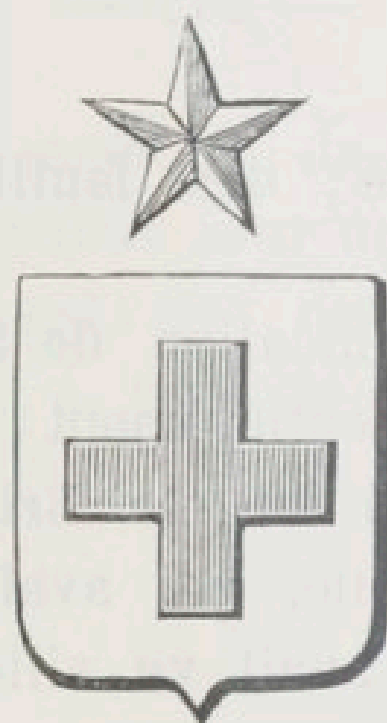
Bien dignes de remarque sont les égards dont les vieux parents sont l'objet. Afin qu'ils ne meurent pas de maladie, on les engraisse et les mange. Les Malais possèdent une

littérature assez ancienne ; des feuilles de palmier battues servent de papier.

Les détails sur la fortification de Singapore sont bien intéressants. La ville est entièrement entourée d'une enceinte fortifiée. L'architecte militaire, le Brialmont malais, ce fut un ouvrier chinois, un coolie, qui avait conçu et exécuté ces travaux d'après ce qu'il avait vu ailleurs, sans plans ni sans connaître aucune langue étrangère.

Le voyageur a rehaussé son attrayante communication par l'exhibition d'une série de vues à la lumière oxyhydrique.

La séance est levée à 10 1/2 heures.



L'AMBULANCE ANVERSOISE

DE LA

CROIX ROUGE CONGOLAISE.

L'association de la Croix Rouge Congolaise a été fondée par décret du Roi-Souverain, daté de Bruxelles le 31 décembre 1888. Elle se compose d'un Comité Directeur siégeant à Bruxelles et de sous-comités provinciaux.

Le 25 janvier 1889 un décret du Souverain désignait les premiers membres appelés à siéger au Comité Directeur constitué sous la présidence d'honneur de S. A. S. le Prince de Ligne.

Le 26 janvier, c'est-à-dire le lendemain, le Roi convoquait les membres du comité directeur en son palais de Bruxelles, dans ce même palais où, le 12 septembre 1876, se fondait l'Association internationale africaine.

En ouvrant la réunion, S. M. prononça un petit discours destiné à faire connaître le but et la portée de sa nouvelle création :

« Messieurs, — dit en substance le Roi, — permettez-moi
» tout d'abord de vous remercier de l'empressement avec lequel
» vous avez répondu à mon appel pour recevoir communica-
» tion de l'œuvre nouvelle qu'aujourd'hui nous allons instituer
» ensemble.

« Vous connaissez la grande part qu'a prise la Belgique à
» l'ouverture de l'Afrique à la civilisation. Cette entreprise
» est venue à son heure, elle était obligée. Partout les mar-
» chés regorgent, les industries éprouvent du malaise et par
» conséquent les populations souffrent. Rechercher de nou-
» veaux débouchés était donc une question qui s'imposait. Où
» les chercher, si ce n'est là où on peut en trouver encore,
» c'est-à-dire dans ce seul continent dont le cœur est resté
» fermé à la civilisation, en Afrique ?

« Aujourd'hui on tâche de tous côtés d'y pénétrer. Ces
» efforts, auxquels aucune puissance ne demeure indifférente,
» qui se poursuivent même par toutes avec une rivalité
» fiévreuse, se font dans un triple sens : politique, philanthropique
» et commercial.

« Cette grande cause de l'émancipation africaine, vous le
» savez, Messieurs, elle a déjà eu ses martyrs. Plus d'un de
» nos compatriotes figure sur le tableau d'honneur. Il est
» temps de penser aux blessés de la civilisation et d'étendre à
» ceux qui se dévouent en Afrique, les bienfaits de la Croix
» Rouge.

« J'aime à voir cette tentative partir encore de mon pays.
» Les petits pays doivent prouver en toute occasion qu'ils
» sont des membres utiles dans la grande famille des États.

« Il y a en Afrique constamment de petites guerres entre
» les indigènes et ceux-ci sont frappés par des épidémies,
» notamment par la variole et la cécité. De plus, bien des
» pionniers y souffrent du climat. La science enseigne d'ail-

» leurs que la civilisation est la récompense de nombreuses
» misères, mais en attendant qu'elle ait pris racine sur le sol
» africain, il faut songer à offrir aux santés éprouvées des
» facilités pour se refaire.

» Le but de la Croix Rouge Africaine doit être double :

» 1^o Chercher, dès que les ressources le permettront, à
» envoyer dans les diverses stations des secours médicaux,
» des objets de toute nature utiles aux blessés et aux malades
» et plus tard, lorsque cela sera possible, quelques médecins.
» Le médecin, dans les pays sauvages particulièrement, est
» un puissant agent de civilisation.

» 2^o Chercher à fonder quelque part, dans un endroit d'une
» salubrité exceptionnelle, un sanitarium où les pionniers
» affaiblis pourront retrouver non seulement leurs forces,
» mais encore en puiser de nouvelles. Cette construction, j'en
» ferai volontiers les frais.

» Dans la double voie qui vient d'être indiquée, il con-
» vient de procéder avec prudence. Les origines d'une ten-
» tative de ce genre sont forcément modestes et elles ne se
» développent sûrement qu'autant qu'elles soient conduites
» avec sagesse.

» Il est à espérer que notre association, dès que son but
» sera connu, aura avec elle le sentiment public et qu'elle
» recevra quelques dons en nature. Ces dons pourront être
» transmis dans l'Afrique centrale, où ils formeront des embryons
» de dépôts sanitaires.

» Vous constaterez donc, Messieurs, que dans deux ordres
» d'idée distincts, dès maintenant nous avons la perspective
» de résultats certains. Nous serons soutenus dans leur pour-
» suite par la conviction que non seulement nous cherchons
» à faire le bien, mais par la certitude que nos efforts ne
» seront pas stériles.

» Il fallait un centre à cet ensemble de dispositions chari-
» tables et philanthropiques. Je vous remercie, Messieurs, et
» chaleureusement, d'avoir bien voulu être ce centre. Je vous

» en remercie d'autant plus que je sais combien tous vous
» êtes occupés et combien vos moments sont précieux. »

Des comités ne tardèrent pas à se constituer dans les principales villes du pays pour concourir à l'œuvre fondée par le Roi : à Bruxelles, Namur, Bruges, Gand, Liège, Dinant, Walcourt, Mons, Ostende, Rochefort. Anvers eut non seulement un Comité d'Hommes, mais un Comité de Dames, sous la protection de S. M. la Reine. La Belgique, si féconde en œuvres de charité, ne pouvait manquer de répondre à l'appel généreux de son souverain.

Dans un opuscule publié par le premier secrétaire général de l'Association, le colonel baron Auguste Lahure disait en 1889 :

« Les intrépides jeunes gens qui s'offrirent au Roi pour être
» les premiers ouvriers du travail gigantesque que l'on pourrait appeler : la triangulation de l'inconnu en Afrique —
» car tout était dans le mystère, il fallait avant tout trouver
» des points de repère, — eurent plus d'une fois à souffrir
» de l'absence d'une main secourable qui vint soutenir leurs
» membres épuisés, l'absence d'un toit hospitalier où ils pourraient réparer leurs forces abattues, faire panser leurs plaies.
» Plus d'un tomba pour ne plus se relever sur la route qu'il avait jalonnée. Mais c'était fatal : quoi qu'on pût faire, les
» moyens devaient, à l'origine surtout, être en disproportion
» avec la grandeur de l'œuvre à accomplir. Ceux qui partaient
» le savaient, ils avaient confiance dans leur énergie et dans
» le ciel qui bénit les audacieux.

» Leur abnégation d'ailleurs ne fut pas inutile ; elle contribua puissamment à asseoir sur les rives du grand fleuve africain cet État qui doit apporter les bienfaits de la civilisation sur toute l'étendue de ces immenses territoires qu'ils furent les premiers à fouler.

» Aujourd'hui que l'entreprise a poussé de vigoureuses racines, l'heure est venue d'étendre aux explorateurs, aux missionnaires, aux fonctionnaires et agents, à tous les sol-

» dats de la cause africaine les bienfaits que prodigue la Croix
» Rouge aux blessés du champ de bataille. Oui, sur ce champ
» de bataille où la civilisation lutte sans cesse contre la bar-
» barie, il faut une Croix rouge pour soutenir et panser les
» blessés de ce combat héroïque.

» Telle est la pensée qui a déterminé le Roi à fonder la
» Croix Rouge Africaine, pensée digne assurément de mériter
» l'approbation de tous les hommes de cœur, digne d'attirer
» l'attention des bienfaiteurs de l'humanité, car jamais ils ne
» trouveront occasion plus belle pour exercer leur générosité.

» La Croix Rouge Congolaise et Africaine a une plus noble
» ambition encore: après avoir apporté le soulagement aux
» blancs, elle servira la cause de la civilisation en gagnant,
» par ses procédés charitables, les sympathies des noirs, des
» musulmans, des Arabes, de toutes les populations de l'Afrique,
» sans distinction de couleur ou de religion. Jusqu'ici celles-
» ci ont été livrées sans résistance aucune, à tous les ravages
» des maladies dont un grand nombre ont un caractère in-
» fectieux: la Croix Rouge leur enverra ses médecins, ses
» infirmiers, elle s'attachera par le sentiment de la conser-
» vation, si puissant chez tout être organisé, par la recon-
» naissance pour le bien éprouvé, ces nègres primitifs, encore
» inaccessibles à l'idée d'une culture élevée, voire même ces
» populations musulmanes, ces Arabes que le souvenir d'un
» passé glorieux rend dédaigneux de notre civilisation. Im-
» posée, ils la combattront jusqu'à leur dernier souffle;
» venant à eux, les mains remplies de bienfaits, qui sait s'ils
» ne l'aimeront pas, s'ils ne régleront pas leur conduite vis-
» à-vis de leurs esclaves d'après les lois de la charité
» chrétienne. Là où la force échoue, la douceur peut réussir.
» Bossuet l'a dit: la douceur est la clef des cœurs et le Christ
» n'avait-il pas une affection particulière pour celui de ses
» disciples qui se montrait doux et humble de cœur, préci-
» sément parce que le Maître prévoyait que celui-là attirerait
» à lui les populations?.... »

Aussitôt fondés, les deux comités anversoïse se mirent activement à l'œuvre sous la présidence d'honneur de MM. le baron Osy de Zegwaart, gouverneur de la province, Léopold de Wael, bourgmestre d'Anvers et de Madame la baronne Osy de Zegwaart. On recueillit activement des dons et des souscriptions de toute nature, on prépara des fêtes pour associer les populations de tous les rangs à l'œuvre commencée, associant le plaisir à la philanthropie qui l'anoblit.

Tout le monde se souvient à Anvers de la belle fête organisée sur l'initiative du sous-comité des hommes par la garnison d'Anvers en 1889. Commencée par de brillants exercices militaires dans le parc d'Anvers, elle s'acheva dans les jardins du Palais de l'industrie par une fête équestre qui fut honorée de la présence de S. M. I. le Schah de Perse.

Plus profonds sont encore les souvenirs de la fête organisée au Palais de l'industrie en 1890, par le sous-comité des Dames, qui fut honorée de la présence de S. M. le Roi des Belges, accompagné de l'inoubliable prince Baudouin. A côté des brillantes échoppes d'une *fancy fair* toute populaire, dont les vendeuses étaient choisies dans tout ce que Anvers renferme de dames les plus gracieuses, où toutes les classes de la société se mêlaient dans un magnifique élan d'enthousiasme et de charité, se trouvait une petite exposition d'objets de service pour les ambulances qui rappelait le but sérieux de cette réunion d'apparence frivole et joyeuse.

Dans un rapport présenté au Comité des Dames sur les résultats de cette fête, le président du sous-comité d'Anvers disait :

« Il existe en Afrique une croyance générale au pouvoir
» surnaturel de certains hommes pour appeler la pluie, qui, dans
» ces contrées brûlées par le soleil pendant la saison sèche,
» fait renaître la végétation et ramène l'abondance. Dans les
» belles fêtes que, sous l'inspiration généreuse du Roi, vous
» avez organisées les 26 et 27 juillet dernier, au Palais de
» l'industrie à Anvers, en faveur de l'œuvre de la Croix Rouge
» Congolaise, vous avez fait mieux que ces sorciers d'Afrique ;

» vous avez fait tomber une pluie d'or, dont la récolte, n'en
» doutez pas, aura les résultats les plus heureux pour nos
» compatriotes qui luttent en Afrique avec heroïsme et dévoue-
» ment pour la patrie, contre les influences souvent terribles
» du climat équatorial. Anvers conservera longtemps le souve-
» nir de la grâce charmante et de l'ingéniosité avec lesquelles
» vous avez su transformer une œuvre philanthropique en
» réunion de plaisir, et d'un plaisir qui rend l'homme meilleur
» en le prédisposant à la générosité et à la charité.

» Appelé à l'honneur de guider Sa Majesté, au milieu de
» vos acclamations joyeuses, juste récompense de nobles travaux
» et que le Roi qualifia lui-même de « véritables souhaits de fête, »
» tout en me réjouissant de l'expression de bonheur dont je
» voyais s'illuminer les traits de notre bien-aimé Souverain,
» devant l'explosion de la reconnaissance du pays dont vous
» étiez les gracieux organes, un sentiment de regret me pour-
» suivait : celui de ne posséder aucun moyen d'envoyer outre
» mer, à ceux qui sont les vaillants collaborateurs du Roi dans
» l'œuvre africaine, un écho de vos acclamations, leur prouvant
» à eux aussi, combien leurs efforts sont appréciés de la popu-
» lation anversoise. Bien des cœurs se seraient réjouis là-bas
» à ce souvenir de la patrie absente !

» Je n'essaierai pas cependant de décrire pour eux ces
» deux journées de fête dont le récit leur parviendra sans
» nul doute par la presse quotidienne. En racontant ces
» solennités, je craindrais de vous déplaire, car j'aurais à vous
» nommer toutes et je sais que le silence et l'abnégation sont
» les plus beaux attributs de la charité. Je veux seulement,
» répondant à votre désir, rappeler un des côtés sérieux de
» ces solennités.

» Lorsqu'à l'imitation de ces pieux chevaliers du moyen âge,
» qui, après avoir illustré leurs armes et leur famille par de
» glorieux exploits à la conquête des Lieux saints, revêtaient
» humblement le tabart de l'hospitalier, vous avez rehaussé
» vos charmantes toilettes du modeste brassard de l'infirmière,

„ illustré en 1870 par plusieurs de vos compagnes sur les
„ champs de bataille de France, vous avez voulu témoigner votre
„ ferme intention de vous associer à la pensée du Roi et
„ de créer en Afrique une œuvre de secours hospitaliers,
„ féconde et durable. Cette œuvre demandera non seulement
„ beaucoup d'argent, mais un ingénieux dévouement. Afin d'y
„ associer la population, toujours peu impressionnable aux
„ œuvres lointaines dont les résultats échappent à son appré-
„ ciation, vous avez mêlé à vos échoppes de fleurs et de
„ gâteaux, à vos représentations foraines, une exposition d'objets
„ d'ambulance improvisée, qui ne pouvait manquer d'attirer
„ l'attention sur le but pratique que vous poursuivez; but
„ généralement peu compris et quelquefois fort mal apprécié.

„ L'organisation d'un service hospitalier en Afrique, dans des
„ contrées sauvages dépourvues de routes, coupées de cours
„ d'eau difficiles à franchir, au milieu de forêts vierges et
„ de déserts, offre de grandes difficultés et ne pourra être
„ réalisée qu'avec le concours de médecins éclairés et dévoués
„ et les conseils de ceux qui ont acquis, par l'expérience, la
„ connaissance des difficultés à vaincre. A défaut de toute
„ industrie locale en Afrique, le matériel doit en être étudié
„ en Belgique en y appliquant les ressources variées de notre
„ industrie. L'œuvre de la Croix Rouge Congolaise ne se
„ borne donc pas seulement à recueillir des ressources finan-
„ cières pour l'organiser, mais doit principalement s'appliquer
„ à créer ce matériel approprié à l'Afrique, de manière à
„ recevoir une application immédiate.

„ C'est pour atteindre ce dernier but que vous avez convié
„ les commerçants et industriels à exposer dans un petit
„ compartiment réservé spécialement à la Croix Rouge, les
„ divers objets dont ils pourraient proposer l'emploi: matériel,
„ vêtements, pharmacie, etc. et spécialement ces mille petits
„ objets portatifs, si ingénieux et si variés qui, employés
„ dans les voyages du continent, nous assurent un bien-être
„ dont doivent à leur tour profiter les voyageurs-explora-

» teurs. De leur étude et de leur comparaison peuvent naître
» bien des résultats pratiques. »

Dès les premiers jours de leur installation, les sous-comités d'Anvers, convaincus que la réussite de leur œuvre dépendait de sa prompte mise à exécution pratique, afin d'y intéresser le public toujours un peu rebelle aux idées nouvelles jugées tout d'abord irréalisables, s'appliquèrent à rechercher les moyens d'atteindre ce but. Ils cherchèrent à déterminer les conditions auxquelles devaient satisfaire les secours sanitaires en Afrique par l'étude des maladies qui y sont les plus fréquentes. Ils s'efforcèrent également de déterminer la forme la plus convenable pour organiser le service sanitaire, tant ambulante que permanent. Il ne sera pas sans intérêt de reproduire les considérations émises sur ce double sujet, dans le rapport de cette petite exposition de 1890 :

» Il est absolument acquis à la science, ainsi que le constatait
» déjà un auteur latin contemporain d'Auguste, le célèbre
» architecte Vitruve, que l'acclimatement des hommes, des
» animaux, des plantes est beaucoup plus facile en s'élevant
» vers les pôles qu'en se transportant vers l'équateur. Presque
» tous les végétaux exotiques que nous avons dans nos jardins,
» céréales, fleurs ou fruits, nous viennent du sud. Les fauves
» de nos jardins zoologiques, les tigres, les lions, même les
» hippopotames et les girafes résistent, alors qu'il est impossible
» d'y conserver l'ours blanc. Pendant la terrible campagne
» de Russie, le chirurgien Larrey a constaté que les Italiens,
» les Espagnols, les Portugais, les Français du midi, avaient
» péri relativement en nombre moindre que les Allemands,
» les Russes, les Hollandais et les Belges.

» L'acclimatement au sud n'est cependant pas impossible,
» ainsi que le prouve M. de Quatrefages d'après l'expérience
» des Romains en Algérie, où ils réussirent à s'implanter au
» point d'y laisser encore de nos jours des descendants, dans
» les Kabyles au teint blond.

» Vers 1830 on déclarait que l'acclimatement des Français

» en Algérie était impossible, tant la mortalité des agriculteurs
» qu'on y importait, était grande; aujourd'hui, grâce à l'assainis-
» sement et à l'amélioration progressive du sol, à l'accroissement
» du bien-être, à la tenacité des colons, comme le constate
» encore M. de Quatrefages, la colonisation de l'Algérie par les
» Français est considérée comme un fait définitivement acquis.

» Pour les régions équatoriales, s'il n'est pas démontré que
» l'acclimatement de la race blanche soit impossible, s'il n'est
» pas d'autre part prouvé non plus qu'il soit possible, il n'en est
» pas moins certain que cette acclimatation ne pourra se faire
» que dans un avenir lointain, lorsque avec le concours de
» la science, l'industrie sera parvenue à assainir le sol, à
» régler les écoulements des eaux, à resserrer les rivières
» dans leur lit, à dessécher les marais et, par un ensemble de
» travaux publics bien entendus, à combattre les influences
» morbides, qui jointes aux influences climatériques que le
» D^r Treille nomme les *forces imminentes de l'atmosphère*,
» rendent encore le climat africain mortel dans beaucoup de
» ses régions.

» Rappelons-nous qu'à une époque tout récente encore,
» Anvers et ses environs était réputé très insalubre; la fièvre
» paludéenne y régnait en permanence; aujourd'hui, à la suite
» des travaux publics, du drainage du sol, Anvers est devenu
» l'une des régions les plus salubres de la Belgique.

» L'Européen qui des climats tempérés est tout à coup
» transporté dans les régions chaudes des tropiques, subit un
» trouble profond dans tout son organisme. « Le premier effet
» du climat, » dit Ruz de Lavis, « est une sorte d'agitation
» générale qui produit un sentiment de force exagérée et
» d'activité; toutes les distances paraissent petites, toutes les
» fatigues sont hardiment abordées. Au bout de quelques jours
» cette sorte de fièvre tombe, les fonctions s'alanguissent, le
» corps s'alourdit, le travail devient impossible. Le moindre
» effort provoque des sueurs profuses qui souvent donnent
» naissance à une éruption de la peau nommée en Algérie

» la *gale bédouine*. L'Européen est bientôt pris d'une soif
» intense, de la perte d'appétit, qu'accompagnent les digestions
» difficiles, la paresse des intestins et donne naissance à l'anémie
» en le prédisposant à subir les influences morbides. Ce danger
» s'accroît par les fatigues de longues marches, par le séjour
» sous la tente, et la dyssenterie apparaît. Si, mal préparé,
» il persiste dans ses habitudes européennes, il cherche à com-
» battre cet état, comme les Anglais dans l'Inde, en recourant
» aux condiments épicés, aux boissons alcoolisées pour stimuler
» l'estomac, il ne tarde pas à en faire abus. » — « Il faut du
» courage dans les pays chauds, » dit le Dr Rochard, » pour
» lutter contre l'attrait des boissons fortes; ce sont les seules
» qui désaltèrent et réveillent l'activité. Les personnes les
» plus sobres éprouvent cette tentation et les gens les plus
» convaincus des dangers de l'alcool, sont souvent contraints
» d'en faire usage; les boissons aqueuses ne font que tromper
» la soif et exciter la transpiration. » La dyssenterie ne
» tarde pas à suivre ces abus. « Une première atteinte de
» dyssenterie, » dit encore le Dr Rochard, « est rarement mor-
» telle, mais elle conduit le plus souvent à une seconde si
» le malade ne quitte pas le pays. De récurrence en récurrence
» elle arrive à la forme chronique et c'est presque toujours
» elle qui cause la mort.

» Telles furent les causes qui couvrirent de deuil nos premières
» expéditions d'Afrique, alors surtout que nos voyageurs ne
» trouvaient pas de maisons pour y refaire leurs forces
» épuisées.

» Heureusement l'expérience a prouvé qu'avec un régime
» hygiénique mieux approprié au climat, avec de bons abris
» tentés, des vêtements et une nourriture convenable, avec une
» médication préventive simple et élémentaire pour combattre
» les maladies tropicales naturelles, presque inévitables, telles
» que les engorgements du foie, qui jusqu'ici ont défié la sagacité
» des médecins, des séjours assez prolongés en Afrique sont
» devenus possibles sans trop de risques. Déjà beaucoup de nos

» compatriotes y ont dépassé de beaucoup les termes indiqués
» autrefois.

» Le continent africain n'est évidemment, pas plus que les
» autres, exempt des maladies épidémiques et l'on voit par
» exemple des régions considérables dont les populations sont
» détruites par la petite vérole. Jusqu'ici ce fléau n'a exercé
» aucune influence appréciable sur la population blanche
» disséminée dans les stations et l'on n'a pas eu à s'en préoccuper.
» Mais l'heure est prochaine où se formeront des centres
» d'habitations dans les stations commerciales, où se créeront
» des groupes d'habitants blancs ; il importe de ne pas se
» laisser surprendre par les événements et de leur assurer des
» secours contre les dangers de maladies, d'accidents graves ou
» même de guerre. A cet effet il semble nécessaire d'appliquer
» les premières ressources de la Croix Rouge à la formation
» d'*ambulances* comprenant tous les objets propres à assurer
» le service sanitaire d'une bourgade ; ces ressources resteraient
» déposées dans les magasins des stations sous la garde et la
» surveillance des chefs de district pour être expédiées par
» eux d'urgence, là où le besoin s'en ferait sentir.

» La formation de ces ambulances, auxquelles s'adjoindraient
» sans doute les médecins disponibles, demande à être étudiée
» à la fois par des praticiens expérimentés dans les matières
» médicales et des explorateurs au courant des besoins de
» l'Afrique. La nature des secours variera suivant les circon-
» stances et ne sera pas toujours la même. Il semble qu'en
» principe une ambulance complète doive comprendre : *des*
» *abris pour soigner les malades sur place* avec le matériel
» nécessaire, *des moyens de transport* pour les évacuer vers
» un lieu plus favorable, *les ressources médicales et moyens*
» *de pansements*, et même *des équipements de réserve* pour
» suppléer à la perte que les voyageurs feraient de leurs
» bagages, soit par incendie, naufrage ou mauvais gré des
» indigènes. Suivant les avis reçus, les chefs de district expé-

» dieraient, par les moyens les plus rapides possibles, tout ou
» partie de ces ambulances ainsi organisées.

» Les difficultés d'acclimatement de la population blanche
» dans les régions tropicales et les dangers de mortalité,
» s'accroissent avec la prolongation du séjour, même pour
» les colons dans un état de santé relativement satisfaisant,
» ce qui fait qu'en France on adopte pour règle, de renou-
» veler les garnisons des colonies les moins insalubres tous
» les *trois ans*, et tous les *deux ans* celles qui le sont plus.
» A Mayotte et à Madagascar le renouvellement est même
» annuel. C'est ce qui explique l'avis unanime émis par les
» médecins du Congo, qu'en cas de maladie grave, malgré les
» inconvénients du transport et du déplacement, le parti le
» plus sage à prendre est l'embarquement immédiat des malades.
» Afin de diminuer la durée d'un voyage toujours fatigant
» pour celui qui souffre, confiné dans les locaux restreints et
» échauffés d'un navire, l'idéal pour l'organisation d'un bon
» service sanitaire serait de disposer, dans un site salubre,
» par exemple une des îles de l'Atlantique, aussi rapprochée
» que possible de Banana, un hôpital bien organisé. Malheu-
» reusement cette solution exige le concours bienveillant d'un
» gouvernement étranger qui hésitera toujours à permettre
» la création sur son sol d'un établissement qui menacerait,
» en cas d'épidémie, de compromettre la santé de ses natio-
» naux.

» Pour le moment la seule solution possible est de créer,
» ainsi que l'on a déjà tenté à Boma, un *sanitarium*, aussi
» près que possible du lieu d'embarquement, pour y recevoir
» provisoirement les malades dont le déplacement immédiat
» serait jugé impossible et aussi pour que les autres y attendent
» le départ d'un navire en destination de la Belgique. Le
» caractère qu'on paraît devoir assigner à un établissement
» de cette espèce est double: d'une part hôpital temporaire
» pour les malades gravement atteints; d'autre part, dépôt de
» convalescence pour les voyageurs fatigués par le climat,

» atteints d'anémie, mais dont l'état ne paraît pas assez grave
» pour exiger le rapatriement. Les voyageurs du Congo semblent
» même indiquer ce dernier but comme le principal.

» Dans l'avenir, à mesure que la colonisation se développera,
» il conviendra sans doute de créer de semblables établisse-
» ments de distance en distance, sur les grandes voies de
» communication, c'est-à-dire de former une chaîne d'établis-
» sements hospitaliers analogues à ceux qui existaient en Europe
» au moyen âge et qui ont disparu peu à peu, grâce au
» développement des villes, sous l'influence de la civilisation.

» L'emplacement qu'il faut adopter pour construire ces
» sanitariums dépend nécessairement de conditions toutes
» locales et ne peut être fixé que sur les lieux. Au Congo,
» indépendamment des considérations de salubrité du site,
» exigées pour les constructions analogues en Europe, c'est-à-
» dire la sécheresse du sol, l'orientation favorable par rapport
» au vent, la possibilité de se procurer de l'eau potable etc.,
» il y aura lieu de tenir spécialement compte, dans le choix
» de l'emplacement, de l'altitude qui atténue l'ardeur du
» climat, et de la facilité des transports de l'établissement
» vers la voie de communication principale, pour assurer le
» ravitaillement de l'établissement lui-même et rendre le
» transport des malades moins pénible. Il y aura souvent à
» mettre en balance les avantages du site avec la facilité
» plus ou moins grande des moyens de transport. »

Dans la séance du comité directeur du 25 mars 1890, le
délégué des sous-comités d'Anvers fit un exposé des travaux
et des études entreprises par ces sous-comités et insista en
leur nom pour que ces études fussent continuées par le comité
directeur, mieux à même d'être exactement renseigné au siège
du gouvernement de l'État. Cette proposition fut adoptée et
une sous-commission fut chargée, sous la présidence de M.
Eugène Anspach, de poursuivre ces études. Elles furent conti-
nuées dans de nombreuses séances pendant l'année 1890 et après
avoir entendu les personnes les plus compétentes par leur

expérience acquise au Congo, le général Wauwermans remplaçant M. Anspach décédé, présenta le rapport de la sous-commission au comité directeur, dans sa séance du 23 mars 1891.

Dans ce rapport la sous-commission après avoir longuement examiné les conditions d'établissement d'un sanitarium au Congo, indiqua, comme le plus favorable à cet établissement, le site de Moanda sur les bords de la mer, qui avait été désigné par le Dr Étienne, chargé par le gouverneur du Congo d'en faire la recherche.

Toutefois la sous-commission constatant que l'exécution d'un pareil établissement entraînerait des dépenses hors de proportion avec les ressources actuelles de l'association et après avoir entendu M. Janssen, ancien gouverneur du Congo, conclut à la création immédiate d'un établissement moindre à Boma, sorte d'installation provisoire, dont les malades pourraient être aisément transportés plus tard dans l'établissement plus complet de Moanda, lorsqu'il serait possible de donner suite au projet de sa construction. Le site de Boma fut choisi de commun accord avec tous les voyageurs que la sous-commission put consulter et après un sérieux examen comparé des positions de Boma, Matadi, Banana et Moanda.

A la suite de ces études les sous-comités d'Anvers conçurent le projet d'assumer la responsabilité de l'établissement de Boma à l'aide des ressources déjà importantes qu'ils avaient recueillies et des revenus annuels et dons qu'ils espéraient réaliser encore pour son entretien. Une proposition fut faite à cet effet au comité directeur et approuvée, avec l'assentiment du Roi souverain de l'État Indépendant. Une convention en date du 20 avril 1891 régla les relations du comité directeur avec cette section de l'association de la Croix Rouge Congolaise qui prit le nom d'*Ambulance anversoise de la Croix Rouge Congolaise*.

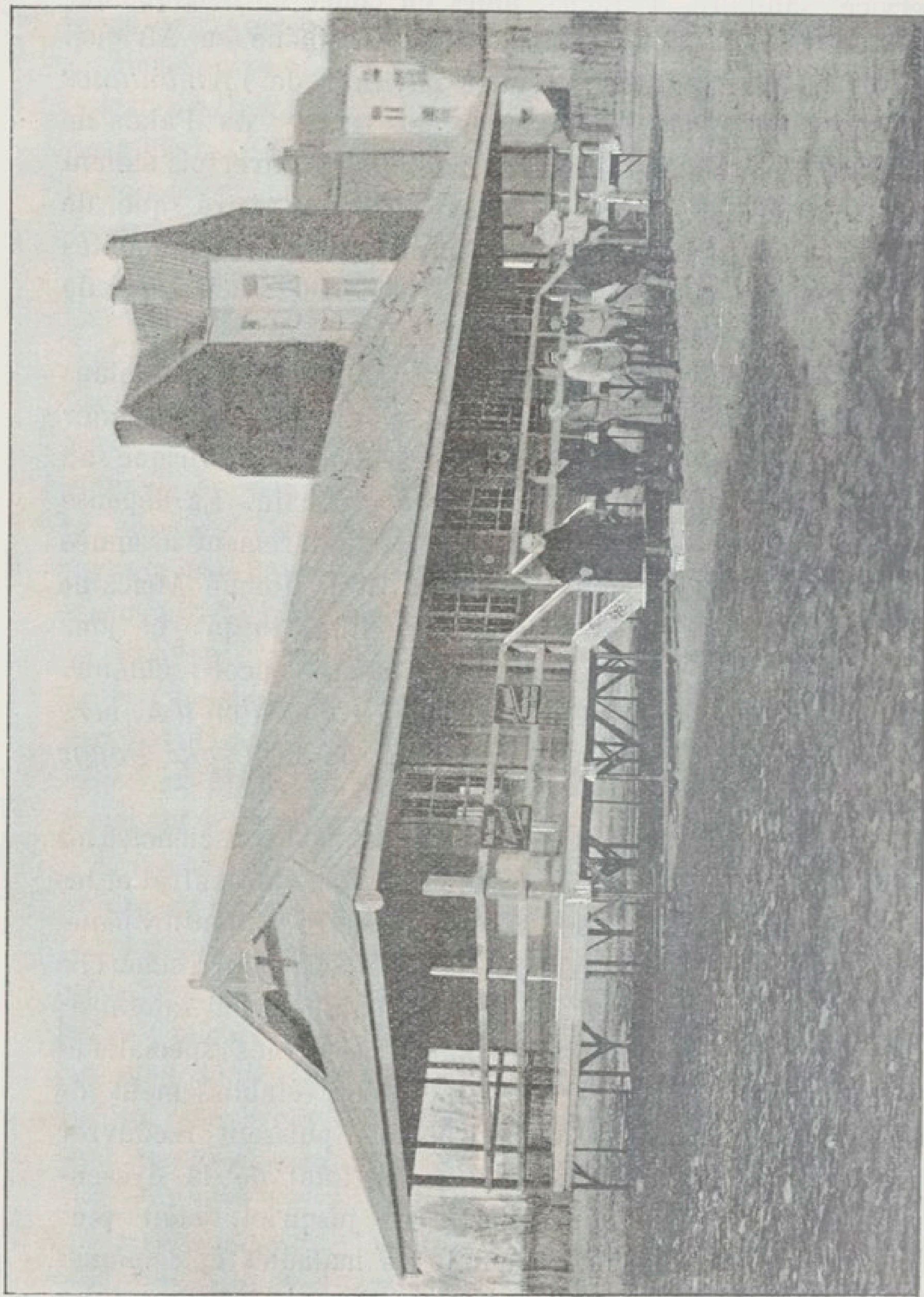
Tous les détails de bâtiment, de mobilier et d'administration furent réglés soigneusement par le président et la présidente des sous-comités anversois, avec M. le docteur Reytter, chef

du service sanitaire à Boma, alors en congé en Belgique qui devait être chargé de son installation prochaine en Afrique.

Le 6 novembre 1891 le premier pavillon de l'*Ambulance anversoise* se trouvait exposé dans les jardins du Palais de l'industrie à Anvers et les membres des comités anversois étaient invités à le visiter. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire la petite conférence du président des sous-comités d'Anvers, dans laquelle il exposa les principes ayant servi de guide dans l'exécution de l'œuvre :

« L'*Association Congolaise de la Croix Rouge* expose dans
» les jardins du Palais de l'industrie à Anvers son premier
» pavillon sanitaire qui sera expédié à Boma en Afrique au
» commencement du mois de décembre prochain. La dépense
» d'achat et d'entretien de ce pavillon est entièrement assumée
» par les sous-comités anversois de la Croix Rouge Africaine
» qui y emploieront les ressources recueillies jusqu'à ce jour
» et les souscriptions annuelles qu'il espère encore obtenir.
» Aussi le pavillon porte-t-il pour enseigne : *Pavillon d'Anvers*
» avec les armes de cette ville, à côté de la *Croix Rouge*
» internationale.

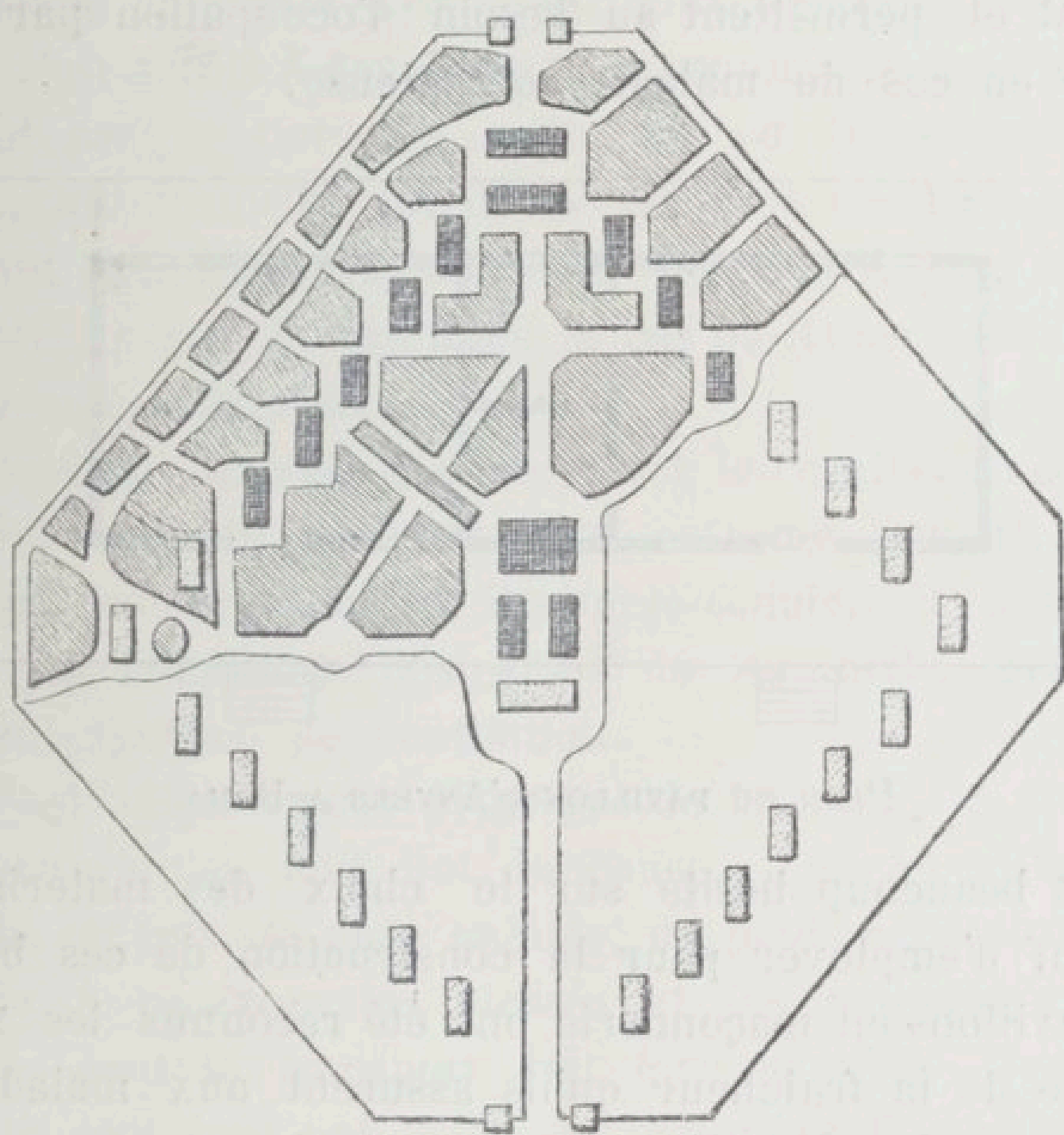
» Ce pavillon est le résultat de longues et consciencieuses
» études entreprises depuis deux ans par le comité central et les
» sous-comités anversois pour réaliser l'œuvre philanthropique
» d'un service sanitaire au Congo. Tout d'abord on a recherché
» les dispositions favorables à un grand établissement sanitaire ;
» à cet effet tous les hommes compétents et les spécialistes
» ont été consultés. On a reconnu qu'un établissement de
» santé où les malades atteints d'anémie puissent recouvrer
» leurs forces avant d'atteindre le terme fatal de la dyssen-
» terie, qui a emporté tant d'entre eux jusqu'ici, était plus
» nécessaire qu'un véritable hôpital, les maladies épidémiques
» et contagieuses étant restées complètement inconnues en
» Afrique. Le lieu le plus favorable choisi pour cet établis-
» sement est Moanda au bord de la mer, non loin de Banana,



AMBULANCE ANVERSOISE DE LA CROIX ROUGE,
exposée dans les jardins du Palais de l'Industrie à Anvers.

» sur un plateau assez élevé, voisin d'un endroit boisé et d'eau
» potable.

» L'expérience démontre qu'il faut éviter pour ce genre
» d'établissement, les bâtiments formés de chambres contiguës,
» où les malades se gênent réciproquement, et qu'il est désirable
» de leur fournir autant que faire se peut des locaux séparés,
» leur donnant la possibilité, car ils sont tous plus ou moins
» atteints de nostalgie, de s'isoler ou de se réunir à toute
» heure du jour. Aussi a-t-on adopté, sur la proposition du
» lieutenant-général Wauwermans, l'idée d'un campement sani-
» taire composé de petits pavillons isolés, établis suivant le

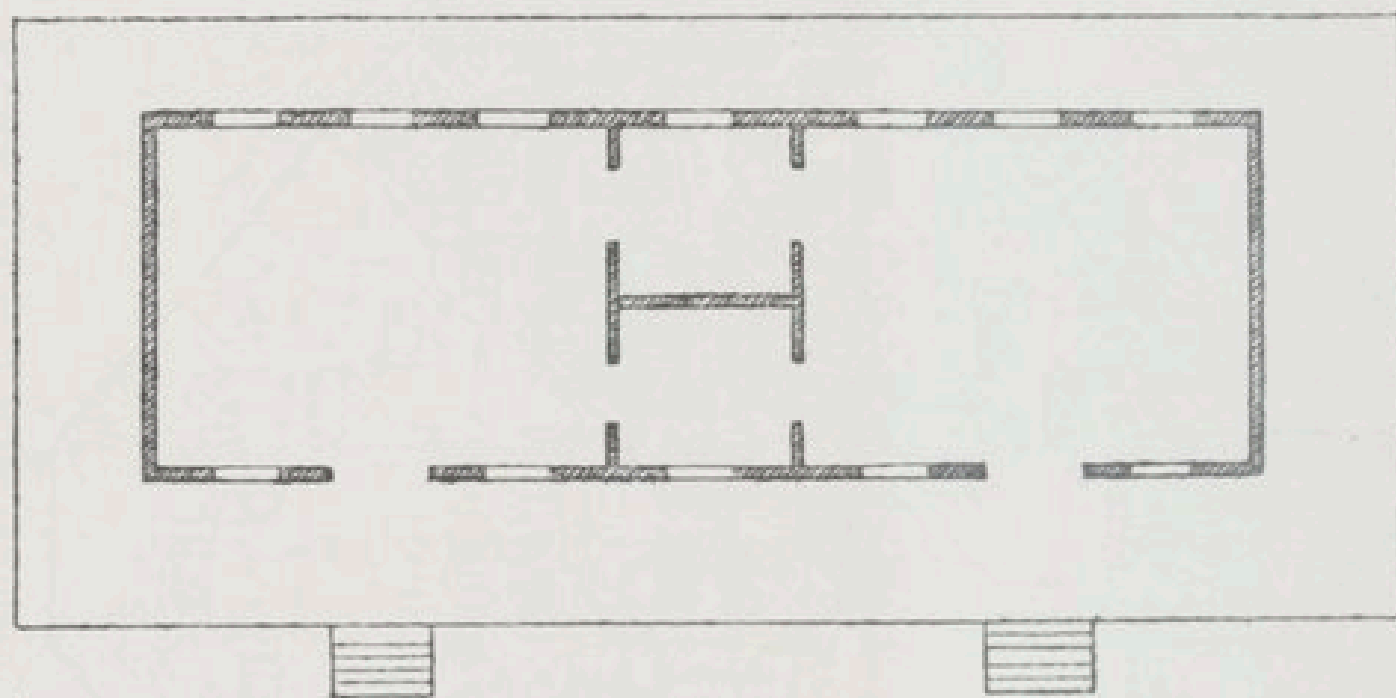


PROJET DE CAMPAMENT SANITAIRE.

» dispositif dit *embriqué*, employé avec succès dans l'hôpital
» de Lincoln à Washington. Cette disposition est d'autant plus
» recommandable qu'elle permet d'augmenter progressivement
» les constructions, à mesure de l'accroissement des ressources,
» et assure une excellente ventilation sous l'influence des vents

» régnants, sans que les émanations d'un pavillon gênent les
» pavillons voisins.

» L'étude de la forme et des dimensions des pavillons a été
» l'objet de sérieuses recherches. Pour satisfaire au besoin
» d'isolement des malades, il fallait donner à chacun d'eux
» une chambre assez spacieuse pour qu'en se relevant de son
» lit, il puisse prendre un peu d'exercice sans être obligé de
» sortir et de s'exposer à un soleil souvent mortel. Le pavillon
» entouré d'une verandah, se compose de deux chambres
» séparées par deux cabinets de bains, dont l'usage s'impose
» en Afrique ; ils assurent à deux malades un isolement
» suffisant et permettent au besoin l'occupation par un seul
» malade en cas de maladie contagieuse.



PLAN DU PAVILLON D'ANVERS A BOMA.

» On a beaucoup hésité sur le choix des matériaux qu'il
» convient d'employer pour la construction de ces bâtiments.
» Les pavillons en maçonnerie ont été reconnus les meilleurs
» à cause de la fraîcheur qu'ils assurent aux malades, mais
» on a renoncé à les adopter en raison du temps considérable
» qu'exigerait leur construction dans l'état actuel de nos pos-
» sessions africaines, encore dépourvues de bons ouvriers
» maçons, et aussi de la difficulté de désinfection des miasmes
» qu'absorbent ces maçonneries poreuses, qu'il est déjà si
» difficile de combattre en Europe. Les pavillons en fer du
» type de ceux fabriqués aux *forges d'Aiseau*, ont également

» des avantages, malheureusement compensés par une extrême
» sonorité, que les voyageurs comparent à celle d'un chaudron,
» et qui rend tout repos impossible. Les pavillons en ciment
» de la *Magnesit platten Fabrik* de Johannes Jezerich de
» Charlottenbourg (Berlin), qui paraissent avoir reçu de nom-
» breuses applications dans les colonies allemandes africaines,
» ont été également étudiés. Ils offrent jusqu'à un certain
» point les avantages des pavillons en maçonnerie, peuvent être
» transportés aisément tout fabriqués, mais jusqu'ici leur prix
» est élevé, le fret du transport est considérable, et il faut y
» renoncer jusqu'au moment où ils pourront être l'objet d'une
» fabrication nationale d'un prix plus modique. -- Enfin le
» comité s'est arrêté à des constructions en bois dont la dépense
» n'atteint pas le tiers de celle des pavillons en fer et en
» ciment, qui jusqu'ici ont donné de bons résultats au Congo,
» et offrent l'avantage très apprécié des Américains, de pouvoir
» être détruits par le feu dans le cas où ils seraient imprégnés
» de miasmes dangereux.

» Le pavillon, exposé à Anvers, est le résultat de ces études.
» Il a été exécuté avec un soin extrême par M. Melchior
» Lassinat, constructeur à Braine-le-Comte, et paraît offrir
» toutes les conditions désirables de salubrité, grâce à un
» excellent système de ventilation.

» Outre l'établissement principal de Moanda, la commission
» a reconnu qu'en tout état de cause, il serait utile d'établir
» dans les centres les plus habités, de petits dépôts provisoires
» destinés à recevoir les blessés et les malades gravement
» atteints dont le transport doit être ajourné. Deux empla-
» cements sont tout naturellement indiqués : Boma, la capitale
» actuelle de l'État, et Matadi, point terminus du chemin de
» fer, qui recevra les voyageurs venus du haut Congo.

» Après l'adoption de ces projets par le Comité Directeur,
» les sous-comités d'Anvers ont généreusement accepté la
» responsabilité de créer (au moins en partie) le dépôt provisoire
» de Boma, qui pour le moment offre des avantages consi-

» dérables de salubrité sur Matadi, très éprouvé par les
» travaux de terrassement du chemin de fer. D'ailleurs en
» peu d'heures les malades peuvent être transportés par steamer
» de Matadi à Boma.

» On peut espérer que le petit sanitarium de Boma sera en
» état de recevoir des malades vers le mois de mai 1892.
» Le matériel du pavillon est expédié depuis le mois de
» décembre 1891; le mobilier est également en route. Il ne
» reste plus qu'à le pourvoir d'un approvisionnement de vivres,
» de vêtements et de couvertures pour une durée qu'il faut
» fixer à un minimum de six mois, afin de prévenir les retards
» ou accidents qui pourraient survenir au navire de ravitail-
» lement. Des ordres sont donnés pour y joindre une étable de
» chèvres et un poulaillier dont le produit offrira une excellente
» ressource pour les malades.

» Provisoirement le service sera assuré par des infirmiers
» et *boys* indigènes, qu'on espère dans un avenir prochain,
» pouvoir remplacer par des religieuses, appelées à rendre
» au Congo des services analogues à ceux qu'elles rendent dans
» nos hôpitaux militaires. ⁽¹⁾ »

Quelque dispendieuse que soit l'*Ambulance anversoise*, la philanthropie d'Anvers ne s'est pas arrêtée à cet objet seulement. Le Dr Reyttter avec l'éloquence du cœur avait fait ressortir les bienfaits qu'aurait l'extension des services de secours aux indigènes. Il montra aussi comment, avec le concours des indigènes, il serait possible de réaliser de notables économies dans la dépense de l'ambulance, tant au moyen des offrandes qu'ils s'empressent toujours de présenter à ceux qui les ont servis, que de leur travail même. Aussi fut-il décidé que

(1) Les *boys* sont de jeunes nègres très intelligents, que tous les Européens ont à leur service personnel et qui leur sont indispensables, à cause du climat énervant, pour les besoins ordinaires de la vie, leur ménage, les soins de propreté de leur habitation. Il est vraisemblable que, pour ménager leurs forces pour les malades, les religieuses devront également recourir à l'aide de petites servantes négresses.

l'établissement de Boma, spécialement créé pour les blancs, pouvait étendre son action sur les noirs; le médecin fut autorisé à employer l'excédent des ressources à des distributions aux nègres, qui déjà viennent en grand nombre solliciter son secours pour des opérations chirurgicales.

Ce projet reçut son exécution immédiate, et dès le mois de mai 1891, le D^r Reytter emportait avec lui une pacotille d'objets de divers genres, d'une valeur d'un millier de francs, provenant en partie de dons recueillis pendant la fête de 1890, puis complétés plus tard par des vivres, vêtements, couvertures, linge de pansements, etc. offerts par les membres des sous-comités.

Une lettre du D^r Reytter adressée aux comités d'Anvers, datée de Boma le 23 juillet 1891, montre à la fois les résultats considérables que les sous-comités peuvent atteindre par ces envois et combien ils ont eu la main heureuse en faisant choix du praticien consciencieux et intelligent auquel ils ont confié la surintendance de leur ambulance. Il est d'ailleurs secondé dans sa tâche par sa compagne dévouée, Madame Reytter, qui comme son mari s'applique à secourir les infortunes qui les entourent. Nous reproduirons quelques extraits de cette intéressante correspondance.

« Je dois avouer qu'en ouvrant les caisses expédiées
» d'Anvers, avec mes infirmiers et de nombreux malades qui
» s'empressaient à offrir leurs services, nous avions tous l'idée
» que tous ces objets étaient destinés à des blancs. Réellement
» ils sont aussi luxueux que généreux. Naturellement les mal-
» heureux se présentaient en masse et j'ai dû faire une première
» distribution. Vous ne sauriez croire les services déjà rendus
» par les bonnes couvertures, les linges de pansement et
» les chaudes chemises. J'en dispose surtout pour les malheureux
» qui viennent à la consultation, hommes, femmes et enfants
» sans ressources, qui ne sont employés nulle part et que
» leur misère oblige à venir se présenter à l'hôpital. Parmi
» nos soldats et nos travailleurs nous avons une quantité de

» souffreteux ; quelques-uns gagnent trop peu pour s'acheter
» des vêtements, d'autres sont minés par la maladie. En ce
» moment, la saison est très fraîche (très froide même pour
» les noirs) et les couvertures et chemises de flanelle sont très
» appréciées. Ces dernières sont pour eux un luxe et beaucoup
» ne les portent que le dimanche... Les sardines et les conser-
» ves sont très convoitées par les malades à l'hôpital. Ceux-ci,
» lorsqu'il reçoivent quelques sardines avec leur ration habi-
» tuelle (riz et poisson séché), ne veulent plus en sortir. D'autres
» se présentent avec l'espoir d'obtenir un peu de *beef*. Avec le
» riz je fais le bonheur des petits, qui vont alors faire eux-
» mêmes leur popote....

» Il n'y a pas que les noirs, c'est triste à dire, qui se
» présentent aux distributions. Il y a quelques jours sont venus
» deux malheureux marins anglais qui avaient quitté leur
» navire, espérant trouver du travail. Ils étaient sans ressources,
» couchant à la belle étoile, parfois sous un hangar, sans
» vivres et presque sans vêtements. Étaient-ce des paresseux
» et des ivrognes ? Possible, mais ils étaient malades, grelottant
» de fièvre et n'ayant pas de quoi acheter la moindre chose.
» Personne ne s'en occupait. Ils ont été soignés avec les ressour-
» ces de la Croix Rouge, couvertures, chemises, riz et quelques
» boîtes de conserves. Quelque temps après, se trouvant
» remis, ils sont venus me remercier pour ces soins qui
» m'étaient rendus si faciles ; ces remerciements, mon Général,
» vous reviennent ainsi qu'au généreux Comité des Dames...

» Il ne manque pas ici de malheureux malades et même
» d'enfants abandonnés. Cette semaine nous avons recueilli, ma
» femme et moi, un petit malheureux de 4 à 5 ans venu seul, d'un
» village distant d'ici d'une lieue. Il disait que sa mère venait
» de mourir et que plus personne ne s'occupait de lui. Son
» frère, un gamin, travaillait à la station et il venait le
» trouver. Là encore, pas de ressources. Il était misérable,
» comme un vrai squelette, affamé et couvert aux pieds, aux
» mains et jusque sur les lèvres de *chiques* (puces des sables).

» Ma femme l'a soigné, lavé et nourri. Il nous reste et est
» heureux; il joue sous la verandah avec deux autres petits,
» une fille de 6 ans et le gamin de notre cuisinier. Vous
» pouvez vous faire une idée de sa taille et de sa maigreur
» quand je vous dirai que la plus petite chemise de l'envoi
» était encore trop grande pour lui! Il est d'une intelligence
» rare et nous cause une véritable joie à le voir jouer autour
» de nous...

» Pour les blancs, j'attends vivement les premières instal-
» lations de l'hôpital. L'encombrement est grand et plus que
» jamais le besoin s'en fait sentir. L'emplacement ne manque
» pas; il est tout choisi sur le plateau et près de ma demeure,
» où il y a un excellent terrain de près de 100 mètres carrés... »

Dans une lettre du 15 décembre 1891, le docteur ajoutait :
« ... De l'envoi fait il y a quelques mois, il me reste
» encore des couvertures, des chemises et courte-pointes en
» bonne quantité, car c'est du luxe. Quant au linge de tous
» genres, sardines et conserves de viande, il n'en reste plus.
» Y aura-t-il moyen d'en avoir encore pour les malades noirs,
» ainsi que des biscuits (biscuit de mer), sardines, viandes
» salées, séchées ou conservées, pantalons, gilets et étoffes
» de toutes espèces?

» L'hôpital contient 45 malades et à la consultation de ce
» matin, j'ai eu de 80 à 100 clients... »

A cette lettre est joint un plan (que nous reproduisons ci-contre) qui donne l'indication de l'emplacement où s'élève sans doute actuellement le PAVILLON D'ANVERS et montre également le remarquable développement qu'a pris déjà la capitale du Bas-Congo formée, ainsi qu'on le voit, de deux parties distinctes: *Boma-rive* et *Boma-plateau*, reliées par un tramway.

« L'ambulance anversoise se construira, » dit le docteur,
» entre la grande route de Boma-rive à Boma-plateau et le
» tramway, sur la partie la plus élevée et presque centrale
» de Boma, à côté de ma maison, d'où l'on a une jolie pers-
» pective sur le fleuve.... Les pavillons pour malades pourront

» être placés sur un vaste terrain qui sera clôturé par des
» pieux et ronces artificielles, comme ceux qu'on emploie ici...
» Le terrain est actuellement couvert d'herbes et le sol a
» une bonne couche d'humus où les diverses plantations
» d'arbustes et de fleurs prennent très bien.... »

Le gouvernement de l'État a décidé récemment de construire
une habitation pour les sœurs hospitalières, avec chapelle,
à proximité de l'hôpital.

5 Mars 1892.





Congo Fleuve.

BOMA (Bas-Congo).

C. t. Felt, Anvers

Echelle de 1 à 10,000.

LE

BILAN GÉOGRAPHIQUE DE L'ANNÉE 1891.

Europe.

Avant de sortir de chez nous, signalons d'abord les actes qui suivirent la tenue de la *Conférence internationale antiesclavagiste* de Bruxelles.

On sait que dix-sept puissances européennes, américaine et même asiatique (Perse) et africaine (Zanzibar) avaient pris part à ce congrès sur l'invitation du roi Léopold, le bras droit de Léon XIII dans cette œuvre humanitaire. Leurs représentants avaient signé tout un code antiesclavagiste en cent articles; il ne s'agissait plus que de la ratification par les législatures des diverses nations. Sur 17, quinze d'entre elles: l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, etc., le firent à temps voulu; malheureusement, le parlement français vit, à tort, dans le *droit réciproque de visite* des bâtiments négriers, une atteinte à l'honneur de son pavillon, et, nonobstant les efforts du gouvernement lui-même, se refusa à la ratification. Le Portugal imita la France, et voilà les effets d'un acte réparateur pour la cause africaine, suspendus sinon anéantis. Espérons qu'un meilleur résultat sortira des négociations en cours cette année.

Encore un *Congrès*: celui *des sciences géographiques*, tenu à Berne au mois d'août dernier. C'était la 5^e session du Congrès

international commencé à Anvers en 1871, continué à Paris en 1875, à Venise en 1881, et à Paris, une seconde fois, en 1889.

Il y fut question notamment des méthodes et du matériel d'enseignement de cette spécialité, d'un projet de construction d'une immense carte mappemonde au 1,000,000^e, carte à laquelle concourraient toutes les nations pour une part à se distribuer ; il y fut surtout question de l'adoption du *méridien de Greenwich*, comme base de la réglementation des heures. Il y a bien encore quelques opposants à cette adoption, réclamée par 23 nations au Congrès de Washington en 1884, et le parlement français, comme pour s'y soustraire, a voté l'institution légale d'une *heure nationale*, qui sera celle de Paris pour toute la France.

Par contre, l'*heure anglaise* est adoptée en Suède, en Allemagne, et le sera bientôt en Autriche, en Italie. En Belgique, les chemins de fer l'inaugureront au 1^{er} mai prochain.

Nos lecteurs connaissent d'ailleurs le projet de division du globe en 24 fuseaux horaires, adopté aux États-Unis et au Canada il y a huit ans, et qui tend à se généraliser.

Signalons, en passant, quelques faits politiques qui peuvent avoir des conséquences sur la carte de l'Europe. C'est d'abord la suppression de l'autonomie administrative du *grand duché de Finlande*, qui est ramené, par ukase de l'autocrate, à la condition des autres provinces de la Russie.

C'est aussi l'inquiétude causée en Suède et en Norvège par la tendance des Russes à pousser les chemins de fer finlandais jusqu'au nord du golfe de Bothnie, où ils auraient en perspective un prolongement jusqu'au golfe d'Ofoten, dans la Laponie norvégienne et sur l'Atlantique.

Ce sont enfin les troubles causés en Bulgarie par la politique russe, fortifiée, semble-t-il, par l'accord russo-français, plus ou moins fondé, survenu cette année à Cronstadt et à Moscou.

Afrique.

Les tableaux statistiques des divisions coloniales africaines, que nous avons donnés l'an dernier, restent vrais dans leur

ensemble et même dans leurs détails. Après les importants traités anglo-français et autres conclus en 1890, on ne pouvait avoir que l'accalmie politique, du moins pour quelque temps.

Mais les explorations pacifiques à tendances diplomatiques et annexionnistes ne discontinuent pas. Pendant que la France insiste pour l'évacuation de l'Égypte par les Anglais, et que les Anglais et les Italiens se disent que les Français auraient les mêmes raisons d'évacuer la Tunisie, le Maroc, lui, cherche à se rattacher plus intimement le *Touat* en y envoyant des représentants et des troupes.

Mais la France jugeant le *Touat* dans la sphère d'action algérienne, y projette une expédition militaire réclamée par l'opinion publique. Elle poursuit l'idée d'un *chemin de fer transsaharien*, qui relierait l'Algérie au Niger et au lac Tchad, c'est-à-dire aux *Indes noires* futures, imitant en cela la Russie, qui pousse ses lignes transsibériennes et transcaspiennes à travers les déserts, pour tenter d'aboutir aux régions plus riches de la Chine et des Indes.

Au *Sénégal*, on se bat toujours pour soumettre les chefs musulmans, difficiles à réduire ; mais dans les Rivières du Sud et en *Guinée*, des explorateurs français plus pacifiques se dirigent vers l'intérieur du Soudan. Mizon a échoué dans son projet de remonter le Niger et la Bénoué pour donner la main à Paul Crampel qui, parti de l'Oubanghi (Congo), devait s'avancer, lui aussi, vers le lac Tchad et de là revenir par le Sahara jusqu'en Algérie ! Beau rêve !

Malheureusement, Crampel paraît avoir péri, on ne sait encore sur quel point, soit vers le 6° parallèle nord et sur la route du Tchad. Plus heureux, ses compatriotes Cholet et Gaillard ont remonté vers le nord la Sangha et acquis à la France les territoires que les Allemands considéraient comme l'*hinterland* du Cameroon.

Mais les explorations les plus étendues sont celles des Belges dans l'immense bassin du Congo. Pendant que le capitaine van Gele remontait au loin l'Oubanghi, Roget s'avancait

au nord jusque dans le bassin du Nil, tandis qu'au sud-est Le Marinel, parti du camp de Lousambo, faisait plus de 2000 kilomètres, aller et retour, pour conclure un traité d'amitié avec le Msiri, ou roi du Katanga, non loin du lac Bangwélo. De son côté, Delcommune remonte le Lomami et va à la reconnaissance du Loualaba, l'une des branches supérieures du Congo.

D'autre part, une expédition commerciale anglo-belge, sous la conduite du capitaine Stairs, l'un des anciens compagnons de Stanley, et une *expédition antiesclavagiste* belge sous la direction du capitaine Jacques, toutes deux parties de Zanzibar, arrivent au lac Tanganika.

Signalons aussi le *chemin de fer de Matadi à Léopoldville*, en voie de construction. Matadi, où se trouvent réunis plus de 200 employés belges commandant à 2000 travailleurs nègres, est bien en ce moment le foyer de travail le plus actif de l'Afrique centrale. Il est bon aussi de noter que des prêtres et des sœurs de charité belges s'y trouvent pour rendre à leurs compatriotes les services les plus précieux, tandis que les missionnaires de Scheut évangélisent les indigènes sur le haut fleuve et ses affluents.

Dans l'Afrique australe, la colonisation allemande du Damaraland (Hottentotie) marche lentement, mais la compagnie anglaise de la Zambézie a mis sous son protectorat les domaines du roi Lobengula, riches, croit-on, en mines d'or et d'argent.

Le Portugal a divisé en deux districts, dits de *Mozambique* et de *Lourenço-Marquez*, les territoires situés au nord et au sud du Zambèze.

A *Madagascar*, le protectorat français ne paraît pas être bien accepté par les Hovas, et l'on craint de nouveaux troubles. La France fortifie le port de Diégo-Suarez.

Dans la région des *grands Lacs*, *Emin Pacha*, au service du Zanguebar allemand, aurait reconnu le *Kifou*, la source du Nil la plus méridionale, laquelle se jette dans le lac Albert-Edward, découvert par Stanley. De plus, par un nouveau

trait de son esprit original, il serait passé sur le territoire anglais, désireux peut-être d'aller reprendre à Wadelai le commandement des troupes égyptiennes et de reconstituer son empire de l'Equatoria. Il pourrait alors se trouver en conflit avec le royaume nègre de l'*Ouganda*, auquel le commissaire anglais Jackson a fait reconnaître et accepter le protectorat britannique.

Sur le bord de la mer Rouge, les Italiens se cantonnent dans l'*Érythrée*, nom qu'ils ont donné au territoire côtier dont Massaouah est le chef-lieu. Le roi d'*Abyssinie* Ménélick, leur protégé, s'adressant aux souverains de l'Europe, revendique, comme lui appartenant, les territoires qui s'étendent de la mer Rouge au Nil Blanc et de Khartoum au grand lac Victoria, dépassant de beaucoup les limites respectives assignées par l'accord anglo-italien.

Asie.

Dans ce massif continent, le fait le plus inquiétant est la persécution sanglante que subissent les missions catholiques en *Chine*, de la part des rebelles mandchous, qui en veulent au gouvernement de Péking de trop bien accueillir les Européens. Une opposition sourde existe également dans la Chine propre, contre la dynastie mandchoue qui règne à Péking, et, tôt ou tard, on pourra voir cette dynastie remplacée par quelque autre moins accessible peut-être aux idées étrangères.

Par contre, le *Japon* s'europeanise à merveille, particulièrement en ouvrant toutes larges ses portes à la religion catholique. Après les sanglantes persécutions du XVII^e siècle, après deux cents ans d'exclusion complète des missionnaires, n'est-il pas admirable que le catholicisme se soit conservé jusqu'à nos jours dans de nombreux villages des environs de Nagasaki, de sorte que les missionnaires actuels n'ont eu qu'à réveiller le feu caché sous la cendre. Aussi le Saint-Siège,

d'accord avec le gouvernement japonais, vient de rétablir la hiérarchie épiscopale en créant un archevêché à Tokio, et trois évêchés à Osaka, Nagasaki et Hakodadé.

Rien à signaler en *Sibérie*, pas plus qu'en Turquie, Arabie, Perse, Hindoustan. Il y a toutefois la grave question du *Pamir*, ce bloc montagneux, « le toit du monde », sur lequel les Russes ont l'air de vouloir s'installer, au grand déplaisir des Afghans, des Chinois et surtout des Anglais, qui craignent pour leur frontière mal fermée du Cachemire.

Par contre, le *Béloutchistan* disparaît à peu près de fait de la carte des États libres pour s'incorporer dans l'empire des Indes. Il en est de même de la presqu'île de *Malacca*, tandis que, plus au nord, la frontière birmane semble reculer devant les Français qui comptent reporter au fleuve Mékong les limites de l'*Indochine française*.

Quant au royaume de *Siam*, il serait difficile de dire lequel des deux voisins a le plus de chance d'en devenir le protecteur et maître, à moins qu'un jour tous deux ne préfèrent se partager ce gâteau, qui n'est nullement à dédaigner.

Parmi les explorations pacifiques, il est juste de signaler celle du jeune prince Henri d'Orléans qui, accompagné de M. Bonvalot, est arrivé, par la Russie et le Turkestan, à Kaschgar. De là, sous la conduite d'un missionnaire catholique belge, le P. de Deken, ils ont traversé tout le haut plateau de Mongolie et du Tibet, passant parfois à plus de 5000 m. d'altitude, pour venir aboutir au Tonkin, après une course de plusieurs milliers de kilomètres.

Amérique.

Puisque le temps presse, ne nous arrêtons pas en *Océanie*, où nous signalerons seulement la mer de *Tasman*, nom sous lequel les autorités australiennes ont baptisé la partie qui sépare la Tasmanie de la Nouvelle-Zélande, et passons vite dans le Nouveau-Monde par le détroit de Behring.

L'Alaska se tait, mais le *Canada* n'est pas toujours sage, car fatigué d'être trop bien, sans doute sous le sceptre de la Reine, qui lui laisse toute autonomie administrative, certain parti voudrait lui voir une indépendance complète, au risque de préparer ainsi son annexion aux *États-Unis*.

Ceux-ci continuent à croître comme des géants et à payer leurs dettes avec les produits qu'ils vendent à l'Europe, tandis que leur loi Mac-Kinley ferme leurs portes aux produits étrangers.

De plus, il semble bien que leur doctrine de *Monroë* a cherché noise à l'île *Haïti*, où elle a voulu acquérir à toute force la baie de Samana, puis le môle Saint-Nicolas, sous prétexte d'y faire un dépôt de charbon pour la marine. Apparemment que les *États-Unis* ont reculé devant les protestations unanimes des puissances européennes, qui possèdent les archipels des Antilles.

Le *Mexique* est tranquille, et l'Amérique centrale s'est apaisée après une tentative infructueuse d'union entre ses cinq États. Le canal interocéanique par le *Nicaragua* est bel et bien en voie d'exécution, tandis que celui de *Panama* disparaît de la scène, tout comme son auteur, qui eût mieux fait de s'en tenir à la gloire d'avoir creusé celui de Suez.

La *Colombie* a porté pacifiquement sa frontière orientale jusqu'à l'Orénoque, par accord fait avec le Vénézuéla; elle s'est agrandie encore vers le sud, aux dépens de l'Équateur, qui voit aussi le Pérou revendiquer une autre portion de la plaine orientale.

L'ex-empereur du *Brésil*, don Pedro, vient de mourir à Paris, non sans avoir pu constater que la forme républicaine n'a donné ni la prospérité ni la paix au pays qu'il a dû abandonner. Des tendances séparatives se manifestent surtout dans les provinces du sud où l'élément allemand domine.

L'*Argentine*, ruinée dans ses finances et son crédit, peut aussi regretter d'avoir été trop vite dans ses spéculations et ses appels à l'immigration exagérée.

Ce pays d'avenir, qui paraît cependant destiné à jouer un rôle prépondérant dans l'Amérique du sud et à attirer à lui peut-être une partie des États brésiliens, subit un arrêt de développement, et le *Chili* lui-même, la plus sage jusqu'ici des républiques espagnoles, est livré en ce moment à l'anarchie succédant au despotisme.

Tant il est vrai que rien n'est stable en ce bas monde, et que les nations, comme les individus, ne doivent pas trop se complaire en elles-mêmes lorsqu'une longue prospérité leur a été accordée.

Trop souvent on en voit qui, fatiguées d'être heureuses, se remuent pour courir imprudemment des aventures, dont hélas! elles auront bientôt à se repentir. Passe encore, si, dans ces moments de fièvre ardente et de recherche d'un *mieux* qui nuit au *bien*, elles savent se conduire selon le principe éternel de l'Évangile :

« *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît.* »

Puisse-t-il en être ainsi pour notre chère patrie, comme pour tous les pays, dont nous venons d'esquisser la situation géographique, politique et sociale à la fin de l'année 1891.

Voici, comme complément à la revue ci-dessus, quelques tableaux synoptiques, donnant les *divisions politiques* des cinq parties du monde, avec les chiffres approximatifs de la *population absolue*, de la *densité de population* par kilomètre carré, et de la *superficie comparée*, celle de la France étant prise comme unité.

Ces tableaux feront suite à ceux que nous avons établis l'an dernier (*Bulletin*, t. XV, p. 280), et auxquels nos lecteurs pourront se rapporter pour ce qui concerne particulièrement les détails du partage de l'Afrique.

Europe.

ÉTATS.	Population absolue.	Popul. relative.	Superficie comparée.
Russie d'Europe	100,000,000	19	10
Allemagne.	50,000,000	92	1
Autriche-Hongrie	42,000,000	67	1,2
France.	39,000,000	73	1
Angleterre.	38,000,000	120	0,6
Italie	32,000,000	107	0,6
Espagne	18,000,000	36	1
Belgique	6,200,000	210	0,06
Roumanie	5,800,000	45	0,2
Turquie d'Europe	5,000,000	29	0,5
Suède	4,900,000	11	0,85
Pays-Bas	4,600,000	140	0,05
Portugal	4,600,000	51	0,17
Bulgarie	3,300,000	33	0,2
Suisse	3,100,000	75	0,08
Grèce	2,300,000	35	0,1
Danemark	2,200,000	55	0,07
Norwège	2,100,000	6	0,6
Serbie	2,100,000	42	0,1
Bosnie-Herzégovine	1,500,000	28	0,1
Monténégro	300,000	30	0,02
Luxembourg	220,000	85	0,005
Pour l'Europe, environ	368,000,000	37	19

Asie.

DIVISIONS.	Population.	Densité.	Superficie comparée.
Empire chinois	400,000,000	33	23
Empire anglo-indien	280,000,000	78	8
Empire du Japon	40,000,000	100	0,8
Indochine française	20,000,000	40	1
Asie russe	17,000,000	1	32
Turquie d'Asie	15,000,000	10	3
Royaume de Corée	10,000,000	40	0,5
Royaume de Perse	8,000,000	5	3
Royaume de Siam	6,000,000	9	1,5
Afghanistan	3,000,000	6	2
Arabie	3,000,000	1	5
Pour l'Asie, environ	800,000,000	20	80

Afrique.

DIVISIONS.	Population présumée.	Densité.	Superficie comparée.
—	—	—	—
Afrique française	24,000,000	3,5	15
" anglaise	37,000,000	6	13
" belge (Congo)	20,000,000	9	4
" allemande	8,000,600	4	4
" portugaise	10,000,000	5	4
" italienne	5,000,000	5	2
" espagnole	500,000	1	1
Égypte, aux Turcs	7,000,000	7	2
Tripolitaine "	1,000,000	1	2
Maroc	4,000,000	8	1
Libéria	1,000,000	4	1/2
Soudan libre	12,000,000	4	6
Orange et Transvaal	1,000,000	2	1
Pour l'Afrique, environ.	130,000,000	4,3	56

Amérique.

DIVISIONS.	Population absolue.	Densité.	Superficie comparée.
—	—	—	—
Groenland et Islande	70,000	"	3
Canada	5,000,000	0,5	17
Etats-Unis et Alaska	65,000,000	6	18
Mexique	12,000,000	7	3 1/2
Amérique centrale	3,000,000	6	1
Antilles	5,000,000	20	1/2
Guyanes européennes	400,000	1	1
Brésil	15,000,000	2	16
Vénézuéla	2,300,000	2	2
Colombie	4,000,000	4	3
Équateur	1,200,000	4	1/2
Pérou	3,000,000	3	2
Bolivie	2,400,000	2	2 1/2
Chili	3,000,000	4	1 1/2
Argentine	4,500,000	2	5
Paraguay	500,000	2	1/2
Uruguay	700,000	4	1/3
Pour toute l'Amérique	130,000,000	3,3	76

Océanie.

DIVISIONS.	Population absolue.	Densité.	Superficie comparée.
—	—	—	—
Océanie anglaise.	4,000,000	0,5	16
” hollandaise	30,000,000	15	4
” espagnole	6,000,000	30	1
” allemande	500,000	2	1
” portugaise	125,000	8	0.03
” française	90,000	3	0,05
Pour l'Océanie, environ.	40,700,000	4	22

Fr^e ALEXIS-M. G.

membre de la société royale de géographie d'Anvers.

Compte rendu de la conférence

SUR

LA MALAISIE

faite par M. CLAINE le 25 janvier 1892.

En prenant la parole, M. Claine se dit obligé d'invoquer l'indulgence de son auditoire; une grave indisposition lui rend depuis trois jours la parole très difficile.

L'orateur ajoute qu'il fera tout son possible afin de faire connaître, d'une manière compréhensible, les grandes lignes de son curieux voyage. Les indications sur la carte compléteront sa conférence et éclairciront les points qui pourraient rester obscurs dans le cours de sa narration.

« Parti de Paris en mai 1890 », dit M. Claine, « je débarquai un mois après à Singapore, d'où je partis pour le sud de l'île de Sumatra, dans le but de visiter le pays des Orang-Oeloes, le plateau de Passauwah avec ses plantations de café et ses autres magnifiques cultures, en un mot toutes les curiosités de l'île.

» Palembang est la capitale de l'ancien sultanat de ce nom; nous avons fait la traversée en un jour et une nuit pour arriver à cette ville, qui est aujourd'hui le siège du résident hollandais.

» Le voyage offre beaucoup de variations, surtout par les nombreuses îles, dont plusieurs sont à peine connues, ce qui du reste est encore le cas avec beaucoup d'îles de la Malésie.

» Je débarquai à Palembang à l'aide d'une pirogue, si légère, que le moindre mouvement l'aurait fait chavirer.

» Une forteresse s'élève au centre de cette ancienne capitale de Palembang, qui a une population d'environ 60.000 âmes : Malais, Arabes, Chinois, etc. Quelques centaines d'Européens, des fonctionnaires et des négociants résident dans la ville.

» Peu de monuments pour attirer l'attention du voyageur ou du touriste ; à vrai dire, il n'y a que le palais du gouverneur et la mosquée en pierres, apportées par les pèlerins de La Mecque. Les quartiers indigènes sont peu intéressants ; le quartier chinois seul peut se vanter de posséder de bons bâtiments.

» Je n'ai eu qu'à me louer des autorités hollandaises, des gens polis, qui m'ont donné un permis de voyager dans l'île avec la meilleure grâce du monde.

» Le 20 août nous partîmes en bateau pour remonter la rivière Moessi ; nous l'avons suivie jusqu'au Lemattang, que nous avons remonté jusqu'à son point extrême de navigabilité.

» Le 25 août, ayant un arrêt forcé, nous en profitâmes pour aller visiter un village planté de cocotiers. Les jeunes filles à marier sont des coffres-forts vivants. Tout le capital des parents, transformé en bracelets, colliers, jarretières, etc. est suspendu à la jeune fille, jusqu'au jour de son mariage, lorsque les trésors passent à sa sœur. Le moyen est pratique et dépeint les mœurs des habitants de ces contrées.

» Plus on avance dans l'intérieur du pays, plus les filles et les femmes sont déshabillées ; les hommes, au contraire, sont surchargés de vêtements.

» Un détail qui ne vous surprendra guère : ce sont les femmes qui font tout l'ouvrage ; elles soignent le ménage, elles travaillent au champ, tandis que les hommes passent leurs journées à s'occuper de leur toilette.

» Le 28 nous atteignons Maari Ennis. La rivière n'est plus navigable dès ce point et les difficultés du voyage vont surgir; le transport doit se faire au moyen de petites voitures ou charrettes, attelées de bœufs bossus.

» Il nous faut deux jours pour nous occuper des préparatifs du voyage et le 30 août nous pouvons nous mettre en marche.

» Nous traversons un pays superbe. La route est assez bonne, montant en pente douce. Nous admirons les paysages splendides et la flore merveilleuse de cette belle contrée; les oiseaux fuient à notre approche.

» Enfin nous arrivons dans le pays des Orang-Oeloes. Un pont clôturé par des palissades en bambou donne accès au pays.

» Le lendemain nous approchons de Labat, centre des communications télégraphiques entre Java et l'Europe; nous atteignons la ville sur un radeau composé de deux pirogues accouplées. Deux jours nous suffisent pour faire connaissance avec Labat, ou plutôt pour nous reposer, car réellement il y a peu à voir. Puis nous continuons notre voyage sous un soleil brûlant, auquel il est presque impossible de résister.

» La route monte toujours à travers de superbes plaines et de riches plantations; des précipices profonds bordent parfois le chemin et de temps en temps nous en traversons, sur des ponts légers, jetés à la hâte. Des myriades de singes-hurleurs nous accueillent partout par un concert de cris assourdissants.

» Le 7 septembre nous reprenons la marche vers le sud; dès ce moment la route devient pénible, et au milieu d'une chaleur suffocante, nous traversons un pays extrêmement accidenté, dont l'aspect n'en reste pas moins admirable.

» Quelle différence dans la nature elle-même! Les buffles sauvages deviennent menaçants et sortent sans crainte de leurs repaires dans les forêts vierges pour se baigner dans la rivière. Les lugubres hurlements du tigre parviennent jusqu'à nos oreilles.....

» C'est un vrai bonheur que d'avoir cette région derrière soi et d'approcher enfin de ce riche plateau de Passauwah, dont la splendeur défie toute description. La vue est majestueuse et au milieu de la plaine se dresse fièrement le volcan Dempo.

» Nous sommes en plein pays des Oeloes. Ce peuple ne paraît pas différer des Malais; même costume, même large pantalon. Mais vu de près, on observe de suite l'énorme différence. Ici, point d'islamisme, et, conséquence naturelle: la vie sociale! Les Oeloes sont bien plus hospitaliers et ne connaissent pas les préjugés des Malais.

» Jetons un coup d'œil rapide dans leurs habitations. Les maisons sont peu grandes; on ne voit pour tout ameublement qu'un lit très élevé, le foyer et de petites tablettes, fabriquées de bambous mal joints.

» Le chef du village s'appelle *Creo*. On le reconnaît à sa calotte brodée d'or, le seul signe distinctif de son rang.

» Le chef ne peut rien arrêter sans le contrôle du gouvernement hollandais.

» On cultive le riz, le café, le cocotier; la moisson est toujours abondante.

» Les femmes sont peu vêtues, mais très modestes; on pourrait même dire qu'elles sont assez jolies, si elles n'avaient pas la bouche aussi grande et si elles ne se défiguraient pas entièrement avec leurs dents noircies, conséquence de mâcher le cijéni.

» Mais nous n'avons pas le temps pour tout admirer et tout étudier et le 11 septembre nous voilà de nouveau partis, cette fois-ci en compagnie du lieutenant hollandais van den Hove. Nous avons pris en notre service trois porteurs-guides, désormais indispensables.

» La route est bonne et, à travers d'interminables rizières, séparées seulement par des cours d'eau, sur lesquels sont jetés des ponts quand la route les traverse, nous atteignons enfin le kampong Goens-Agree, à une altitude de 2800 pieds. Nous nous adjoignons un nouveau guide pour continuer l'ascension.

» Ces indigènes n'ont aucune idée de distance, ni de temps ; aussi fûmes-nous surpris le premier jour par la nuit, qui tombe soudainement. Notre position était très dangereuse, à cause de la mauvaise route et des tigres hurlant dans les bois. Nous fûmes recueillis par des indigènes et conduits au kampong, où le chef nous procura une maison afin de passer la nuit.

» Le lendemain, en continuant la route, nous suivons les sentiers tracés par les éléphants sauvages. Voyager d'une telle façon est peu facile. La nuit nous surprit encore une fois et nous dûmes camper sur un sol glacé et humide. Le bois était également trop humide pour nous permettre de faire du feu et le lendemain nous nous levâmes les vêtements tout imprégnés d'eau.

» Enfin, après avoir surmonté mille obstacles, nous arrivons au sommet du Dempo ; nous descendons de l'autre côté, pour faire ensuite l'ascension du volcan Merapi. Le cratère se trouve à une altitude de 9000 pieds. Un seul Européen, un Anglais, y avait été avant moi, il y a sept ans.

» Ces différentes excursions nous avaient fatigués outre mesure et le 14 septembre nous rentrions à Pagen-Alam, où je me reposai quelques jours, afin de soigner mes blessures et meurtrissures aux pieds.

» Je suis de nouveau parti le 24 septembre à travers la forêt jusqu'à Padang-Bornay ; les indigènes que nous rencontrons se montrent peu sympathiques ; l'après-midi nous passons, sur un pont en bambou, les sources du Moessi.

» Le lendemain, 25 septembre, la route devient montueuse et fatigante. Les paysages magnifiques offrent aux yeux un spectacle bien fait pour faire oublier au voyageur les fatigues de la marche. Sur des radeaux en gros bambous nous passons des rapides (*snelstroomen*, *schielstroomen*), dont la traversée offre de dangereuses difficultés.

» A Talang-Padang nous avons l'honneur de faire la rencontre du contrôleur hollandais, qui nous reçoit avec la plus grande cordialité.

» Le 26, arrivés à Tebing-Teggie, nous sommes bien reçus

par les officiers, qui nous procurent du pain, des œufs, etc. et qui nous traitent aussi d'une façon charmante.

» Le 27, nous faisons la connaissance du capitaine Wetse-laer, un brave officier, qui rend responsable pour les malheurs qui pourraient m'arriver le patron du bateau sur lequel je m'étais embarqué.

» Il était loin d'être commode, ce bateau ! Ce n'est, en vérité, qu'un immense arbre creusé, surmonté d'une plate-forme et flanqué de planches très bien attachées. En fait de confort, il y a à l'arrière une sorte de cabine à mon usage et qui est recouverte d'un toit. Et dire que j'étais tout heureux d'avoir découvert ce vaisseau préhistorique !

» Le courant de la rivière est si fort qu'il faut 45 jours pour la remonter, tandis que, pour la descendre, on peut faire les trois quarts du trajet en trois jours. En certains endroits la rivière fourmille de crocodiles, que, naturellement, nous saluons d'un coup de fusil ; pour ma part j'en ai tué trois.

» Enfin, le 3 octobre, je débarque de nouveau à Palembang, où, deux jours après et après avoir congédié mes hommes, je partis pour Singapore.

» J'aspirais après un repos bien mérité et ce fut à l'île de Ponto-Pinang que je me rendis pour me reposer de mes fatigues. C'est la plus ancienne possession anglaise dans les Détroits, mais elle a beaucoup diminué en importance. Celle-ci lui a été ravie par Singapore, qui est de beaucoup mieux situé pour la navigation et est devenu un centre de commerce très important.

» Je pourrais vous donner une masse de détails sur les mœurs et coutumes de ce pays, mais ils sont aussi peu intéressants que le pays lui-même.

» Les costumes sont peu typiques, à cause de leur trop grande ressemblance avec le costume européen. La population est trop mélangée pour avoir conservé un type original.

» Pendant que j'étais là, des brigands atchinois tentèrent vainement de piller le village.

» Remis de mes fatigues, je partis le 20 octobre pour la montagne, accompagné d'un chef indigène et de vingt porteurs; la route est très difficile, barrée d'arbres et de racines. Il nous faut six heures de marche pour atteindre le sommet du Tjinken; du haut de la montagne la vue embrasse d'immenses plaines.

» Enfin, après mille difficultés, nous atteignons le plateau des Bataks; l'accès aux villages, qui sont presque tous construits sur des îlots, est encore plus difficile. Mais nous n'en réussissons pas moins à franchir tous les obstacles et nous sommes fort bien reçus. J'ai cependant quelque peine à faire croire que ma visite avait simplement un but scientifique.

» Cependant, le chef du village nous traite bientôt d'une façon cordiale et en signe d'amitié il m'offre une poule blanche, deux œufs et du riz, ainsi qu'une corne de buffle, du vin de palmier, etc.

» Les mêmes difficultés pour nous introduire, et puis les mêmes cérémonies pour célébrer l'amitié, se présentent dans tous les villages que nous rencontrons. Et c'est ainsi que j'atteins Sirbaya, grand kampong, résidence du grand chef et ayant une population de 7000 habitants.

» Les maisons sont construites sur pilotis en bois; les parois sont inclinées et ont six pieds de hauteur. Décorés de monstres et de têtes d'animaux sculptées, ils offrent à l'extérieur un aspect peu attrayant.

» La population est intéressante sous bien des rapports. A Sumatra la race batak est subdivisée en cinq races; une seule, celle qui n'a point de relations avec les Européens, n'a pas répudié le cannibalisme. Ces différentes races sont très remarquables, mais les costumes n'ont rien de particulier. Les jeunes filles portent des ornements d'oreille en argent massif pesant deux livres. Ces ornements sont passés dans le lobe supérieur de l'oreille et soutenus par les cheveux. Les femmes mères ne se couvrent pas la poitrine; les filles à marier portent de gros colliers en or massif, mais les cèdent à leurs

sœurs, dès qu'elles se marient. Le fiancé achète cette fille à raison de 50 à 300 dollars, sans le collier, bien entendu. La polygamie n'est pas fréquente dans ces contrées; les femmes mariées ont une position semblable à celles de l'Europe; quant aux jeunes filles, elles jouissent d'une plus grande liberté que les nôtres.

» Les morts sont enterrés dans des bières suspendues, qui sont faites de troncs d'arbres. Ces bières, dont le fond est troué, sont reliées au sol par des bambous, par lesquels s'écoulent les liquides provenant de la dissolution du cadavre.

» On coupe les lèvres des chefs morts et on en confectionne des bracelets pour les vaillants guerriers.

» Les Bataks sont très habiles à travailler le fer et s'occupent beaucoup de la fabrication d'armes; leur littérature est assez avancée et traite surtout des sujets de sorcellerie.

» Les femmes tissent des étoffes et pilent le riz.

» L'organisation politique est, pour ainsi dire, communiste. La peine de mort n'existe pas; d'ailleurs le vol est inutile, puisque personne ne connaît la misère.

» Il y a de superbes poneys dans ce pays; ces animaux sont très petits mais forts.

» Ces quelques informations vous donnent une idée assez exacte de ce curieux pays, que j'aurais voulu visiter jusqu'au lac Batak; mais il était impossible de pousser jusque là, car cette partie de la passe était envahie par les Atchinois.

» Pour arriver à Allostak, je dus faire une partie du trajet à dos d'éléphant, mode de voyager très difficile à cause des paniers primitifs. »

L'orateur passe rapidement sur la fin de son voyage et son retour par le Siam, pour venir s'embarquer à Singapore pour la France, le 24 mai 1891.

M. Claine termine son intéressante narration par la production de plusieurs vues, représentant les principales péripéties de son voyage et reproduisant les plus beaux sites des contrées qu'il a visitées.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 6 MARS 1892.

ORDRE DU JOUR: 1^o Procès-verbal. — 2^o Nécrologie. Décès de S. A. I. le grand duc CONSTANTIN NICOLAYEVITCH. — 3^o Correspondance. — 4^o Sociétés correspondantes. — 5^o Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Hommage à Christophe Colomb. — 6^o Conférence de M. BAGUET, conseiller, sur *Christophe Colomb*.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle de la milice à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le lieutenant-général Wauwermans, président, F. de Serra y Larrea, consul d'Espagne, P. Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, trésorier, E. Lombaerts, bibliothécaire, et A. Baguet, consul honoraire du Brésil, conseiller de la société.

1. Le procès-verbal de la séance du 25 janvier est lu et approuvé.

2. Il est donné lecture de la lettre suivante :

« Saint-Pétersbourg, le 18/30 janvier 1892.

» A Monsieur le Président du Koninklijk Aardrijkskundig Genootschap à Anvers.

» MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

» La société *Impériale* russe de géographie a le profond regret d'avoir à vous faire part de la perte qu'elle vient d'éprouver en la personne de son Auguste Président, Son Altesse Impériale le Grand-Duc CONSTANTIN NICOLAYEVITCH, décédé à Pavlovsk, près Saint-Pétersbourg, à minuit du 12/24 au 13/25 janvier 1892.

» Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

» Le Secrétaire général,

» A. GRIGORIEF

» Conseiller d'État.

» Le Vice-Président,

» P. DE SEMENOF

» Sénateur de l'Empire. »

M. le président rend hommage au caractère de S. A. I. qui s'est constamment dévouée aux intérêts de la science géographique.

Notre cercle s'associe au deuil qui a frappé la société *Impériale* russe de géographie.

3. M. le président passe au dépouillement de la correspondance.

— Il est donné lecture d'une lettre de M. le ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics, envoyant des exemplaires de l'arrêté royal du 12 janvier 1892 qui ouvre un cinquième concours pour la collation du legs de 10.000 francs institué à perpétuité par le docteur Guinard pour être remis tous les cinq ans à celui qui aura fait le meilleur ouvrage ou la meilleure invention pour améliorer la

position matérielle ou intellectuelle de la classe ouvrière, en général et sans distinction.

4. *Sociétés correspondantes.*

— L'Académie des sciences naturelles à Philadelphie et l'*American philosophical society* accusent la réception de différents fascicules du *Bulletin*.

5. *Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.*

HOMMAGE A CHRISTOPHE COLOMB.

M. le président, prenant la parole, s'exprime comme suit :

« MESSIEURS,

« Le 3 août 1492 s'accomplissait en Andalousie un des événements les plus remarquables qu'aient enregistré les annales maritimes et l'on peut même dire, l'histoire de l'humanité. Une petite flottille de trois navires, dont l'un seulement était ponté et qui, par leurs proportions, ne dépassaient pas en importance nos bateaux de pêche modernes, quittait le port de Palos, non loin de Huelva, à l'embouchure du Rio-Tinto, pour tenter une expédition dont l'audace faisait frémir les marins les plus intrépides. Le chef de l'expédition était un pauvre marin, dont nul ne pouvait dire positivement d'où il venait, où il était né. Sept ans auparavant, il était venu frapper à la porte du couvent de la Rabida, mourant de faim, accompagné de son fils encore enfant et y avait reçu la plus généreuse hospitalité. Mais ce mendiant avait une grande âme, l'enthousiasme généreux de la science ; il voulait, au prix de sa vie, doter l'humanité d'une source de richesse nouvelle. Bientôt

il trouva en Fray Juan Perez de Marchena, ancien confesseur de la reine Isabelle et supérieur du couvent de la Rabida, un protecteur ardent et éclairé.

» Le commerce de l'Occident souffrait péniblement des suites désastreuses des croisades. La route naturelle de l'Orient par la Méditerranée lui était fermée. Les Portugais cherchaient vainement depuis un siècle à ouvrir une route en contournant l'Afrique. La solution nouvelle qu'offrait *Christoval Colombo*, car ainsi se nommait le mendiant qui avait demandé l'hospitalité à la Rabida, était des plus extraordinaires, car il prétendait *chercher l'Orient par l'Occident*. C'était, croyait-on, un véritable paradoxe. Malgré l'appui d'un savant éminent, Paolo Toscanelli, il avait été éconduit comme fou en Portugal. Raillé en Italie, il venait s'exposer aux sarcasmes des savants espagnols et ne dut son succès qu'à la confiance aveugle qu'il inspira à Fray Perez Juan de Machena, qui illustra son nom par sa crédulité dans le génie d'un grand homme.

» Quatre siècles se sont écoulés depuis ce célèbre voyage, qui, suivant l'illustre Alexandre de Humboldt, *doubla la création*. Toutes les nations se disposent à célébrer avec enthousiasme le centenaire de cette grande aventure.

» L'Italie, le Portugal, l'Espagne, préparent des fêtes splendides.

» Anvers, qui a si remarquablement bénéficié de la découverte du Nouveau Monde, Anvers où cette découverte reçut en quelque sorte son enregistrement officiel, son état civil, par les travaux d'Ortelius et de Mercator, Anvers ne peut manquer de s'y associer, et je remercie notre laborieux confrère M. Baguet d'avoir bien voulu inaugurer en quelque sorte nos travaux annuels, en nous racontant les premiers voyages du célèbre marin.

» De grandes fêtes auront lieu en Espagne en automne de 1892. Un *congrès international des Orientalistes* en septembre *dans l'Alcazar de Séville*, un *congrès américain* au couvent de la Rabida près de Huelva du 1^r au 6 octobre, puis un *congrès géographique hispano-portugais-américain*

à Madrid avec une grande *exposition historique américaine* des objets datant de l'époque des conquêtes espagnoles. Tous les grands ports de commerce iront inscrire leurs noms en témoignage de reconnaissance sur le monument commémoratif qui sera élevé dans le couvent de la Rabida, où se tiendra le *congrès des américanistes*, et j'ai bon espoir qu'un membre de notre société de géographie, malgré le long et coûteux voyage que cela impose, voudra aller y inscrire celui d'*Anvers*, qui, au temps de Charles-Quint, recueillit une grande part de la découverte, y trouva la source de sa grande fortune du XVI^e siècle, et y apportera en son nom le témoignage de sa reconnaissance pour l'illustre *Christophe Colomb*.

6. M. le conseiller Baguet fait une conférence sur *Christophe Colomb*. L'orateur traite son sujet *con amore* ; il fait le tableau des immenses difficultés que le grand explorateur eut à surmonter avant de pouvoir entreprendre un voyage qui devait doubler la face du monde.

M. le président remercie le conférencier de son intéressante communication et l'engage à développer dans une séance subséquente l'histoire de la découverte de l'Amérique (*Applaudissements*).

M. le président annonce ensuite que la commission du *congrès des américanistes* a résolu, pour conserver un souvenir du quatrième centenaire de Colomb, de faire imprimer dans le couvent même de la Rabida un livre, le seul qui y sera jamais imprimé et qui acquerra la valeur d'un véritable incunable du XIX^e siècle, renfermant la description du vieux couvent de la Rabida et de la ville de Palos de la Frontera, des notices biographiques de Christophe Colomb, de Martin Alonzo Pinzon, des Rois catholiques et de toutes les personnes

qui aidèrent directement à l'œuvre de la découverte; ce volume sera illustré de vues et de portraits. Il renfermera comme complément la liste des personnes et des administrations qui auront contribué au centenaire, avec des notices biographiques.

Ce livre, réservé aux membres du Congrès, est destiné à devenir une rareté bibliographique et doit, suivant le vœu de la commission espagnole, être le souvenir de la génération actuelle offert à ses successeurs du XX^e siècle.

M. le consul de Serra remercie la société de l'hommage rendu à Christophe Colomb et au pays qu'il a l'honneur de représenter. Il en fera part à son gouvernement.

— La séance est levée.

CHRISTOPHE COLOMB.

par M. A. BAGUET, consul honoraire du Brésil
et conseiller de la société.

MESDAMES, MESSIEURS,

A l'occasion du quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb, le 12 octobre 1492, l'Italie et l'Espagne se proposent de célébrer en 1892 avec beaucoup d'éclat cet événement si mémorable.

La société de géographie de Buenos-Ayres, de concert avec l'Institut historique et ethnographique de Rio de Janeiro, a l'intention d'élever un magnifique monument en mémoire de C. Colomb. Sa Sainteté le pape Léon XIII a daigné adresser un bref des plus approbatifs aux promoteurs de ce projet. C'est un éclatant hommage rendu au grand chrétien, qui affrontait l'inconnu des Océans pour apporter l'Évangile à de nouveaux peuples et pour offrir un nouvel horizon au monde commercial.

Il est à supposer que parmi les nombreuses publications qui paraîtront à cette époque, on soulèvera de nouveau la question de savoir « où sont les restes de Christophe Colomb. »

Il y a une dizaine d'années, nous avons traité ce sujet dans une notice qui a paru dans le *Bulletin de la société royale de géographie d'Anvers*. Voici quelle a été notre conclusion :

« Nous avons tout lieu de croire que les restes de Christophe
» Colomb reposent à la Havane, mais les preuves matérielles
» manquent et ces preuves sont des inscriptions funéraires.

» On se base, il est vrai, sur des traditions, mais qu'on se
» souviene du dicton : *Verba volant, scripta manent*. Tant
» qu'il n'y aura pas de preuves irrécusables, le doute con-
» tinuera à subsister. »

Une longue polémique a eu lieu à ce sujet entre les savants, les autorités supérieures ecclésiastiques de l'île de St.-Domingue et les Espagnols.

Ce combat scientifique entre deux peuples (les Espagnols et les Dominicains) nous a fait connaître bien des faits mémorables, de précieux manuscrits et d'anciens ouvrages (au nombre de cinquante environ) du plus haut intérêt historique.

Dans le but de fêter dignement et avec pompe ce quatrième centenaire, on a institué à Rome une commission chargée de recueillir tous les documents qui se rattachent à la découverte du nouveau continent. Le comte Roselli de Lorgues, auteur du bel ouvrage : *Christophe Colomb*, a déjà envoyé à la commission de Rome la copie du portrait de l'illustre navigateur, provenant de l'ancien château de Cuccaro ayant appartenu autrefois à Balthasare Colombo. Ce portrait, peint sur bois, est attribué à Antonio del Rincon et son authenticité a été reconnue par feu le marquis Jérôme d'Adda, conservateur de la bibliothèque de Milan.

Le nom de Christophe Colomb est connu dans le monde entier. On remplirait bien des pages, rien qu'en citant les ouvrages en diverses langues, qui ont célébré les découvertes et les hauts faits de ce grand homme.

Sa biographie et la relation de ses quatre voyages sont éparpillées dans de nombreux ouvrages en plusieurs langues tant anciennes que modernes.

Le but de cette notice est de résumer en quelques pages, la vie de Christophe Colomb.

Dans quelques mois, nous publierons une narration succincte de son premier voyage, qui sera suivi de celui de ses trois autres, si les circonstances le permettent.

Parmi les principaux historiens qui, au commencement du

XVI^e siècle, ont donné une description des découvertes de Colomb, ayant servi de guide aux écrivains modernes. Citons : Martire, Oviedo, Gomara, Benzoni et Antonio Herrera. Presque tous étaient contemporains du grand navigateur.

Pietro Martire d'Anghicri naquit à Arona (Italie) et mourut à Grenade en 1520. Il a laissé beaucoup d'ouvrages en latin très pur. Employé à la cour d'Espagne, à l'époque où Colomb revint de ses voyages, il a publié une relation sous le nom de *Opus Epistolarum*, divisée en trois parties ayant pour titre : *Decades Oceanæ*.

Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdez naquit en Espagne en 1478 et mourut en 1557. Il est l'auteur d'une histoire générale et naturelle des Indes occidentales ⁽¹⁾. C'était un des écrivains les plus illustres de son époque. Il résida longtemps à Hispaniola en qualité de gouverneur, et passa vingt-deux ans dans les colonies espagnoles.

Francisco Lopez de Gomara, historien très renommé pour son histoire générale des Indes occidentales. Ses récits ne sont pas toujours marqués au coin de l'exacte vérité.

Jérôme Benzoni naquit à Milan ; historien et voyageur, il a publié une histoire du nouveau monde de 1541 à 1554 et a le grand mérite de raconter fidèlement les exploits des Espagnols ainsi que leurs méfaits.

Antonio de Herrera y Tordesillas naquit à Cuellar en Espagne en 1559. Historien fidèle et impartial, il brille surtout par ses vastes connaissances. On possède de lui plusieurs ouvrages sur les découvertes des Espagnols, principalement dans les Indes occidentales.

Qu'on nous permette de citer ici au sujet de l'historien Francisco Lopez de Gomara une particularité qui fait honneur à la ville d'Anvers.

Son ouvrage en six volumes, sous le titre de *Historia*

(1) A cette époque on donnait le nom d'Indes occidentales aux terres découvertes par Christophe Colomb.

general de las Indias etc., fut imprimé dans sa langue naturelle à Anvers en 1554.

Dans son superbe ouvrage, *Anvers à travers les âges*, M. P. Génard mentionne qu'en 1493, Thierry Martens publia en langue latine une lettre de Christophe Colomb datée du 25 février 1493. Ce fut M. Ch. Ruelens qui découvrit cette traduction. Elle fut depuis publiée à Rome, à Paris, à Bâle et à Turin.

Il serait superflu de citer, dans le cours de cette notice, tous les ouvrages que nous avons dû consulter. C'est dans les écrits des anciens historiens, reproduits en partie par les modernes, que nous avons puisé nos renseignements.

La plupart des nombreux écrivains, qui ont décrit la vie de Colomb, assignent une date différente à sa naissance, variant de 1430 à 1439. Le curé Don Andrès Bernaldès, qui vécut dans son intimité, en fixe la date à 1435 et nous avons lieu de croire que c'est la véritable en procédant par déduction. Christophe Colomb mourut à Valladolid le 20 mai 1506 à l'âge de 70 ans; les documents de cette époque en font foi et c'est d'après cette date que l'on peut conclure qu'il est né en 1435 ⁽¹⁾.

Le lieu de sa naissance a suscité pendant bien des années et encore de nos jours de nombreuses controverses. Plus de huit localités de l'État de Gênes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour.

Washington Irving, l'auteur le plus populaire de la vie et

(1) D. Manoel Colmeiro a publié un livre ayant pour titre : *Los Restos de Colon*. Le ministre de l'instruction publique à Madrid lui facilita l'accès de toutes les bibliothèques et c'est d'après des documents authentiques qu'il a pu constater exactement le nom de la ville où Christophe Colomb reçut le jour ainsi que les dates de sa naissance et de sa mort. Un de ces documents est sans doute celui d'Andrès Bernaldès dans lequel il mentionne que le révélateur des Indes mourut dans une belle vieillesse à l'âge de soixante-dix ans plus ou moins « que el inventor de las Indias » murio in senectute bona de edad de setenta años poco mas o menos. »

Beaucoup d'érudits prétendent qu'il est mort à l'âge de soixante ans (*sesenta*) et que le mot *setenta* (soixante-dix) est une légère erreur graphique.

des voyages de C. Colomb, déclare dans son ouvrage qu'on ignore l'époque et le lieu de sa naissance et qu'on a peu de détails sur ses ancêtres. Cependant les recherches multiples, qu'on a faites depuis, ont éclairci ces points obscurs de sa vie.

Il nous semble que les érudits, qui ont fait énormément de recherches afin de connaître les dates de sa naissance et de sa mort, ont perdu un temps précieux. Un seul document authentique était suffisant.

Quant au lieu de sa naissance, il est incontestable qu'il est né à Gênes. Dans un acte public signé Christophe Colomb, alors qu'il était déjà amiral, on trouve ces mots : « Je suis né à Gênes. » Le doute n'est donc plus permis.

Son père Dominico Colomb, issu d'une ancienne famille noble mais déchue, était cardeur de laines et possédait quelques biens fonds, mais de peu de revenu.

Il eut de son mariage, avec Susanna Fontanarosa, quatre fils et une fille. L'aîné Christophe fut l'orgueil de sa famille et illustra à jamais le nom des Colomb. Barthélemy partagea sa fortune et fut *adelantado* ou gouverneur général d'Hispaniola et Diego embrassa l'état ecclésiastique.

Dominico Colomb, homme pieux et honnête, sut inspirer à ses enfants l'amour du bien et la pratique des vertus chrétiennes.

Quoiqu'obscur artisan, il avait un grand fonds de bon sens et beaucoup de perspicacité. S'étant aperçu que son fils aîné avait une intelligence précoce et un goût inné pour les sciences exactes, il commença à lui faire donner une éducation primaire. Avec la protection d'un membre de sa famille, il l'envoya jeune encore à l'université de Pavie où l'on dirigea ses études vers les sciences propres à en faire plus tard un habile marin. Dès sa plus tendre jeunesse, Colomb avait montré des dispositions pour l'art nautique.

A l'âge de quinze ans, il quitta l'université pour affronter la mer et s'engagea en qualité de mousse à bord d'un navire marchand.

On a peu de détails sur les premières années de sa jeunesse. Toutefois on sait qu'il fit plusieurs voyages au Levant et qu'il navigua sous pavillon français en qualité d'officier du fameux corsaire Colomb, son grand oncle, pour compte de René, duc d'Anjou, roi titulaire de Naples et de Sicile. Celui-ci lui donna même le commandement d'une expédition.

On voit par ce peu de détails que notre héros fut le fils de ses œuvres.

Le rude apprentissage de mousse et les divers grades qu'il obtint successivement, grâce à ses capacités et à son talent nautique si précoce, lui firent acquérir cette expérience et cette théorie de la mer qui forme le marin expérimenté.

Avant de commander, il apprit à obéir.

La Méditerranée était à cette époque infestée de corsaires et de pirates, ce qui l'obligea à se perfectionner dans le métier des armes et dans toutes les occasions il fit preuve d'une grande bravoure, d'une persévérance et d'une force de caractère inébranlables.

Ici se déroule un événement dramatique et vraiment providentiel.

D'après son fils Fernando (1), qui a décrit sa vie, il commandait un bâtiment de l'escadre sous les ordres de Colomb le jeune, fameux corsaire et neveu du grand oncle de Christophe. Ayant appris que des galions vénitiens revenaient des Flandres richement chargés, il les attendit sur la côte du Portugal à la hauteur de Lisbonne. Le vaisseau que commandait Christophe Colomb vint aux prises avec une grande galère vénitienne, qui prit feu par des grenades et d'autres objets inflammables. Les deux bâtiments, enchaînés par des grappins, devinrent la proie des flammes et les marins furent obligés de sauter dans la mer. Christophe Colomb, excellent nageur, saisit une rame et, après avoir nagé pendant deux

(1) Fernando, deuxième fils de C. Colomb, issu de son mariage avec Dona Beatriz Enriquez de Araná, sa seconde femme, s'adonna surtout aux études scientifiques et écrivit la vie de son père.

heures, atteignit heureusement les rives du Portugal et de là gagna Lisbonne.

Ne doit-on pas reconnaître dans cet événement le doigt de la Providence ?

Son frère puiné, le pilote Barthélemy, était établi à Lisbonne afin d'y utiliser ses talents comme géographe.

Les deux frères s'aimaient tendrement ; de même que Barthélemy, Christophe gagna sa vie en copiant des manuscrits, en dressant des cartes géographiques et en faisant un petit commerce de librairie.

Agé alors de trente-trois ans, il avait le port et le maintien pleins de noblesse, une taille élevée et tout respirait en lui la douceur alliée à la fermeté.

Il épousa à Lisbonne la fille d'un navigateur italien Bartholomeo Monis de Palestrello. Ce fut dans les entretiens avec ce hardi marin, ce fut en lisant les récits de ses nombreux voyages et en compulsant ses cartes marines, qu'il se transporta en imagination dans un monde inconnu dont il rêvait vaguement l'existence. Ses fréquents entretiens avec son beau-frère, navigateur renommé et gouverneur de Porto-Santo, ne firent qu'augmenter son ardeur pour les études géographiques et cosmographiques.

C'est peut-être alors que germa dans son esprit, quoiqu'à l'état d'embryon, un grand projet qui fut l'avant-coureur d'une des plus belles découvertes du XV^e siècle.

Le beau-père de Colomb avait reçu par l'entremise de Dom Henrique, fils de Jean I, roi de Portugal, de vastes propriétés situées dans l'île de Porto-Santo ⁽¹⁾, mais à cause de certaines circonstances il perdit presque toute sa fortune en voulant

(1) Porto-Santo, que nous avons aperçu de loin en visitant Madère, est une île appartenant au groupe Madère.

Ce n'est qu'une montagne escarpée bordée de terres basses. De nos jours on y cultive des céréales et des fruits.

Voyez la notice *L'île Madère*. (*Bulletin de la société de géographie d'Anvers*, année 1880.)

les coloniser. C'est à Porto-Santo que naquit Don Diego, le fils aîné de Colomb.

Ayant été naturalisé Portugais, en vertu de son mariage, il fit souvent partie des expéditions que le gouvernement portugais envoyait vers les côtes de la Guinée découvertes au XV^e siècle. A son retour il continua à dresser des cartes, à confectionner des globes et parvint par son travail opiniâtre à envoyer quelques secours à son vieux père, à subvenir à l'éducation de ses frères et à procurer une modeste aisance à sa femme et à sa belle-mère. Un homme aussi profondément attaché à sa religion devait forcément être bon fils, bon frère et époux dévoué.

En 1474 il conçut le projet de chercher un passage aux Indes dans la direction de l'Ouest. C'était un projet audacieux, une entreprise gigantesque et tellement importante qu'elle ne pouvait se faire qu'avec le concours d'une tête couronnée, mais le temps n'était pas encore venu de mettre à exécution ce vaste projet.

Pendant deux ans il ne cessa de mûrir son entreprise, afin d'atteindre le but qu'il s'était proposé. Il supposa qu'en traversant le Grand Océan vers l'Occident il pourrait découvrir une nouvelle route vers l'Inde ⁽¹⁾.

Ayant fait une étude approfondie des voyages du célèbre Vénitien Marco Polo, il entrevit même la possibilité d'aborder à Cypango (Japon) et même d'atteindre Catay, province au nord de la Chine ⁽²⁾.

(1) A cette époque les Vénitiens et les Flamands de Bruges commerçaient déjà avec l'Inde.

(2) D'aucuns prétendent que la Chine était connue sous le nom de Catay au moyen âge.

Si Christophe Colomb ne découvrit pas une nouvelle route vers l'Inde, il eut le grand mérite d'engager les Espagnols à tenter de nouvelles découvertes. Témoin celle de l'Yucatan par Hernandez de Cordova en 1517, celle de la Nouvelle-Espagne par Juan de Grijalva en 1518, ainsi que la découverte et la conquête du Mexique par le célèbre Fernand Cortez vers la fin de 1518.

Christophe Colomb croyait à la rotondité de la terre, mais il la supposait plus petite qu'elle ne l'est réellement. A cette époque cette croyance semblait à beaucoup de gens une hérésie scientifique.

En naviguant vers le couchant afin d'atteindre l'Orient, c'était, comme l'a dit Toscanelli ⁽¹⁾, une grande et noble idée, car Colomb lui avait fait entrevoir l'immense avantage qu'il en résulterait pour toute la chrétienté.

Profondément religieux, il mettait en pratique le principe de Bacon : « Peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science en rapproche. » Aussi recherchait-il la société des érudits, des cosmographes, des navigateurs et il était en correspondance avec les plus illustres savants de son époque.

Quoi qu'en aient dit certains écrivains, il avait une vague intuition et un pressentiment qu'il pouvait exister un monde nouveau dans la direction du couchant.

Ses expéditions à la côte d'Afrique, son séjour au pôle nord et une étude approfondie de la relation des voyages de Marco Polo lui donnaient à supposer que sur l'immense Océan il pouvait y avoir des terres inconnues. C'est dans cette prévision qu'en 1492, il posa aux couronnes d'Aragon et de Castille, entre autres conditions, celle d'être nommé « gouverneur général des îles et des terres fermes à découvrir. »

Nous donnerons en temps et lieu les détails de l'entrevue des commissaires de la couronne d'Espagne avec Christophe Colomb.

Quelques auteurs mentionnent que des navigateurs avaient trouvé en mer des arbres d'une espèce inconnue et des pièces de bois exotique et que ces faits étant venus à la connaissance de Colomb, il en avait tiré la conclusion : que ces débris venaient des terres inconnues situées à l'Occident. Ceci n'est qu'une supposition toute gratuite.

En 1476 il se rendit à Gênes sa patrie et proposa au sénat

(1) Paolo Toscanelli del Pozzo, médecin italien, était un des plus grands savants de son temps comme mathématicien, cosmographe et physicien.

d'équiper quelques navires, afin d'aller à la découverte des terres pouvant exister à l'ouest et chercher une route vers l'Inde. Le sénat refusa en prétextant la pénurie du trésor et en l'informant que déjà maint navigateur s'était aventuré sur le Grand Océan et que jamais on n'en avait plus entendu parler.

Il reçut le même accueil à Venise. Le conseil de la république rejeta ses propositions.

Dans la biographie de Colomb, écrite par son fils Fernando et publiée à Venise en 1571, on peut lire que non seulement son père visita l'Islande en 1477, mais qu'il navigua jusqu'à 300 milles au delà. Ce voyage avait peut-être pour but de recueillir des renseignements sur les contrées qu'il supposait exister au delà de l'Atlantique.

Il est un fait peu connu dans l'histoire, c'est la découverte de l'Amérique en l'an 1000 par les Islandais, qui donnèrent le nom de Vinland (pays des vignes) à une contrée qu'on suppose être de nos jours le Nantucket.

« Qui oserait contester, » dit un de nos savants voyageurs belges, M. Le Clercq, « que le navigateur génois n'ait pas tiré profit des connaissances que les Islandais avaient de l'Amérique ? Alexandre de Humboldt affirme que c'est à Reykjavik (Islande) que le célèbre amiral puisa dans les manuscrits islandais les informations qui le déterminèrent à franchir les mers occidentales.

» Le projet de Colomb n'était point d'ailleurs de découvrir un monde nouveau, mais de rechercher une nouvelle route commerciale vers les Indes.

» Si Colomb ne découvrit pas le premier l'Amérique, il faut lui reconnaître un mérite plus grand, c'est d'avoir révélé à l'Europe l'existence d'un nouveau continent. Les voyages antérieurs des Islandais n'eurent aucune influence sur les destinées du monde. A Colomb seul revient la gloire d'avoir posé un nouveau jalon dans l'histoire du genre humain ⁽¹⁾. »

(1) Nous extrayons ces quelques lignes d'un fort intéressant ouvrage publié en 1883 sous le titre : *La Terre de Glace*. Ce livre si attrayant et

Après son échec à Gênes, à Venise et en Angleterre, où il avait envoyé son frère Barthélemy, Christophe Colomb revint en Portugal, triste mais non découragé. Une âme fortement trempée comme la sienne, un génie aussi supérieur ne se laissa pas facilement abattre. Le futur amiral avait une volonté de fer, une patience à toute épreuve.

En 1481, Dom João II, fils d'Alphonse V, était monté sur le trône de Portugal. De même que son grand oncle Dom Henrique, dit le navigateur, excellent cosmographe très versé dans la langue arabe, il était passionné pour les voyages et, à cette époque, Lisbonne était un lieu de réunion de savants cosmographes de tous les pays et de célèbres navigateurs.

La nation portugaise pouvait s'enorgueillir de posséder dans son sein des hommes de science tels que Behaim de Nuremberg, le célèbre confectionneur de globes terrestres, et des marins tels que Bartholomeu et Pedro Dias, Diogo Cam; ils furent les précurseurs des Vasco de Gama, des Albuquerque, des Magalhaës, des Cabral, des Almeida et de tant d'autres illustres explorateurs.

Christophe Colomb, déjà connu à Lisbonne comme habile cartographe et possédant de vastes connaissances nautiques, obtint facilement une audience du roi de Portugal par l'entremise de son beau-frère le gouverneur de Porto-Santo.

Il savait que le gouvernement de Portugal avait de tout temps favorisé les entreprises maritimes, et récompensé royalement tous ceux qui avaient contribué à la gloire de leur pays ⁽¹⁾.

Il proposa à João II que, si l'État voulait fournir les vaisseaux nécessaires, il irait à la recherche d'une route plus directe vers l'Inde en traversant l'océan Atlantique.

qu'on ne se lasse pas de lire est dû à la plume de notre infatigable voyageur M. Jules Leclercq, ancien président de la société royale de géographie de Bruxelles.

(1) A cette époque on donnait, outre le titre de *capitão mór*, le gouvernement des régions découvertes à celui qui en avait pris possession au nom de la couronne de Portugal. Parfois il recevait une concession de plusieurs lieues d'étendue de côtes à condition de les coloniser.

Cette première entrevue n'eut aucun résultat.

Dans les conférences ultérieures, Colomb donna des preuves de tant de capacité et sut inspirer une telle confiance au roi, que celui-ci se décida à faire les frais d'une expédition. Toutefois il désirait savoir qu'elles étaient ses prétentions en cas de réussite. Les conditions qu'il posa à João II étaient si excessives et dépassaient tant tout ce qu'on aurait pu imaginer, que le roi crut nécessaire de soumettre la question à une *junta* ou commission, parmi laquelle figuraient deux Juifs, célèbres cosmographes. Un grand laps de temps s'écoula sans que Colomb reçut une réponse.

Cependant une cruelle déception l'attendait.

Le roi, de l'avis de la junta, demanda au Génois de lui confier ses notes, ses plans et tous les documents qui se rattachaient à son entreprise.

Sous un prétexte quelconque, on envoya secrètement une caravelle commandée par un pilote ⁽¹⁾, avec mission de naviguer vers le couchant à la découverte de régions inconnues. Le pilote, quoique fort habile, n'avait ni la foi ni l'énergie de Colomb. Après quelques semaines de navigation, la caravelle revint sans avoir rien découvert.

La Providence voulut laisser à l'homme de génie l'honneur et la gloire des découvertes qui ont à jamais immortalisé son nom.

Le monarque, ayant appris que ses ordres n'avaient pas été exécutés ponctuellement, voulut renouer les négociations avec Colomb, mais celui-ci avait l'âme trop noble et trop loyale pour vouloir encore traiter avec ceux qui l'avaient si indignement joué.

Rien ne retenait plus Colomb sur la terre de Portugal, car il avait eu le malheur de perdre la mère de son fils unique, sa chère Felippa. Sans confier son dessein à personne, il s'embarqua secrètement avec son jeune fils sur un navire qui fit voile pour Gênes. C'était vers la fin de 1484.

(1) En Portugal et en Espagne, on donnait le nom de *piloto* à des navigateurs experts et même à des capitaines de navires.

Rebuté par quatre puissances mais non découragé, il fit de nouvelles démarches auprès de la république de Gênes, mais en vain.

Tout autre que Colomb aurait renoncé à son projet, mais il possédait une rare ténacité, une foi inébranlable et une confiance illimitée dans la Providence.

Parmi les monarchies chrétiennes, l'Espagne, comme puissance maritime, lui parut le seul pays auquel il pouvait désormais confier l'exécution de son plan.

Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille en étaient alors les souverains ⁽¹⁾.

Colomb partit pour l'Espagne et débarqua avec son fils encore enfant, à Palos ⁽²⁾. Quelques écrivains contestent cette version, mais sans fournir des preuves à l'appui.

A une demi-lieue de Palos se trouve le couvent de Santa-Maria de la Rabida, desservi par des religieux de l'ordre de Saint-François. C'est là que le futur amiral, pauvre et dénué de tout, vint demander l'hospitalité.

Comment l'idée est-elle venue au Génois de se rendre à ce monastère ? Personne n'a su l'expliquer. « C'est, » comme dit un de ses historiens, « un de ces hasards providentiels qui » relèvent l'action d'une puissance supérieure devant laquelle » nous nous prosternons. »

A la tête de ce monastère se trouvait le père Juan Perez de Marchena. Très versé dans la géographie et dans la cosmographie, il ne tarda guère à s'apercevoir qu'il avait

(1) Ferdinand V dit le Catholique, née en 1452, avait épousé Isabelle, sœur d'Henri IV, roi de Castille. Fondateurs de la grandeur de l'Espagne, ce fut sous leur règne que la prise de Grenade en 1492, y détruisit le dernier vestige de la puissance musulmane. Ferdinand V eut pour successeur l'aîné de ses petits-fils, de la branche maternelle, le fameux Charles-Quint, né à Gand.

(2) C'est un petit port à 20 kilomètres d'Huelva à l'embouchure du Rio Tinto en Andalousie. Au XV^e siècle ce port était le centre des lointaines expéditions. De nos jours il est abandonné, les alluvions ayant ensablé l'embouchure du Rio Tinto.

dans son hôte une de ces âmes d'élite, un homme éminemment religieux et doué d'un génie supérieur.

Pendant le temps que Colomb passa dans le cloître, il étudia les œuvres théologiques des Pères de l'Église et vécut de la vie monastique comme un vrai disciple de saint François.

Avant de quitter le monastère, il eut le bonheur de pouvoir y laisser son jeune fils Diego pour y faire son éducation sous l'égide du vénérable gardien. Il procura à son hôte une petite somme d'argent et lui donna une lettre de recommandation pour le confesseur de la reine le prieur de Prado.

Colomb, le cœur léger et se confiant dans la Providence, présenta sa lettre au prieur Don Fernando de Talavera. De prime abord il vit que de ce côté non seulement il éprouverait des déceptions, mais que cet homme serait peut-être un obstacle à l'accomplissement de ses projets.

Pendant six années il ne cessa de lutter. Ce qu'il lui fallut de courage, de persévérance et de ténacité, nulle plume ne saurait le décrire ; tout autre que Colomb aurait succombé devant la fatalité qui le poursuivait.

Le prieur de Prado, quoique pieux et savant, n'avait aucune notion de navigation ni de cosmographie. S'étant fait une règle de conduite de ne jamais accueillir de solliciteur, il laissa son protégé se morfondre dans les antichambres. D'ailleurs Colomb mal vêtu et ne parlant qu'imparfaitement le castillan lui inspirait peu de confiance.

Il reprit à Cordoue son ancienne profession de cartographe et de confectionneur de sphères, art dans lequel il excellait.

Vers la fin de 1486, il épousa une jeune fille de haute noblesse, possédant peu de fortune, du nom de Béatrix Enriquez de Araná et douée d'une grande beauté. Ce ne fut ni un mariage de fortune ni de convenance ; Colomb était pauvre, ses cheveux avaient blanchi sous les dégoûts et les déceptions, mais sa campagne avait su apprécier ses excellentes qualités et son profond génie.

Quelques écrivains, gratte-papier de bas étage, ont voulu

jeter leur bave immonde sur cette union; mais quel est le grand homme qui n'ait pas eu à souffrir de la calomnie. ⁽¹⁾

Vers la fin d'août 1487, il lui naquit un fils qui reçut le nom de Fernando.

Sur ces entrefaites il eut le bonheur de faire la connaissance de l'ancien nonce apostolique Mgr Antonio Geraldini, revenu en Espagne pour y achever l'éducation de la fille aînée de la reine.

Il le mit en rapport avec le chancelier de la Cour, le cardinal Pedro Gonsalez de Mendoza. L'accueil qu'il en reçut fut très favorable, car le grand cardinal n'eut pas de peine à comprendre que le projet de Colomb était basé sur la science vraie.

Il lui facilita une entrevue avec ses souverains.

Colomb, quoique pauvrement vêtu et possédant un accent étranger, avait beaucoup de dignité dans le regard et dans son maintien.

Sans dévoiler ses plans, (son aventure à Lisbonne l'ayant rendu défiant) il s'attacha à démontrer, d'une manière générale, les avantages commerciaux qui pourraient résulter pour l'Espagne de la découverte d'un nouveau continent, mais surtout le bien immense qui en résulterait pour la religion et la civilisation en convertissant au christianisme tant de peuples gémissant encore sous le joug de l'idolâtrie.

La reine se montra pleine de sympathie pour le futur

(1) Quelques anciens historiens ne font aucune mention de son mariage avec Dona Béatrix Henriquez. L'abbé Prevost, dans son *Histoire de voyages*, suppose qu'il s'était remarié après le décès de sa première femme.

Cet auteur, qui cite souvent Herrera, a mal interprété le passage qui a trait à cet événement de la vie de Colomb. Il existe encore de nos jours dans la cathédrale de Séville une pierre funéraire érigée en 1539 à la mémoire de Don Fernando et sur laquelle on peut lire qu'il était le fils du grand amiral Christophe Colomb.

Ce grand homme était trop profondément religieux pour contracter une union illicite. Ses envieux et ses détracteurs n'auraient pas manqué de le noircir auprès des théologiens et des souverains de Castille.

révélateur, mais le roi, très circonspect de sa nature et considérant les idées de Colomb comme une utopie, décida que son projet serait soumis à une commission scientifique, *junta*, qui aurait pour président le confesseur de la Cour, le prieur de Prado.

Ce fut à Salamanca que se réunit la commission.

A cette époque, les cosmographes étaient en petit nombre et ne possédaient pas les capacités nécessaires pour discuter le projet de Colomb. On compléta la commission en nommant des théologiens.

La plupart des membres n'avaient aucune notion d'astronomie et s'imaginaient que notre planète était un corps fixe autour duquel le soleil faisait ses évolutions. Les théologiens opposaient à Colomb les passages des Écritures, mais interprétés d'une manière vicieuse. Colomb, qui dans le silence du cloître à Palos avait étudié la théologie, osa, ce qui était peut-être un danger à cette époque, réfuter les arguments des théologiens.

Son visage illuminé par le langage si élevé qui coulait de ses lèvres, son éloquence naturelle, fortifiée par une profonde conviction, firent une grande impression sur Diego de Deza, éminent professeur de théologie, et sur d'autres personnages distingués qui avaient suivi les débats.

La commission se sépara sans avoir rien décidé, la Cour ayant quitté Salamanca au commencement de 1487.

Pendant ce temps, la réputation de Colomb avait grandi et son nom était devenu populaire.

Jean II, roi de Portugal, ayant eu connaissance de l'entrevue du Génois avec les commissaires, fit de nouvelles démarches pour l'engager à se rendre à Lisbonne. Il était le seul de tout son entourage qui avait foi dans le génie de Colomb, et bien décidé à souscrire à toutes les conditions qu'il aurait pu lui proposer. A cet effet le roi lui envoya un sauf-conduit ainsi qu'une lettre autographe. Colomb avait la mémoire longue et ne pouvait oublier l'injustice qu'on avait commise à son égard. Il refusa.

Bien des déceptions l'attendaient encore. Néanmoins il persiste dans ses desseins et résolut de tenter l'impossibilité afin de réussir dans son entreprise.

Ce n'est qu'après quatre longues années d'attente que le navigateur génois obtint que la junta s'assemblerait de nouveau ; sa décision lui fut fatale, elle rejeta à l'unanimité son projet.

Isabelle fut la seule qui tâcha de ranimer le courage de Colomb en lui donnant l'assurance qu'après la guerre on s'occuperait de son projet. On se prépara alors à cette époque à faire le siège de Grenade, unique place encore au pouvoir des Maures.

Trompé par le Portugal, refusé par Gênes, rebuté par Venise et par l'Angleterre et leurré par l'Espagne, il se décida à faire des propositions au roi de France.

En Espagne il avait beaucoup de détracteurs parmi les courtisans et l'entourage du monarque. On le traitait de visionnaire, d'aventurier et on ne lui pardonnait pas son titre d'étranger. Plusieurs fois la reine dut fermer la bouche à ses ennemis.

Avant de dire peut-être un dernier adieu à l'Espagne, il se rendit au monastère de la Rabida dans le but de ramener à Cordoue, auprès de sa seconde femme Dona Béatrix, son fils aîné Diego que le père gardien y élevait par charité.

Arrivé au couvent, le père gardien fut en proie à une profonde désolation, lorsque son ami lui apprit que, las de lutter contre les temporisations de la Cour et la morgue des savants, il était résolu de proposer au roi de France l'exécution de son projet. Le père Juan Perez de Marchena tâcha par tous les moyens possibles de le détourner de son dessein.

Colomb était revenu au monastère plus pauvre que jamais et portait sur son visage les traces des déceptions et du découragement.

Ce fut dans le silence du cloître et dans la prière que ce grand homme parvint à donner quelque repos à ses esprits, à ranimer ses espérances et à retremper son courage.

Le savant franciscain aimait son pays avec amour et avec ardeur. Craignant qu'une autre puissance n'acceptât le projet de l'éminent cosmographe, il écrivit une lettre à la reine dont il avait été le confesseur.

Après quatorze jours d'une attente mortelle, la reine pria le gardien de se rendre auprès d'elle.

L'histoire peut enregistrer avec orgueil que ce fut grâce au dévouement, à un voyage non sans péril et à la puissante intervention de ce moine franciscain, si humble mais si savant, que la Cour de Castille, ou plutôt Isabelle consentit à entendre Colomb en dépit des intrigues et de l'ignorantisme de son entourage. Le père gardien plaida avec une telle chaleur, une si intime conviction et un si ardent patriotisme la cause de son ami, que la reine consentit à donner une audience à Colomb. Heureusement la guerre que l'Espagne soutenait contre les Maures depuis tant d'années était à sa fin, car Grenade s'était rendue en 1492 après avoir été en possession des infidèles pendant huit cents ans.

Isabelle avait donné son adhésion au projet du savant génois ; restait à connaître quelles étaient ses prétentions. A cet effet il dut les soumettre à une commission présidée par le même Talavera qui n'avait jamais su comprendre le génie du savant cosmographe. Colomb, convaincu qu'il allait doter l'Espagne d'un nouveau continent, demanda à être nommé grand amiral, vice-roi héréditaire de toutes les îles et terres fermes à découvrir, et à recevoir la dîme de toutes les richesses, de quelque nature qu'elles fussent, qui seraient importées en Espagne.

Les commissaires furent indignés et brusquement la conférence fut suspendue.

La reine fit proposer à Colomb d'autres conditions quoique très avantageuses. Il déclina son offre.

Ayant reçu une lettre du roi de France, pays auquel il allait soumettre son projet, il prit congé de ses rares amis. Mais avant de dire un dernier adieu peut-être à la Castille,

il partit à dos de mule pour Cordoue où se trouvait alors sa femme et ses fils.

Survint un événement imprévu qui changea la face du monde et auquel on peut appliquer cet axiome « L'homme propose, mais Dieu dispose. »

Deux hommes d'élite et très estimés à la Cour osèrent, dans une audience que leur avait donnée la souveraine, tenir un langage énergique, en lui démontrant quelle gloire et quelle prospérité il pouvait résulter pour son pays et pour le christianisme par la découverte d'un nouveau monde. Pendant ce temps le protecteur de Colomb, le père Juan Perez, priait Dieu dans la chapelle du palais pour la bonne réussite de cet entretien.

La reine, ébranlée, eut comme une sainte inspiration; obéissant à une voix intérieure, elle déclara qu'elle était prête à seconder l'entreprise de Colomb en faisant tous les sacrifices possibles. Par ses ordres on expédia un courrier chargé de rappeler Colomb qu'on rencontra au port de Pinos à deux lieues de Grenade.

Le roi, quoiqu'à contre cœur, donna son consentement, et la reine, en dépit de la Cour, de la junta et malgré l'opposition de son entourage, déclara qu'en cas de nécessité, elle fournirait au Génois les fonds nécessaires pour la réalisation de cette expédition, dût-elle sacrifier ses bijoux.

Don Luis de Sant Angel, receveur des dîmes ecclésiastiques, se chargea d'avancer une somme de 17,000 florins.

Isabelle eut à cœur, avant le départ de son protégé, d'assurer le sort de son jeune fils Diego, qui fut nommé page du prince Jean, héritier présomptif de la couronne.

Tout ce que Colomb avait demandé à la *junta* lui fut accordé; d'ailleurs, comme le dit un de ses historiens « il ne demandait rien avant d'avoir donné lui-même. »

L'historien Herrera cite dans une de ses œuvres la convention conclue à Santa-Fé le 17 avril 1492 entre les souverains de Castille et le futur vice-roi des Indes. On trouve dans la vie

de Colomb par son fils Fernando le brevet royal et les lettres patentes, donnés à Grenade, datés du 30 avril 1492.

Après avoir étudié et mûri son projet pendant dix-huit ans, après avoir lutté pendant huit ans et proposé ses plans à six États divers, le grand navigateur eut le bonheur d'avoir atteint le but de ses efforts et de les voir accueillis par une femme, Isabelle la Catholique, reine de Castille, à laquelle revint la gloire et l'honneur d'avoir aidé si puissamment à la découverte d'un nouveau monde. Témoin la devise qui se trouve sur l'écusson d'armes du duc de Veragua, un des descendants de Christophe Colomb :

A Castilla y a Leon

Nuevo mundo dió Colon.

Toutefois pour surmonter les dernières difficultés inhérentes à son entreprise, Colomb dut s'engager à intervenir pour un huitième dans les frais de l'expédition. Heureusement les Pinzon, riches armateurs à Palos et marins d'élite, avec lesquels il avait eu de longs entretiens, restèrent garants pour ce huitième.

Le 3 août 1492, Colomb partit de Palos à la tête de trois caravelles, dont une seule était pontée, et quatre-vingt-dix hommes d'équipage. Les deux autres n'avaient de pont qu'à l'avant et à l'arrière ⁽¹⁾.

Nous n'anticiperons pas sur la relation de ce premier voyage. Disons pour être bref qu'à son retour, lorsque Colomb montra sept naturels du nouveau continent, des produits exotiques et des monceaux d'or; le grand navigateur fut accueilli en souverain par Isabelle et Ferdinand. Les courtisans, qui avaient traité Colomb d'aventurier, émerveillés à la vue de l'or, n'eurent que des paroles flatteuses pour celui que, quelques mois auparavant, ils avaient couvert de sarcasmes et traité avec tant de dédain. *Auri sacra fames*.

(1) Nous donnerons dans la relation du premier voyage un croquis de la caravelle la *Santa-Maria* d'environ 100 tonneaux de charge et commandée par Christophe Colomb, fait par lui-même, ainsi que deux autres de ses dessins ayant trait à ce voyage.

Voici un petit fait historique connu sous le nom de l'œuf de Christophe Colomb.

Étant un jour attablé avec quelques seigneurs de la Cour, ils lui reprochèrent avec une certaine acrimonie que ce n'était pas chose si difficile que de découvrir un nouveau monde. Sauriez-vous bien, leur dit-il, faire tenir un œuf debout sur cette table? Tous essayèrent sans pouvoir y parvenir. Alors Colomb cassa le bout de l'œuf, qui resta debout sans difficulté. C'était une petite leçon pratique donnée aux envieux de la gloire et du succès de l'illustre navigateur.

Lors de son troisième voyage à St.-Domingue, le commandador Don Fransisco de Bovadilla ⁽¹⁾, gouverneur de cette île, le renvoya en Espagne, chargé de chaînes, ainsi que ses deux frères.

Revenu en Europe pour la dernière fois, il apprit que sa protectrice, son ange gardien, Isabelle la Catholique, n'était plus de ce monde.

Le roi Ferdinand, qui n'avait jamais su lui pardonner sa qualité d'étranger, professait à son égard une sourde animosité cachée sous la voile de l'estime.

Le célèbre Génois ne put jamais obtenir d'être réintégré dans ses titres et dans ses charges. Le roi offrit à celui qui avait doté l'Espagne d'un monde nouveau, quelques terres en Castille. Amère dérision!

Abreuvé de dégoûts et indigné de l'ingratitude et de l'injustice qu'on montra à son égard, il mourut de chagrin à Valladolid le 20 mai 1506 dans une hôtellerie, assisté de quelques religieux fransiscains, qui adoucirent l'amertume de ses derniers moments.

(1) Des envieux, jaloux de la gloire de Cristophe Colomb, l'avait lâchement accusé de prévarication. Ces bruits, grossis par la calomnie, étant venus à la connaissance des souverains de Castille, le commandeur Bovadilla, homme faux et cruel, fut envoyé à St.-Domingue pour contrôler la conduite du vice-roi. Il le chargea de chaînes et dressa contre lui un acte odieux d'accusation. Plus tard ayant été rappelé à cause de ses injustices, il périt dans une tempête avec la flotte qui le ramenait en Europe.

Ce grand homme rendit le dernier soupir le regard fixé vers la muraille où étaient suspendues les chaînes avec lesquelles Bovadilla l'avait chargé à St.-Domingue et renvoyé en Espagne.

Le roi Ferdinand, revenu de son erreur, accorda à ses enfants les titres, les honneurs et les charges dont il avait frustré leur père. Son fils Don Diego illustra depuis le nom des Colomb dans le nouveau monde.

« Le grand amiral ne trouva pas même de repos après sa mort, car ses restes furent changés trois fois de sépulture » et de nos jours deux États se disputent l'honneur de posséder ses ossements.

« La mort de Colomb passa inaperçue et le monde ingrat » et égoïste n'eut que des éloges et des honneurs pour le Florentin Amerigo Vespucci, dont le nom fut donné injustement au nouveau continent qu'avait découvert Colomb. Celui qui avait ouvert un immense et nouvel horizon à l'ancien monde fut oublié et effacé de la mémoire des peuples » (1).

Sic transit gloria mundi.

Antonio de Herrera, un des historiens de Cristophe Colomb, a tracé son portrait dont (pour finir) nous donnons ici quelques extraits.

Sa vie fut mêlée de bonheur, d'adversités, de gloire, d'opprobres, de grandeur et d'humiliation. Sa gloire fut de courte durée, car il souffrit constamment de contretemps fâcheux, d'amères déceptions et de chagrins cuisants.

Il était affable avec tout le monde, doux à l'égard de ses subordonnés et d'une humeur toujours égale. Il joignait, à une piété solide, une probité à toute épreuve et un savoir immense.

Pour devenir l'idôle des Castellans et un des plus grands

(1) Les quelques lignes précédées de guillemets sont empruntées à notre notice : *Où sont les restes de Colon*, publiée en 1888 dans le *Bulletin de la société royale de géographie d'Anvers*.

hommes de son siècle, il aurait dû être né dans leur pays. Personne à la Cour de Castille ne lui pardonna son titre d'étranger, depuis le roi Ferdinand jusqu'au dernier des courtisans.

Naturellement porté à la colère, il eut assez de force de caractère pour maîtriser ce défaut. On lui a souvent reproché sa dureté envers les Indiens. Cependant il ne négligea aucune occasion pour les faire instruire et les convertir au christianisme. On ne lui a pas ménagé d'autres reproches, mais qui est exempt de défauts? *Errare humanum est.*

Presque tous les historiens espagnols ont rendu justice à ses talents, à son génie et à ses nobles qualités. L'historien Oviedo dit un jour à Charles-Quint qu'il méritait qu'on lui élevât une statue en or. Herrera le compare à un de ses héros de l'antiquité dont on faisait jadis des demi-dieux.

Ce ne fut qu'après sa mort que Ferdinand d'Aragon répara les injustices qu'il avait commises à l'égard du plus grand révélateur du XV^e siècle.

Notes additionnelles.

(A) Amerigo Vespucci naquit à Florence en 1451. Riche négociant, il était très versé dans la cosmographie et dans la navigation, émigra en Espagne, vint en relation avec Christophe Colomb, fit quatre voyages pour compte de l'Espagne et du Portugal et visita quelques contrées au sud de l'Amérique. Au commencement du XVI^e siècle il navigua de conserve avec Diego de Lepe, Cabral, Coelho, Alfonso Ojeda et reçut le titre de *Piloto Mayor*. Ojeda était un hardi navigateur et un adroit aventurier. Il parvint à force d'intrigues à équiper en 1499 une flottille de quatre navires. Son but était de partager avec Colomb la gloire des découvertes faites par ce grand navigateur.

Ce fut un Allemand, Martin Waltzemüller, qui proposa de donner le nom d'*America* à la quatrième partie du monde. Las Casas protesta avec énergie, mais en vain, contre cette appellation injuste. Quelques géographes ignares, dans leurs éditions populaires, propagèrent cette injustice. Il y a même des anciens historiens qui ont accusé Vespucci de s'être attribué injustement les découvertes de Colomb et d'avoir donné le nom d'*America* au nouveau monde. Ce fait a été suffisamment controuvé. Ce fut même à l'insu de Vespucci qu'on donna le nom d'*America* aux contrées découvertes par Christophe Colomb.

Pedro Alvarez Cabral, célèbre navigateur portugais, ayant découvert la côte méridionale du Brésil, il appela cette contrée *Terra de Santa-Cruz*. La dénomination d'*America* ne fut donnée qu'à la partie septentrionale où croit le précieux bois *Brasil* couleur de feu. Les noms d'*America* et de *Santa-Cruz* furent remplacés par celui de Brésil que lui avaient donné les naturels de ce pays. Toutefois les géographes ignares continuèrent à donner le nom d'*Amérique* à tout ce vaste pays, y compris les contrées découvertes par Colomb.

(B) Certains étymologistes semblent croire que le nom d'*America* dérive du mot *marica* qui, en langue *Tupi*, signifie objet creux et que ce fut ainsi que les Indiens désignèrent les premiers vaisseaux qui parurent sur la côte du Brésil.

Échos du quatrième centenaire de C. Colomb.

La Caravelle Santa-Maria. Parmi les souvenirs les plus intéressants de ce grand homme, qui a donné un nouveau monde à la civilisation chrétienne et qui seront à voir à l'exposition de Chicago, se trouvera une reproduction parfaitement exacte de la caravelle *Santa-Maria* sur laquelle Christophe Colomb a fait la traversée si heureusement terminée.

Ce petit vaisseau aura son équipage composé d'Espagnols en costume du temps de Colomb, son gréement sera le même que celui de la vraie caravelle. Il emportera des copies des mêmes chartes, des fac-similés des mêmes instruments nautiques. Le nombre des matelots sera le même et, pour se conformer à l'histoire, l'équipage comprendra deux Portugais, un Anglais et un Irlandais. De plus, il se trouvera à bord un notaire espagnol costumé selon l'époque et des personnes chargées de figurer les autres fonctionnaires qui accompagnèrent Colomb.

On se propose de préparer ce vaisseau à temps pour qu'il puisse faire sa première apparition à la grande revue navale qui aura lieu dans le port de New-York, où le petit navire sera salué par les énormes cuirassés d'invention moderne représentant les flottes du monde entier.

Après cette revue, la caravelle sera, en grande cérémonie, cédée, au nom de l'Espagne, par son ambassadeur, au président des États-Unis, puis elle sera remorquée à travers les lacs et le canal de Welland jusqu'à l'exposition de Chicago.

Hommage à C. Colomb. — La société *Columbrina Orubense*

de Madrid a résolu de donner le 2 août prochain des fêtes solennelles en l'honneur de C. Colomb.

Déjà elle a élaboré le programme suivant :

1^o Une ode ayant pour sujet l'*Union ibéro-américaine*. Prix de la reine Dona Izabel II. Un magnifique buste en bronze représentant C. Colomb.

2^o Étude ethnographique de l'Amérique jusqu'à l'époque de sa découverte par C. Colomb. Prix de S. M. le roi Don Alfonso XIII. Une statuette en bronze représentant un faune.

3^o Jugement critique au sujet de la part qu'a eue dans la découverte du Nouveau-Monde le P. Gardien de la Rabida, plus connu sous le nom de Fray Juan Peres de Marchena; en outre certaines notices biographiques concernant ce personnage célèbre. Prix de S. A. Royale Mgr. le Duc de Montpensier. Une jolie épingle garnie de brillants et de turquoises.

4^o Aperçu critique du concours qu'ont prêté les frères Pinzon dans la découverte du nouveau continent; conditions auxquelles ils prirent part dans l'expédition et les causes qui ont motivé le retour de Martin Alonso.

Prix de S. M. la Reine Régente : Deux plats magnifiques de Moncloa.

5^o Projet pour célébrer le quatrième centenaire du départ de Vasco de Gama, à la découverte d'un nouveau monde le 3 août 1498. Prix à allouer par la chambre municipale.

Dans le but de fêter ce fait mémorable (la découverte de C. Colomb) l'Académie royale historique de Madrid ouvre un concours pour un ouvrage destiné à perpétuer le souvenir de cette fête.

Cette œuvre devra comprendre une étude écrite en prose, espèce de mémoire historique raisonné dans lequel l'auteur aura à apprécier, à sa juste valeur, l'importance de cet événement mémorable. Cette étude pourra être rédigée dans n'importe quel idiome.

La découverte de l'Amérique. M. Melvil Dewez, directeur de la bibliothèque de New-York, met la dernière main à

une brochure destinée à voir le jour lors du quatre centième anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb et dans laquelle il prétend démontrer, d'un mode irréfutable, qu'à l'illustre Génois n'incombe pas le mérite d'avoir le premier découvert un nouveau monde. M. Melvil Dewez se base sur un manuscrit qu'il a découvert dans des conditions assez curieuses, pendant son séjour à Paris.

Se trouvant un jour à la bibliothèque nationale, il y rencontra son compatriote, le général Daniel Butterfield, qui s'évertuait à déchiffrer un épisode d'un manuscrit du P. Brenden, célèbre abbé vivant au XVI^e siècle.

Après bien des efforts, ils prétendent avoir reconnu que le manuscrit traite de la découverte du nouveau monde, faite par une compagnie de moines français; épisode qui fera le sujet de sa brochure et qui figurera à l'exposition de 1892.

Se non è vero...



HISTOIRE ÉLÉMENTAIRE

DE LA

GÉOGRAPHIE

par le F^{re} ALEXIS-M. G.

de l'Institut des frères des écoles chrétiennes,

Membre associé de la société.

Le frère ALEXIS (Gochet), dont les travaux ont puissamment contribué au progrès de la géographie dans notre pays, publie en ce moment une histoire élémentaire de cette science destinée à compléter ses cours d'instruction moyenne. Il a bien voulu nous communiquer son manuscrit que nous serions heureux de faire connaître aux lecteurs du Bulletin. Les questions qui touchent à l'enseignement sont de celles qui doivent intéresser au premier chef les membres de la société.

(Note de la rédaction).

CHAPITRE I. — ANTIQUITÉ ET MOYEN AGE.

§ 1. Connaissances des anciens.

1. *Histoire de la géographie.* — Bien que la surface de la terre soit parcourue depuis plus de six mille ans, il y en a seulement quatre cents que Magellan réalisa le premier « tour du monde », et aujourd'hui même, elle ne nous est pas encore entièrement connue.

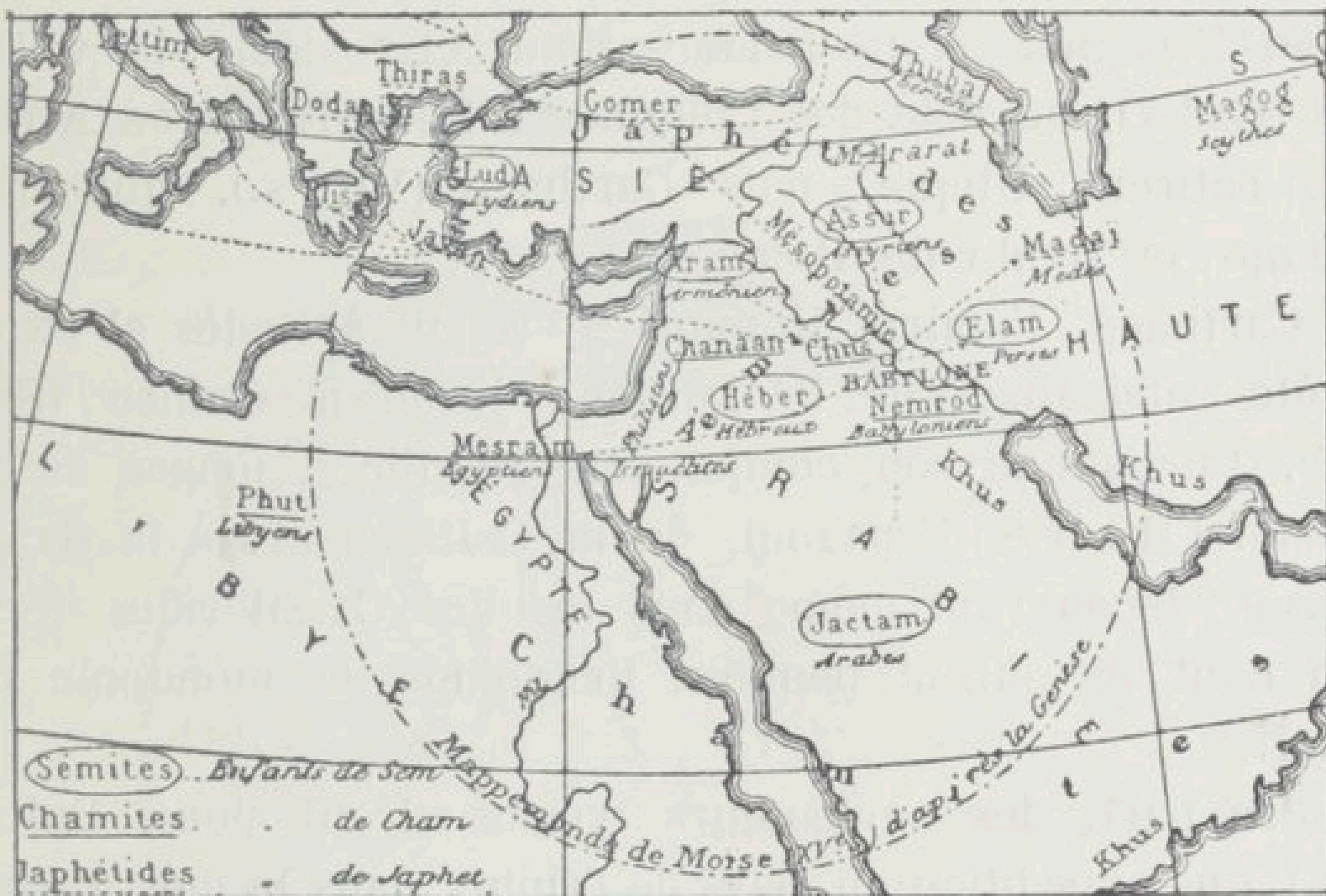
Pendant de longs siècles, les peuples, vivant isolés les uns des autres, se sont mis peu en peine de connaître l'ensemble de leur domaine; ils se sont fait les idées les plus inexactes non seulement sur les contours des continents et des mers, mais encore sur la forme des contrées mêmes qu'ils habitaient.

Il nous semble donc intéressant d'étudier comment est née et s'est développée, dans la suite des âges, la connaissance de notre globe; de savoir à quels peuples, à quels hommes, souvent à quelles causes il faut rapporter l'origine et le mérite des découvertes les plus importantes; de faire, en un mot, brièvement l'histoire de l'évolution de la science géographique.

2. Les Égyptiens, qui ont précédé tous les autres peuples dans les voies de la civilisation, nous ont laissé dans leurs inscriptions hiéroglyphiques, que la science moderne est parvenue à déchiffrer, l'histoire des expéditions conquérantes des Pharaons Toutmosis et Sésostris (vers le XV^e siècle av. J.-C.). On y trouve l'énumération des peuples et des pays conquis, au sud dans le bassin du Nil, jusqu'au pays des nègres au N.-E., en Syrie et dans tout le bassin de l'Euphrate jusqu'en Assyrie.

Mais c'est surtout Moïse, le chef des Hébreux, qui, au XIV^e siècle, nous a légué dans la Genèse le monument géographique le plus sûr et le plus respectable. Il parle au ch. X de la dispersion des descendants de Noé, et comme il confirme les données des Égyptiens, qu'il a dû apprendre du

reste à la cour de Pharaon, il est possible de constituer aujourd'hui la carte ou la Mappemonde de Moïse et des Égyptiens, dont les limites sont : au N., la mer Noire et la Caspienne, à l'E., les contours du golfe Persique; au S., ceux de l'Arabie et de l'Éthiopie (Abyssinie); à l'O., le désert de Lybie et la mer Extérieure (Méditerranée orientale et mer Égée).



Théâtre de la dispersion des peuples.

C'est dans cet espace restreint que l'historien sacré groupe, au N., les Japhétites dans l'Asie Mineure et la Perse; au centre, les Sémites, dans le bassin de l'Euphrate et la plaine septentrionale de l'Arabie; au S., les Chamites, dans la Syrie, l'Égypte et le littoral des golfes Arabique et Persique. C'est sur ce théâtre du monde primitif, avantageusement placé au carrefour des trois parties de l'ancien continent, et dont Jérusalem et la Palestine semblent être le centre, que se développèrent les premiers empires d'Égypte, de Babylone ou de Chaldée, et de Ninive ou d'Assyrie.

Dans sa table ethnographique, Moïse ne parle pas des peuples de races noire et jaune; il se contente même d'une

partie de ceux de la race blanche, et c'est par hypothèse que les historiens modernes ont désigné, parmi les fils ou petits-fils de Noé, ceux qui furent la souche des peuples éloignés : Indiens, Scythes, Grecs, Italiens, Celtes, Germains, etc.

3. Les Phéniciens furent le premier peuple qui, historiquement, sortit du « monde de Moïse », lorsque les navigateurs de Sidon et de Tyr allèrent coloniser les côtes de la mer Intérieure (Méditerranée), depuis la Grèce, l'Italie, la Sicile, jusqu'en Espagne, où ils fondèrent au XII^e siècle la ville de Gadès (Cadix), au delà des Colonnes d'Hercule, et en Afrique, où ils bâtirent Utique, puis Carthage (VII^e s.), qui fut si longtemps la rivale de Rome.

De Carthage, l'amiral Hannon se rendit à Gadès et explora les côtes africaines de l'Atlantique jusqu'en Guinée (Sierra Leone), tandis que son compatriote Hamilcon longea au nord celles de l'Hibérie (Espagne), de la Celtique et de la Grande-Bretagne, découvrant même dans les îles Cassitérides (Scilly) l'étain dont ils eurent pendant longtemps le monopole commercial.

D'autre part, des navigateurs tyriens firent pour Salomon (XI^e s.) une expédition au pays de l'Ophir dans la mer d'Arabie, et, si l'on en croit Hérodote, ils auraient accompli pour Néchao, roi d'Égypte, la circumnavigation entière de l'Afrique : partant de la mer Rouge, et se dirigeant vers le sud et l'ouest, ils seraient rentrés, trois ans après, dans la Méditerranée, par les colonnes d'Hercule.

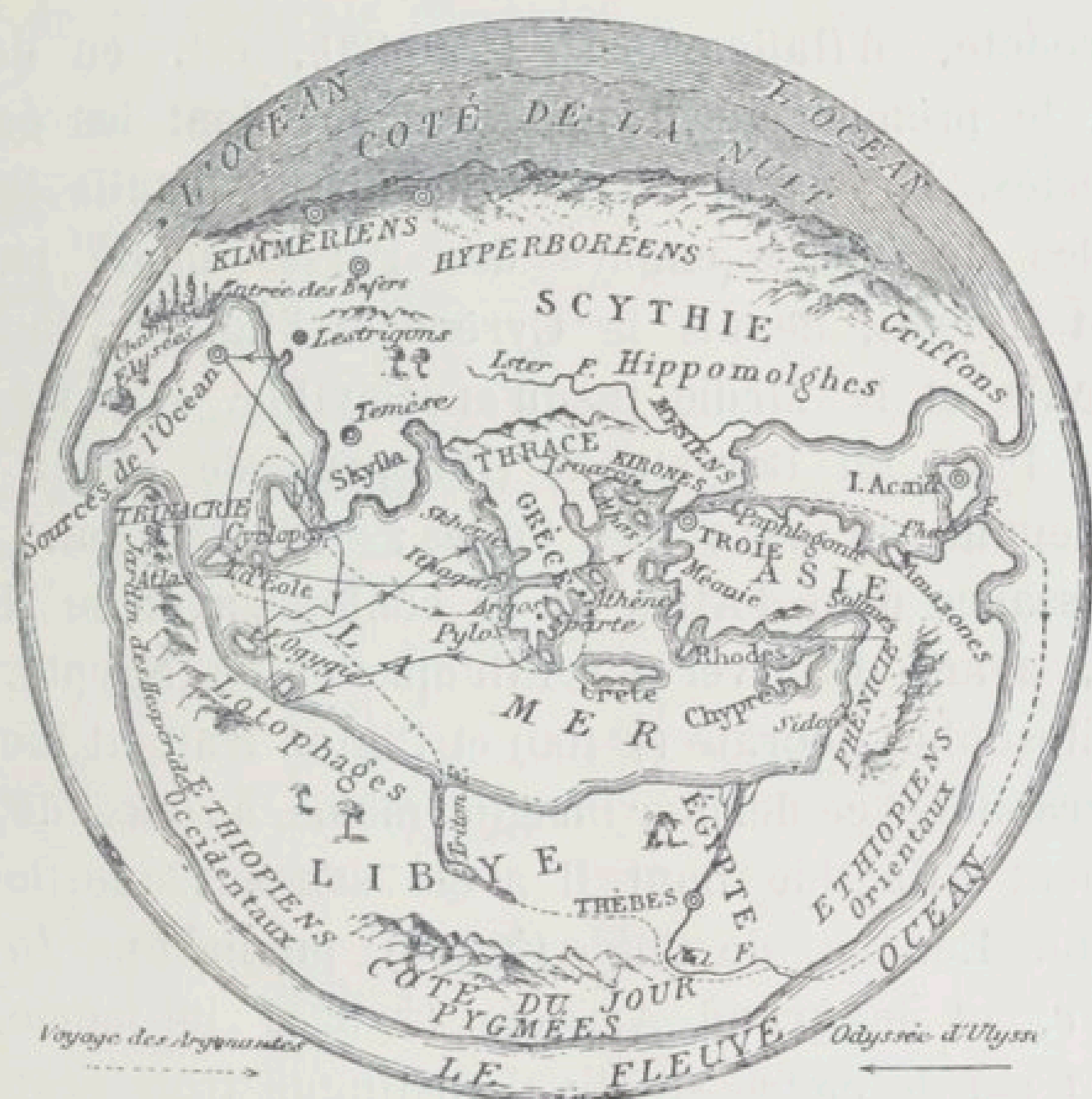
§ II. Connaissances et travaux des Grecs.

4. Les Grecs, ce peuple qui eut un goût si prononcé pour les arts et les sciences, et une existence politique et historique si prolongée, furent pendant vingt-cinq siècles, jusqu'à nos temps modernes, les créateurs, les propagateurs ou les conservateurs des connaissances géographiques.

Dès le XVII^e siècle av. J.-C., l'antique légende des Argonautes

à la recherche de la Toison d'or (dans la Colchide, Caucase), plusieurs fois retouchée sans doute, nous conduit dans les diverses contrées que nous signalerons en parlant d'Homère.

Homère (X^e s. av. J.-C.), poète et historien, nous a révélé par l'*Iliade* et l'*Odyssée*, la géographie de son temps. Pour lui, le pays des Hellènes : la Grèce et les îles de la Méditerranée orientale, sont le centre du monde ; celui-ci a la forme d'un disque, circonscrit par le fleuve Océan, avec lequel communiquent les mers intérieures. La Terre d'Homère comprend au nord la Scythie, se terminant aux monts Hyperboréens,



Mappemonde d'après Homère, X^e s. av. J.-C.

côté de la Nuit ; au sud, la Lybie, jusqu'aux montagnes de la Lune, côté du Jour, où vivent les noirs Éthiopiens et les Pygmées ; à l'est, l'Asie, qui ne dépasse pas le bassin de l'Euphrate ; à l'ouest, l'Europe, jusqu'aux colonnes d'Hercule (Gibraltar), avec l'Italie, et le pays des Kimmériens (Cimbres et Celtes). C'est dans le bassin de la mer de Sicile qu'il place

le théâtre des aventures d'Ulysse, les Champs-Élysées, l'entrée des Enfers, comme aussi la source d'où jaillit le fleuve Océan lui-même.

Après Homère, citons brièvement : l'historien Hésiode (IX^e s.), s'il est possible qui parle des peuples latins, du fleuve Éridan (le Rhône) et des monts Pyrénées ; — Pythagore, de Samos (VI^e s.), qui entrevoit le véritable système du monde, deux mille ans avant Copernic ; — Thalès de Milet, qui trace l'Équateur, les tropiques et les zones ; — Anaximandre et Hécatee, auteurs des premières cartes géographiques qui nous soient parvenues.

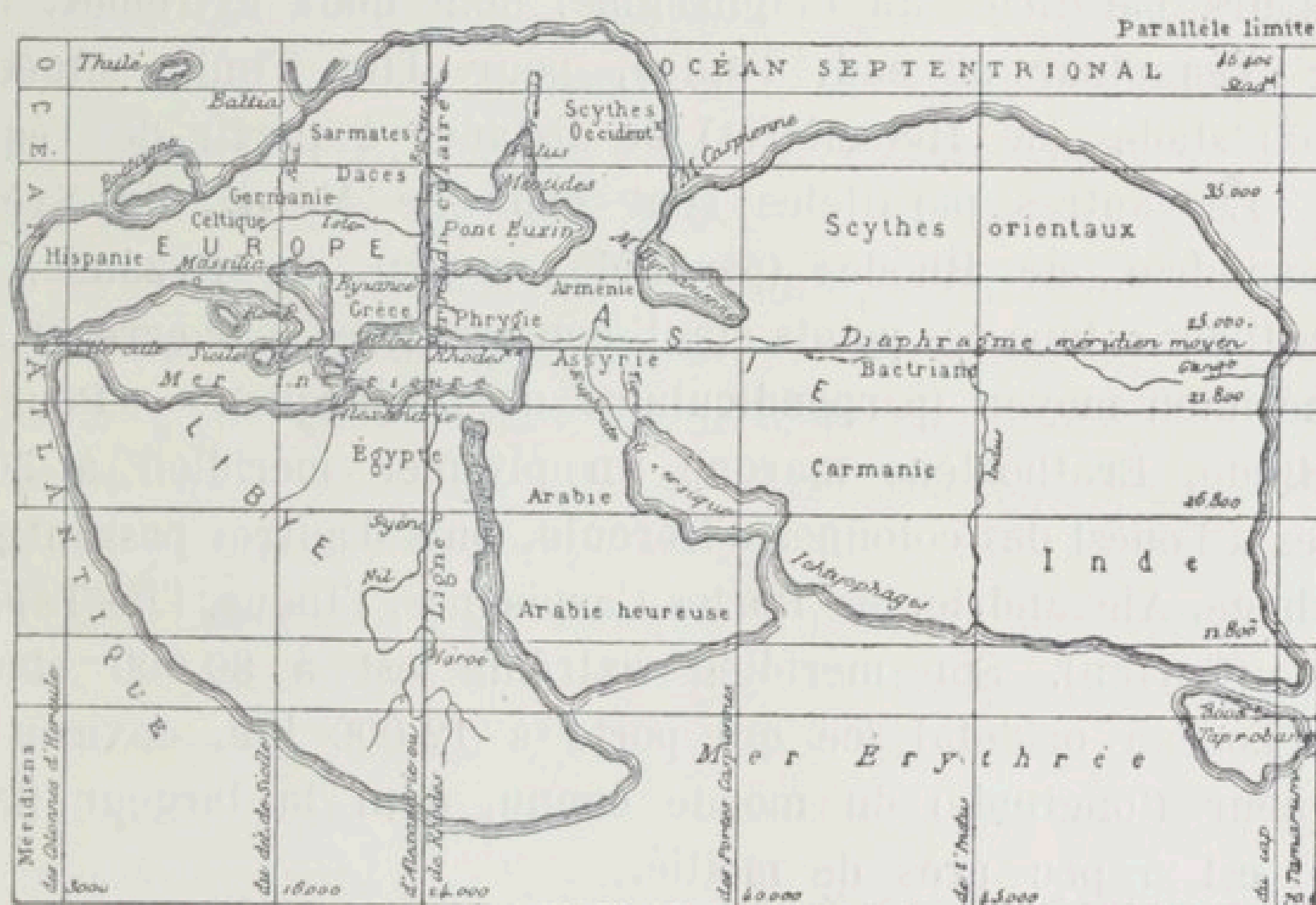
5. Hérodote, d'Halicarnasse (450-420), est, en dehors des Hébreux, le premier géographe-voyageur dont les écrits nous soient restés. Il décrit avec beaucoup de détails les pays et les peuples du vaste empire des Perses fondé par Cyrus, Darius et Xerxès, depuis la Cyrène et l'Égypte, la Phénicie, la Babylonie et la Médie jusqu'en Scythie. Il parle aussi du Tanaïs (le Don), du Borysthène (Dniéper), de l'Ister (Danube), celui-ci venant du pays des Celtes ; du Nil qui, pour lui, prend naissance dans l'Atlas et se confond avec le Niger dans la Lybie, avant d'arriver en Éthiopie et en Égypte.

Les philosophes Socrate († 400) et Platon traitent incidemment de la géographie et ce dernier imagine même, à l'ouest de l'Europe, ce continent Atlantide dont il a été souvent question depuis. Son disciple Eudoxe, de Cnide († 356), publia une *Description du Monde*, et le grand Aristote († 321) lui-même discourt amplement sur le même sujet : il distingue trois grandes races de peuples : les Grecs, industriels, braves et dominateurs ; les Asiatiques, ingénieux mais indolents et faciles à subjuger ; les barbares Germains et Scythes, sans arts, mais libres et indomptables.

Au IV^e siècle, l'explorateur de négoce Pythéas, de Marseille, (ville fondée vers l'an 600 av. J.-C. par les Grecs Phocéens) traverse l'Atlantique, la mer du Nord et pénètre le premier dans la Baltique, où se trouve l'ambre jaune ; il cherche

aussi l'étain des îles Cassitérides ; puis, dépassant l'île de Bretagne, il révèle l'existence de l'île Thulé, sans doute l'Islande, qui restera, jusqu'à l'époque des Normands, le point connu le plus septentrional.

6. Les conquêtes d'Alexandre le Grand (336-325) donnèrent à Aristote et aux historiens grecs l'occasion de décrire avec détails les contrées asiatiques conquises, depuis la mer Égée jusqu'à l'Indus et des rives du Nil à celles de l'Iaxartès (Si-houn) ; tandis que la navigation de Néarque, accomplie des bouches de l'Indus à celles de l'Euphrate, fit connaître les côtes de la Gédrosie (Béloutchistan). De plus, les rapports



Mappemonde d'Ératosthène, II^e s. av. J.-C.

commerciaux se développèrent entre l'Europe, l'Inde et les pays inconnus d'où venait la soie.

Parmi les successeurs d'Alexandre, les rois Séleucides apprirent à connaître l'Inde cisgangétique, et les Ptolémées d'Égypte firent d'Alexandrie un foyer scientifique et géographique, en même temps que le premier port commerçant du monde d'alors.

Bientôt apparaissent les trois grands astronomes cartographes grecs, Dicéarque, Erathostène et Hipparque.

7. Dicéarque (300) dresse une mappemonde sur laquelle il trace deux lignes médianes, l'une appelée diaphragme qui, par Gadès, la Sicile, Rhodes et les monts Taurus, traverse le monde connu de l'ouest à l'est; l'autre, la ligne dite perpendiculaire, ou verticale, croise la première à Rhodes même. A ces deux directrices, premiers essais des parallèles et des méridiens, il rapporte en stades la distance des lieux.

Erathostène, de Cyrène, qui fut le grand bibliothécaire d'Alexandrie (vers 230-220), est le plus sérieux cartographe de l'antiquité : il compléta le système de Dicéarque, en traçant plusieurs parallèles au diaphragme, dont deux extrêmes, l'un pour l'équateur ou sud, l'autre, pour l'île Thulé, située à 46,400 stades (de 158 mètres) de distance à partir de l'équateur. Les autres parallèles sont ceux de Méroé, de Syène, d'Alexandrie, de Rhodes (parallèle moyen), de Byzance, du Byrosthène : tous ces points étant censés situés (par erreur) sur le méridien moyen (perpendiculaire de Dicéarque). — Pour la longitude, Erathostène marque un premier méridien à 5000 stades à l'ouest des colonnes d'Hercule, puis d'autres passant par Carthage, Alexandrie, les Portes Caspiennes, l'Indus, l'île Taprobane (Ceylan). Son méridien extrême est à 80,000 stades dans l'océan oriental (ce qui porte à 12,000 km. environ la longueur (longitude) du monde connu, dont la largeur (latitude) est à peu près de moitié.

Enfin Hipparque, le grand astronome qui enseignait à Rhodes de 165 à 125 av. J.-C., inaugura le principe de la projection stéréographique, par les longitudes et latitudes, par les méridiens en courbes convergentes et par la division du cercle en 360 degrés ⁽¹⁾.

(1) L'auteur ne s'étend pas ici sur les éléments de la sphère, les méthodes de projection, ni sur les coordonnées géographiques qui sont d'une si grande nécessité pour fixer la position des lieux, par la raison que sa *Notice historique* fait suite à une *Cosmographie et Géographie physique générale*, où ces notions ont été développées. (N. de la R.)

Tels sont, sommairement, les travaux remarquables accomplis par les Grecs pour la science géographique, d'après ceux de leurs écrits qui sont parvenus jusqu'à nous, car beaucoup d'autres, mentionnés dans les écrits postérieurs, se sont perdus. Leur œuvre se continuera même, par Strabon et Ptolémée, à travers la période romaine et tout le moyen âge.

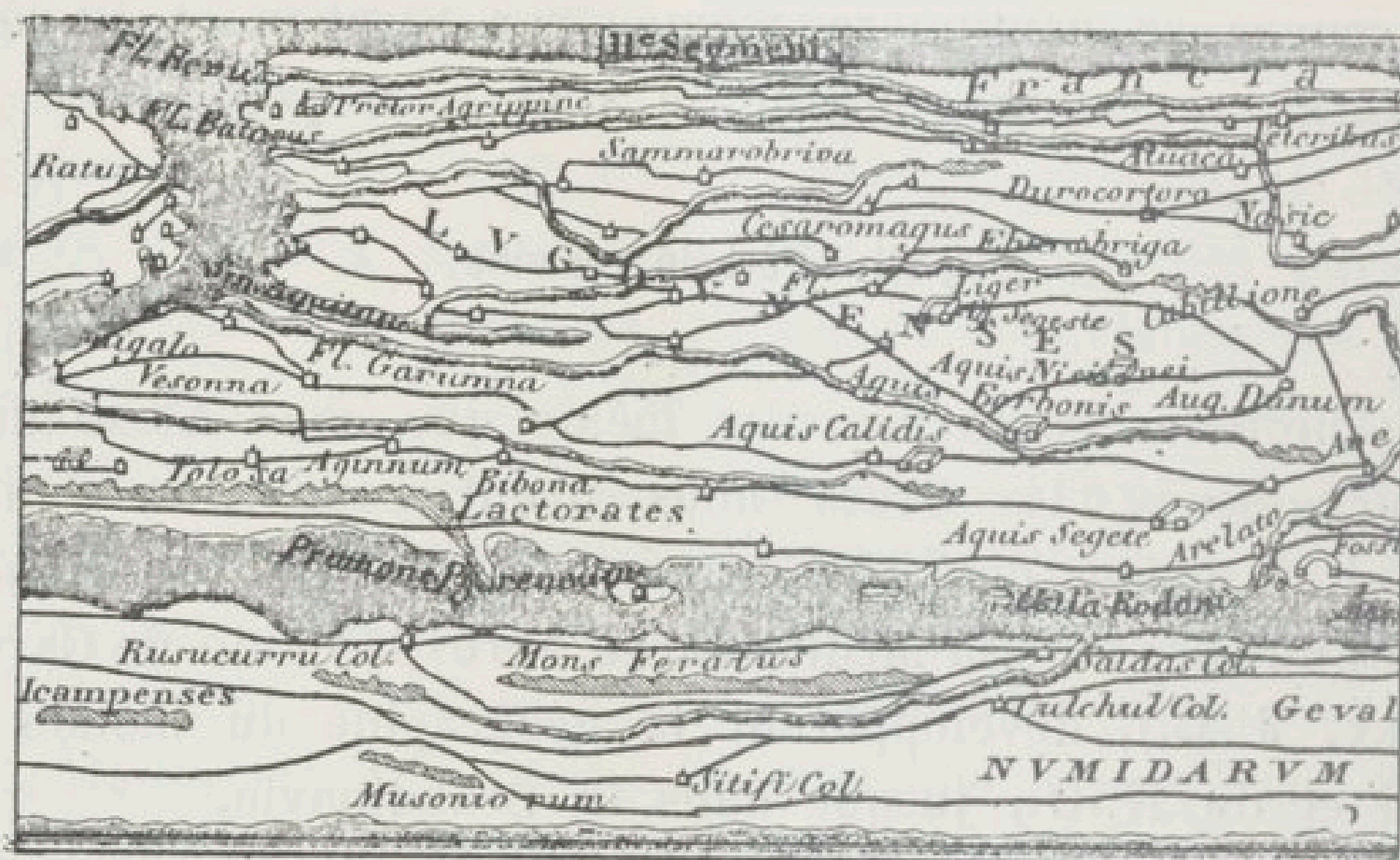
§ III. Période romaine.

8. *Conquêtes romaines.* De même que sous Alexandre et ses successeurs, les Grecs nous firent connaître le monde oriental jusqu'au delà du Gange ; de même les Romains, maîtres du bassin de la Méditerranée après la chute de Carthage (146 av. J.-C.), développèrent la géographie du monde occidental et du N.-O., jusque dans la Scandinavie.

Les luttes contre Annibal (219-201), la marche de ce héros à travers l'Espagne, la Gaule et l'Italie, et la réaction romaine contre lui, surtout les campagnes de Jules César dans la Gaule et la Belgique, qu'il soumit entièrement jusqu'au Rhin (-59-50), et celles qu'il fit dans l'île de Bretagne (-54), dans l'Asie Mineure et en Égypte (-47), étaient de nature à confirmer et à étendre l'horizon géographique tracé par les Grecs. — Il en fut de même de la campagne de Drusus en Germanie, qu'il parcourut jusqu'à l'Elbe (-10) ; de la conquête de la Dardanie et de la Mésie (bas Danube), puis de celle de la Dacie (Transylvanie), achevée plus tard par Trajan (+ 104). — C'est par la conquête et par la colonisation des pays successivement annexés que Rome fixa les connaissances géographiques de l'époque.

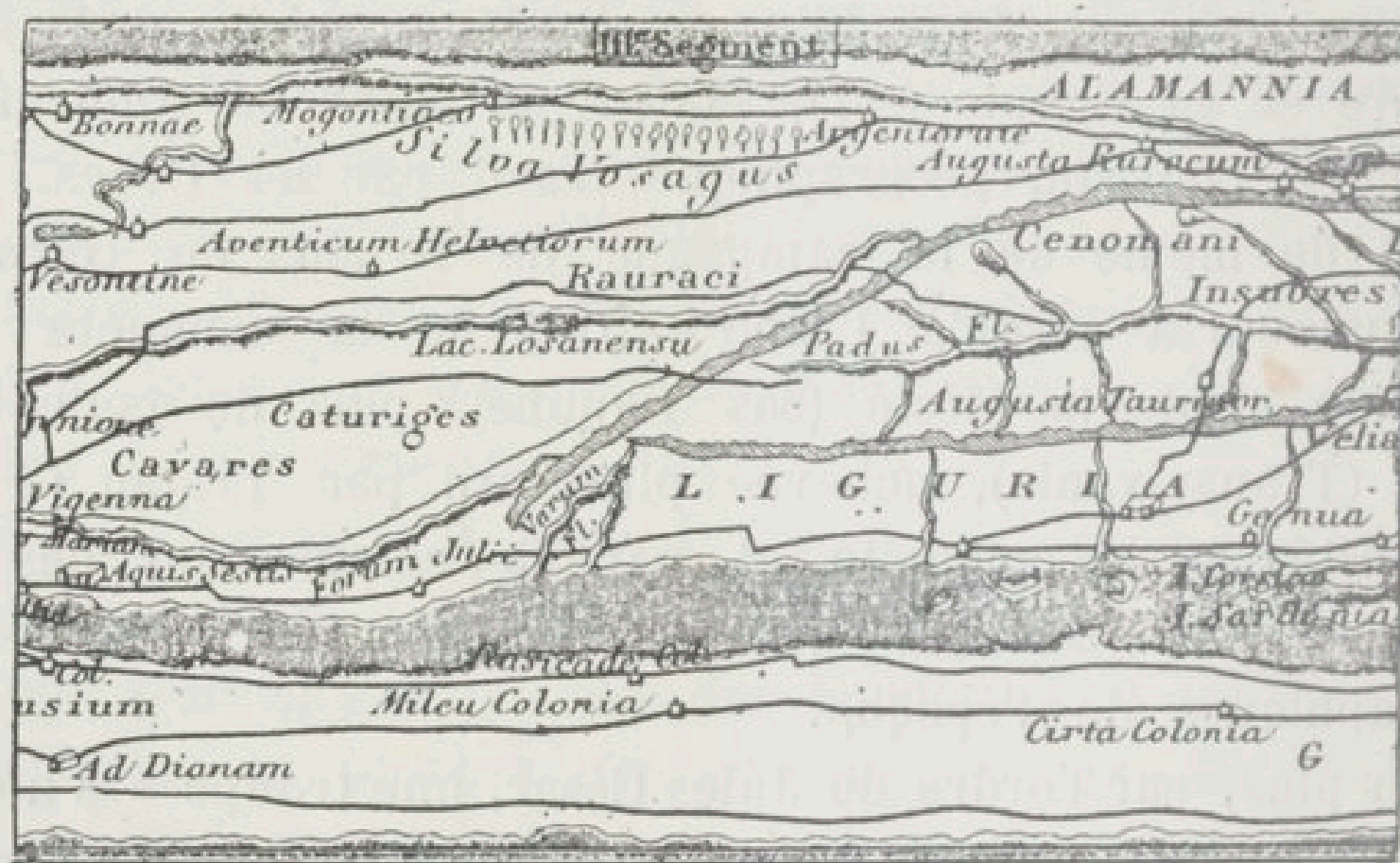
Bien plus, sur l'ordre de Jules César, une troupe « d'hommes habiles en tous genres de savoir » fut chargée de mesurer toutes les routes de l'empire, et de marquer les distances en milles romains (d'environ 1485 mètres), à partir d'une colonne milliaire dorée « *milliarium aureum* », érigée au centre de Rome, capitale du monde. Cette opération gigantesque, qui se

fit en 25 années de travaux sous le règne d'Auguste, avait surtout pour but d'exercer une surveillance militaire active des frontières nouvelles, exposées aux incursions des barbares. Du reste, les itinéraires romains, dont on conserve à Vienne



2^e Segment de la Table de Peutinger.

un spécimen dans la Table dite de Peutinger (bourgeois d'Augsbourg, qui la possédait au XVI^e siècle), étaient simplement



3^e Segment de la Table de Peutinger.

des figures de routes allant en lignes brisées d'un lieu à un autre, sans orientation vraie.

Pratiques avant tout, plus conquérants que philosophes, les

Romains n'avaient pas, comme les Grecs, le goût de la spéculation scientifique, et, nonobstant les écrits de Jules César, dans sa *Guerre des Gaules*, et de quelques autres, les deux plus illustres géographes de la période romaine porteront encore des noms grecs, et écriront en grec leur description du monde connu : ce sont Strabon, sous le règne d'Auguste, et Claude Ptolémée, au II^e siècle de notre ère.

9. Strabon, ou Strabo, né à Amasie, ville du Pont, vers 50 av. J.-C., reçut une brillante éducation, et se sentit porté vers les études géographiques, parce que, dit-il, « s'il est une science digne du philosophe, c'est la géographie. » Basant sur la physique du globe ses considérations ethnographiques et historiques, il est regardé comme le créateur de la géographie rationnelle.

Strabon laisse, en dix-sept livres, un tableau animé de la terre et des peuples, dont il étudie les mœurs, la religion, l'histoire, les institutions. — Après avoir décrit l'Italie, la Grèce, l'Asie Mineure et l'Égypte, contrées qu'il avait parcourues lui-même, il parle de l'Hispanie, de la Gaule, de la Germanie et de la haute Asie, d'après Ératosthène, dont il adoptait les idées cosmographiques. Le monde connu alors n'était pour lui que l'un des quatre segments (celui du nord-ouest) qui composaient le globe terrestre et dont les trois autres devaient se découvrir plus tard. — On a de la géographie de Strabon une traduction en français, faite par ordre de Napoléon I^{er}, et une autre, meilleure, publiée par F. Didot.

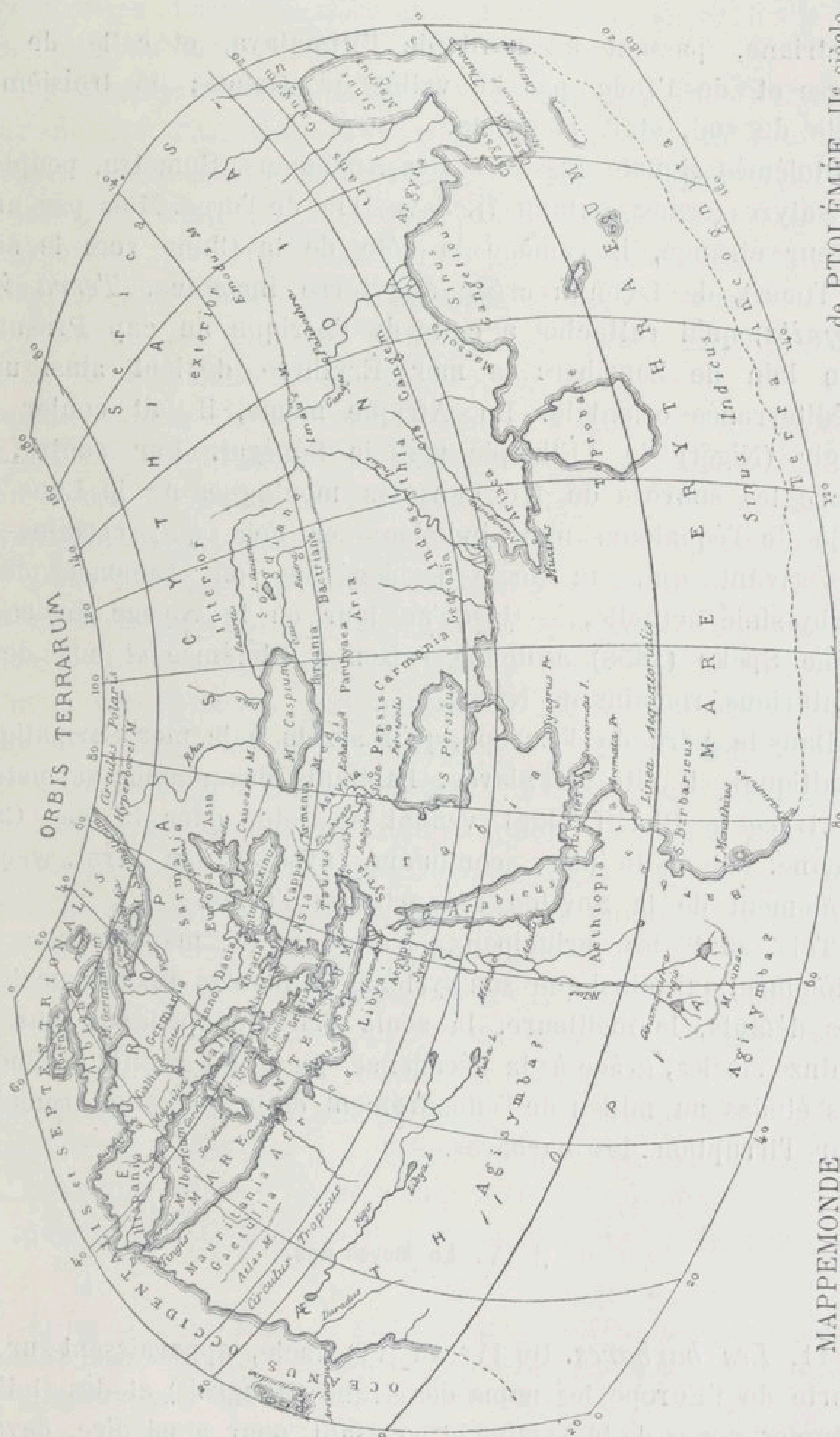
Pomponius Mela (vers 43) est l'auteur du premier traité de géographie écrit en latin. Il mentionne pour la première fois le nom des Sères et de la Sérique (pays de la soie, Chine). — Sous Néron, deux centurions romains, envoyés par lui à la recherche des sources du Nil, pénétrèrent jusqu'aux marais du Bahr-el-Ghazal, affluent du Nil blanc. — Sous Vespasien, Pline le Naturaliste parcourt lui-même la Germanie qu'il décrit, et il parle de la Scandinavie, de l'île Thulé, au nord, et de la Phazanie (Fezzan), située dans la Lybie. Tacite

donne également la géographie des pays germains et slaves, et note la première circumnavigation des îles Britanniques par le gouverneur Agricola.

A cette époque, les navigateurs grecs d'Égypte apprennent à se servir des vents moussons de la mer Érythrée, pour parvenir rapidement dans les Indes, où ils se mettent en rapport avec les trafiquants malais de la Chersonèse d'or (Malacca), qui leur vendent la soie du pays de Thsin (Chine) ; d'autre part, ils descendent la côte orientale d'Afrique jusqu'à l'île Manuthias (Zanzibar).

10. Claude Ptolémée, dont les travaux marquent l'apogée des connaissances géographiques avant le XVI^e siècle, est un Grec né à Péluse (Égypte). Cosmographe et astronome, il a laissé son nom attaché à l'un des systèmes du monde, qui compte encore des partisans de nos jours. Cartographe, sa mappemonde, la plus complète de son époque et dressée par méridiens convergents, resta la plus usitée jusqu'au XVI^e siècle, époque où celle de Mercator lui fut substituée. Géographe et géomètre, s'aidant des renseignements recueillis par Marin de Tyr, il publia en 8 volumes un catalogue de 8000 noms de lieux, dont il détermina la position en latitude et longitude, d'après les itinéraires des voyageurs, lesquels étant malheureusement basés sur des stades de valeur différente, faussent ses calculs, et lui font exagérer d'un quart la longueur du monde connu.

Quoi qu'il en soit, la géographie de Ptolémée, particulièrement sa mappemonde, pour laquelle il compte les longitudes de 0 à 180 degrés à partir du méridien des îles Fortunées (Canaries), abonde en renseignements nouveaux. Dans l'Extrême Orient, l'île ou presque île de Chryse (Malacca) est désormais connue et fréquentée par les navigateurs Égyptiens qui vont même au delà trafiquer dans le port de Cattigara (Canton ou, d'après Vivien de St.-Martin, Singapore). La Chine, Thsin ou Sérique, productrice de la soie, commerçait donc avec l'Occident par trois routes, dont deux terrestres : celle de la



de PTOLÉMÉE, II^e siècle.

Bactriane, passant au nord de l'Himalaya, et celle de la Perse et de l'Inde par la vallée du Gange; la troisième, celle du sud, était maritime.

Ptolémée signale aussi les îles Andamans, Sumatra, peuplée de satyres (orangs-outangs?), Java, l'île de l'orge. Mais par une erreur étrange, il ramène la côte de la Chine vers le sud et l'ouest, de façon à créer une terre inconnue, *Terra incognita*, qu'il rattache à celle de l'Afrique au cap Prasum, non loin de Zanzibar: la mer Érythrée devient ainsi une Méditerranée orientale. En Afrique même, il fait couler le Nigir (Niger) de l'Éthiopie vers le Sénégal. Par contre, il place les sources du Nil dans les montagnes de la Lune au delà de l'équateur, plus judicieux en cela que certains de nos savants qui, au siècle dernier, les ont ramenées dans l'Abyssinie actuelle, — jusqu'au jour où le voyage du capitaine Speke (1858) a donné raison à Ptolémée et aux deux centurions romains de Néron.

Dans le nord de l'Europe, qu'il arrête à la mer Sarmatique (Baltique), il cite les Slaves, habitants des plaines sarmates, et trace le Rha (Volga) venant se jeter dans la mer Caspienne, et cette mer, confondue avec le lac Aral, reçoit également de la Scythie l'Iaxartès et l'Oxus.

Tels sont les principaux traits de la mappemonde de Ptolémée, qui, ainsi que son système du monde, restera, malgré ses défauts, la meilleure, la seule classique pendant plus de quinze siècles, grâce à la décadence qui allait bientôt atteindre les études au milieu de l'effondrement de la puissance romaine par l'irruption des barbares.

§ IV. Le Moyen Age.

11. *Les barbares.* Du IV^e au VI^e siècle, apparaissent sur la carte de l'Europe les noms des Huns (Hongrois) et des Goths, peuples venus de la Scythie et poussant, pour ainsi dire, devant

eux d'autres barbares issus des plaines de la Sarmatie et des forêts de la Germanie.

Les Vandales traversent la Gaule et l'Espagne où ils laissent leur nom à l'Andalousie et vont se fixer en Afrique. Les Suèves et les Westgoths s'arrêtent en deçà des Pyrénées ; les Francs, les Burgondes dans la Gaule, qui devient France et Bourgogne ; les Angles et les Saxons s'établissent dans la Bretagne (Angleterre), les Lombards dans le bassin du Pô (Lombardie), les Ostgoths et les Hérules, en Dalmatie et en Italie. — Plusieurs de ces peuples ne font que passer ou se fusionnent sans laisser même leurs noms ; mais d'autres, notamment les Francs, les Angles et les Allemands restent pour créer les nationalités nouvelles, qui seront vivifiées et régénérées par la force morale et civilisatrice du christianisme.

« Dans l'immense naufrage de la société romaine, » dit M. Vivien de St.-Martin, « un seul refuge reste ouvert aux épaves de la civilisation : l'Église. Si quelque trace d'études libérales surnage encore çà et là au milieu de l'ignorance universelle, c'est aux corporations ecclésiastiques qu'il en faut rendre grâce. C'est là que se conservaient les manuscrits échappés aux premières fureurs de la destruction. Sauf une ou deux exceptions, tous les hommes dont le nom s'éclaire encore d'une faible lueur pendant la nuit de ces temps grossiers ont plus ou moins vécu de la vie des cloîtres. ⁽¹⁾ »

Il suffit de citer l'œuvre immense des Bollandistes, recueillant plus tard tous les écrits du moyen âge, pour comprendre les services rendus à la science par les moines.

Toutefois, ce ne sont pas les peuples chrétiens, trop jeunes encore et trop occupés d'eux-mêmes, mais bien les Normands, les Byzantins et les Arabes qui, dans la première période du moyen âge, développèrent les connaissances géographiques

(1) VIVIEN DE SAINT MARTIN, *Histoire des découvertes géographiques et Nouveau Dictionnaire de Géographie Universelle*, ouvrages qui nous ont beaucoup servi pour notre travail. (N. de l'auteur).

par leurs excursions au delà des limites du monde connu des Romains.

12. Les Normands ou Scandinaves, ces « écumeurs de mer », dont les excursions ont été recueillies par le roi des Anglo-Saxons, Alfred le Grand, dans son *Histoire universelle*, furent les premiers à explorer les côtes de l'Atlantique septentrionale. L'un d'eux, Wulfstan, parcourt la Baltique, où il signale les îles Langeland, Laaland, Falster, les côtes de Sconeg (Suède), le Weonoland (Prusse), l'embouchure de la Wista (Vistule) et l'Estum (Esthonie), pays habités par les Slaves, les Venètes et les Vites. — Un autre, Other, côtoie la Norwège, double le cap Nord (72° lat.) et s'avance jusqu'à dans la mer Blanche.

Toute la presqu'île scandinave et laponne est ainsi connue.

De là les Normands vont coloniser l'Islande « terre de glace », l'ancienne Thulé de Pythéas. En 983, Eric le Rouge découvre le Groenland, et vers l'an 1000 son fils explore le Vinland (Labrador), Terre-Neuve et la Nouvelle-Écosse. Toutefois ces excursions restèrent sans résultat et ne furent sans doute pas connues de Christophe Colomb; les Danois eux-mêmes ne revirent ces contrées américaines qu'au XVIII^e siècle.

13. *Les Byzantins.* Le partage de l'empire romain par Théodose le Grand, en 395, et surtout la chute de Rome, prise par les Hérules en 476, avaient fait de Constantinople la capitale du monde civilisé et redonné au nom grec sa suprématie perdue depuis six siècles. Byzance eut de brillantes périodes notamment sous Justinien, et, en 569, son successeur Justin, après avoir reçu les envoyés du khan ou roi des Turks, peuple campé dans la région des monts de l'Or (Altaï), envoya vers ce chef son ambassadeur Zémath. Celui-ci rapporta de son voyage d'amples notions sur les régions sibériennes, sur celles du Turkestan actuel et sur la ville de Kachgar, où depuis longtemps les Grecs et les Chinois se rencontraient pour le trafic des soieries.

Le commerce était, du reste, au IX^e siècle, déjà tellement

étendu que l'on cite le voyage du juif Soliman, qui se rend d'Espagne en Égypte, à Bagdad, de là en Chine, où il trouve les descendants d'autres juifs établis depuis plusieurs siècles dans l'Extrême Orient.

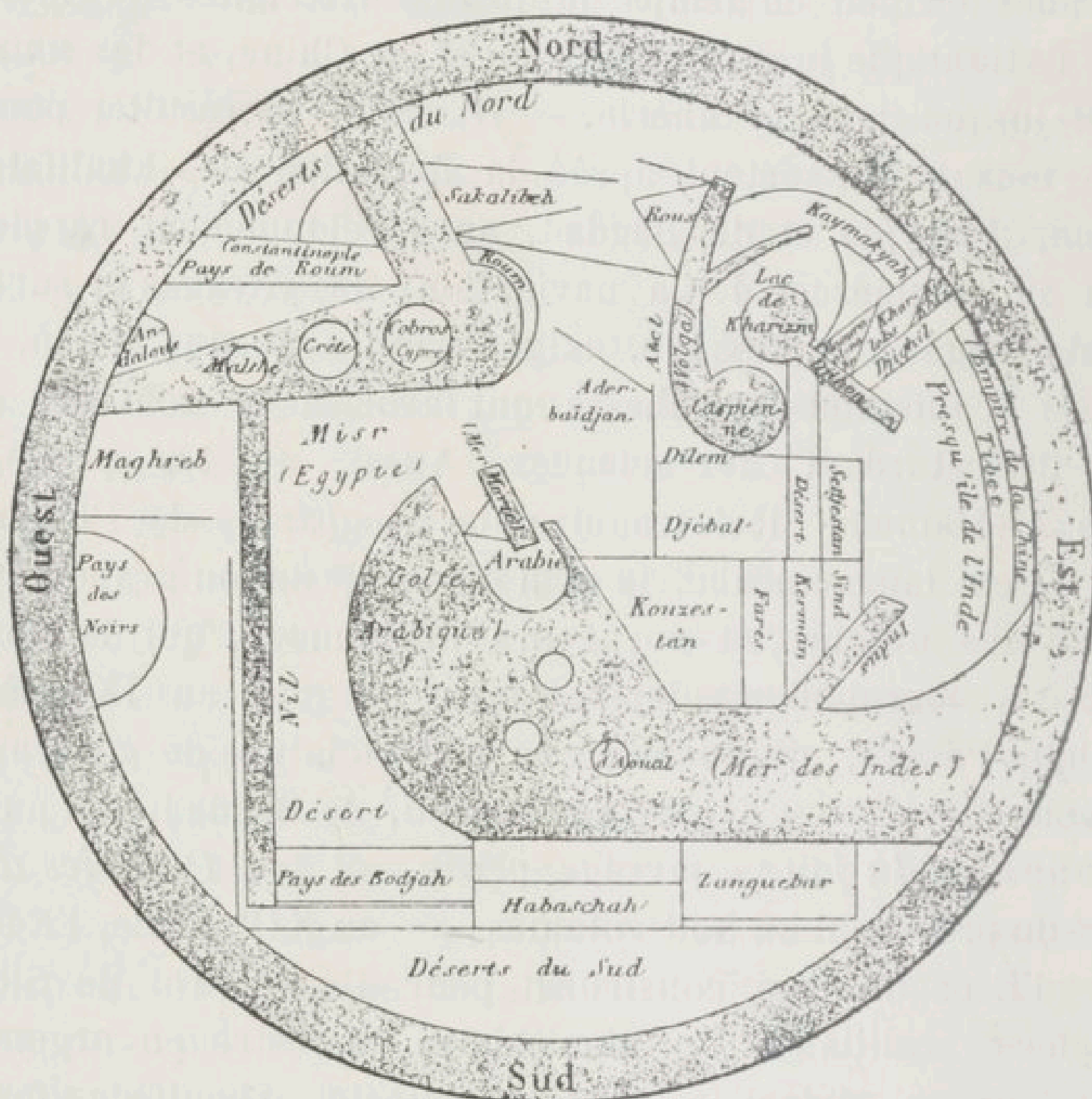
14. *Les Arabes*. Grâce à un esprit de prosélytisme extraordinaire, s'imposant même par la violence, le mahométisme, né à la Mecque et à Médine au VII^e siècle, fut propagé par les Arabes en peu de temps jusqu'aux extrémités du monde, depuis l'Atlantique jusqu'en Malaisie et en Chine, et des sources du Nil jusque dans la Sibérie. — Il devait en résulter pour le monde musulman, surtout après la fondation des khalifats de Cordoue, d'Égypte et de Bagdad, un développement rapide et étendu du commerce, de la navigation, des voyages et surtout des pèlerinages à la Mecque, exigés par le Coran; de là, une immense acquisition de richesses qui favorisa le goût des arts de la littérature et des sciences. Aussi, au IX^e siècle, le khalife Al-Mamoum fit-il traduire la géographie de Ptolémée, qui prit, en langue arabe, le nom d'Almageste ou grand Livre.

Parmi les auteurs et voyageurs musulmans, qui laissèrent des écrits géographiques intéressants, on cite, au IX^e siècle, l'Istakhri, Persan, qui donna une nomenclature de géographie assez complète; — au X^e siècle, Maçoudi, de Bagdad, qui publia les *Nouvelles du jour*, ouvrage perdu, et les *Prairies d'or*, résumé du précédent en huit volumes; — au XII^e siècle, l'Edrisi, Arabe d'Espagne, qui construisit pour Roger, roi de Sicile, une sphère armillaire, un planisphère terrestre en argent et de nombreuses cartes; — au XIV^e siècle, Aboulféda, prince syrien, le grand historien-géographe des Arabes; — au XVI^e siècle, Léon l'Africain, qui a voyagé au Soudan et décrit l'Afrique septentrionale.

Un voyageur extraordinaire est Ibn-Batuta, de Tanger, qui, dans une première course de vingt-cinq ans (1325 à 1349), parcourut sans relâche toutes les contrées du monde musulman, du Maroc à la Mecque et en Chine, de Quiloa, dans l'Afrique orientale, à la mer Caspienne. Puis il visita l'Espagne, traversa

le Sahara et se porta dans le Soudan à Timbouctou et jusqu'au Niger supérieur.

Les Arabes furent donc les successeurs et les continuateurs des Grecs pour la cosmographie et pour la géographie, dont ils reculent les bornes. Ce sont eux qui nous font connaître la mer de Khowaresm (lac Aral), distincte de la Caspienne, la ville de Samarkand, les ports d'Ormuz et d'Aden, d'où ils



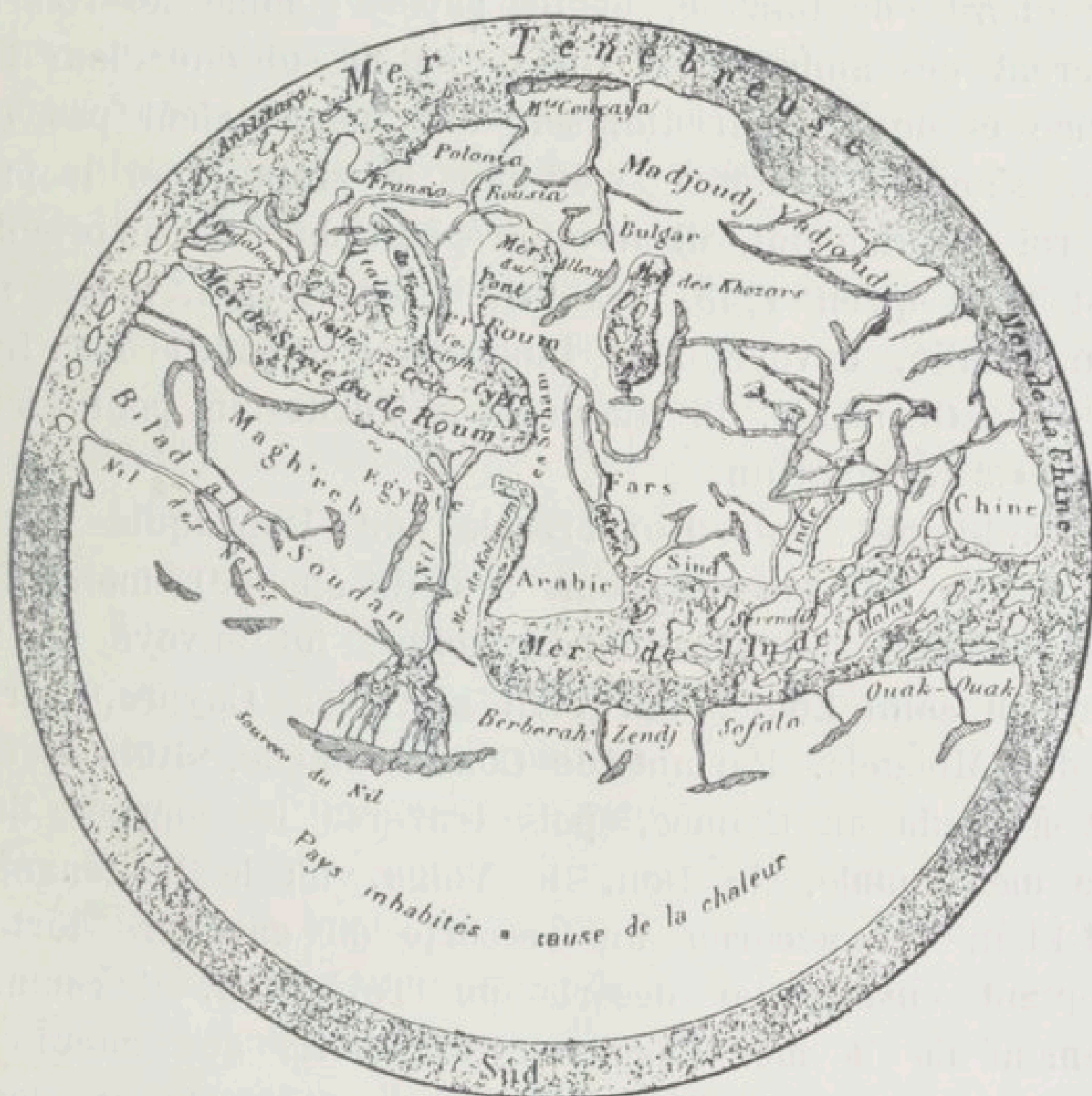
Mappemonde de l'Istakhri, IX^e siècle ap. J.-C.

commercent avec Ceylan et la Chine, vers l'est, le Mozambique et le Sofala « pays de l'or » au sud. L'islamisme pénètre, dès le X^e siècle, au centre de l'Afrique, où se révèlent le lac Tchad et les villes de Bornou (Kouka) et de Timbouctou.

Cependant la cartographie arabe est des plus médiocres, des plus naïves. La mappemonde de l'Istakhri est renfermée dans un cercle; les côtes des terres et des îles sont tracées au

compas, et les fleuves au tire-ligne. La carte générale de l'Edrisi ne vaut pas non plus celle de Ptolémée, et l'on s'étonne de telles négligences chez un peuple instruit, qui avait à sa disposition les travaux des Grecs et de nombreuses relations de voyages.

15. Les Croisades, entreprises du XI^e au XIII^e siècle pour la libération de la Terre sainte, mirent en rapport l'Europe chrétienne rajeunie avec l'Asie grecque et musulmane, plus



Mappemonde de l'Edrisi, XII^e siècle.

riche, plus instruite à cette époque ; elles profitèrent ainsi à la diffusion des connaissances géographiques, en même temps qu'à l'extension du commerce. Les navigateurs vénitiens rapportèrent notamment la connaissance de la boussole, que les Arabes avaient reçue des Chinois.

16. Les Mongols ou Tartares, tribus nomades et païennes du bassin de l'Amour, venaient, au temps des croisades, de

fonder en Asie, avec une prodigieuse rapidité, le plus vaste empire qui fut jamais, et dont la première capitale fut Karakorum. Conduits par Gengis-Khan, le « roi des rois » (1206 à 1227), plus tard par Tamerlan, « Timour le Boiteux » (1360-1405), ils soumirent à leur domination toute l'Asie, de la mer de Chine à la Méditerranée, et de la Sibérie à l'Inde.

L'Europe chrétienne s'émut de l'arrivée de ces conquérants sur les bords du Danube, et les papes comme les rois leur envoyèrent des ambassades dans le but de solliciter leur bienveillance et de les christianiser, s'ils ne l'étaient pas déjà, car on s'imaginait à tort voir dans le grand-khan le prêtre Jean, roi chrétien qui, disait-on, régnait dans l'Asie orientale.

C'est ainsi qu'en 1245, Jean du Plan Carpin, moine franciscain d'Italie, envoyé par Innocent III, partit de Lyon, traversa la Germanie, la Russie et le Turkestan, pour aboutir en 1248 à Karakorum.

17. Guillaume van Ruysbroeck, dit Rubruquis (d'après l'habitude de latiniser les noms à cette époque), moine franciscain flamand, né près de Bruxelles, fut envoyé en 1253 par le roi saint Louis, qui était alors en Chypre, vers le khan des Mongols. Partant de Constantinople, Rubruquis se rendit à Kaffa en Crimée, puis traversa les steppes de la Russie méridionale, le Don, le Volga, où le lieutenant du grand-khan lui accorda une escorte de cavaliers tartares. Traversant ensuite les déserts du Turkestan, il remarqua l'isolement de la mer Caspienne et s'initia aux mœurs des tribus nomades; il parvint à Karakorum, vaste campement plutôt que ville régulière, où se rencontraient les envoyés d'une foule de peuples tributaires et des aventuriers de toute nation, voire même un orfèvre parisien, devenu influent à la cour du khan. Rubruquis y discuta avec les prêtres nestoriens et les imans arabes, mais il n'obtint pas la conversion espérée du Grand Mongol. A son retour à Acre, il adressa à saint Louis une relation intéressante de son voyage, qui fut depuis traduite en français.

On connaît du reste un certain nombre de missionnaires catholiques qui, à cette époque, évangélisaient l'Asie orientale et qui servirent souvent de diplomates entre les cours de l'Extrême-Orient et celles de Constantinople, de Rome, de Venise, etc.

18. Le nom de Marco Polo, fils d'un noble vénitien, est célèbre entre tous parmi les voyageurs en Asie au moyen âge.

Déjà son père Nicolo Polo et son oncle Matteo, partis de la Crimée, à une époque où la flotte vénitienne dominait dans la mer Noire, étaient parvenus à Khanbalu (Cambalou, Pé-king), alors résidence du grand khan. Celui-ci les ayant chargés d'une mission auprès du pape, ils furent de retour à Venise en 1269, mais ils repartirent deux ans après pour Khanbalu, accompagnés cette fois de Marco, « jeune bachelier de vingt ans ». — Les voyageurs traversèrent la Syrie, la Perse, la Bactriane, le plateau de Pamir, « le plus haut lieu du monde », dit la relation, le désert de Gobi, « où ils entendirent parler les esprits », franchirent la grande muraille qui protège le pays de Kathai (Chine) et arrivèrent enfin à Khanbalu, où le grand khan les reçut avec empressement. — Le jeune Marco, aimable autant qu'intelligent, ayant plu au monarque, il fut chargé de diverses missions au Thibet, dans l'Indo-Chine, devint même gouverneur d'une province chinoise, de sorte qu'il put à loisir satisfaire son esprit d'observation. Les splendeurs de la cour mongole, les originalités de la vie chinoise, l'aspect des villes, les travaux publics, le grand canal, le commerce, l'agriculture, les richesses naturelles de l'Inde, jusqu'à l'existence du Zipangu (Japon), qu'il annonce sans l'avoir vu, rien ne lui échappe. Aussi, lorsque, après avoir effectué son retour par la mer du Sud, par Java, le golfe de Bengale, la Perse et l'Arménie, il arriva à Venise en 1295, après vingt-cinq ans d'absence, il put laisser une relation de son voyage, le *Livre des Merveilles*, tellement étendue, variée et exacte, qu'elle servit longtemps de classique

pour la géographie de l'Asie moderne, et fit oublier celle des Grecs et de Ptolémée.

C'est ainsi que la connaissance de la Chine et des Indes se répandant en Europe, provoquera bientôt les grandes expéditions de Christophe Colomb et de Vasco de Gama.

La cartographie se réveilla et l'on vit apparaître, en Italie, la Mappemonde du Vénitien Marino Sanudo, en 1321; en Espagne, la carte dite catalane, planisphère terrestre et marin, — toutes deux relatant les voyages de Marco Polo, — et surtout la célèbre mappemonde de Fra Mauro, peinte par le religieux de ce nom sur une grande muraille du couvent des Camaldules, à Venise; c'est le plus précieux monument cartographique du moyen âge, bien qu'elle ne soit, comme les précédentes, qu'un vaste tableau sans méridiens ni parallèles.

En outre, les navigateurs disposaient alors de cartes marines dites *portulans*, qui marquaient la position et les distances relatives des ports et des côtes de la Méditerranée et d'une partie de l'Atlantique, et sur lesquelles on voit dessinées de nombreuses et grandes roses des vents pour les orientations.

CHAPITRE II. — LES GRANDES DÉCOUVERTES

DES XV^e-XVI^e SIÈCLES

et jusqu'au XVIII^e siècle.

19. *Sommaire.* De l'époque de Moïse au XV^e siècle, qui marque la fin du moyen âge, 3000 ans se sont passés dans l'histoire des peuples sans qu'aucune des trois parties de l'Ancien Monde soit complètement connue, et il en reste deux totalement ignorées. L'homme n'a pas encore parcouru le tiers des terres habitables, ni la huitième partie de la surface du globe.

L'ère des grandes découvertes s'ouvre à la fin du XV^e siècle, avec les Portugais et les Espagnols, cherchant la route des Indes, c'est-à-dire avec Christophe Colomb, qui découvre l'Amérique (1492), Vasco de Gama, qui double le cap de

Bonne-Espérance (1497), et l'expédition de Magellan, qui accomplit le « premier tour du monde » (1521).

Nous suivrons, autant que possible, l'ordre chronologique, mais en groupant les faits d'après la nationalité des découvreurs : d'abord les Portugais, aboutissant aux Indes ; les Espagnols, puis les Anglais, les Français, en Amérique ; les Hollandais, en Océanie ; enfin, les Russes, dans le nord de l'Asie.

§ I. Les Portugais aux Indes.

20. *Au XV^e siècle.* Lorsque la route commerciale vers les Indes par l'Égypte fut interdite par les Turcs aux commerçants vénitiens et génois, ceux-ci durent naturellement chercher une autre voie par le détroit de Gibraltar ; aussi, les Génois, au XIV^e siècle, connaissaient déjà les Açores et les Canaries.

A cette époque, aguerris par leurs luttes contre les Maures, excités surtout par les encouragements d'un prince illustre, Henri, surnommé le Navigateur, bien qu'il allât peu sur mer, les Portugais se hasardèrent à suivre les côtes africaines du Maroc ; ils doublèrent le cap Bojador en 1433, l'embouchure du Sénégal trois ans après, et parvinrent en 1462 sur les côtes de Guinée et de Sierra Leone, où, un siècle auparavant, des navigateurs normands de Dieppe avaient déjà commercé, croit-on, mais sans grands succès.

En 1484, Diégo Cam parvint à l'embouchure du Zaïre ou Congo, où il dressa un *padraô*, borne de pierre marquée d'une croix et des armes du roi de Portugal ; puis il s'avança jusqu'au tropique du Capricorne. Un Allemand, Martin Behaim, qui faisait partie de son expédition, construisit en 1492 un célèbre globe terrestre, où ces détails sont inscrits.

En même temps, le diplomate Covilham se rendait par la mer Rouge directement à Goa, à Sofala et en Abyssinie, où il fut bien reçu par le négous, ce prétendu prêtre Jean, que d'autres avaient cherché en Asie.

En 1486, Barthélemy Diaz, cinglant droit au sud, puis à l'est, dépassa sans le savoir, poussé par une tempête, la pointe méridionale de l'Afrique et aborda sur la côte de la Cafrerie; puis, revenant sur ses pas, il essuya une nouvelle tempête au cap qu'il nomma *cabo Tormemoso*, mais que, par une heureuse inspiration, Jean II, roi de Portugal, décora du nom de Bonne-Espérance.

Dix ans après, 1497, Vasco de Gama, envoyé par Jean II, que stimulaient les succès des Espagnols en Amérique, partit de Lisbonne avec trois navires, doubla, le 22 novembre, le cap de Bonne-Espérance, retrouva, le 23 décembre, le *padraô* dressé par Diaz, et mouilla, le jour de Noël, en un point qui a conservé le nom de Natal. De là, se guidant d'après le journal de Covilham, il toucha à Sofala, Mozambique, Mombaza, Mélinde, villes fréquentées par les Arabes, et, filant vers le N.-E., il aborda, le 20 mai 1498, à Calicut, la principale ville de commerce de la côte de Malabar.

Les Indes étaient trouvées.

En 1500, Alvarez Cabral, se rendant aux Indes, aborde intentionnellement, ou est jeté par une tempête sur les côtes du Brésil actuel, près de Porto Seguro, et prend possession de cette terre qu'il appelle Santa-Cruz (Sainte-Croix). De là, il fait voile pour Sofala et côtoie l'Afrique jusqu'au cap Guardafui.

— En 1506, Almeida découvre l'île São Lorenzo (Madagascar), et plus tard, Mascarenas, les îles Bourbon et Maurice.

Enfin le grand Albuquerque trouve Zanzibar (1503), s'empare de Socotora, d'Ormuz (1507), de Goa, de Malacca (1511) et fonde la puissance politique et coloniale des Portugais qui, bientôt, avec Figuiera, Abreu et d'autres, conquièrent toutes les îles de la Sonde et des Moluques, visitent les côtes septentrionales de l'Australie, et remontent au nord jusqu'en Chine (1516). Pinto arrive même au Japon (1542), où le suit saint François Xavier pour y apporter la lumière de l'Évangile (1549).

Tels furent les prodiges d'activité et les merveilleux succès de ce petit peuple portugais, auparavant presque ignoré. Après

un siècle d'efforts, il se trouvait maître du commerce du monde oriental; le port de Lisbonne se substituait à ceux de Gênes et de Venise, et les flottes de toutes les nations européennes allaient, pendant près de quatre siècles, délaissant les voies de la Méditerranée et de la mer Rouge, prendre celle de l'océan Indien, à la recherche des épices: poivre de Calicut, gingembre de Cananore, cannelle de Ceylan, girofle des Moluques, ainsi que des soieries et tissus de l'Inde, de la Chine et du Japon.

§. II. Les Espagnols en Amérique.

21. Christophe Colomb, ou plus exactement Cristoforo Colombo, l'immortel découvreur d'un continent qui aurait dû porter son nom, est né près de Gênes vers 1435. Marin dès son jeune âge, il navigua dans l'Atlantique, depuis l'Islande jusqu'en Guinée, à la suite des Portugais, lorsqu'en 1476, il se fixa à Lisbonne, qui était alors le centre du mouvement des découvertes. Quoique pauvre, il y épousa la fille d'un marin gentilhomme et en eut un fils, qui reçut le nom de Fernand. Colomb, esprit sérieux et méditatif, étudia pendant plus de 40 ans l'art de la navigation et les sciences cosmographiques; persuadé de la sphéricité de la terre et de la proximité relative des Indes, qui d'après lui, ne devaient se trouver « qu'à 90 degrés de l'Europe » (en réalité 200 degrés), il conçut l'idée de « chercher l'Orient par l'Occident; » il la soumit successivement au roi de Portugal, Jean II, à la ville de Gênes, sa patrie, puis par lettres aux rois Henri VII d'Angleterre et Charles VIII de France, mais tous le prirent pour un rêveur. Après bien des déboires, il fut enfin accueilli par la reine Isabelle de Castille qui, avec son mari Ferdinand d'Aragon, venait de conquérir Grenade sur les Maures, et qui mit à sa disposition 3500 ducats pour acheter trois caravelles (barques), dont une seule pontée.

Colomb partit donc du port de Palos, en Andalousie, le 2 août 1492, et après une relâche à l'île Gomera, des Canaries,

il en repartit le 6 septembre pour cingler droit à l'ouest. Pendant cinq semaines de navigation anxieuse, il eut peine à contenir l'impatience, parfois la sédition de ses hommes, effrayés tantôt par l'aspect des algues flottantes de la mer des Sargasses, tantôt par la déviation de la boussole qui leur paraissait étrange, et toujours par la longueur d'un voyage qui semblait les conduire à une mort certaine, lorsqu'enfin des bandes d'oiseaux et des bois flottants annoncèrent l'approche des terres.

Le 11 octobre au soir, après le chant habituel du *Salve Regina*, « cette hymne à la Vierge si chère aux marins, » l'amiral exhortant ses hommes à rendre grâces à Dieu, leur annonça la vue d'une terre pour la nuit même, ce qui se vérifia. L'île était plate, verdoyante, et les indigènes se montraient sur le rivage; on aborda, l'équipage descendit; l'amiral, revêtu d'un riche costume écarlate, l'étendard royal à la main, s'avança de concert avec ses deux seconds, les frères Pinzon, portant des bannières à la croix verte, et il prit solennellement possession, au nom de Ferdinand et d'Isabelle, de cette terre appelée Guanahani par les indigènes, et que, par reconnaissance, il nomma San Salvador. C'était l'île Watling, l'une des Lucayes.

Colomb, qui croyait aborder aux îles de Zipangu (Japon), découvrit bientôt après l'île de Cuba, celle d'Haïti, qu'il nomma Hispaniola, et plusieurs autres; puis, par une route plus septentrionale passant près des Açores, il rentra à Palos, le 15 mars 1493, et fut reçu en triomphe par la cour à Barcelone.

La découverte de Colomb eut un immense retentissement, et, à la demande de la cour d'Espagne, pour éviter les conflits avec le Portugal, le pape Alexandre VI publia une bulle qui établissait d'un pôle à l'autre une ligne méridienne passant à 100 lieues (370 milles) au delà des Açores, et démarquant les possessions que les Espagnols pourraient acquérir vers l'ouest de celles des Portugais situées à l'est.

22. Dans un 2^e voyage, en 1493, Colomb, prenant plus au sud, découvrit l'île Dominique (un jour de dimanche), puis la plupart des Petites Antilles, la Jamaïque et Porto-Rico ; — dans un 3^e (1498), passant par les îles du Cap-Vert, il vit la Trinité et l'embouchure de l'Orénoque ; — enfin, dans un 4^e (1502), il longea la côte de Honduras et de Costa Rica (Amérique centrale). Il avait ainsi découvert la terre ferme, aussi bien que les îles Antilles ; mais, se croyant toujours arrivé à l'extrémité des Indes asiatiques, il les appela Indes occidentales, nom qui leur est resté.

Colomb, dans son dernier voyage, chercha vainement un passage pour atteindre le Kathaï, se proposant de revenir par la mer Rouge ou par la mer des Indes, ce en quoi il eût devancé Magellan. Quoi qu'il en soit, sa gloire, déjà suffisamment grande, fut rehaussée encore par les incroyables injustices dont il fut l'objet, à tel point qu'à son troisième retour il fut ramené chargé de chaînes. Colomb, dévoré de chagrin, mourut à Séville, le 20 mai 1506, dans sa 71^e année. — Sa vie fut écrite par son fils Fernand, et de nos jours l'on pense même à postuler la cause de sa béatification, en raison de ses vertus héroïques et du vaste champ qu'il a eu l'intention d'ouvrir à l'Évangile.

23. Amerigo Vespucci, de Florence, dont l'histoire est aussi obscure que son nom a eu de retentissement, fut engagé d'abord dans l'expédition d'un noble espagnol, Ojeda, qui en 1499, toucha à la côte de la Guyane et du Vénézuéla. De 1500 à 1507, toujours comme subalterne, il figura dans deux ou trois autres expéditions espagnoles et portugaises, sans que, dans aucune circonstance, il eût commandé ni rien trouvé par lui-même ; son nom ne nous est même révélé que par les lettres qu'il a écrites.

Aussi regarde-t-on aujourd'hui, comme « une des plus monstrueuses iniquités de l'histoire », ce fait étrange d'avoir ravi à Colomb l'honneur de dénommer le Nouveau Monde, pour l'attribuer à Vespucci, qui ne le méritait en aucune façon.

Cette méprise fatale, qui s'imprima d'abord à Saint-Dié en Lorraine, en même temps qu'en Italie en 1507, est expliquée de diverses manières, qu'il serait trop long de rapporter ici. Ajoutons seulement que plusieurs savants espèrent prouver que le nom d'Amérique est d'origine indigène, car ceux d'América, d'Américapana, d'Amerrique et d'autres, qui appartenaient à des contrées, villes et montagnes du nouveau continent au moment de sa découverte, ont pu être confondus avec ceux du florentin Alberico Vespucci (et non Amerigo, qui n'est pas même connu dans le calendrier catholique).

24. *Descubridores et conquistadores*. A la suite de Christophe Colomb, une foule d'autres *descubridores* (découvreurs) espagnols, attirés surtout par l'appât de l'or, conquièrent (*conquistadores*, à la géographie et à la couronne d'Espagne, en même temps qu'ils les ouvrent à la propagation du catholicisme, d'immenses contrées du Nouveau Monde.

Signalons brièvement Vincent Pinzon, qui trouve les bouches de l'Amazone (1500), fleuve qu'Orellana descendra plus tard du Pérou à la mer (1539); — de Solis, qui, cherchant à tourner l'Amérique, atteint l'estuaire de la Plata, où il meurt (1510); — Balboa, qui, traversant l'isthme de Darien, aperçoit la mer du Sud ou grand Océan (1513); — Ponce de Léon, qui découvre la Floride le jour de Pâques fleuries (1513); — Fernand Cortez, le conquérant du Mexique et de l'empire des Aztèques, le découvreur de la Californie et de la mer Vermeille (1519-21); — Pizarre, qui, de Panama, va par l'Océan, conquérir l'empire des Incas, au Pérou (1524-32); — Almagro et Valdivia, qui s'emparent du Chili (1534); — le marquis de Mendoza, qui fonde Buénos-Ayres et occupe les territoires de la Plata, dont il est créé vice-roi.

Ainsi installés sur les deux océans qui baignent l'Amérique, les Espagnols devaient naturellement chercher un point de communication par mer entre les deux rivages. Colomb l'avait essayé vainement dans l'Amérique centrale, comme de Solis

dans l'estuaire de la Plata; Magellan allait le trouver au sud du continent.

25. Ferdinand de Magellan, ou mieux Fernao de Magalhaes, naquit à Porto, de parents nobles. Ayant accompagné Albuquerque à Malacca en 1511 et visité les Moluques, mécontenté d'ailleurs par des intrigues de cour, il s'offrit à Charles-Quint pour continuer les recherches du passage du sud.

Le 20 septembre 1519, il appareille avec cinq vaisseaux à San-Lucar (Andalousie), touche, comme Colomb, aux Canaries, longe la côte africaine, traverse en droite ligne l'Atlantique et trouve la baie de Rio-de-Janeiro, au Brésil. De là, fouillant toutes les échancrures de la côte, cherchant une trouée, il arrive en avril 1520 sous le 49° de latitude, dans la baie de Saint-Julien, où il est forcé d'hiverner. Là, il eut à réprimer l'insubordination de son équipage, et fit connaissance avec les Indiens Puelches, que les Espagnols appelèrent Patagons (grands pieds), en raison de leurs chaussures en peaux de bêtes. En octobre, il repart, et, au delà du cap des Vierges, par 52° 25' de latitude, il a la joie de trouver le détroit dit de Magellan, labyrinthe de canaux qu'il franchit en quatre jours pour saluer enfin la mer du Sud tant désirée. Il se hâte d'envoyer un de ses navires porter la bonne nouvelle en Espagne, et fait voile d'abord vers le nord pour reprendre une latitude plus équatoriale, puis vers l'ouest, comptant arriver aux Indes en trois semaines seulement: on ignorait alors étendue de ce grand Océan, que Magellan appela la mer Pacifique, à cause de la douceur de ses brises, ayant profité à son insu des vents alizés et des courants équatoriaux. Malheureusement, on ne rencontrait aucune terre pour se ravitailler, et la faim décimait l'équipage, lorsque après 99 jours de navigation, on aborda, le 4 mars 1521, aux îles dites des Larrons (Mariannes) ainsi nommées à cause de quelques vols commis par les indigènes. Enfin, le 16 mars, Magellan prenait possession des îles appelées plus tard Philippines, mais il périt dans son triomphe, le 27 avril,

au milieu d'une attaque des indigènes de l'îlot Mactan, près l'île Cebu.

L'illustre Magellan mérite ainsi l'honneur d'avoir résolu par le fait le problème trente fois séculaire de la sphéricité du globe; mais ce fut son second, Sebastiano del Cano, qui eut la chance d'accomplir entièrement le premier « tour du monde », sur le vaisseau amiral *la Victoria*, le seul des cinq navires partis, qui put, à travers l'océan Indien, déjà connu, et en doublant le cap de Bonne-Espérance, rentrer au port de San-Lucar, où il fut reçu avec acclamation le 6 novembre 1522, après 37 mois d'absence.

A la suite de Magellan, les Espagnols avaient conquis les Philippines et les Mariannes; — plus tard, le marquis de Mendana, parti de Callao, trouva les îles Salomon (1568), puis, avec Quiros, les îles Marquises (1595), les îles Taïti et celles de Spiritu-Santo (Nouvelles-Hébrides), où il mourut. — Torrès, en 1606, traversa le détroit situé entre la Nouvelle-Guinée et l'Australie, et qui porte son nom.

§. III. Les Anglais dans les passages du nord.

26. *Les Anglais.* Le succès des Espagnols éveillant l'attention des autres nations commerçantes, les Anglais particulièrement se mirent en devoir de trouver des terres dans le nord du nouveau continent, et surtout un passage vers la Chine.

Le roi Henri VII envoya à la découverte Jean Cabot, Vénitien établi à Bristol. Celui-ci partit en mai 1497, avec son fils Sébastien, aborda sur la côte du Labrador et découvrit Terre-Neuve. — L'année suivante, Sébastien Cabot remonta plus au nord, peut-être même jusqu'au cercle polaire, d'où il descendit en longeant les côtes du Labrador, de Terre-Neuve et des États-Unis actuels jusqu'en Floride. L'épuisement de ses provisions l'empêcha d'arriver dans les Antilles, au moment où Colomb s'y trouvait pour la troisième fois. (En

1500, le Portugais Cortereal remonta également jusqu'au Labrador, mais s'y perdit).

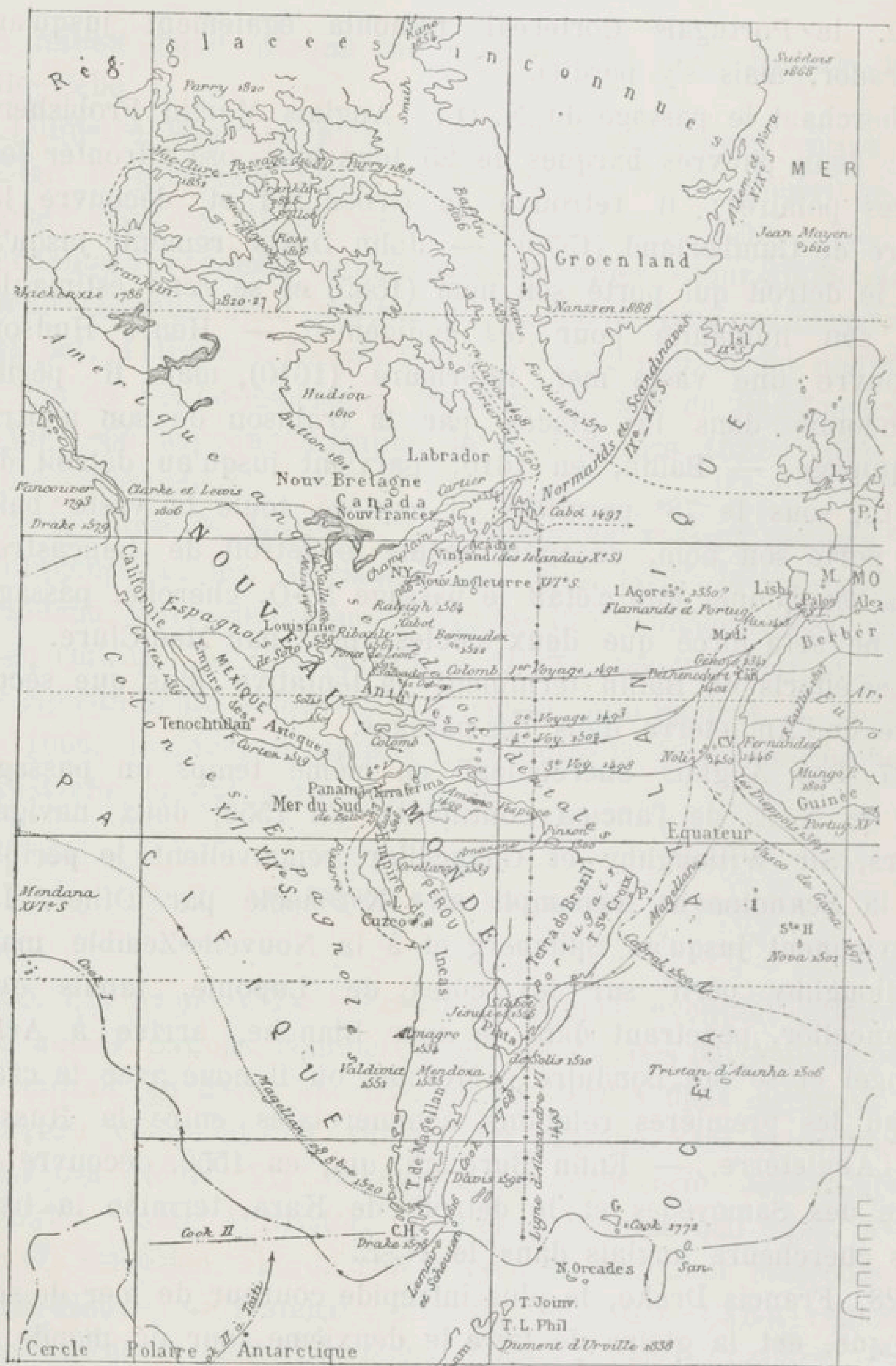
Cherchant le passage du N.-O., l'Anglais Martin Frobisher, avec deux pauvres barques de 25 tonneaux, ose affronter les glaces polaires; il retrouve le Groenland et découvre la Terre de Cumberland (1570); — John Davis remonte jusqu'à 73° le détroit qui porte son nom (1585) et se rend estimable par son humanité pour les indigènes; — Henri Hudson découvre une vaste mer intérieure (1610), mais il périt, abandonné dans les glaces par la trahison de son maître d'équipage. — Baffin, en 1616, parvient jusqu'au détroit de Smith, sous le 78° parallèle; il explore toute la vaste baie qui porte son nom, découvre même le détroit de Lancastre, sans soupçonner que c'était le passage N.-O. cherché, passage qui ne sera forcé que deux siècles après par Mac-Clure.

Les efforts de Baffin terminent la tentative plus que séculaire de l'Angleterre dans ces parages.

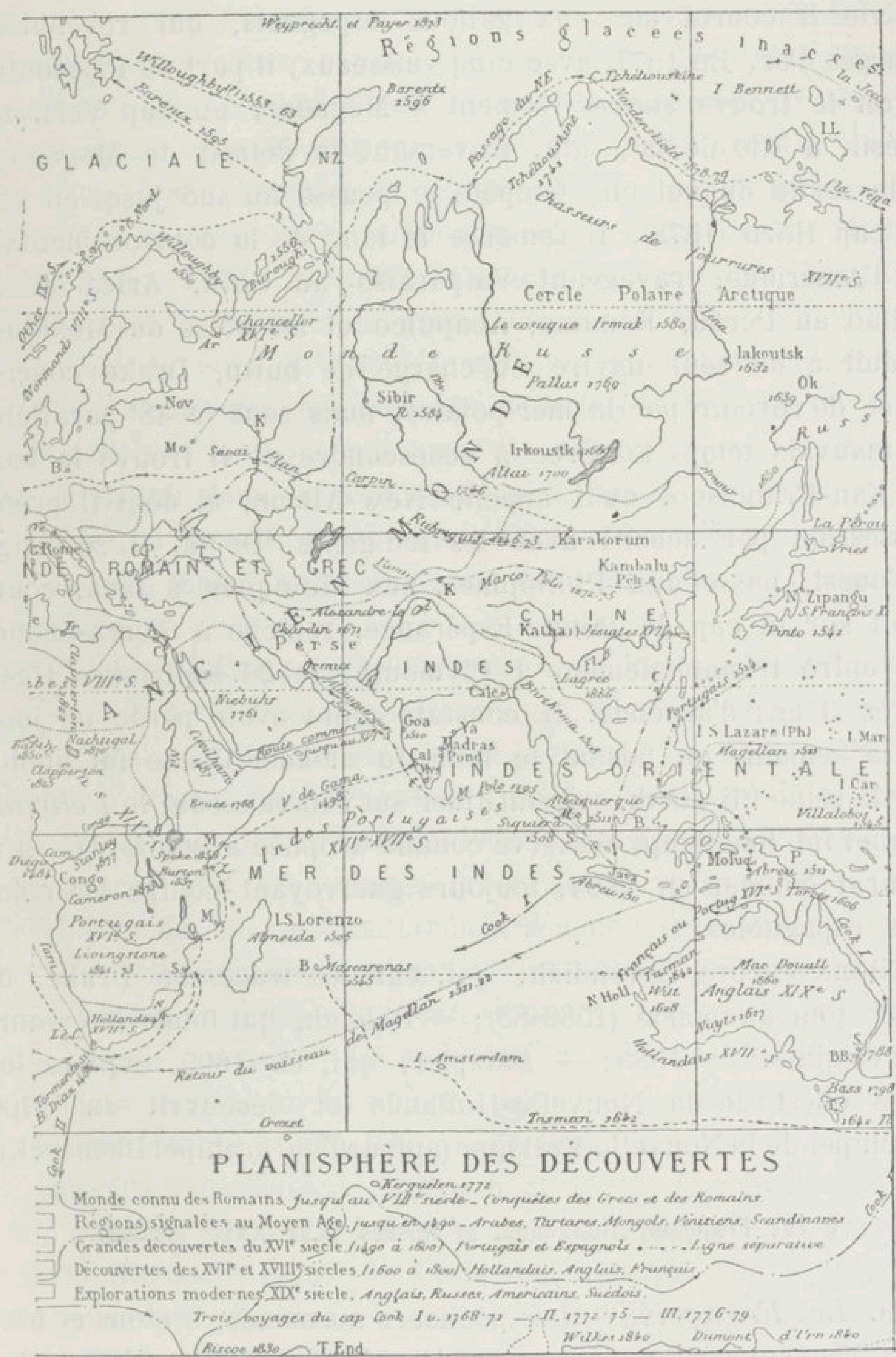
27. Les Anglais cherchaient en même temps un passage par le N.-E. de l'ancien continent. En 1553, deux navigateurs, Sir Willoughby et Chancellor, renouvellent le périple de la Scandinavie, accompli au IX^e siècle par Other. Ils parviennent jusqu'au Spitzberg et à la Nouvelle-Zemble, mais Willoughby périt sur les côtes de Laponie, tandis que Chancellor, pénétrant dans la mer Blanche, arrive à Arkhangel et se fait conduire à Moscou, où il noue avec le czar Iwan les premières relations commerciales entre la Russie et l'Angleterre. — Enfin Burough, qui, en 1556, découvre la côte des Samoyèdes et le détroit de Kara, termine la liste des chercheurs anglais dans le N.-E.

28. Francis Drake, le plus intrépide coureur de mer de son époque, eut la gloire de faire le deuxième tour du monde.

Simple marin, devenu capitaine par son audace, ayant été dans sa jeunesse victime d'une confiscation de la part des Espagnols, il jura contre cette nation une vengeance de corsaire, métier très en faveur et très lucratif alors, et toute



Planisphère des découvertes des XIV^e-XIX^e siècles.



sur la Projection de Mercator.

sa vie il courut sus aux galions espagnols, qui revenaient chargés d'or. En 1577, avec cinq vaisseaux, il part de Plymouth, et on le trouve successivement à Mogador, au cap Vert, au Brésil, à Rio de la Plata, traversant le détroit de Magellan, à la sortie duquel une tempête le pousse au sud jusqu'en vue du cap Horn (1578). Il remonte le long de la côte occidentale de l'Amérique, ravageant Valparaiso au Chili, Arica et le Callao au Pérou, Panama, Acapulco et les côtes du Mexique. Réduit à un seul navire et chargé de butin, Drake conçoit l'idée de revenir par la mer polaire, mais sous le 48° parallèle, le mauvais temps le force à redescendre et il trouve la baie de San-Francisco, qu'il appelle New-Albion, et dont il prend possession par accord avec les indigènes. De là, il se dirige à l'ouest, passe aux Philippines, aux Moluques, à Java, court droit sur le cap de Bonne-Espérance, relâche à Sierra-Leone, et rentre triomphalement à Plymouth, le 26 septembre 1580, après 3 ans d'absence. Il constate alors avoir perdu un jour de la semaine en faisant le tour du monde. Drake fut anobli par la reine Élisabeth, qui vint dîner sur son vaisseau, le *Pélican*, (lequel fut longtemps conservé comme trophée à Deptford), et il mourut en mer en 1594, toujours guerroyant contre les colonies espagnoles.

Citons encore Cavendish, qui, sur les traces de Drake, fit le 3^e tour du monde (1586-88); — Raleigh, qui fonda la colonie de Virginie, en 1585; — Dampier, qui, en 1699, explora les côtes ouest de la Nouvelle-Hollande et découvrit en 1700 l'archipel de la Nouvelle-Bretagne (aujourd'hui archipel Bismarck).

§ IV. Français, Hollandais et Russes (XVI^e-XVII^e siècles).

29. *Les Français.* — Les pêcheurs normands, bretons et basques fréquentèrent apparemment les parages de Terre-Neuve dès 1523, à l'époque où François I^{er} fit explorer les côtes américaines par l'Italien Verazzano.

Dix ans plus tard, Jacques Cartier, de Saint-Malo, fait le

tour de Terre-Neuve, voit l'île d'Antiscoti et remonte le Saint-Laurent jusqu'aux rapides où fut fondé Montréal dans le Canada : celui-ci, peu à peu, devient la colonie de la Nouvelle-France. — Samuel Champlain, qui en fut gouverneur de 1610 à 1635, fonda Québec et découvrit le lac Ontario, et en 1673, le P. Marquette, missionnaire, reconnut le lac Michigan et l'Ohio. Enfin en 1682, Cavelier de la Salle, Rouennais, descendait l'Illinois et le grand fleuve du Mississipi, (qu'avait remonté de Soto en 1539) jusqu'au golfe de Mexique, dont les côtes étaient occupées par les Espagnols. Néanmoins, il prit possession de la Louisiane pour le roi de France Louis XIV et donna au fleuve le nom de Colbert. Dans un second voyage, en 1684, il revint avec mission de fonder une colonie en Louisiane, mais il périt au Texas, de la main de ses compagnons révoltés.

30. *Les Hollandais.* — Délivrés de la domination espagnole, à la fin du XVI^e siècle, les marchands d'Amsterdam envoyèrent, eux aussi, Guillaume Barentz à la recherche du passage N.-E. vers la Chine. Gouvernant le plus au nord possible, Barentz découvrit l'île Baren (ou de l'Ours) et les terres désolées du Spitzberg, dont les parages furent dès lors fréquentés par les pêcheurs de baleines hollandais. En doublant le cap nord de la Nouvelle-Zemble, son navire fut écrasé par les glaces, et l'expédition est forcée d'y hiverner du 26 août 1595 au 14 juin de l'année suivante. Le capitaine y mourut, mais ses compagnons, montés sur les chaloupes, purent atteindre la Laponie, au prix des plus cruelles souffrances.

En 1616, Guillaume Schouten et Jacob Lemaire, cherchant un passage au sud de l'Amérique, découvrent la Terre des États (États-Généraux de Hollande), passent par le détroit de Lemaire et, doublant le cap Horn, se rendent aux Indes. Mais Schouten seul fait le tour du monde et revient en Hollande, son compagnon étant mort en route.

Les Hollandais ayant enlevé au Portugal, alors réuni à l'Espagne, la plus grande partie des îles Malaises, explorèrent,

dès 1606, les côtes nord et sud de la grande terre, qui s'appela Nouvelle-Hollande. Ils y laissèrent les noms de golfe de Carpentarie (Carpenter), de presqu'île d'Arnhem, de terres de Nuytz, de Witt, etc.

31. Mais leur plus grand découvreur fut Abel Tasman, qui en 1642, sur l'ordre de van Diemen, gouverneur de Batavia, fit la circumnavigation du groupe de la Nouvelle-Hollande. Parti de l'île Maurice, il descendit droit au sud jusqu'au 45^e parallèle, qu'il suivit vers l'est, mais cette latitude était trop avancée pour rencontrer le sud du continent; en revanche, il découvrit la Terre de van Diemen, appelée aujourd'hui Tasmanie, puis la côte occidentale de l'île des États (devenue la Nouvelle-Zélande); plus loin, les îles Fidji et Tonga, et une partie de la Nouvelle-Guinée, d'où le navigateur revint à Batavia. Il avait ainsi prouvé que l'Australie ne faisait pas partie de l'immense continent que l'on présumait couvrir toute la région australe, « pour faire contrepoids aux continents septentrionaux. »

32. *Les Russes.* — Aux Russes, peuple conquérant du nord était naturellement dévolue la mission d'achever les découvertes du vieux continent, dans la région boréale. Sous le premier tsar, Iwan IV, le même qui avait accueilli l'Anglais Chancellor, une bande de Cosaques, ramassis d'aventuriers munis d'armes à feu, sous les ordres d'Yrmark, traversa l'Oural, conquit le royaume ou khanat tartare de Sibir, ville aujourd'hui ruinée, près de Tobolsk, sur l'Irtich, et qui a donné son nom à la Sibérie. Peu à peu, d'autres Cosaques, chasseurs d'animaux à fourrures, atteignirent l'Yénisséi (1610), la Léna, où ils fondèrent Iakoutsk (1620), les monts Stanovoï, la mer d'Okhotsk et le Grand océan (1639), puis les rivages de l'océan Glacial et même les îles Liakoff, ou de la Nouvelle-Sibérie.

Enfin, le Cosaque Dechneff navigua au cap Oriental et parvint au golfe d'Anadyr (1648), mais ce résultat était ignoré lorsque Pierre le Grand, en 1728, chargera le navigateur danois Vitus Béring de reconnaître l'extrémité de son empire.

Parvenu par terre à Okhotsk, Béring y prit la mer, puis reconnut le Kamtschatka et doubla le cap Oriental par le détroit qui porte son nom. Dans un second voyage, il aperçut la côte d'Alaska et le mont Saint-Élie, et il revint mourir du scorbut sur les côtes du Kamtschatka en décembre 1741.

En 1742, le Cosaque Tchéliouskine parvint par terre au cap de ce nom,

Par l'exploration de la Sibérie et la découverte du détroit de Béring, se termine la série des grandes découvertes inaugurée par Christophe Colomb deux siècles et demi auparavant, en 1492.

§ V. Cartographie et cosmographie.

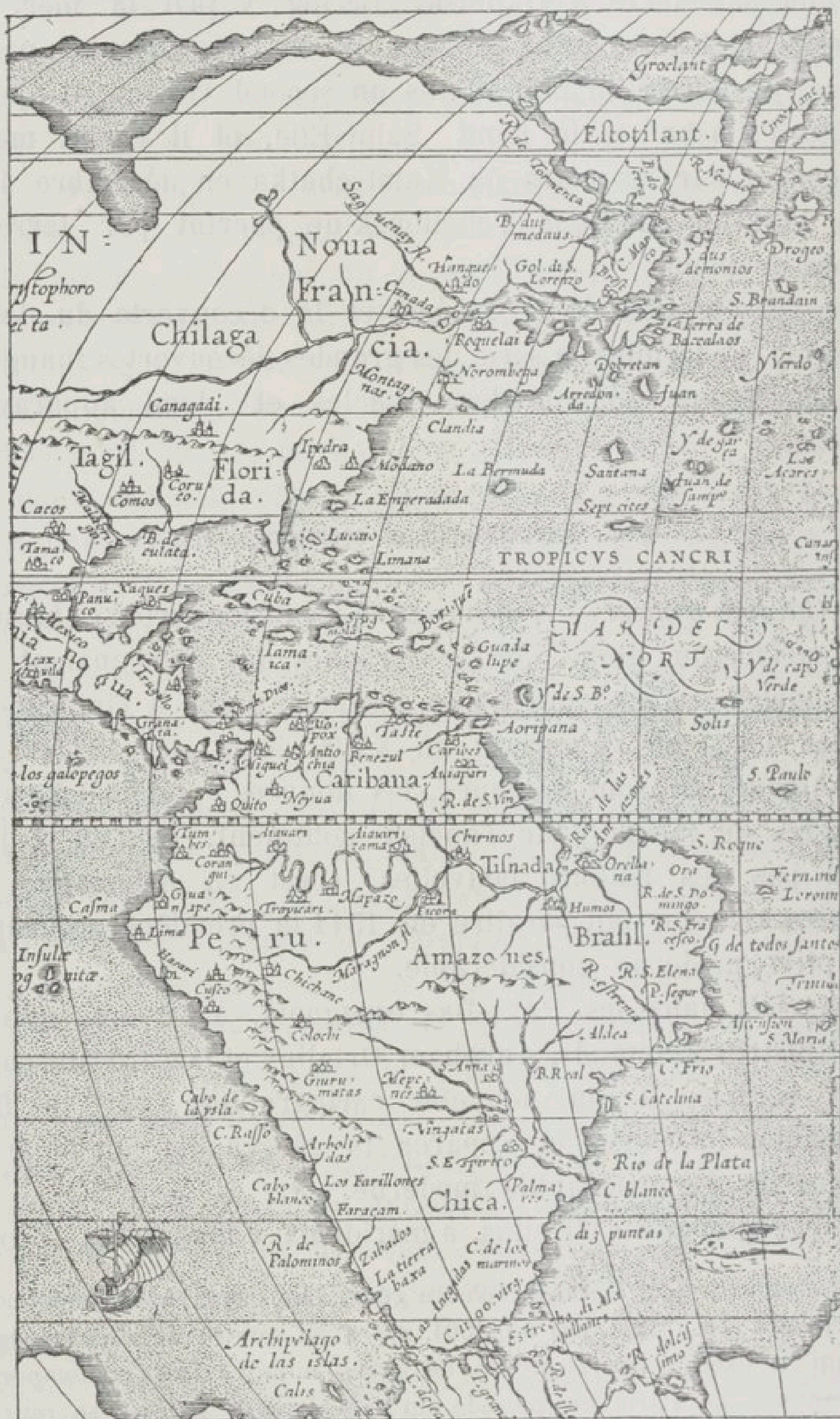
33. *Cartographie.* — A mesure que les découvertes se faisaient à la surface du globe, les géographes les consignaient sur leurs cartes et dans leurs livres, lesquels, grâce à l'imprimerie, commencent à se vulgariser au XVI^e siècle.

Néanmoins ce sont toujours les données ptoléméennes qui dominant, du moins pour l'ancien continent, et l'on y joint peu à peu les notions nouvelles. C'est en Allemagne que Sébastien Munster fait paraître en 1544 la première géographie descriptive moderne considérable.

Mais c'est dans les Pays-Bas espagnols, à Anvers, que les deux illustres Flamands, Abraham Ortelius et Gérard Mercator, jettent la base de la nouvelle cartographie, qui va faire abandonner Ptolémée et séparer la géographie ancienne ou classique de la géographie moderne.

La mappemonde d'Ortelius, à méridiens convergents (projec-

(1) Mercator (Cremer Gérard), célèbre géographe belge, né à Rupelmonde près d'Anvers, en 1512, mort en 1594, entra au service de Charles-Quint, pour qui il exécuta deux globes terrestres admirés des contemporains (l'Observatoire de Paris en possède un fac simile); puis il se retira à Duisbourg en 1559, avec le titre de cosmographe du duc de Juliers. Il est particulièrement connu pour avoir donné son nom à la projection employée pour les cartes marines. On a de lui: *Chronologia a mundi exordio ex*



Fragments de la



Mappemonde d'Ortelius (fac simile) 1587.

tion homalographique, comme celle de Babinet), est le curieux résumé des progrès géographiques accomplis. L'Amérique et les îles océaniques y figurent avec l'ancien continent, dont les contours sont complétés en Asie et en Afrique. Mais suivant l'opinion de l'époque, la carte représente en outre deux vastes continents polaires : au nord de l'Asie et de l'Amérique, c'est la « *Terra septentrionalis incognita* » laissant sous les 76^e-78^e parallèles le passage du N.-O., si longtemps désiré. Au sud, le « *Continent austral encore inconnu* » est figuré plus vaste que la région des glaces flottantes actuelles, puisque l'Australie en fait encore partie et qu'il confine presque au cap Horn et au cap de Bonne-Espérance, ainsi qu'à la Nouvelle-Guinée. C'est ce prétendu continent austral qui, au XVIII^e siècle, fera encore l'objet des recherches du capitaine Cook et d'autres.

Pour Mercator, citons son *Atlas* de 1594, considéré comme le chef-d'œuvre de l'époque, par la finesse du travail et la science, et rappelons sa projection cylindrique à latitudes croissantes, admirable *invention*, aujourd'hui encore tout aussi nécessaire que la boussole aux marins pour pouvoir se diriger sur l'Océan, ainsi que ses deux globes construits pour Charles-Quint. Les progrès sont frappants si on compare ceux-ci avec le globe de Martin Behaim (n^o 20), sur lequel, l'Amérique étant absente, le cosmographe avait tiré le continent d'Europe-Asie vers l'est, de sorte que le Japon occupait la place de la Californie actuelle.

Au XVII^e siècle, les meilleures notions sur le continent asiatique sont dues aux travaux des missionnaires jésuites

eclipsibus et observationibus, ac Bibliis sacris; Tabulae geographicae ad mentem; Hermonia evangelistarum; un atlas, etc.

Son contemporain Ortelius (Ortels Abraham), géographe de Philippe II, naquit à Anvers en 1527, et mourut en 1598. Il parcourut une grande partie de l'Europe, recueillant des médailles, des bronzes et des antiques, dont il forma un cabinet curieux. Il est auteur du premier atlas : *Theatrum orbis terrarum*, ainsi que du premier dictionnaire géographique : *Synonymia geographica*.

français qui, dès 1600, avaient obtenu, par leur science, la confiance du gouvernement chinois. Le P. Martini publia en 1655 un *Atlas de la Chine*, qui est resté, jusque dans ces derniers temps, le fondement de nos connaissances sur cet immense pays. « On ne saurait proclamer assez haut », dit M. Vivien de Saint-Martin, « combien la géographie et les sciences historiques doivent aux travaux si complètement désintéressés de ces hommes de dévouement et d'abnégation. Fixés à demeure au milieu des populations qu'ils voudraient convertir, parfois contraints d'en adopter le costume et les usages extérieurs, obligés de se rendre maîtres de leurs idiomes pour prêcher la parole, ils ont plus de facilités mille fois que n'en saurait avoir le commun des voyageurs pour étudier à loisir et bien connaître les pays et les peuples où les conduit le zèle évangélique. »

34. La cosmographie fit les plus importants progrès au XVI^e siècle avec Copernic, et surtout au XVII^e, grâce à l'invention du télescope (1606), avec les savants mathématiciens Galilée, Képler, Huyghens, Herschell, Leibnitz, Pascal, Newton, Cassini.

L'heure était venue où l'audacieux problème de la mesure de la terre entrevu par Pythagore et Aristote, entrepris par Ératostène, obscurci par Ptolémée, inutilement repris par les Arabes et le moyen âge, va être embrassé dans toute sa grandeur et définitivement résolu.

Galilée, né à Pise en 1524, invente une lunette astronomique, trouve les satellites de Jupiter, qui permettront le calcul des longitudes, invente le pendule, soutient et confirme le système de Copernic. — Képler, né à Magstatt (Wurtemberg) en 1571, découvre les lois du mouvement des planètes. — Newton, né dans le Lincoln en 1643, formule la loi de l'attraction universelle, etc.

Pour la géodésie, en 1669, le savant français Jean Picard mesure sur le sol le degré de méridien entre Paris et Amiens, qu'il trouve de 111 km. 212 mètres. Cette mesure est continuée en 1683 jusque Perpignan par Dominique Cassini, astronome

né à Nice, et un siècle plus tard entre Dunkerque et Barcelone par Méchain et Delambre qui, avec d'autres savants, déduisirent de cette méridienne de la France la valeur du mètre.

Dominique Cassini avait publié en 1666 les *Tables des satellites de Jupiter* pour la détermination des longitudes terrestres, grâce auxquelles Guillaume Delisle put, vers 1700, rectifier la position des lieux sur les cartes des quatre parties du monde. Son fils, César Cassini, entreprit la première grande carte de France (1744-1793), remplacée aujourd'hui par la carte au 80/000^e, dite de l'État-Major.

A cette époque, d'Anville excelle dans la cartographie pour le goût et la finesse d'exécution et la critique des documents; toutefois, il eut le tort de faire effacer trop systématiquement de la carte d'Afrique un grand nombre de détails connus par la tradition; comme Buache (1756) eut celui de confondre les lignes de partage des bassins avec les chaînes de montagnes, et de fausser ainsi l'étude de la géographie physique, par le prétendu système des bassins, corrigé aujourd'hui par les cartes hypsométriques.

CHAPITRE III. — EXPLORATIONS SCIENTIFIQUES

des XVIII^e-XIX^e siècles.

35. *Le programme.* — La première période des découvertes modernes, qui se termine avec le XVII^e siècle, ou plutôt avec Béring, laissait pour les siècles suivants énormément à faire pour l'étude du détail. Trop souvent, les coureurs de mer s'étaient jusque-là contentés de voir rapidement ou de s'emparer des meilleures terres pour les exploiter, sans se mettre en peine de les examiner scientifiquement, cachant même par spéculation ou par jalousie ce qu'ils en savaient.

Il s'agissait donc maintenant de revoir méthodiquement et scientifiquement les parties découvertes, d'explorer l'intérieur

des continents dont on connaissait à peine les côtes, de parcourir l'immensité de l'Océan pour en relever les moindres îles, de fouiller les régions polaires à peine entamées.

Ce sera l'œuvre de la seconde moitié du XVIII^e siècle et surtout du XIX^e tout entier.

§ I. Voyages autour du monde.

36. C'est l'Angleterre qui donna le signal des grands voyages scientifiques lorsqu'en 1764, Georges III, dans ses instructions nautiques au commodore Byron, dit : « Rien n'est plus propre à élever la gloire d'une nation parmi les puissances maritimes et à favoriser le progrès de la navigation et du commerce que de faire des découvertes dans les régions nouvelles, et il y a tout lieu de croire qu'on peut trouver dans les mers du sud des terres encore inconnues. »

Byron commença par relever les îles Falkland et le détroit de Magellan (1765), tandis que les années suivantes, Wallis et Carteret s'attachèrent à l'exploration de l'Océanie et de la côte N.-O. de l'Amérique; mais ces expéditions n'étaient que le prélude des grands voyages de Cook.

37. James Cook, le plus grand peut-être et le plus populaire de tous les navigateurs, est celui qui a le plus fait pour la connaissance du Grand océan. Né en 1728, près de Durham, mousse à sept ans, entré en 1755 au service royal, Cook avait déjà relevé les côtes de Terre-Neuve et du Labrador, lorsqu'il fut choisi pour conduire aux îles Taïti l'expédition d'astronomes chargée d'observer le passage de Vénus sur le disque du soleil. Ce fut le début de ses trois célèbres voyages scientifiques.

Dans son premier voyage (de 1768 à 1771), il passe par le sud de l'Amérique, explore les îles Taïti, découvertes par Wallis, et celles de la Société (Royale de Londres); puis, cinglant vers l'ouest, il retrouve la Nouvelle-Zélande, dont il fait le

tour complet en traversant le détroit de Cook, explore ensuite toute la côte orientale inconnue de l'Australie et risque de se perdre dans la Barrière de corail, où son navire s'encloua sur une roche aiguë; pour le réparer, il reprit le chemin de l'Europe par le sud de l'Afrique.

2^e voyage, 1772-1775. — Le but principal, indiqué par la Société royale de géographie, était la recherche du prétendu continent antarctique. Du cap de Bonne-Espérance, Cook s'enfonce droit au sud jusqu'au cercle polaire et vogue à l'est, fouillant partout à travers les glaces fixes ou flottantes; il revient à la Nouvelle-Zélande, plonge de nouveau jusqu'au 71^e parallèle, où les murailles de glaces l'arrêtent encore; puis remonte au cap Horn, découvre la Géorgie et les îles Sandwich du Sud, et revient par le Cap. Il n'avait vu aucun continent, mais bien une mer immense inconnue, outre qu'il avait relevé une foule d'îles océaniques et trouvé la Nouvelle-Calédonie et les îles dites de Cook.

3^e voyage, 1776-1779. — Cette fois, le but assigné par l'Amirauté est le passage du N.-O., que Cook entreprend, non plus par l'Atlantique, mais par le Grand océan. De Taïti, il va au nord découvrir les îles Hawaï ou Sandwich (1778), vogue vers la côte de l'Orégon, explore les îles Vancouver, Sitka, Aléoutes, la côte de l'Alaska, passe le détroit de Bering et ne s'arrête que forcément au cap des Glaces, sous le 70^e parallèle. Le brave navigateur regagne alors le groupe d'Hawaï, où malheureusement une fin tragique l'attendait au milieu d'un conflit accidentel avec les indigènes, qu'il cherchait à apaiser (14 février 1779).

Cook est regardé, avec Colomb et Magellan, comme l'un des plus grands navigateurs; il l'emporte sur eux pour l'étendue de ses recherches et la méthode scientifique qu'il a suivie et qui a depuis servi de modèle: observations minutieuses de tous genres, levés de cartes, sondages, déterminations de longitudes et de latitudes, étude d'histoire naturelle, de physique et d'astronomie, rien n'est oublié. Aussi a-t-on pu

dire que « partout où Cook a passé, il n'a rien laissé à faire à ses successeurs. »

De 1798 à 1803, Flinders et Bass continuèrent les relevés des côtes de l'Australie et des îles voisines.

38. Au XVIII^e siècle, la France fut la digne émule de l'Angleterre dans les recherches géographiques.

Ainsi en 1768, Bougainville partit avec deux vaisseaux pour parcourir l'Océanie, s'arrêta à Taïti, qu'il nomma la Nouvelle-Cythère, découvrit les îles Samoa ou des Navigateurs, les Grandes-Cyclades, que Cook appela Nouvelles-Hébrides, et l'archipel de la Louisiade. Il revint par Batavia et le Cap.

De 1785 à 1788, la Pérouse passant au cap Horn revit l'île de Pâques, les Hawaï, les îles côtières de l'Amérique anglaise, les Kouriles, découvrit le détroit de Tarrakaï, ainsi que celui dit de Lapérouse (1787), qui sépare Tarrakaï d'Yéso. De là, il revint aux Philippines, à Samoa, à Sydney (1788), où l'on perdit ses traces. En 1791, d'Entrecasteaux le cherche vainement, et ce n'est qu'en 1839 que Dumont d'Urville retrouva à l'île Vanikoro, l'une des Nouvelles-Hébrides, les épaves de son expédition, tandis qu'en 1882 des missionnaires catholiques croient y avoir retrouvé les restes mortels du capitaine et de plusieurs de ses hommes.

A citer aussi les expéditions scientifiques des amiraux Baudin (1800-1802), Freycinet (1817-1820), Duperrey (1822-1825) et Dumont d'Urville (1826-1840).

§ II. Expéditions polaires au XIX^e siècle.

39. *Au pôle nord.* — Les Anglais, aussitôt après les guerres contre l'Empire, reprennent les tentatives qu'ils avaient faites deux siècles auparavant pour trouver le passage du N.-O.

Scoresby arrive au N.-E. du Groenland jusqu'à 80° 30' de latitude (1817-1822).

John Ross découvre en 1829-1833 la presqu'île de Boothia et le pôle magnétique boréal.

Parry fait quatre voyages. Dans le second (1819-1820), il découvre les détroits de Lancaster, de Barrow et le bassin de Melville, c'était presque tout le fameux passage; en outre, tout l'archipel Parry. — En 1827, au nord du Spitzberg, il arrive en barque-traîneau jusque 82°45' de latitude N. et se convainc que les glaces qu'il a traversées pendant 33 jours ont dérivé vers le sud, ce qui fait supposer l'existence d'une mer Polaire libre de glaces.

John Franklin reconnaît dès 1819 le littéral nord du Canada, de la Mackenzie à la rivière Coppermine. Il recherche le passage du N.-O., d'abord par terre (1825), ensuite par mer. En 1845, il prend la route des détroits de Lancaster et de Barrow, mais se perd dans les glaces.

Pendant onze ans, de 1848 à 1859, vingt expéditions, officielles ou privées, s'organisent pour sa recherche, sous la conduite de John et James Ross, Austin, Inglefield, Kane, Kennedy, Ommaney, Perry, Mac-Clure, Mac-Clintok et d'autres. — Finalement, c'est Mac-Clintok qui retrouve au nord de la presqu'île Boothia les débris de la malheureuse expédition de Franklin, laquelle n'a laissé aucun survivant; mais, par contre, ces expéditions ont reconnu les immenses archipels de la mer Polaire, tels que la carte les représente de nos jours.

40. Dès 1853, Mac-Clure avait trouvé le fameux mais impraticable passage du N.-O. Entré par le détroit de Bering, il avait hiverné trois ans de suite à la Terre de Banks, d'où, abandonnant son navire pris dans les glaces, il gagna en traîneau le détroit du Prince de Galles, la baie de Melville, les détroits de Barrow et de Lancaster, pour aboutir à la mer de Baffin. — Du reste, ce passage n'est pas unique, et Franklin lui-même en avait trouvé un; mais tous sont malheureusement obstrués par les glaces et ne pourraient servir à une navigation régulière.

La même année 1853, le docteur Kane (Américain) découvrait le détroit de Smith et la Terre de Grinnell, tandis qu'en

1871, son compatriote Hall passait par le canal Kennedy et le canal Robeson, que va suivre aussi Narès.

En effet, en 1875-76 le capitaine anglais Narès arrive au nord de la terre de Grinnell; l'un de ses lieutenants, Beaumont, découvre le cap Britannia, à 82° 54' et un autre, Markham, parvient en traîneau jusque 83° 20' 26". Ce sont les deux latitudes les plus septentrionales atteintes jusqu'aujourd'hui.

41. Restait à trouver le passage N.-E., par le nord de l'ancien continent. En 1873, l'expédition autrichienne commandée par Payer et Weyprecht découvre, au delà du Spitzberg, les Terres François-Joseph, que l'Anglais Leigh Smith continue à explorer de 1880 à 1891.

Enfin en 1878, Nordenskjöld, savant suédois, commissionné par M. Dickson, et qui déjà avait fait plusieurs expéditions au Spitzberg, part de Göteborg, à bord de la *Véga*, parvient le 10 août à l'embouchure de l'Iénisséi, double le 20 le cap Tchéliousskine et, le 27, l'embouchure de la Léna; le lendemain, pris dans les glaces, il est forcé d'hiverner presque une année entière, jusqu'en juillet 1879; alors, continuant sa route, il va passer par le détroit de Béring, parvient au Japon et rentre en Europe par le canal de Suez.

Le passage du N.-E. était plutôt forcé que trouvé, car, de même que celui du N.-O., il est malheureusement impraticable comme voie commerciale.

La même année 1879, le vaisseau américain la *Jeannette*, capitaine De Long, est expédié par Gordon Bennett (le même qui envoya Stanley en Afrique) pour explorer la Terre Wrangel. Mais il se perd au nord de cette île: une partie de l'équipage parvient à la côte, et les autres ne sont retrouvés qu'en 1882 à l'embouchure de la Léna; le dernier survivant de ceux-ci laissait, dans son journal, un récit lamentable des cruelles souffrances qu'ils eurent à endurer.

Mais la science ne s'arrête pas. La recherche du pôle Nord lui-même et de la mer libre qu'on espère y trouver sera le

but principal assigné désormais aux chercheurs de l'inconnu dans ces terribles régions de la désolation et de la mort apparente, qui jouent cependant un rôle si actif et si important dans la vie du globe.

42. *Au pôle sud.* — C'est un navigateur du septentrion, le Russe Bellingshausen qui, en 1820, va découvrir les îles Alexandre I^{er} et Pierre I^{er}, au sud de la Patagonie; tandis que les baleiniers anglais Weddell, Biscoe et Balleny trouvent la terre de Graham au sud de l'Amérique, celle d'Enderby, à 1600 km. au sud de l'Afrique, les terres de Kemp et de la Sabrina (1839), au sud de l'Australie.

Ces dernières sont supposées faire partie d'un continent antarctique, avec celle que l'Américain Wilkes signale en 1840 et la terre Adélie, découverte la même année par le Français Dumont d'Urville. (Celui-ci avait précédemment trouvé les îles Louis-Philippe, au sud du cap Horn).

Ces diverses côtes sont situées à peu près sous le cercle polaire antarctique ($66^{\circ} 27'$), que le plus heureux des chercheurs, l'Anglais James Ross, devait dépasser de beaucoup, lorsqu'en 1841-1842 il parvint jusque $78^{\circ} 10'$, le point le plus austral atteint; il y découvrit la célèbre Terre Victoria, avec ses deux volcans caractéristiques: l'un, en éruption, l'Erébus (3400 m.), et l'autre, éteint, le Terror (3700 m.), ainsi nommés des deux vaisseaux de l'expédition.

C'est dans cette région, au sud de l'Australie, que se trouve également le pôle magnétique sud, que James Ross déduisit par le calcul et qui fait à peu près antipode au pôle nord magnétique, déterminé sur place en 1842 par son oncle John Ross.

La reconnaissance des glaces polaires n'a qu'un intérêt secondaire au point de vue politique et commercial; mais elle importe beaucoup pour l'étude des courants et des vents, des phénomènes calorifiques et magnétiques, en un mot pour la physique générale du globe, et il faut rendre hommage à ces hommes de cœur qui exposent leur existence dans ces recoins

si mystérieux du domaine que l'homme a reçu de la Providence.

43. Les sondages des grandes profondeurs de l'Océan ont été d'abord opérés pour l'étude préparatoire à la pose des câbles sous-marins d'Irlande en Amérique (1856), puis généralisés. L'Angleterre a organisé en outre les expéditions scientifiques du *Porcupine* (1865) et du *Challenger* (1872-1876) pour l'étude du relief sous-marin et, par le draguage, de l'histoire naturelle du fond de l'Océan. Le *Challenger* « le provocateur » à lui seul a parcouru plus de 127,000 km., exécuté 387 sondages, avec de nombreux draguages qui ont révélé tout un monde animal nouveau.

Les États-Unis ont pris part à ces opérations par l'expédition du *Tuscarora* (1873-1876), et la France par celle du *Travailleur* (1880).

§ III. Asie, Océanie et Amérique, XIX^e siècle.

44. *En Asie.* — Il convient de signaler, au XVIII^e siècle, l'expédition de savants envoyés par le roi de Danemark en Arabie, sous la conduite du Hanovrien Carsten Niebuhr (1761), et les travaux du naturaliste allemand Pallas en Sibérie (1768).

Dans notre siècle, les progrès géographiques continuent à être liés naturellement à ceux des colonies européennes.

C'est ainsi que, parmi les officiers anglais de l'Inde, Webb découvre les sources du Gange (1808), et Moorcraft, celles de l'Indus (1812). Burnes franchit l'Hindou-Koh et arrive à Boukhara (1838); Wood traverse le plateau du Pamir et trouve les sources de l'Oxus, tandis qu'un grand nombre d'autres relèvent la carte du futur empire anglais des Indes, s'associant même les *pundits* ou brahmanes pour relever celles du Thibet, où les chrétiens ne pénètrent pas facilement.

Parmi les Français, les PP. Huc et Gabet, missionnaires catholiques, visitent Lhassa au Thibet et traversent la Chine (1846), dont l'abbé David étudie l'histoire naturelle (1860-1874). — Les deux officiers de Lagrée et Francis Garnier remontent le Mékong jusqu'en Chine (1867); le prince Henri d'Orléans,

avec Bonvalot et le P. de Deken, Belge, traverse toute la haute Asie et le Thibet, du Turkestan au Tonkin (1890).

Parmi les Allemands, Klaproth visite la Chine, la Sibérie et le Caucase (1805); — Alexandre de Humboldt, l'Asie centrale (1829); — les trois frères Schlagintweit, le Karakorum, le Kouenlun (1856); — et le baron de Richtofen, Autrichien, l'empire chinois.

Parmi les Russes, l'amiral Wrangel découvre l'île de ce nom (1820); Sémenoff (1857), Fedchenko (1868) et Prjéwalski (1872-1878) explorent le plateau central asiatique. — Deux navigateurs russes, Krusenstern (1803-1806) et Kotzebue (1825-1826) relèvent les côtes du Japon, de la Sibérie orientale et de la mer de Béring.

45. *En Australie.* — Les îles océaniques sont généralement connues après les voyages de Cook; mais il reste à explorer le continent australien, tâche très difficile à cause de son sol aride, ce qui toutefois n'arrête pas les explorateurs anglais, dont plusieurs y périssent.

En 1828, Sturt, parti de Sydney, découvre le Darling et le Murray, puis il s'avance à 1600 km. au nord d'Adélaïde. — Eyre découvre les lacs Eyre et Torrens (1841). — Leichhardt fait la traversée de Brisbane à Victoria au nord-ouest; — Gregory et Baines explorent l'Australie occidentale (1856); Burke, Wils, Gray et King veulent traverser toute l'Australie, de Melbourne au golfe de Carpentarie, mais les trois premiers meurent dans le trajet.

Mac Douall Stuart, plus heureux, fait trois grands voyages du sud au nord (1862), dans la direction où l'on construisit dix ans plus tard la fameuse ligne télégraphique d'Adélaïde à Port-Darwin, que suivra sans doute bientôt une voie ferrée.

46. *En Amérique.* — Nous avons vu les grandes entreprises anglaises dans les régions polaires arctiques.

Le territoire de l'Alaska actuel, ancienne Amérique russe, découvert dès 1787 par Béring, fut exploré par l'Anglais Billings au service de Catherine II, tandis qu'un autre Anglais,

Vancouver, relevait la côte britannique, bordée d'îles, entre 40° et 61° 1/2 de latitude, pour y découvrir quelque communication avec les mers glaciales.

Dans l'immense territoire de la Compagnie de la baie d'Hudson, Haerne trouva la rivière Coppermine (1769-1772); Alexandre Mackenzie, le fleuve qui lui doit son nom et le lac de l'Esclave; il traversa les montagnes Rocheuses (1789-1793), tandis que Back, Dease et Simpson exploraient les côtes septentrionales.

Aux États-Unis, Lewis et Clarke firent, les premiers, la traversée jusqu'au Pacifique et découvrirent le fleuve Orégon; — le major Long (1819) et le colonel Frémont explorèrent le Grand-Bassin de l'Ouest, où ce dernier découvrit le lac Salé et les fleuves de la Californie (1842-1844).

Dans l'Amérique intertropicale du sud, le voyageur le plus célèbre est l'Allemand Alexandre de Humboldt, qui, de 1799 à 1803, étudia toute la chaîne des Andes, les volcans du Mexique et du Pérou, le bassin de l'Orénoque et le versant nord de l'Amazone.

Pour l'Amérique méridionale, citons encore les travaux d'Agassiz, naturaliste suisse; ceux d'Alcide d'Orbigny, et, récemment, le voyage de deux autres Français: le docteur Crevaux, en Guyane et Thouar, dans le bassin de la Plata et le Gran-Chaco, où le premier périt en 1882.

AFRIQUE.

§ IV. Afrique septentrionale au XIX^e siècle.

47. L'Afrique est le nouveau monde pour le XIX^e siècle, comme l'Asie orientale l'avait été pour le XV^e siècle, l'Amérique pour le XVI^e et le XVII^e, et l'Océanie pour le XVIII^e.

Il semble étrange que l'Afrique, placée si près de l'Europe, contournée depuis le temps des Romains, soit restée jusqu'à nos jours, du moins dans son intérieur, la plus inconnue des cinq parties du monde.

Cela tient sans doute à la configuration massive de ce continent, au manque de fleuves navigables, de golfes profonds entamant l'intérieur, à son climat généralement meurtrier pour les Européens, et probablement plus encore à l'état de barbarie de ses populations. Celles-ci, par là même qu'elles sont restées sauvages, incultes, vivant au jour le jour, ayant peu de besoins, brutalement traitées par l'islamisme, n'ont pas su tirer parti des produits naturels du sol, n'ont rien édifié, ni villes, ni monuments, ni routes; en un mot n'ont pas accumulé de richesses commerciales ou artistiques, capables d'attirer vers elles les Européens, qui ont préféré se diriger vers l'Inde d'abord, vers l'Amérique ensuite.

Quoi qu'il en soit, au commencement de notre siècle, la carte d'Afrique ne dessinait qu'une zone côtière, large de 20 à 50 lieues à peine, et tout l'intérieur était en blanc; le rigorisme de quelques savants avait fait effacer les indications traditionnelles de Ptolémée, erronées dans le tracé, mais réelles quant à l'existence du Nil et Niger.

La « découverte scientifique » du continent restait à faire, et ce fut l'œuvre de nos contemporains.

Nous devons donc nous arrêter plus longuement sur l'histoire des découvertes africaines, d'autant plus qu'il s'y mêle un intérêt politique actuel, pour les nations européennes qui se sont partagé ce continent.

48. *L'African Association*. — En 1788, l'Écossais James Bruce publie son intéressant voyage en Abyssinie et aux sources du Nil Bleu, avec retour par le Sennaar et la Nubie jusqu'en Égypte (1769-1771). Mais l'exploration méthodique de l'Afrique date surtout de la fondation, la même année 1788, d'une société anglaise, l'*African Association*, qui se donna pour mission de patronner et d'encourager les voyages dans l'intérieur du continent. Son principal explorateur fut d'abord Mungo-Park.

49. Mungo-Park, Écossais, le découvreur du Niger, parvint dans un premier voyage (1795-1797), en remontant la Gambie,

sur le Djoliba-Niger, à Bamako, Ségou-Sikoro et Djenné, au Soudan. Dans un second, en 1805, il partit de la Gambie à la tête de 40 Européens, qui tous périrent avant d'arriver à Ségou. Le courageux Mungo-Park n'en continua pas moins sa route ; avec l'aide de quelques nègres, il construisit une embarcation qui lui permit de descendre le fleuve inconnu, dépassa Kabara, port de Timbouctou, et vint mourir (d'après les renseignements recueillis par Barth en 1858) dans une embuscade, à Bousa, sur le cours inférieur du fleuve, dont il avait parcouru plus de 2,500 kilomètres.

50. Pendant ce temps, Georges Browne (Anglais) pénétrait dans le Darfour par l'Égypte (1793-1796), et Hornemann, Allemand, commissionné par l'*African Association*, allait du Caire à Mourzouk, dans le Fezzan (1797-1801).

Le major Laing, Écossais, qui en 1820 avait traversé la Sierra-Leone jusqu'au mont Loma, entreprit en 1822 un grand voyage de Tripoli, à travers le Fezzan, le Sahara central et le pays des Touaregs, jusqu'à Timbouctou, où il parvint le premier en 1826 ; mais il périt par trahison non loin de cette ville, à son retour vers l'Atlantique.

51. *Clapperton*. — En 1822, le major Denham et le lieutenant Clapperton, envoyés par l'*African Association*, se rendent de Tripoli à Mourzouk et atteignent Kouka, résidence du sultan du Bornou, où ils explorent le lac Tchad. Clapperton seul visite Kano et Sakatou (Sokoto). Le Soudan central était ainsi pour la première fois révélé à l'Europe. — A cette époque, on croyait, d'après les Arabes, que le Niger se perdait dans un lac intérieur (le Tchad). Clapperton apprit à Sokoto que le fleuve de Mungo-Park se dirige au sud dans le golfe de Benin, et c'est pour s'en assurer qu'il fait en 1825 un second voyage par le Dahomey ; il passe alors à Bousa, puis visite une seconde fois Kano et Sokoto, où il meurt en 1826. — Ce sont ses compagnons, Richard et John Lander, qui purent après lui (1830) revenir à Bousa, descendre le Niger et en explorer les embouchures.

Plus tard, le lieutenant Allen (1833) et le docteur Baikie (1854) remontèrent aussi le Kouara (Niger inférieur) et son grand affluent, la Tchadda ou Binoué.

52. Peu de temps après Laing, la France eut son voyageur à Timbouctou : ce fut René Caillié. Simple engagé dans la marine au Sénégal, sans instruction personnelle ni appui officiel, Caillié voulut tenter un voyage dans l'intérieur. Sous les apparences d'un mendiant musulman mêlé aux caravanes, il partit de Freetown en mars 1827, traversa le Fouta-Djalou, descendit le Niger et parvint à Timbouctou le 20 avril 1828. Craignant le sort de Laing, il se hâta de repartir, toujours en caravane, pour le Maroc, et fut reçu à Fez par le consul français qui le rapatria.

La conquête française de l'Algérie en 1830 et celle du Sénégal devaient étendre sur ces points nos connaissances géographiques. En 1859-1860, Henri Duveyrier parcourut le sud de l'Algérie jusque Ghât et Ghadamès, d'où il revint par Tripoli. En 1881, le colonel Flatters s'avança aussi dans le Sahara, mais y fut assassiné.

Dans le bassin du Nil, il faut citer les travaux de la commission scientifique qui accompagna Bonaparte en Égypte (1798-1802). Plus tard, sous le pacha Méhémet-Ali, trois autres Français se signalent également : Antoine d'Abbadie, en Éthiopie (1838-1848); l'ingénieur d'Arnaud-Bey, qui avec une expédition égyptienne remonte le Nil, de Khartoum jusqu'à Gondokoro (1840-1841), et le docteur Cuny, qui pénètre au Darfour, où il meurt inopinément (1858).

53. *Henri Barth*. — En 1850, une nouvelle expédition anglaise sous la conduite du missionnaire Richardson partit de Tripoli pour le Fezzan, l'oasis d'Aïr et le lac Tchad. Le chef mourut au Bornou (1851); mais il laissait deux compagnons, Allemands de Hambourg, le docteur Owerweg, qui explora le lac Tchad et succomba à la fièvre en 1852, et Henri Barth, qui s'était déjà signalé par un voyage par terre du Maroc en Égypte. — Après une pointe de Kouka à la Binoué au sud (1851), Barth

va à Sokoto, dans l'ouest, traverse le Niger à Say et se rend au nord-ouest à Timbouctou, où il reste six mois, puis, descendant le Niger, il revient au Bornou. Là, il trouve un compatriote, Édouard Vogel, que la société de Londres lui envoyait (1854); mais Barth, étant fatigué, rentre en Europe par Tripoli, tandis que Vogel, prenant la route de l'est, va mourir assassiné dans le Wadaï (1856). L'expédition de Barth est la plus importante de celles qui furent faites au Soudan, autant par la science de ses observations que par l'étendue des régions parcourues.

En 1860, l'Allemagne, émue de la disparition de Vogel, envoya à sa recherche l'expédition de Heuglin, qui prit la route du Nil, mais ne put dépasser Khartoum, et le voyageur de Beurmann qui, isolément, prit la route de Benghazi à Mourzouk et le lac Tchad, d'où il vint périr au Kanem (Wadaï), sans doute de la main des assassins de Vogel.

Le docteur Gerhard Rohlfs, de Brême, a fait plusieurs voyages en Algérie, au Maroc, dans le Touat, à Ghadamès et dans le Barka; mais il est surtout célèbre par sa grande traversée de l'Afrique, de Tripoli à Lagos, qu'il accomplit en 1865-1867; il parcourut le Fezzan, le Sahara central, le Bornou, le lac Tchad, l'empire Fellatah (Sokoto) et le bassin du Niger. — Plus tard, il accompagna les Anglais en Abyssinie (1868), parcourut de nouveau le Tripoli, et fit en 1881 un second voyage en Éthiopie, pour remettre au négous Johannès une lettre de l'empereur Guillaume.

54. Le docteur Gustave Nachtigal est, après Barth, le plus grand des voyageurs allemands en Afrique. En 1869, chargé d'aller porter au sultan du Bornou les présents que le roi de Prusse lui envoyait en reconnaissance de l'appui qu'il avait prêté à Barth, Vogel, Beurmann et Rohlfs, Nachtigal partit de Tripoli pour Mourzouk, explora les montagnes du Tibesti, fut fait prisonnier des Tibbous, mais s'échappa pour rentrer à Mourzouk, d'où il gagna Kouka, but de son message (1870). De là, il pénétra dans le Baghirmi, où il fut le témoin attristé de

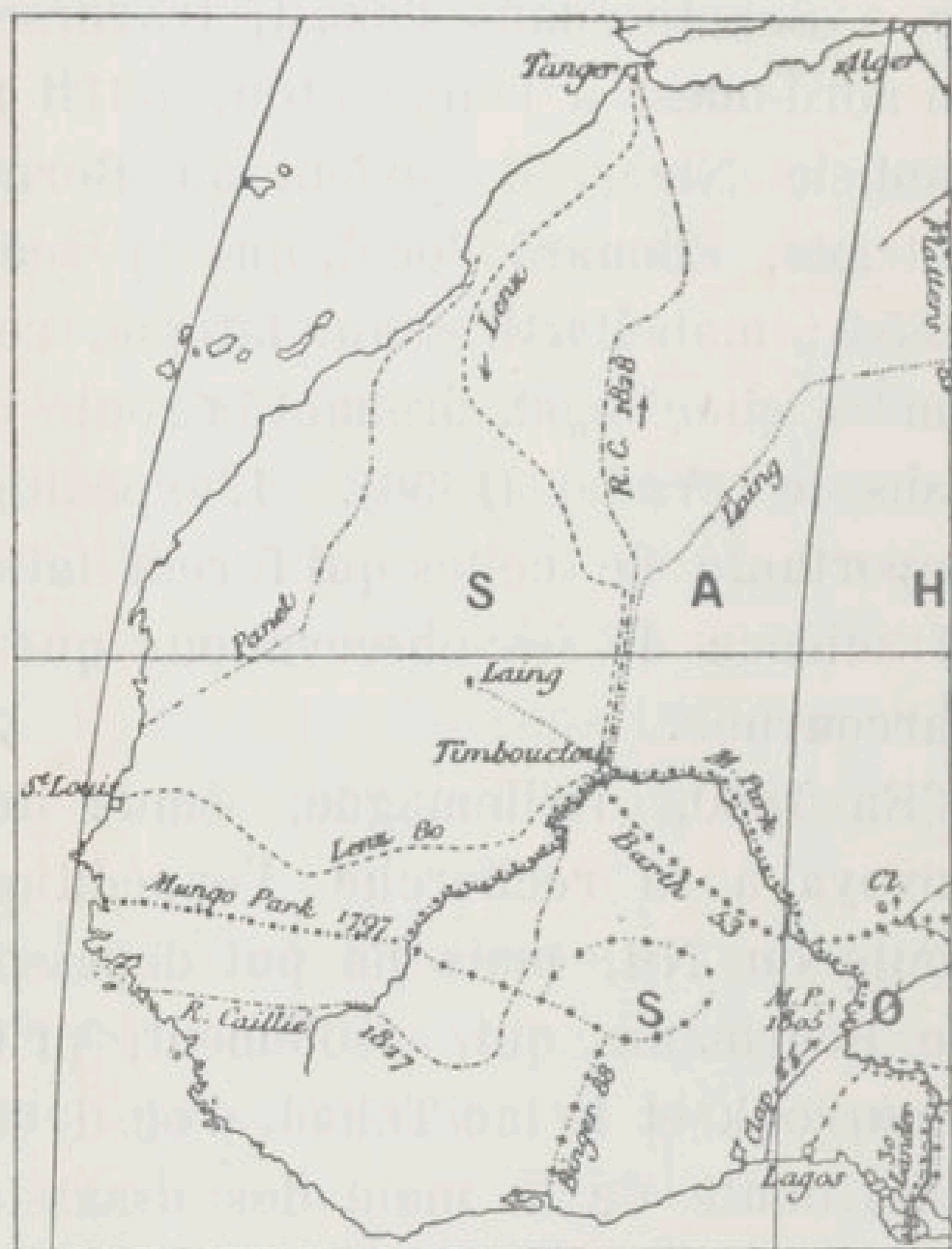
la chasse aux nègres, et le Kanem, où il vit la tombe de Beurmann; puis, après deux retours à Kouka, il pénétra le premier jusqu'à Abêchir, capitale du redouté Wadaï, traversa le Darfour et le Kordofan et rentra en Europe par la vallée du Nil (1874). — Nommé commissaire impérial pour l'organisation du Cameroun, il vint mourir au cap Palmas en 1885.

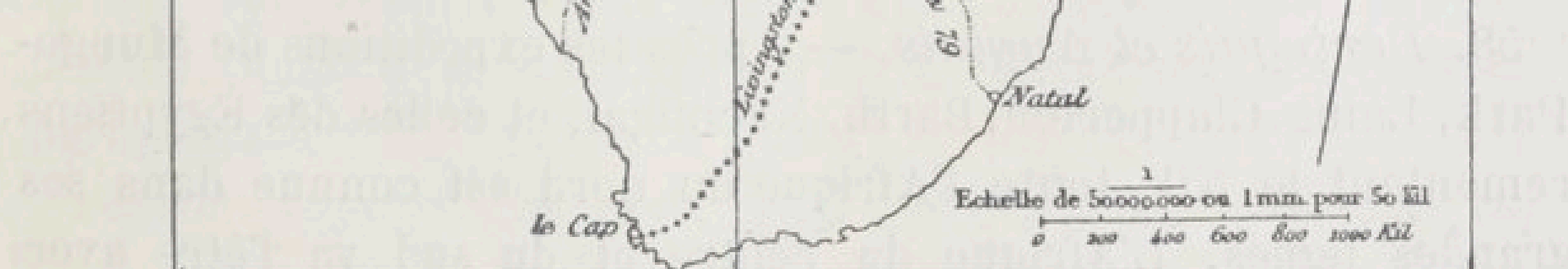
55. Matteucci et Massari, Italiens, se sont distingués par une belle tra-

versée de l'Afrique, depuis la mer Rouge jusqu'au golfe de Guinée. Partis en 1880 de Souakin et passant par Khartoum, le Kordofan et le Darfour, ils pénétrèrent dans le Wadaï, dont le sultan accepta les cadeaux qu'ils lui offrirent au nom du roi d'Italie, et leur accorda en retour une escorte pour continuer la route vers le Bornou. Ils s'arrêtèrent à Kouka, à Kano, grande ville de 50,000 âmes, à Bida, capitale du Noupé, où profitant d'un vapeur anglais, ils descendirent le Niger jusqu'à la mer. Ils s'embarquèrent le 1^{er} juillet pour l'Angleterre, où le docteur Matteucci mourut des fatigues de son voyage. — Massari fit en 1885 une reconnaissance du Koango, affluent du Congo.

En 1881-1883, un autre Italien, Buonfanti, traversa également l'Afrique de Tripoli à Lagos, en passant par le Bornou, Sokoto, Saï sur le Niger et les pays du Macina et du Mossi, où il fut attaqué et dépouillé.

56. Oscar Lenz, explorateur autrichien, après avoir fait en 1872 un premier voyage au Gabon, fut chargé en 1880 d'une





mission pour Timbouctou. Débarqué à Tanger, il obtient une lettre de recommandation du sultan du Maroc, se déguise en médecin turc, et, accompagné de quatre domestiques, traverse l'Atlas, les déserts d'Araouad, les steppes du Niger et arrive (lui, cinquième Européen) à Timbouctou le 1^{er} juillet 1880. Après seize jours d'arrêt, il prend la route du Sénégal, est pillé plusieurs fois par les maraudeurs et s'embarque à Médine pour Saint-Louis. — Par anticipation, disons qu'en 1886-1887, le courageux docteur Lenz, envoyé à la recherche d'Emin-Pacha, remontera le Congo et traversera les lacs Tanganika et Nyassa, pour aboutir à Quilimane, sans avoir pu, pour cause de force majeure, accomplir sa mission.

57. Dès 1880, les troupes françaises du Sénégal arrivent sur le haut Niger à Bamako. En 1887, le lieutenant Caron descend le fleuve en canonnière jusqu'à Kabara, mais n'est pas reçu à Timbouctou. En 1889, le lieutenant Binger, parti de Bamako, parcourt la région de la haute Volta, visite le Mossi et la vilie de Kong et débouche à Grand Bassam, côte de Guinée, ayant conclu avec les chefs indigènes des traités de commerce au nom de la France.

En 1873-1874, les Français de Compiègne et Marche, partis du Gabon, explorent l'Ogôwé moyen, et en 1880, Pierre de Brazza, Italien d'origine, parvient du Gabon au Congo, trois ans après la découverte du fleuve par Stanley. En 1890, Cholet remonte la Sangha, Crampel périt sur la route du lac Tchad. — En 1882-1884, l'Allemand Flegel parvient à Yola, sur la haute Binoué, et fait l'exploration de l'Adamaoua, dans le Cameroun actuel, et en 1892, Mizon, Français, relie la Binoué à la Sangha.

§ V. L'Afrique australe et centrale.

58. *Portugais et Anglais.* — Après les expéditions de Mungo-Park, Laing, Clapperton, Barth, Nachtigal, et celles des Égyptiens remontant le Nil, toute l'Afrique du nord est connue dans ses grandes lignes. L'Afrique du centre et du sud va l'être avec

les recherches de Livingstone, Burton, Speke, Baker, Cameron et Stanley.

On remarquera qu'ici encore la plupart de ces explorateurs sont Anglais et que, s'il fallait revendiquer la propriété des territoires, uniquement d'après la priorité de la découverte, au moins scientifique, les trois quarts de l'Afrique appartiendraient à l'Angleterre.

Nous disons découverte « scientifique, » parce qu'il est hors de doute que les Portugais, à qui l'on doit le relevé des côtes africaines au XV^e siècle, n'aient aussi « pratiquement » pénétré par leurs commerçants et plus encore par leurs missionnaires dans l'intérieur de l'Afrique australe et centrale. Mais ils n'eurent guère d'établissements fixes que ceux qu'ils possèdent aujourd'hui à l'intérieur de l'Angola et sur le bas Congo, ainsi que sur le bas Zambèze et dans le Matabéléland, qui s'appelait jadis Manamotapa ou Monomotapa. Livingstone lui-même apprit chemin faisant que Pereira et Lacerda étaient allés de Tété au pays de Cazembé, en 1796-1798, comme aussi plus tard les *pombeiros* (marchands), mulâtres portugais (1806-1810), et le major Monteiro, en 1831. Sylva Porto traversa l'Afrique en 1853-1857. Mais ces excursionnistes n'avaient laissé aucune carte, aucun travail sérieux sur ces contrées, et c'est au hasard que l'on dessinait sur des on dit un lac Cazembé ou des Maravis. Aussi la connaissance géographique et scientifique de l'Afrique centrale et de la Zambézie revient-elle au grand Livingstone.

59. David Livingstone, missionnaire protestant écossais, né à Blantyre, en 1813, ouvre la série des grands explorateurs de l'Afrique centrale et australe, qu'il parcourut pendant 33 ans, de 1840 à 1873. D'abord simple missionnaire, il évangélise les régions situées entre le Cap et le Zambèze et acquiert sur l'esprit et le cœur des indigènes une grande influence, dont il se sert le jour où il commence ses courses géographiques.

Premier voyage. En 1849, parti du Cap et traversant le

fleuve Orange, il va découvrir le lac Ngami et son affluent le Tiogé. En 1851, il arrive sur le Zambèze central, d'où il remonte le cours de la Liambai et de la Liba jusqu'au lac Dilolo, dont une partie des eaux s'écoule dans le Kassaï, affluent du Congo. De là, franchissant le Kassaï et le Koango (Zaire des Portugais ?), il arrive à Saint-Paul de Loanda en 1854.

2^e voyage. Non content de cette course extraordinaire, et désireux de rapatrier ses compagnons Makololos, Livingstone repart de Loanda pour la Liambai, trouve les merveilleuses chutes Victoria du Zambèze (1855) et suit ce fleuve jusque Quilimane, accomplissant ainsi le premier voyage transcontinental de l'Afrique, d'un océan à l'autre. Rentré en Europe, il publie la relation de ses découvertes, qui est reçue avec enthousiasme dans le monde entier.

3^e voyage. En 1858, Livingstone retourne en Afrique avec le titre de consul général britannique, ayant pour mission de chercher surtout à abolir l'esclavage et la traite des nègres, dont il avait constaté et dépeint les horreurs. Grâce à un petit vapeur, il remonte le bas Zambèze et son affluent le Chiré, qui le conduit au lac Shirwa et au Nyassa (lac des Maravis?); dans ces régions, où il délivre plusieurs fois des esclaves, il installe des missionnaires, mais perd sa femme qui l'y a suivie (1863).

4^e voyage. En 1865, il repart de Londres pour Zanzibar, où il prend une escorte de cipayes indiens et d'Arabes des Comores, explore la Rovouma, contourne au sud le lac Nyassa, remonte au nord, traverse le Tchambézi, branche supérieure du haut Congo et arrive chez le roi de Cazembé, qui le reçoit bien. Il trouve ensuite les lacs Moéro et Bangwélo, le Louapoula (Congo), gagne le Tanganika déjà vu par Burton) et séjourne à Ujiji, d'où il écrit en Europe pour démentir le bruit de sa mort. Ensuite il traverse à l'ouest les forêts du Manyéma, arrive à Nyangwé sur le Loualaba et revient malade à Ujiji, où Stanley, envoyé à sa recherche,

le rencontre le 10 novembre 1871. Livingstone, heureux de cette visite, se rétablit, explore avec Stanley le Tanganika, mais, refusant de revenir en Europe avant d'avoir pu reconnaître si le Loualaba ne serait pas le Nil supérieur, il laisse partir son ami avec sa correspondance et revient au lac Bangwélo, où il meurt le 4 mai 1873.

Ses dévoués serviteurs nègres emportent son corps jusqu'à Tabora, d'où Cameron l'achemine sur Zanzibar. Reçus en Angleterre avec des honneurs exceptionnels, les restes de Livingstone reposent dans l'église de Westminster. — Ce grand explorateur avait parcouru un territoire dix fois vaste comme la France et laissait des écrits impérissables par leur valeur géographique et ethnographique et par le sentiment d'estime qu'ils inspirent pour les malheureux nègres.

60. Les sources du Nil étaient le grand problème à résoudre pour Livingstone dans son dernier voyage, comme pour les expéditions qui, envoyées d'Égypte, remontèrent le grand fleuve dans la première moitié du siècle. La solution allait être trouvée par la côte orientale.

Vers 1852, deux missionnaires anglicans, Krapf et Rebmann (celui-ci d'origine suisse), établis sur la côte de Mombaza, s'avancent dans l'intérieur et aperçoivent les deux pics neigeux du Kilimandjaro et du Kénia; ils ne peuvent s'en approcher, mais apprenant par les indigènes que de grands lacs se trouvent au delà, ils croient avoir trouvé les monts de la Lune, que Ptolémée renseigne comme sources du Nil.

61. *Burton et Speke.* — Cette nouvelle étant parvenue en Europe (1856), la Société de géographie de Londres se hâte d'envoyer deux officiers de l'armée des Indes. Le capitaine Burton et le lieutenant Speke partent de Zanzibar (1857), arrivent à Kazeh (Tabora) puis à Ujiji, où ils découvrent le lac Tanganika le 13 février 1858. Heureux de ce grand résultat, ils repartent pour la côte, mais, pendant que Burton est retenu par la maladie à Kazeh, Speke fait une pointe au nord et va découvrir le lac Victoria, le plus grand de l'Afrique.

Deux ans après (1862-1863), le capitaine Speke et son ami Grant reviennent par Zanzibar vers le lac Victoria, qu'ils dépassent par l'ouest, sans le voir, mais ils le retrouvent au nord dans l'Uganda, où ils sont reçus par le roi Mtéza, puis redescendent la vallée du Nil jusqu'en Égypte. A Gondokoro, Speke avait rencontré Samuel Baker, arrivé là par le nord, et celui-ci continuant sa course, va découvrir le lac Albert, sur les indications que Speke lui avaient données, d'après les indigènes.

Avec les lacs Victoria et Albert, les sources du Nil étaient sommairement trouvées et le problème trente fois séculaire était résolu. Restait à savoir si le Congo et le Tanganika ne se rattachaient pas aussi au Nil, comme le crut Livingstone. La solution sera donnée par Stanley, qui traversera l'Afrique après Cameron.

62. *Cameron*. — Dès 1869, les Anglais, anxieux d'être sans nouvelles de Livingstone, organisèrent pour sa recherche plusieurs expéditions : l'une, qui commençait à remonter le Congo, lorsqu'elle fut rappelée ; une autre, par l'est, sous la conduite de Lowett Cameron, lieutenant de marine écossais. — Celui-ci partit de Zanzibar et de Bagamoyo en janvier 1873, rencontra à Tabora le convoi funèbre de l'homme qu'il cherchait et organisa sa conduite à la côte ; puis, résolu de poursuivre sa route, il atteignit le lac Tanganika, explora sa partie méridionale, découvrit la rivière Loukougua qui en sort, mais ne put la suivre. Continuant vers l'ouest, il parvint à Nyangwé, où les Arabes lui refusèrent, comme à Livingstone, des canots pour descendre le Loualaba, fleuve toujours mystérieux. Obligé de prendre la direction S.-O., il remonta le bassin de ce fleuve, vit le lac Kasali, suivit généralement le plateau de partage des eaux du Zambèze et du Kassaï et parvint à Saint-Paul de Loanda, au mois de novembre 1875, ayant accompli la deuxième traversée du continent africain austral.

63. *Henry Stanley*. — Pendant que se préparaient, trop lentement, les deux expéditions anglaises envoyées par la Société

de géographie à la recherche de Livingstone, un reporter américain revenait en Europe annoncer qu'il l'avait retrouvé. C'est Henry Morton (ou Moreland) Stanley, de son vrai nom John Rowland.

Né à Denbigh, au pays de Galles, en 1841, orphelin et malheureux, John partit à l'âge de 16 ans pour New-Orleans, où un épicier du nom de Stanley l'adopta. Il devint ensuite soldat et marin dans la guerre de sécession, puis reporter ou correspondant de journaux. Gordon Bennett, propriétaire du *New-York Herald*, l'envoya successivement aux Montagnes Rocheuses, au Brésil, puis avec les Anglais en Abyssinie et dans l'Achanti. Enfin, il le chargea de retrouver Livingstone en Afrique : c'est la première de ses quatre grandes expéditions.

1^{re} expédition, 1869-1872. Stanley, après une course obligée d'Espagne en Égypte, où il assiste à l'inauguration du canal de Suez, puis en Turquie, en Crimée, en Perse, aux Indes, s'embarque à Bombay pour l'île Maurice et Zanzibar. Là, il organisa sa caravane, comprenant deux blancs, qui moururent en route, et une centaine de Zanzibarites, dont plusieurs étaient d'anciens compagnons de Burton et de Livingstone. Par une marche rapide, il se porta sur Tabora, malgré la guerre des Arabes contre le chef nègre Mirambo, et aboutit à Ujiji, où le 10 novembre 1871, il retrouva Livingstone, qu'il rendit pour ainsi dire à la vie par les secours qu'il lui procura. Il le quitta à Tabora, le 14 mars 1872, pour revenir à Zanzibar et de là en Europe où l'on refusait presque de croire à son succès.

2^e expédition, 1874-1877. Grâce à la munificence de Gordon Bennett et d'un grand journal anglais, le *Daily Telegraph*, Stanley repart pour Zanzibar avec trois jeunes Anglais, Frédéric Barker et les deux frères Pocock, qu'il perd successivement. Il forme une escorte de 400 hommes et, de Bagamoyo, remonte vers le lac Victoria à peine entrevu par Speke. Avec son canot démontable, le *Lady Alice*, il relève complètement les côtes du lac, visite ensuite le roi Mtésa, puis se dirige vers le

lac Albert et trouve le lac Mouta Nzighé qui était censé en faire partie. Empêché de s'y embarquer, il descend à Ujiji et fait la circumnavigation du Tanganika, rencontre la Loukougua de Cameron et passe à Nyangwé. Là, le fleuve mystérieux de Livingstone l'attire invinciblement, et au mépris de l'opposition des Arabes, il enrôle comme guide Tippo-Tip, traverse les sombres forêts du Maniéma et retrouve le fleuve plus bas au milieu de pays peuplés de cannibales. Achetant ou construisant des canots faits de troncs d'arbres, il se lance sur le fleuve avec les hommes qui lui restent; nonobstant 32 attaques des indigènes qui les prennent pour des traitants arabes, il franchit les chutes des Stanley-Falls, et descend le fleuve qui, s'écartant de la direction du Nil, coupe vers l'ouest deux fois l'équateur. Au delà du Stanley-Pool, l'expédition rencontre les cataractes inférieures et aboutit enfin à Boma, non loin de l'Océan, avec une centaine d'hommes: elle en avait perdu environ 300 en route, y compris les trois blancs.

La connexion du Loualaba-Congo était trouvée et le principal bassin fluvial de l'Afrique était ouvert aux Européens.

3^e expédition, 1879-1884. La mémorable traversée africaine de Stanley, la plus fructueuse de toutes celles de notre siècle, par ses brillantes découvertes, eut pour première conséquence la création de l'État Indépendant du Congo. Le roi Léopold II, qui avait fondé en 1876 l'Association internationale pour la civilisation et l'exploration de l'Afrique, avait déjà envoyé quatre expéditions par Zanzibar au lac Tanganika, où les capitaines belges Cambier et Storms fondèrent Karéma et Mpala.

Léopold II renvoya à ses frais Stanley au Congo, avec mission de tracer une route de communication entre le bas et le haut fleuve, d'y lancer des vapeurs, d'y établir des stations hospitalières, et d'arriver autant que possible au Tanganika. Vivi et Léopoldville, Équateurville, Stanley-Falls et vingt autres stations furent fondées de 1879 à 1884; nombre de rivières et un nouveau lac, celui de Léopold II, explorés par Stanley et les Belges Hanssens et Coquilhat. Un an après, l'État belge du Congo

était fondé et reconnu par les quatorze puissances réunies en congrès à Berlin, en 1884-1885.

4^e *expédition, 1887-1889.* Emin-Pacha, prisonnier à Wadelai, sur le haut Nil, réclamait du secours. Quatre expéditions : russe, allemande (docteur Peters), autrichienne (docteur Lenz), anglaise (Stanley) s'organisent : les trois premières échouent, seule la quatrième aboutit.

Stanley prend une escorte de 600 hommes à Zanzibar, contourne l'Afrique par le Cap et arrive au Congo, qu'il remonte jusqu'au confluent de l'Arouhimi, où il laisse la moitié de sa troupe. Remontant l'Arouhimi à travers d'immenses forêts, il arrive au prix de cruelles souffrances à la pointe sud du lac Albert, où Emin-Pacha vient le retrouver, ainsi que Casati, voyageur italien, et de nombreux officiers égyptiens qui veulent être rapatriés. Du lac Albert, Stanley remonte la Semliki, rivière sortie de ce lac Mouta-Nzigué qu'il avait aperçu en 1875, et qu'il nomme Albert-Edward ; il découvre et contourne le massif neigeux du Ruwenzori, 5500 m., faisant partie des Montagnes de la Lune de Ptolémée, puis il repasse au sud du lac Victoria et rentre à Zanzibar le 5 décembre 1889, après deux ans et demi d'absence.

Stanley est reçu en triomphe en Europe, surtout en Belgique et en Angleterre, dont il a servi les intérêts coloniaux. A 49 ans, il avait ainsi accompli une série de hauts faits qui eussent illustré la vie de plusieurs voyageurs.

64. *Traversées de l'Afrique centrale.* — Les trois premières traversées, naturellement les plus fructueuses par leurs découvertes, furent celles 1^o de Livingstone, vers 1855 ; 2^o de Cameron, 1873-1875, et 3^o de Stanley, 1874-1877.

Voici succinctement quelles furent les suivantes :

4^o En 1877-1879, le major portugais Serpa-Pinto part de Benguéla, descend le Liambai (Zambèze) et se dirige sur le Transvaal pour aboutir à Natal.

5^o En 1878-1879, le missionnaire écossais Arnot, venu par la

côte occidentale, séjourne dans le pays du Msiri (Katanga) et revient par Natal (côte orientale).

6° En 1882-1883, le lieutenant Wissmann, Allemand, part de Loanda, traverse le pays de Lunda, le Kassai, atteint Nyangwé, suit de là la route habituelle par le Tanganika, Ujiji et Tabora à Zanzibar.

7° En 1883-1884, deux officiers portugais, Capello et Iwens, partis de Mossamédès, recoupent les bassins du Tiogé et du haut Zambèze, remontent dans le Katanga jusqu'au lac Bangwélo, puis redescendent en suivant le cours inférieur du Zambèze jusque Quilimane. Par cette exploration, comme par celle de Serpa Pinto, le Portugal voulait, trop tardivement, s'assurer le droit de relier ses territoires de l'Angola et du Mozambique, en y annexant le plateau central où déjà les Anglais étaient installés depuis le temps de Livingstone.

8° En 1885-1886, Glerup, Suédois, au service de l'État indépendant, remonte le cours du Congo jusque Nyangwé et revient par Ujiji et Zanzibar.

9° En 1886-1887, le docteur Lenz, ainsi qu'il a été dit (n° 56) est passé du bassin du Congo aux bouches du Zambèze.

10° Dès 1884, Wissmann, commissionné par le roi des Belges, s'était rendu de Loanda au Kassai central, qu'il découvrit jusqu'à son embouchure dans le Congo; puis en 1886-1887, il remonte le Kassai et repart de Luluabourg pour Nyangwé et le Tanganika. L'état de guerre l'empêchant d'aller à Zanzibar, il redescend, comme Lenz, par le Nyassa et le Chiré sur Quilimane. Il avait ainsi accompli une deuxième traversée du continent. En 1889 Wissmann, devenu colonel, fut nommé gouverneur du Zanguebar allemand (côte orientale).

11° En 1887-1889, Stanley accomplit également sa deuxième traversée, du Congo à Zanzibar, mais par une région alors en partie inconnue.

12° Enfin en 1888-1889, le capitaine français Trivier fit un voyage rapide par le Congo, Nyangwé, le Tanganika, la route anglaise jusqu'au lac Nyassa, le Chiré et le bas Zambèze,

ne découvrant rien de nouveau, mais prouvant par le fait même les progrès accomplis dans ces régions, si inhospitalières dix ans auparavant.

Comme explorations partielles, il faut ajouter celles des Anglais Anderson (1858) et Baines (1861) dans la Hottentotie; de Thomson aux lacs Nyassa et Rikoua (1880), ainsi qu'au lac Victoria (1883); — du Français Giraud, au lac Bangwélo (1884), et des nombreux missionnaires français et belges qui évangélisent les régions des lacs Tanganika et Victoria depuis 1879.

65. *Bassin du Haut-Nil.* — Les khédives d'Égypte continuant leurs conquêtes dans le Darfour, le bassin du Bahr-el-Ghazal et le Haut-Nil, y envoyèrent en 1870 Baker-Pacha, le découvreur du lac Albert, qui s'installa à Gondokoro et s'efforça de s'opposer aux chasseurs d'esclaves. — Le célèbre Gordon-Pacha, qui périt plus tard héroïquement à Khartoum, succéda à Baker et eut pour auxiliaires Lupton-Bey et plusieurs autres officiers anglais; en outre, les Italiens Gessi et Miani, le Français Linant de Bellefonds et le docteur allemand Schnitzler, plus connu sous le nom d'Emin-Pacha, qui fut gouverneur de la partie la plus avancée du Haut-Nil, et que Stanley vint relever en 1889.

Concurremment, le docteur allemand Schweinfurth, qui explorait la région ouest du lac Albert (1871), découvrit le cours supérieur du Wellé, que le docteur russe Junker signala plus bas sous le nom de Makoua et qui fut reconnu par le capitaine belge van Gele pour être l'Ubangi, affluent du Congo.

Enfin le comte de Téliki, Hongrois, venu par la côte orientale, découvrit le grand lac Sambarra ou Rodolphe (1888), à côté duquel est le petit lac Stéphanie, et que l'on soupçonne alimenter la rivière Sobat, affluent du Nil.

En résumé, on peut considérer le Ruwenzori, le Kénia et le Kilimandjaro comme les antiques monts de la Lune, alimentant les lacs Edward, Albert, Victoria et probablement

le lac Rodolphe, qui sont les réservoirs des sources du Nil.

66. *Les Belges sur le Congo.* — L'État belge du Congo se fit un devoir de continuer les découvertes de Livingstone et de Stanley dans le bassin du grand fleuve.

Dès 1884, il prit d'abord à son service l'Italien Massari, qui explora le Koango, et plusieurs Allemands : le lieutenant Wissmann, qui descendit le Kassaï; Wolf, qui remonta le Sankourou; von François, Kund et Tappenbeck, qui visitèrent la Tchouapa et l'Ikata, tandis que le Rév. Grenfell, missionnaire anglais, remontait diverses autres rivières.

Dès 1886, ce sont les officiers belges qui continuent activement les explorations. Le capitaine van Gele remonte l'Ubangi, jusqu'au delà du Mbomo et l'identifie avec le Makoua-Wellé, qui en est le cours supérieur (1888-1890). Baert et Hodister explorent la Mongala; Roget, l'Itimbiri ou Rouki.

Delcommune remonte le Lomami, rivière importante parallèle au Congo supérieur (1888). Le capitaine Le Marinel se rend de Luluabourg dans le Katanga pour conclure un traité avec le Msiri (1891). Le capitaine Jacques arrive de Zanzibar au Tanganika pour y réprimer la traite des nègres, tandis que plusieurs autres explorent le cours supérieur du Loualaba et du Louapoula, les deux branches supérieures du Congo, dont tout le bassin ne tardera pas à être relevé.

De fait, cette partie de l'Afrique, la plus ignorée jusqu'à Stanley, est aujourd'hui de beaucoup la mieux connue de tout le continent, et la Belgique aura ainsi bien mérité de la science géographique, comme aussi de l'humanité, en apportant la sécurité dans ces régions ravagées par l'esclavagisme musulman.

§ VI. La science géographique de nos jours.

67. La géographie et la cartographie, sciences de la description et de la représentation du globe, ont dignement suivi au XIX^e siècle les progrès des découvertes. La France n'est plus comme au siècle précédent à la tête du mouvement;

l'Angleterre semble avoir en vue de recueillir partout et d'accumuler d'immenses matériaux géographiques de tous genres, mais c'est l'Allemagne qui a su le mieux les mettre en œuvre.

Au commencement du siècle, Mannert, de Nurenberg, et Ukert, de Gotha, publiaient en d'énormes volumes les histoires des Grecs et des Romains, fruits de longues recherches, et plus tard Alexandre de Humboldt, l'homme le plus érudit de son temps (1769-1859), écrivait ses *Voyages* en Asie et en Amérique et son *Cosmos* ou *Description du Monde*, qui établirent définitivement, comme l'avait voulu Strabon, la science géographique sur une base scientifique.

En même temps, Karl Ritter († 1859), son illustre élève, la fit entrer dans le domaine de l'enseignement par son ouvrage *Erdkunde* (*Science de la Terre*), dont le titre complet et expressif mérite d'être cité. C'est : *la Géographie dans ses rapports avec la Nature et l'histoire de l'Homme, ou la Géographie universelle comparée, considérée comme base de l'enseignement des sciences physiques et historiques*.

Ces derniers mots disent à quelle hauteur la géographie, trop longtemps négligée et mal comprise, se plaçait désormais.

En même temps les écoles de cartographie de Berlin et de Gotha, avec les Berghaus, les Petermann, les Kiepert, les Stieler, auteurs et éditeurs, s'imposaient par la perfection sans cesse grandissante de leurs cartes et atlas de toute nature, que les autres pays imitent tout en les modifiant selon leur génie propre. C'est surtout le figuré du relief du terrain par les hachures et plus encore par les courbes hypsométriques, qui constitue le caractère essentiel du progrès cartographique.

68. Ajoutons que la géodésie avait singulièrement aidé par les triangulations en Europe, en Amérique et dans l'Inde à la construction des cartes topographiques à grandes échelles des différents pays. La Suisse prit une belle place avec les reliefs de son admirable sol, mais la Belgique ne fut pas la dernière à publier ses cartes hypsométriques au 20 000^e, au

40 000° et au 160 000°, qui non seulement sont employées dans notre enseignement scolaire, mais ont servi de modèles à d'autres pays. La France elle-même qui avait, après cinquante ans de travaux, terminé en 1878 sa grande carte d'état-major au 80 000°, a senti le besoin de la refaire avec le figuré des courbes de niveau, dont l'expression est plus mathématique que les hachures.

D'autre part, l'archéologie et la linguistique, par les fouilles des commissions scientifiques françaises en Égypte et anglaises en Palestine, en Assyrie et surtout aux Indes, renouvelaient l'histoire des peuples anciens; tandis que de nos jours les nombreuses exhibitions ethnographiques qui se succèdent dans les capitales de l'Europe permettent à chacun d'étudier sans voyages coûteux, les peuples actuels de toutes races, demi-civilisés, barbares et même sauvages.

Enfin par l'astronomie, le savant français Laplace perfectionnait les Tables de la Lune, qui rendent plus faciles la détermination des longitudes, même en mer, et récemment sur la proposition de la France, la construction de la carte du Ciel, entreprise par les divers observatoires de l'Europe, prouve que le progrès est général dans les différentes sciences qui prêtent leur concours à la Géographie, sur laquelle, elles se basent elles-mêmes, comme sur leur point de départ naturel et indispensable.

Du reste, rien ne prouve mieux l'importance spéculative et pratique de cette science que les nombreuses sociétés de géographie établies aujourd'hui partout, et les fréquents congrès nationaux ou internationaux qui se tiennent successivement en différents pays du globe.

CHAPITRE IV. — HISTOIRE DES PEUPLES OU LE MOUVEMENT POLITIQUE ET SOCIAL SUR LE GLOBE.

69. *La Terre et l'Homme.* — « Le Globe, a dit Karl Ritter, est manifestement une demeure préparée par une intelligente Bonté pour l'éducation du genre humain. »

Dans les chapitres précédents de l'*Histoire de la géographie*, nous venons de voir comment l'Homme a pris possession de « sa demeure » et en a successivement découvert les différentes parties.

Nous croyons utile d'ajouter ici une vue d'ensemble sur la manière dont les races humaines se sont comportées entre elles; — de voir comment les peuples et les empires se sont succédés dans chaque continent; — d'examiner comment et pourquoi les nations européennes établissent leur domination partout; — de faire, en un mot, brièvement la synthèse du mouvement politique et social sur le Globe.

§ I. L'Europe.

69. *L'histoire ancienne.* — Comment et par quelles races d'hommes l'Europe a-t-elle été peuplée et d'où venaient ces races? — C'est là une question historique diversement résolue et qui ne peut trouver sa place ici.

On peut présumer que, dans les temps préhistoriques, l'Europe était déjà habitée par diverses peuplades, la plupart de race blanche, venues apparemment d'Asie par les steppes caspiennes, l'isthme caucasique et les parties resserrées des mers méditerranéennes. Tant que dura leur migration, ces peuplades vécurent à l'état plus ou moins libre ou sauvage, parce que la vie errante, toujours précaire, les obligeait à de continuels « combats pour l'existence » contre la nature et contre leurs semblables. — Elles ne se civilisèrent qu'après s'être fixées définitivement sur le coin du sol que les circonstances leur attribuaient et qu'elles exploitèrent avant tout par la culture. Alors les besoins de la vie essentiellement animale étant plus assurés, la vie intellectuelle se développa peu à peu en se manifestant par les œuvres propres de la civilisation.

Le courant de la civilisation, et avec lui celui des conquêtes et de la domination, parti du fond de la Méditerranée, se

développa, en règle générale, d'Orient en Occident, comme la marche du soleil, et du Sud au Nord, dans l'ordre des zones décroissantes de température. Le mouvement se fit de la Méditerranée à l'Atlantique, et de celui-ci à la mer du Nord et à la Baltique. D'abord les Pélasges grecs et romains dans les deux grandes presqu'îles sud-orientales; puis les Ibères, dans la presqu'île occidentale, les Gaulois, les Bretons, suivis plus tard par les peuples germaniques, scandinaves et slaves, tel est l'ordre général de développement. Les peuples agissent les uns sur les autres, de proche en proche, et l'action des premiers provoque dans la suite des siècles une réaction plus ou moins marquée sur les seconds, pour revenir ensuite des seconds aux premiers.

La Grèce, la première civilisée, envoya des colonies sur les côtes de l'Italie et de la Gaule, à l'O., sur celles de l'Asie, à l'E., et plus tard l'empire grec d'Alexandre s'étendit sur toute l'Asie antérieure jusqu'aux Indes, ainsi qu'en Afrique.

Les Romains ensuite, vainqueurs des Grecs et des Carthaginois, fondèrent un immense empire comprenant presque tout le monde connu des anciens. Leur domination prépara ainsi les voies à la propagation rapide de l'Évangile, alors que la papauté venait s'établir à Rome même.

Moyen âge. — Une réaction générale s'opéra du V^e au VII^e siècle, lorsque les barbares de la Germanie, longtemps contenus dans leurs forêts et leurs solitudes, mais pressés par d'autres barbares migrants venus d'Asie, envahirent de toutes parts le vieil empire romain.

Le christianisme seul put arrêter ces barbares. En les convertissant, il les civilisa et en fit des nations nouvelles, pleines d'ardeur et de foi, qui renouvelèrent la face de l'Europe. L'empire de Charlemagne, au IX^e siècle, fut le principal résultat de cette restauration dans l'Europe centrale, et lorsque cette monarchie, trop vaste, se disloqua pour faire place à l'empire d'Allemagne, à la France, à l'Italie, ces diverses souverainetés,

subdivisées d'après le régime féodal, n'en restèrent pas moins unies en une sorte de république chrétienne dont le pape était le chef et le modérateur. En outre, lorsque l'islamisme porta ses fureurs en Europe, les princes chrétiens, par les croisades, se liguèrent pour repousser les Arabes de la France, les Maures de l'Espagne, aussi bien que pour soutenir l'empire d'Orient contre les Turcs, et reconquérir le tombeau du Christ tombé aux mains des Sarrasins.

En même temps brillèrent en Italie, dans tout leur éclat, les cités de Florence et de Rome, foyers de la renaissance des sciences et des arts, et les républiques de Pise, de Milan, de Venise, de Gênes, ainsi que les florissantes communes du nord de la France, de la Belgique et de l'Allemagne, enrichies par l'industrie et par le commerce avec les régions lointaines de l'Orient.

D'autre part, le Portugal commence ses explorations et ses merveilleuses conquêtes en Afrique et aux Indes, tandis que sa voisine l'Espagne, débarrassée enfin de la barbarie musulmane, s'agrandit en Amérique par les découvertes de Christophe Colomb, d'un empire tellement vaste que Charles-Quint pourra dire que « le soleil ne se couche jamais sur ses terres. »

Temps modernes. — Pendant que les nations européennes catholiques portaient ainsi l'influence du christianisme dans les régions les plus lointaines, l'empire de Constantinople, affaibli par le schisme grec, succombait pour faire place à l'empire musulman, dont le flot envahissant fut arrêté au nord par les Hongrois, les Polonais, ainsi que par l'alliance du pape et des Vénitiens, vainqueurs à la bataille de Lépante.

Mais au XVI^e siècle, la Réforme de Luther, de Calvin et autres sectateurs protestants, vint troubler l'Europe chrétienne et ravir à l'unité catholique l'Allemagne du Nord, les Pays-Bas hollandais, la Suisse, l'Angleterre et les États scandinaves.

L'empire d'Allemagne, affaibli, perdit peu à peu la prépondérance politique, qui passa à la France sous Louis XIV, en même temps que la Hollande et l'Angleterre se créaient de

vastes colonies dans les Indes, la Malaisie et l'Amérique, et que l'empire russe s'organisait à l'est aux dépens de la Pologne catholique.

La révolution française, qui secoua de nouveau l'équilibre européen à la fin du XVIII^e siècle, fut suivie des conquêtes brillantes mais peu durables de la république et de l'empire. Napoléon I^{er} fut un instant l'arbitre de toutes les contrées européennes, sauf la Russie et l'Angleterre, mais après 1815, l'Europe fut reconstituée par le congrès de Vienne sur la base de l'Alliance des puissances du Nord, qui assura une paix relative de quarante années, pendant laquelle toutefois, en 1830, la Belgique et la Grèce se formèrent en royaumes indépendants.

Après 1850, se sont formés : le royaume d'Italie, englobant les États de l'Église et plusieurs autres souverainetés ; — le nouvel empire d'Allemagne, sous l'hégémonie de la Prusse ; — les royaumes de Roumanie et de Serbie, les principautés de Monténégro et de Bulgarie, constitués aux dépens de l'empire turc, qui tend à disparaître de l'Europe.

Les Colonies. — Au point de vue de ses rapports avec les autres parties du monde depuis quatre siècles, l'Europe, civilisée par le christianisme, enrichie par l'industrie et le commerce, puissante par son génie et son activité infatigable, s'est créé un rôle éminemment prépondérant. Non seulement elle peuple de ses colons l'Amérique entière et bientôt aussi l'Australie, mais elle domine sur les deux tiers du territoire et sur la moitié de la population de l'Asie ; l'Afrique elle-même lui ouvre de toutes parts les portes de ses déserts les plus redoutables et de ses solitudes si longtemps inconnues.

Le Portugal et l'Espagne d'abord, bientôt suivis de l'Angleterre, de la Hollande et de la France, se sont créés des colonies, pendant que la Russie s'agrandissait en Asie. De nos jours, l'Allemagne, l'Italie et la Belgique elle-même ont suivi ce mouvement d'expansion.

Conclusion. — Les peuples européens de race blanche,

dans l'origine les plus faibles de tous, mais vivifiés par le christianisme, après avoir été longtemps inquiétés dans la paisible possession de la partie du monde si exiguë qui leur est propre, ont ensuite réagi en refoulant d'abord les envahisseurs asiatiques ou africains ; puis, par le progrès des siècles, ils ont établi directement ou indirectement leur domination sur les trois quarts des autres parties habitables de la terre. — L'Océan lui-même est devenu en un sens une mer européenne ; car, à peu d'exceptions près, les 100,000 vaisseaux qui le parcourent appartiennent à l'Europe, ou bien à l'Amérique et à l'Australie, qui sont les filles de l'Europe.

Seules les populations du colossal empire chinois et les peuplades sauvages et insaisissables de l'Afrique intérieure ont résisté jusqu'à ce jour à cette puissance, qu'ils subiront sans doute tôt ou tard.

§ II. Asie.

71. L'Écriture sainte place le paradis terrestre dans l'Asie qui a été le berceau du genre humain, de la religion et des premiers empires. Après le déluge, l'arche s'arrêta en Arménie, et c'est de là que partirent les enfants de Noé pour repeupler la terre. Mais ce qui imprime à l'Asie un caractère en quelque sorte sacré, c'est que, sur le Sinaï, Dieu donna le Décalogue à Moïse ; dans ses villes, les prophètes firent entendre leur voix inspirée ; le peuple juif fut chargé du dépôt de la loi divine, et elle vit s'accomplir les sublimes mystères de la rédemption du genre humain par la vie et la mort du Fils de Dieu.

L'Asie occidentale, la seule connue des anciens, fut peuplée par la race blanche, qui y forma dans l'antiquité les monarchies célèbres des Assyriens, des Babyloniens, des Perses et des Mèdes. Elle fut subjuguée successivement par les Grecs, sous Alexandre, et par les Romains, venus d'Europe, puis par les Arabes, propagateurs de l'islamisme, et par les Turcs, qui

en possèdent encore la partie occidentale, tandis que la Perse forme à l'est un État indépendant.

Le haut Plateau central a joué un grand rôle dans l'histoire des peuples asiatiques. Chacun de ses quatre grands versants a eu des destinées spéciales : les Chinois ou la race jaune à l'E., les Hindous ou la race brune au S., les Aryens et les Sémites ou la race blanche à l'O., se sont développés presque séparément, et sont parvenus à des civilisations propres d'un degré plus ou moins élevé.

Le versant septentrional et le plateau lui-même, moins habitables, sont restés le domaine de peuples nomades de race blanche : les Tartares, les Turcs ; ou de race jaune : les Mongols, les Mandchoux, qui, à diverses époques, ont émigré en masse pour envahir et subjuguier, au moins momentanément, les contrées plus riches de l'est, du sud, de l'ouest, y compris l'Europe elle-même.

Réaction. — Mais à partir du XVI^e siècle, l'Europe à son tour réagit d'une manière irrésistible sur l'Asie ; au nord, les Russes commencent la conquête de la Sibérie, tandis qu'au sud les Portugais, remplacés plus tard par les Français et les Anglais, s'établissent dans les Indes et dominant sur toutes les mers.

Actuellement, sauf l'empire chinois et le Japon, tout le reste de l'Asie est soumis à l'influence politique des Européens, et plus de la moitié de ce vaste continent est gouverné au N. par les Russes, au S. par les Anglais et les Français.

Cette conquête de l'Asie par l'Europe aura pour effet non seulement le développement du commerce et de la civilisation, mais encore, il faut l'espérer, la christianisation des peuples asiatiques, c'est-à-dire la substitution de la vraie religion, tout au moins de son action bienfaisante, aux erreurs monstrueuses du bouddhisme et du brahmanisme, qui maintiennent les peuples dans l'abjection, et aussi aux doctrines funestes et dissolvantes de l'islamisme, qui a causé la ruine et la dépopulation de tant de contrées autrefois les plus florissantes de la terre.

§ III. Afrique.

72. — L'Afrique ancienne comprenait l'Égypte, qui parvint la première à un haut degré de civilisation ; la Nubie, l'Éthiopie (Abyssinie), la Libye (Sahara), la Cyrénaïque (Tripoli), l'Afrique propre (Tunisie), où Carthage fut fondée ; la Numidie (Algérie) et la Mauritanie (Maroc).

Sauf l'Abyssinie et le Sahara, ces contrées tombèrent successivement sous la domination des Grecs ou des Carthaginois, puis des Romains, des Arabes (au VIII^e siècle), et des Turcs (au XVI^e siècle). Les Arabes détruisirent le christianisme et imposèrent partout les funestes doctrines de l'Islam, qui pénétra dans tout le nord et l'est de l'Afrique. L'Abyssinie seule sut conserver son indépendance et sa religion malheureusement altérée.

A partir du XIV^e siècle, les Européens vinrent s'établir sur les côtes de l'Afrique : — les Espagnols dans les Canaries ; — les Portugais, dans la plupart des îles de l'Atlantique, ainsi que sur les côtes de la Guinée, du Mozambique et du Zanguebar, où leur empire devint considérable ; — les Hollandais et les Danois, dans la Guinée septentrionale et au Cap ; — les Français dans le Sénégal, à Madagascar, aux îles de France et Bourbon ; — les Anglais, en Guinée et dans les îles Ascension et Sainte-Hélène. Ceux-ci, pendant les guerres de la révolution et de l'empire, enlevèrent en outre la colonie du Cap aux Hollandais et l'île Maurice aux Français.

Le partage politique de l'Afrique date surtout du Congrès tenu à Berlin en 1885, et a eu pour causes déterminantes la découverte du Congo par Stanley, 1876-1877, coïncidant avec la création de l'Association internationale africaine, par le roi des Belges, Léopold II. Le mode d'action de cette association était d'introduire dans le pays le commerce honnête et l'évangélisation, d'y interdire l'esclavage et la traite des nègres, d'y fonder des postes permanents de secours pour soutenir les explorateurs et les missionnaires, des centres de

colonisation où les indigènes pourraient se familiariser avec la vie civilisée et trouver un appui contre leurs oppresseurs.

Ce projet eut un commencement d'exécution : mais bientôt (1884), la France et le Portugal voulant avoir en propre leur part de territoire, il en résulta la dissolution de l'Association. Toutefois, une conférence internationale réunie à Berlin en 1885, stipula la liberté du commerce et de la navigation, et l'abolition de l'esclavage sur tous les territoires du bassin du Congo, prolongé conventionnellement jusqu'à l'océan Indien, du 5° de latitude N. aux bouches du Zambèze, quels que soient à l'avenir les possesseurs de ces territoires.

Après avoir satisfait aux désirs de la France et du Portugal, Léopold II créa l'État Indépendant du Congo, formé de la partie centrale du bassin de ce fleuve, tandis que l'Allemagne, la France, l'Angleterre et d'autres puissances se réservaient des zones d'influence, autrement dit, des possessions territoriales sur le reste du continent.

Dans l'état actuel des choses, les puissances européennes qui, en 1890, se partagèrent l'Afrique et qui sont appelées à jouer un rôle plus ou moins important dans la répression de la traite des noirs, sont : l'Angleterre, la France, l'Allemagne, le Portugal, la Belgique, l'Italie, l'Espagne et la Turquie.

Pour l'Afrique, plus encore que pour l'Asie, la conquête du pays par les Européens doit avoir des résultats favorables non seulement au développement des relations commerciales, mais encore pour l'abolition de la traite et de l'esclavage, la civilisation des indigènes, et surtout pour la propagation du christianisme et de ses principes humanitaires.

Les populations nègres, particulièrement incapables, semble-t-il, de se gouverner elles-mêmes, livrées à toutes les atrocités d'un fétichisme stupide ou exploitées par l'islamisme corrompé et cruel, ont tout intérêt à se voir soumises aux peuples chrétiens, qui, du moins, amélioreront leur sort s'ils ne les amènent pas toujours à la connaissance et à la pratique de la vraie religion.

§ IV. Amérique.

73. — L'histoire des peuples américains ne remonte guère au delà du XV^e siècle, et se confond avec celle des découvertes et des conquêtes des Européens. Ceux-ci avaient, il est vrai, rencontré au Mexique, dans l'Amérique centrale et au Pérou, des populations sédentaires et civilisées; mais partout ailleurs le continent n'était peuplé que d'Indiens ou Peaux-Rouges, menant une vie plus ou moins errante et sauvage.

La conquête du pays était donc facile, et devait être d'autant plus rapide que l'Europe y trouvait un débouché pour le trop-plein de sa population, pour laquelle convenaient du reste généralement le climat de ces régions nouvelles et les immenses richesses qu'elles renferment.

Au XVI^e siècle, les Espagnols étendirent leur domination, en même temps que leurs découvertes, sur les Antilles, l'Amérique centrale, le Mexique, la Californie, la Floride, au N., et sur toute l'Amérique du Sud, sauf le Brésil et une partie de la Guyane. Ils formèrent ainsi un magnifique empire colonial qui comprit bientôt les vice-royautés du Mexique, de la Nouvelle-Grenade, du Pérou et de Buenos-Ayres, avec les capitaineries générales de Chili, de Guatémala, de Caracas et de la Havane.

Pendant ce temps, les Portugais colonisèrent le Brésil. Au XVII^e siècle, les Français s'emparèrent d'une partie des Antilles, colonisèrent le Canada ou Nouvelle-France, le bassin du Mississipi ou Louisiane, du nom de Louis XIV, et une partie de la Guyane.

En même temps, les Suédois, les Danois, les Hollandais et les Anglais prirent pied sur la côte occidentale des États-Unis actuels. Les Anglais surtout occupèrent la Jamaïque, fondèrent la Virginie, la Nouvelle-Angleterre, et, en 1763, se firent céder par la France le Canada, le territoire de la baie d'Hudson, l'Acadie, Terre-Neuve, ainsi que la Louisiane, dont une partie fut donnée aux Espagnols.

Réaction. — Mais vers la fin du XVIII^e siècle, l'Amérique, jusque-là à peu près entièrement soumise à l'Europe, commença à s'en séparer par le fait des colons eux-mêmes, qui secouèrent le joug de leur métropole. En 1776, les colonies de la Nouvelle-Angleterre, secourues par la France, s'émancipent et créent la république des États-Unis de l'Amérique du Nord, si puissante de nos jours. En 1793, la France perdit Saint-Domingue, où les nègres esclaves s'insurgèrent pour se constituer en république.

De leur côté, les colonies espagnoles : le Mexique, l'Amérique centrale, la Colombie, le Pérou, etc., profitèrent de l'occupation de l'Espagne par les Français pour conquérir, vers 1810, leur indépendance, et, en 1826, il ne restait à cette métropole que les îles Cuba et Porto-Rico.

Enfin, le Brésil, où les rois de Portugal s'étaient réfugiés fuyant les Français, en 1807, se sépara de la mère-patrie en 1821, lorsque la cour revint en Europe, et s'érigea en empire indépendant, en conservant toutefois un souverain de la dynastie de Bragance. En 1890, il s'érigea en république des États-Unis du Brésil.

En 1867, les États-Unis (du Nord), après avoir successivement réculé leurs frontières vers l'ouest aux dépens du Mexique, ont acheté l'Alaska à la Russie; en même temps les immenses possessions anglaises du Canada, tout en restant sujettes de la Couronne britannique, sont constituées en souveraineté autonome, s'administrant elles-mêmes: c'est le *Dominion of Canada*. De sorte qu'il ne reste aujourd'hui à l'Europe, comme possessions absolues en Amérique, que la plupart des îles Antilles et quelques territoires de médiocre importance.

Ainsi, par un contraste remarquable, l'Amérique peuplée de blancs venus d'Europe, s'est détachée de la mère-patrie et s'appartient désormais à elle-même, tandis que l'Asie, l'Afrique, l'Océanie, peuplées de races moins intelligentes ou non vivifiées par le christianisme, tombent peu à peu sous

la domination de l'Europe. De plus, à son tour, l'Amérique du Nord, c'est-à-dire les États-Unis, établit son influence non seulement sur l'Amérique du Sud, mais l'étend même au dehors jusqu'au Japon, en Chine, dans la Polynésie.

De toutes manières, c'est toujours la race blanche qui, par une force irrésistible, marche vers la domination du globe.

§ V. Océanie.

74. — Les peuplades sauvages de la Polynésie et de la Mélanésie n'ont pas d'histoire politique; elles tendent elles-mêmes à disparaître sans avoir rien fondé.

La Malaisie, plus civilisée dans quelques-unes de ses îles, vit arriver les conquérants arabes vers le XIV^e siècle, les Portugais et les Espagnols au XVI^e siècle, suivis de près par les Hollandais, qui fondèrent Batavia en 1619. Ceux-ci dominent encore dans la région, après en avoir dépossédé presque entièrement les Portugais.

L'Australie et les îles du Sud furent délaissées jusqu'à la fin du siècle dernier, où les Anglais, après la perte de leurs possessions américaines (1776), sentant le besoin d'établir ailleurs leurs colonies pénitenciaires, jetèrent les yeux sur l'Australie. Ils fondèrent, en 1788, Sydney et la colonie de la Nouvelles-Galles du Sud, plus tard celles de la Tasmanie, de la Nouvelle-Zélande, etc., qui prospérèrent surtout par suite de l'exploitation de l'or, à dater de 1855.

D'autre part, tandis que les possessions hollandaises et espagnoles restent politiquement stationnaires, quoique florissantes, les Français ont pris possession de la Nouvelle-Calédonie et de plusieurs archipels polynésiens. Les Allemands, dont le commerce s'étend dans ces parages, se sont emparés en 1885 de la côte N.-E. de la Nouvelle-Guinée, des îles de la Nouvelle-Bretagne, etc.

Au point de vue de la civilisation, on peut remarquer que les Arabes ont apporté dans la Malaisie l'islamisme, qui y

domine encore ; tandis que les Hollandais n'ont rien fait pour christianiser les peuples qui leur sont soumis.

Par contre, les Espagnols ont converti au christianisme plusieurs millions de Tagales, dans les Philippines ; des missionnaires catholiques français, des missionnaires protestants anglais et américains évangélisent et civilisent les indigènes polynésiens, seul moyen d'en prévenir peut-être la complète disparition.

Si l'on considère enfin l'origine de la nouvelle population de l'Australasie anglaise, son intelligence, son activité, sa religion et sa civilisation, on peut prévoir que, dans l'avenir, elle dominera l'Océanie tout entière et débordera peut-être elle-même vers l'Asie et les Indes.

Ici donc, comme dans tout le reste du globe, c'est la race blanche européenne et chrétienne, c'est la religion du Christ-Roi, marchant à la conquête du monde, et c'est ainsi que « l'Évangile sera prêché à tous les peuples de la Terre. »

SÉANCE GÉNÉRALE DU 22 AVRIL 1892.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès verbal. — 2^o Communication sur *la détermination des courants marins*, par M. WAUTHIER VAN HAVRE. — 3^o Sociétés correspondantes. — 4^o Conférence sur *la Guyane*, par M. H. COUDREAU.

La séance est ouverte à 8 1/2 heures dans la salle de la milice à l'hôtel de ville.

Au bureau prennent place MM. le lieutenant-général Wauwermans, président, P. Génard, secrétaire général, le comte Oscar Le Grelle, trésorier, J. de Bom, secrétaire de l'administration, de Angellis, consul de France, et Henri Coudreau, voyageur en Amérique.

1. Le procès-verbal de la séance du 6 mars dernier est lu et approuvé.

2. M le président fait part de la communication suivante de M. Walter van Havre, concernant la détermination des courants marins :

« Samedi, 16 avril 1892.

» A Monsieur le Général Wauwermans,
Président de la Société de géographie d'Anvers.

» MON CHER GÉNÉRAL,

» Je me permets d'appeler votre attention sur les faits suivants :

» Au cours d'un voyage en voilier je jetai de nombreuses bouteilles par-dessus bord avec indication de longitude et de latitude.

» J'espérais que quelques-unes d'entre elles auraient la chance d'être recueillies par des mains intelligentes et viendraient ainsi apporter leur faible obole à l'immense travail de la détermination des courants, qui préoccupe le monde scientifique depuis nombre d'années.

» J'ai eu des nouvelles de deux de mes bouteilles.

» La première, jetée le 15 mars 1891 par $48^{\circ} 30'$ de latitude nord et $12^{\circ} 19'$ de longitude ouest de Greenwich, fut retrouvée le 8 décembre 1891 sur la rive gauche de la rivière d'Etel, Morbihan (France).

» La seconde bouteille, jetée le 20 février 1891 par $32^{\circ} 20'$ ouest de Greenwich et $8^{\circ} 26'$ de latitude nord, fut retrouvée vers le 10 janvier 1892 sur la côte est du Honduras par $15^{\circ} 15'$ de latitude nord et 83° ouest de Greenwich. Je tiens ces derniers renseignements de M. W. E. Mc. Dowell, qui avait reçu le petit document en question de l'Indien Mosquito qui l'avait trouvé.

» J'ai une carte des courants sous les yeux et je me permets de vous soumettre les suppositions suivantes : La bouteille a été prise par le courant équatorial qui part du golfe de Guinée et traverse dans une ligne presque droite l'Atlantique, longe la côte nord de l'Amérique du Sud, traverse la mer des Antilles et se dirige vers le golfe du Mexique. Une branche de ce courant, frappant contre la presqu'île du Yucatan, est détournée et vient mourir dans le golfe du Honduras, où ma bouteille a été trouvée.

» Agréez, mon cher Général, mes salutations respectueuses.

W. VAN HAVRE. »

3. Sociétés correspondantes.

— La direction du VIII^e congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique, annonce sa prochaine réunion, qui aura lieu à Anvers du 10 au 14 août prochain.

Le congrès aura une durée de 4 jours ; une journée entière sera consacrée à une excursion à Bois-le-Duc et au château d'Heeswyck. Après la clôture du congrès, une 2^e excursion sera organisée pour visiter, à Gand, les ruines récemment déblayées, du château des Comtes, datant de 1180.

Le jour de l'ouverture, le congrès fera une visite au château de Cleydael près d'Anvers.

La souscription est de 5 francs pour tous les membres des sociétés fédérées, et de *dix* francs pour les autres souscripteurs, sauf pour les membres honoraires.

Les souscripteurs recevront une carte de membre du congrès, un beau volume contenant les comptes rendus des séances et les mémoires présentés, une liste complète des membres du congrès, et, en général, ils jouiront de tous les avantages qui auront pu être obtenus en vue du congrès.

A l'occasion de ce congrès, l'Académie, avec l'appui de l'autorité communale, a organisé une représentation de l'entrée des sociétés de rhétorique à Anvers en 1561.

— M. le comte de Marsy, directeur de la Société française d'archéologie, adresse un exemplaire du programme de la 59^e session du Congrès archéologique de France, qui sera organisé à Orléans du 22 au 30 juin, par les soins de la dite société.

— La direction de l'Observatoire météorologique et magnétique central de Mexico demande l'échange des publications. (*Accordé*).

— Même demande de la part de l'Académie des sciences, arts et lettres du Wisconsin. (*Id*).

4. La parole est donnée à M. H. Coudreau, qui s'exprime comme suit :

« MESDAMES ET MESSIEURS,

» En matière de déterminisme, le déterminisme des choses humaines, je ne crois pas à la logique tirée au cordeau. Je ne crois pas à la déviation des faits présents de faits antérieurs, je ne possède pas la moindre foi fataliste...

» J'entends dire : ce n'est pas de la géographie, ça ! Ah non ; mais je prétends vous expliquer ma présence parmi vous ce soir.

» Me trouvant en 1889 avec le général Wauwermans dans un des restaurants les mieux cotés du boulevard St.-Germain, on causa de la ville d'Anvers, lorsqu'à brûle-pourpoint je m'écriai : je viendrai à Anvers, je veux venir voir votre grande métropole !

» Plus tard, lorsque j'errais dans un forêt vierge, je me suis ressouvenu de la Belgique, cette Belgique où nous sommes toujours les bienvenus. Et je répétais en moi-même : j'irai à Anvers, quand je serai retourné des anthropophages.

» Je retournais à ma première idée et me voilà, ce soir, au milieu de vous. Était-ce un sentiment préconçu ? Était-ce pour me trouver dans cette grande capitale flamande, glorieuse par ses fastes et son histoire ? Ou bien encore, était-ce le désir de revoir le général Wauwermans ? Je ne saurais vous répondre ; admettez que ce soit pour les trois causes.

» Le pays dont je veux vous entretenir n'intéresse plus comme auparavant. Il est assez connu, bien qu'il soit oublié, délaissé, méconnu je dirai. Et il n'y a pas de Béhanzin !

» Ah, savez-vous ce que c'est que ce Béhanzin, ce roi nègre du Dahomey, ce monsieur qui s'amuse à couper la tête à ses esclaves ? Il va nous coûter 50 millions au bas mot, ce moricaud et je ne dis pas que, l'un jour ou l'autre, vous aussi vous ne trouverez de ces individus dans votre grande colonie du Congo.

» Là-bas, dans la Guyane, il n'y a pas de rois nègres, pas de coutumes ; il ne faut pas qu'on y envoie des officiers, pour y chercher de l'avancement et y trouver la mort... Il n'y a rien d'autre à faire que d'exploiter le pays et réussir. Mais ce n'est pas à la mode.

» Souvenez-vous bien de cela : la mode domine tout : nos passions, nos plaisirs, nos affaires, ah, surtout nos affaires coloniales.

» Je voudrais que cela ne fut pas, parce qu'alors on n'aurait plus des yeux que pour cette terre d'Amérique, où la race yankee a fait des merveilles d'une part et, où d'autre part, se déroule sous l'équateur cette admirable Amérique du Sud.

» Ce pauvre pays dont je vais vous entretenir s'étend du Maroni jusqu'au fleuve des Amazones.

» Il n'y a pas cent Français à la côte. Et, bien qu'il n'y ait pas 20,000 indigènes, ils sont déjà électeurs. Ah, nous sommes d'une force sans égale sous ce rapport-là ; quand nous mettons la main sur une colonie, vous croyez que nous allons de suite nous occuper de l'exploiter. Elle serait bonne celle-là ! Nous nous occupons d'abord à faire des électeurs — il paraît que cela rend florissantes les colonies ! — et les gens qui vous mangeaient encore la veille, ont maintenant leur représentant au Palais Bourbon.

» Ces 20,000 habitants de la Guyane représentent un commerce de 15 millions, et le pays habitable a tout au plus la superficie d'un arrondissement français, de la ville d'Anvers et sa banlieue. Le résultat, est donc splendide.

» Je veux faire une comparaison entre cette petite colonie et votre grande colonie de l'Afrique. Le Congo belge avec ses 15 millions d'habitants représente tout au plus 20 millions de commerce. N'ayez pas de crainte ; vous avez tous le temps de vous ruiner dans cette entreprise africaine.

» A vrai dire, que nous rapportent, à nous, nos colonies françaises. Laissez-moi faire ici une petite digression ; je n'ai pas la prétention de vous faire une conférence sèche et

scientifique, vous devez donc me pardonner mon style sauvage, ma liberté d'allures, mon ton boulevardier.

» On peut considérer les colonies sous plusieurs rapports.

» D'abord, il y a les colonies en chambre — ou en Chambre. Vous regardez l'atlas — un de ces magnifiques atlas anglais dernièrement parus ; vous êtes député et machinalement votre regard s'arrête sur une contrée, plus ou moins grande, plus ou moins exploitée. Et vous vous dites : Que ce serait beau de teinter cela aux couleurs nationales !

» Au préalable vous dépensez 10 millions, 100 millions, 1 milliard ; vous teintez ce pays en rouge.... du sang de vos enfants, de vos valeureux soldats.

» Alors il se pourrait que vous n'y trouviez pas de marchandises dans votre colonie ; mettez-y toujours des fonctionnaires, ne fut-ce que pour tracer au cordeau les lignes de frontière. C'est encore toujours autant à payer.

» Vous croyez peut-être que je n'oserai pas dire tout cela en mon pays. Détrompez-vous ; j'en ai parlé avec des ministres et si je n'avais pas dit cela en France, je ne viendrais pas le dire ici.

» Voyez notre colonie d'Indo-Chine. Elle nous a coûté 150 millions et le chiffre d'affaires que nous faisons avec elle ne s'élève pas à 15 millions. C'est bien joli la colonisation, n'est-ce-pas, et très coûteux.

» Avez-vous lu Musset ? Quelle demande ? Aujourd'hui tout le monde lit Musset, même les dames. Lisez cette délicieuse fantaisie : « Tirer les marrons du feu » et souvenez-vous des colonies. Plantez-vous ça dans la tête et n'allez pas meubler une maison pour y laisser entrer votre voisin. C'est par trop de naïveté !

» Ce n'est pas pratique que d'aller coloniser pour le plaisir des autres et c'est quand même cela que nous faisons en France ; il est vrai que les Allemands ne sont pas plus pratiques que nous sous ce rapport, car ils n'entendent rien aux colonies.

» Les Anglais, voilà les vrais colonisateurs. Ils ont deux

armes puissantes : le Bible et le *clergyman*. Celui-ci paraît ; il se case au premier endroit venu ; il pratique la Bibliomanie et vend et achète des marchandises. Un courant d'affaires est créé et au premier prétexte on envoie un contingent de troupes. Que cela fait-il qu'il en meurt beaucoup ; on y a envoyé mourir notre pauvre jeune prince impérial, tombé sous les flèches des Zoulous.

» Mais si nous parlions un peu de la Guyane !

» Vous allez peut-être me demander : Qu'est-ce donc qui vous a poussé à entreprendre ces voyages dans la Guyane ? En toute sincérité, je serais obligé de vous répondre : Je ne le sais pas moi-même pourquoi.

» J'aurais été bien plus heureux si j'étais resté tranquillement en France ; je serais peut-être à l'heure qu'il est devenu un gros notaire ou un grave professeur ; j'aurais eu des enfants. Mais je ne rêvais que voyages et cette tarentule me poursuivait.

» La famille, elle, n'entendait pas de cette oreille-là ; la mère surtout n'y voyait que des malheurs et le père, un digne bourgeois — je suis de Cognac, dans la Charente — qui se plaisait dans cette atmosphère de ville de province et qui n'ambionnait autre chose pour moi, voulait me faire notaire.

» A ma sortie de l'Université, me voilà donc clerc de notaire, moi qui tenais à voir le monde et qui n'obtenais d'autre horizon que les murs d'une étude notariale. C'était désespérant ; et toujours j'entendais la même rengaine ; ne prenez pas de poste exotique.

» Un beau jour l'objet de mes rêves me tombe du ciel et je cours chez mon père, lui disant : « J'ai un poste à Cayenne. Le gouvernement me confie une mission ».

» Je ne veux pas faire de réclame personnelle, je ne vous citerai donc pas le bordereau de cotisation de mon père ; il me suffira de vous dire que j'étais né de parents aisés et que je n'étais donc pas dépourvu de ressources lorsque je quittai l'Europe.

» Ce Cayenne, tant abhorré jadis par certaine catégorie d'individus, jouit d'un climat délicieux, d'un printemps perpétuel, de mœurs aimables.

» Il se trouve que le gouverneur de la Guyane est un de mes cousins germains ; je passe donc quelques mois très agréables à Cayenne, en attendant la mission que l'État avait bien voulu me confier. Ceci, mon premier voyage, date de 1883.

» Qui n'a entendu parler de cette fameuse république de Counani, avec son légendaire président Gros ? Qui ne se souvient de cette lutte épique entre le président Jules Grévy et le président Jules Gros ?

» Ce Gros, qui vendait des décorations moyennant finances, c'est moi qui lui ai suggéré l'idée de sa république, située dans la Guyane. Il est vrai qu'il m'en a coûté quelque chose et que j'ai donné à « mon » président environ 165 francs, dont il est inutile de dire que je n'ai jamais revu le premier sou. C'est l'inconvénient d'inventer les gros personnages.

» Pour ma part, mon esprit n'était pas hanté par des rêves de grandeur et je n'aspirais nullement après l'honneur de devenir roi : je venais pour regarder et étudier le pays, j'admirais ces contrées splendides, ces races belles. Et, m'avancant toujours dans l'intérieur du pays, je parvins jusqu'aux bords de ce fleuve géant des Amazones, où commença pour moi véritablement la vie sauvage.

» Pour vous décrire les habitants de ces contrées, je demande et votre indulgence et tout votre intérêt.

» Mesdames, vous êtes habillées, vous portez un chapeau et des gants, vous avez des bas noirs, je crois que c'est la mode, et des bottines en cuir doré. Imaginez-vous maintenant un pays où les dames ne s'habillent pas, ne portent ni gants, ni chapeau, ni bas noirs. Devant la partie médiane du corps elles portent un tissu qui est noué par derrière :

voilà tous leurs vêtements. Elles ne se gênent pas, elles trouvent cela naturel, je dirai même qu'elles sont fières.

» Les messieurs, de leur côté, ne sont pas plus habillés que ces dames.

» Vous trouvez cela drôle ; moi je m'y habituais de suite. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est la vie égalitaire, franche, libre de ces contrées ; cette vie sauvage dont nous ne pouvons soupçonner la grandeur, cette vie qui relève l'homme.

» C'est un peuple laborieux et juste ; on n'y a pas de roi, ni de généraux, ni de société de géographie ; mais on n'en sent pas le besoin et on s'en passe. Le chef c'est le *sachem*, le grand'père, le sage aux cheveux blancs. On ne compte que quelques villages et dans chaque village il y a un certain nombre de maisons, habitées d'ordinaire par environ dix personnes. C'est le règne patriarcal de la famille et d'autorités il n'y a pas de trace, parce qu'elles seraient superflues.

» Ces pauvres gens n'ont rien ; ils n'ont pas de littérature et n'ont point lu ; ils n'ont pas d'art et point de musées ; mais en revanche ils jouissent de la plus complète liberté.

» Oui, c'est le pays libre par excellence et c'est aussi le royaume de la vertu ; tout le monde est également riche et l'un est égal à l'autre. Pourquoi commettrait-on des crimes et des vols, quand l'envie est une chose inconnue ?

» Vous tous, gens civilisés, regardez à droite, à gauche, devant vous, derrière vous ; dites-moi si vous apercevrez autre chose que de la basse envie et de la haine ?

» Retournez à l'âge de pierre, à cette vie d'il y a des milliers d'années ; c'est dans cet état simple et primitif que l'homme, ignorant des bienfaits de la civilisation, jouissait du plus parfait bonheur. Et bien, cette vie insouciante elle est encore là, dans la Guyane ; je l'ai vécue des années et j'espère bien la revivre encore.

» Cela peut vous paraître énorme, mais j'ose le dire : si

vous voulez être heureux, ne vous civilisez pas, ne lisez pas, n'inventez pas, restez l'homme de la nature.

» Ces braves gens de là-bas sont restés simples et primitifs; ils sont polygames et pas plus mauvais pour cela; moi-même j'ai été polygame, parce qu'il le fallait et que j'obéissais en cela aux lois. Pourriez-vous croire que mes femmes n'étaient pas jalouses les unes des autres? N'est-ce pas que c'est beau et que l'on pourrait vainement faire le tour de l'Europe sans trouver un second exemple d'un désintéressement pareil?

» Cette loi inique, qui fait que le droit du plus fort est toujours le meilleur, y est inconnue. Tout progrès de la civilisation repose sur l'exploitation des plus faibles par les plus forts; ils n'en sont pas encore là dans la Guyane; ils ont du bon tabac et de bonnes femmes, pas mal du tout, ils n'en demandent pas plus.

» Tandis que vous, Belges, vous êtes à l'étroit à 157 par kilomètre carré, eux sont à 1/10^e pour la même superficie. Ils ont l'espace pour eux, ils chassent, ils vont à la pêche; chacun a sa smala et ses deux ou trois femmes.

» Lorsque je contemplais leur bonheur et que je leur expliquais notre vie européenne, avec nos tracasseries, nos affaires, notre marche perpétuelle vers un idéal jamais atteint, nos guerres fratricides, ils me regardaient d'un air miséricordieux et semblaient dire: que vous êtes donc bête d'avoir appris tant de choses!

» C'était moi, le civilisé, que le sauvage plaignait! Mais aussi, être heureux comme mes sauvages, c'est impossible et vous permettrez de dire franchement mon idée: le vrai bonheur humain consiste à revenir sur notre point de départ.

» Dans ce pays la forêt c'est comme l'air chez nous; elle est à tout le monde. On abat un coin de forêt, on travaille un bon mois et la vie est gagnée pour toute une année; je ne dis pas que c'est la vie raffinée de nos grands centres;

elle n'a même aucun des charmes que nous sommes les premiers à réclamer.

» Moi je m'y plaisais. Quelles délicieuses rêveries je faisais et quels plaisirs me procuraient dans cette solitude mon Musset, mon Heine, mon Goethe, mon Byron et même un de vos compatriotes que j'affectionnais, Camille Lemonnier.

» De ces grands fleuves de l'Amérique du Sud, de l'Orénoque, du Maroni, de l'Oyapok, de l'Amazone, dont l'admirable splendeur a été cent fois décrite avec plus d'autorité que je ne saurais le faire, j'ai gardé un ineffaçable souvenir.

» Vous voyez que je ne suis qu'un causeur et non un savant ; car au lieu de vous donner la description physique du pays que j'ai parcouru, je me borne à vous communiquer mes impressions.

» Ah, les émotions que vous procure une excursion sur un des fleuves de cette contrée ! On est dans sa barque avec deux ou trois Indiens ; on a sa boussole devant soi et on se laisse entraîner doucement par le courant, lorsque tout à coup un bruit sourd, confus, indécis frappe vos oreilles. Peu à peu ce bruit, grossit et à mesure que ce bruit va grossissant, la rivière s'élargit. Vos rameurs qui connaissent le fleuve, vous-même, vous ne vous y trompez plus : on s'approche d'une chute.

» Une chute ! Savez-vous bien que la vue seule en est terrifiante ? Ces eaux mugissantes, ces torrents qui se brisent sur les rochers avec un grondement terrible, tout cela donne des angoisses aux plus braves.

» Mais vos Indiens les connaissent ces chutes et vous disent : n'ayez pas peur ! Ne pas avoir peur, je vous le demande, c'est comme si quelqu'un vous tirerait un coup de revolver près de l'oreille en vous demandant de ne pas avoir peur !

» Puis, tout à coup le courant vous prend ; on se sent emporté avec une vitesse vertigineuse ; on ne voit plus

rien, on n'entend plus rien, on se cramponne à son banc et on gagne la certitude de l'approche de la mort.

» Faut-il qu'il y ait un Dieu pour les voyageurs !... J'en ai sauté de ces chutes ! Ça ne marchait pas toujours comme sur des roulettes ; ah non. Une fois j'ai même fait naufrage et je perdis, en cette occasion, pour 11,000 fr. de bagages. Comme le gouvernement français n'est pas très généreux pour les explorateurs, c'était là une bien grosse perte.

» Je disais donc que je m'habituais à sauter ces chutes ; peu à peu on commence à observer ; on se voit emporter par le courant, on se voit au milieu des rochers, on admire le sangfroid des Indiens qui dirigent la pirogue dans ces tourbillons, car si elle venait à heurter un roc elle serait infailliblement mise en miettes ; puis, à un moment donné votre pirogue indienne fait un bond énorme...

» Vous êtes passé ; après quelques-unes de ces expériences, j'allumais mon cigare à ces passages, non avec des allumettes, car le vent est trop fort, mais avec de l'amadou.

» — Connais-tu le saut ? demandai-je à mon patron indien.

» — Oui.

» — Saurais-tu le franchir ?

» — Je l'espère.

» — Eh bien, mon ami, sautez.

» Et je passais. Une fois passé, j'allais m'asseoir sur un rocher et je philosophais ; je pensais à Shéridan, le fameux auteur de la *Médisance*. Je me souvenais alors de son directeur de théâtre, qui voyant son établissement en flammes, entra dans un café en disant : « Il brûle. Garçon, donnez un bordeaux ! »

» C'est cette philosophie qu'il me fallait appliquer dans ces voyages. J'aurais pu y trouver la mort, c'est vrai ; et peut-être me demanderez-vous : « Au fait, pourquoi n'y as-tu pas trouvé la mort ». Veuillez croire qu'il n'y a pas de ma faute.

» Lors de mon premier voyage, j'ai remonté l'Amazone jusqu'à Manaos ; puis j'ai remonté le Rio Negro pour aboutir au

Venezuela ; j'étais devenu plus sauvage Indien que Français ; ce voyage a duré deux ans, passés loin de la civilisation.

» Mon second voyage m'a fait explorer le Maroni et le Oyapok et lors de mon troisième voyage c'était encore ce dernier fleuve qui était le but de mes études.

» Dans ce dernier voyage tous les malheurs s'accumulent sur ma tête ; je fais naufrage ; je suis trahi par mes Indiens ; mon pauvre compagnon de route n'a pas moins de trois accès pernicioeux. J'ai réuni l'histoire de mes explorations dans deux gros volumes qui vont paraître chez Hachette.

» Je n'en suis pas à mon premier volume ; j'ai déjà beaucoup écrit ; des livres de science, d'ethnographie, des descriptions de voyages sont sortis de ma plume, mais une question que j'ai souvent traitée et qui vous intéresse tout spécialement en ce moment, c'est la question coloniale.

» Ce n'est pas un article politique que je veux livrer à un journal, mais vous êtes en droit de me demander : « Quel est le résultat de vos voyages ? » Je pourrais vous répondre que j'ai fait la topographie des contrées explorées, que j'ai jeté des bases pour l'exploitation de colonies, que j'ai voulu apporter ma pierre pour la construction du grand bâtiment qu'on appelle la science géographique. Mais je veux vous répondre franchement : j'ai surtout étudié la question coloniale et je l'ai étudiée sous différentes phases et dans différents pays.

» J'ai vu comment on traite cette question chez nos voisins ; j'ai vu à l'œuvre les Anglais et les Hollandais et j'ai dû admirer leur manière d'agir.

» Vous autres, Belges, vous êtes sensément un peuple colonisateur. Vous avez le Congo qui, quoi qu'on en dise, est une colonie belge. Aurez-vous l'esprit et la connaissance d'en tirer profit ?

» Nous, Français, nous sommes en plein là-dedans ! Nous y jetons nos millions, nous y sacrifions la vie de nos soldats. J'ai le droit de dire cela hautement, car je suis

indépendant, aussi bien dans les milieux ministériels, à Paris, que parmi vous.

» Qu'est-ce une colonie ?

» Je voudrais avoir beaucoup d'argent — ce qui n'est pas le cas — afin de pouvoir fonder un prix pour résoudre de la manière la plus complète cette intéressante question : Qu'est-ce une colonie ?

» Moi je ne saurais la résoudre efficacement, mais voici, dans ma pensée, ce que c'est qu'une colonie ; encore une fois, permettez que je parle mon langage familier.

» Nous avons des bras, des jambes, des yeux et plus ou moins d'esprit que nous ne parvenons pas à employer chez nous ; allons donc à la recherche de la terre promise pour occuper ce superflu dans les forces de la nation.

» Alors, cette terre promise, ce n'est pas un pays tranquille et fertile, parce que ce serait trop sensé ; non, le pays où nous allons nous fixer doit avoir un Béhanzin quelconque, avec lequel on puisse se disputer.

» Surgit alors un monsieur riche qui a gagné une grosse fortune dans la fabrication de pains à cacheter ; il dit : j'ai 10,000 fr., 100,000 fr., 1 million de disponible ; il envoie ce capital dans le susdit pays : vous avez votre colonie.

» Est-il nécessaire que le drapeau flotte ? Oui, il le faut.

» N'importe que le climat soit meurtrier, l'entreprise ruineuse : le drapeau flotte et vous colonisez.

» Eh bien, je dis, moi, que la colonisation que nous faisons aujourd'hui, c'est la folie africaine !

» La Belgique est un pays extrêmement laborieux. Vous avez une population de 6 millions d'âmes et vous représentez un chiffre de commerce de 6 milliards. Le Congo représente un chiffre de commerce de 20 millions. Et cela coûte ? Je voudrais que vous iriez le demander à Sa Majesté votre roi.

» Nous avons ce joyau de nos colonies, l'Algérie ; cela dure depuis 1830 que nos finances s'y engouffrent. Elle fait maintenant

150 millions de commerce avec la France et cela nous a coûté la bagatelle de 4 milliards.

» Voyons d'un autre côté, vers la République Argentine, par exemple. Vous devez connaître ce pays, vous autres, Anversois, qui y avez envoyé vos fortunes; nous y avons surtout envoyé nos enfants, connaissant le commerce et travailleurs; notre chiffre d'affaires avec l'Argentine s'élève à 4 millions de francs.

» Il y a aussi le Brésil. Ça se disloque, me direz-vous; je ne dis pas non, mais ça n'en reste pas moins un beau pays. Dans ce Brésil nous n'avons pas plus de 40,000 compatriotes; mais nous y lançons notre littérature et c'est l'esprit français qui y domine.

» Vous me direz aussi: il y a les guerres civiles. Ah, mes amis belges, ne criez pas trop. Vous pouvez en avoir aussi dans votre Congo et alors cela vous en coûtera, et des millions et des soldats.

» On parle toujours du pays de l'avenir et on affecte alors, depuis un certain temps, de regarder vers l'Afrique. Je ne sais pas qui le premier a inventé cette chimère, mais je considère cela comme la plus grande utopie que l'on puisse s'imaginer. Et je tâcherai de le démontrer, par la saine raison et par les faits.

» Consultez l'état de la population de l'Amérique et vous conviendrez avec moi qu'avant que le XX^e siècle s'écoulera tout le trop plein de l'Europe épuisée s'écoulera dans le Nouveau Monde, où la race blanche dominera partout. L'avenir de la race aryenne est là et nulle part autre que là.

» Voyez ce merveilleux Brésil, dont la population est métissée de blancs et d'Indiens. N'est-ce-pas que la race blanche domine, que ces métis ont notre sang dans les veines, qu'ils ont nos mœurs, notre couleur? J'ai là, par exemple, un mien ami, officier métis, rastaquouère si vous voulez, mais intelligent. Parvenez, je vous le défie, à ce résultat en Afrique.

„ Et je vous le demande : ce croisement de race, n'est-ce pas le moyen le plus sûr pour coloniser, pour nous implanter quelque part ? Essayez le moyen avec l'Indien de l'Amérique, avec le jaune de l'Asie, toujours le blanc dominera ; mais essayez en Afrique. La race nègre restera nègre ; il n'y a rien à faire à cela et j'ai raison de dire que l'Afrique, pour cette cause et pour d'autres causes que j'énumérerai plus loin, n'est pas la terre de l'avenir.

„ Je reviens un instant à la Guyane ; le climat est splendide, tempéré et sain. Remontez même vers l'équateur, vers l'Amazone ; le climat y est encore délicieux. Et pourtant l'Amazone et le Congo sont situés sous la même latitude et je crois qu'en fait de climat celui du Congo n'a pas très bonne renommée ; la liste nécrologique de vos officiers est en tous cas assez longue.

„ Non, le climat n'est pas le même et mon ami de Brazza, Giraud, les missionnaires belges que je connais, enfin tous ceux qui ont voyagé dans les deux continents sont unanimes à le déclarer.

„ Moi, qui ai passé dix ans dans la Guyane et le Brésil, est-ce que j'ai donc l'air d'avoir à souffrir du climat ?

„ A Cayenne la mortalité est de 2 1/2 % ; au Sénégal, sous la même latitude en Afrique elle est de 9 % et au Congo de 12 %.

„ Qui a défriché Trinidad, Barbados, Ste.-Lucie, Guadeloupe, La Martinique, St.-Thomas, en un mot les Indes Occidentales ? Ce sont les esclaves blancs, les « volontaires de 36 mois » que le roi envoyait là-bas. Mais faites-moi faire cela en Afrique, envoyez-moi des paysans flamands au Congo. Réussirez-vous ? Non ; vous n'aurez rien, parce que le climat les tuera.

„ Voyez l'île de Cuba ; est-ce que ce n'est pas merveilleux sous le rapport de la fertilité et est-ce que tout cela n'est pas l'œuvre des blancs ?

„ Voyez le pays de l'or dans la Guyane, dans lequel nos

ouvriers vivent à l'aise; nous extrayons jusqu'à 6 millions par an.

» Voyez la savane, avec sa culture magnifique, ses forêts de cacaotiers. Et tout cela est délaissé. Pourquoi? Parce que l'Amérique n'est plus à la mode et que l'on se jette à corps perdu sur l'Afrique.

» On dit : la guerre civile règne dans l'Argentine, le port de Buenos-Ayres n'est pas confortable. Mais n'a-t-on pas créé la ville de la Plata; l'émigration envoie maintenant de 150,000 à 200,000 habitants par an dans la république. L'Argentine a une population de 4 millions et le chiffre d'affaires s'élève à 1200 millions.

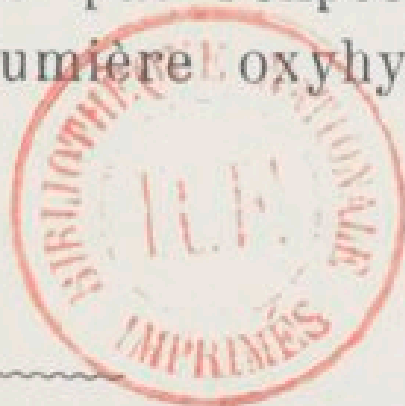
» Rio de Janeiro à près de 600,000 habitants et le Brésil fait pour 1 1/2 milliard de commerce. C'est notre vie à nous, tout cela; mais allez faire la même chose à Boma et à Kotonou!

» Ces États sont jeunes et ils commettent des fautes de jeunesse; mais ils sont robustes. L'avenir de la race blanche est là, dans les deux Amériques et surtout dans la plus ouverte des deux : l'Amérique du Sud. C'est là seulement que notre race atteindra sa pleine maturité, son entier développement.

» Ce n'est pas une raison de délaisser l'Afrique; mais si je possédais des fonds, ce n'est pas le chemin du continent noir qu'ils prendront; ce serait le chemin du pays de l'avenir, de l'Amérique du Sud.

» La fille est bien malade, mais elle est robuste et elle fera de beaux enfants. » (*Applaudissements*).

L'orateur termine sa conférence par l'exposition et l'explication de différentes vues à la lumière oxyhydrique.



and I am not a little surprised to find that
the same is the case with the other
members of the family. I have
not been able to find any other
examples of this kind.

The first of these is the case of the
family of the *Antelope*. I have
not been able to find any other
examples of this kind.

The second of these is the case of the
family of the *Antelope*. I have
not been able to find any other
examples of this kind.

The third of these is the case of the
family of the *Antelope*. I have
not been able to find any other
examples of this kind.

The fourth of these is the case of the
family of the *Antelope*. I have
not been able to find any other
examples of this kind.



Table des matières.

	Pages.
SÉANCE GÉNÉRALE du 6 mai 1891	5
1° Procès-verbal	6
2° Membre nouveau	6
3° Correspondance	6
4° Sociétés correspondantes	7
5° Conférence de M. DE RAMAIX, conseiller hono- raire de légation, sur <i>le Congo envisagé au</i> <i>point de vue belge comme pays de production</i> <i>et de consommation</i>	7
<i>Le Congo envisagé au point de vue belge comme</i> <i>pays de production et de consommation.</i> Conférence par M. DE RAMAIX, conseiller honoraire de légation .	9
SÉANCE GÉNÉRALE du 13 mai 1891.	84
1° Procès-verbal	
2° Dépôt d'une notice intitulée : <i>Second voyage de</i> <i>Vasco da Gama à Calicut (Indes) en 1502,</i> par M. A. BAGUET, conseiller.	84
3° Conférence de M. MICHEL DE BERNHOFF sur <i>la</i> <i>vie russe</i>	85
<i>Second voyage de Vasco da Gama à Calicut (Indes)</i> <i>en 1502,</i> par M. A. BAGUET, conseiller	86

	Pages.
SÉANCE GÉNÉRALE du 10 juillet 1891	111
1° Procès-verbal	111
2° Nomination de M. Hertoghe comme membre honoraire	111
3° Conférence de M. LOUIS GEORGE sur <i>la ville et la province de Buenos-Ayres</i>	112
<i>Buenos-Ayres et la province de Buenos-Ayres</i> , par M. LOUIS GEORGE	113
Funérailles du capitaine Coquilhat (30 juin 1891). . .	153
Monument Coquilhat	160
ACTES de la société	163
1° Élection de membres honoraires et effectifs, et d'un conseiller et d'un bibliothécaire	163
2° Membres nouveaux	164
3° Correspondance	164
4° Sociétés correspondantes	164
SÉANCE GÉNÉRALE du 19 novembre 1891. Réception de MM. Bonvalot et de Deken	165
SÉANCE GÉNÉRALE du 15 janvier 1892	187
1° Procès-verbal	187
2° Correspondance	187
3° Sociétés correspondantes	188
4° Dépôt de mémoires: A. <i>Les îles Hawaïennes</i> , par M. H. JALHAY, vice-consul de la république de Colombie; B. <i>Création d'une marine natio- nale</i> , par M. WASHINGTON SERRUYS; c. <i>Bilan géographique de 1891</i> , par le frère ALEXIS . . .	188
5° Conférence sur <i>le Turkestan russe</i> , par M. G. GOURÉVITCH	189
<i>Les îles Hawaïennes</i> , notice historique, géographique et statistique, par M. HENRY JALHAY, vice-consul de Colombie	190
<i>Le Turkestan russe</i> , par M. GERMAIN GOURÉVITCH . .	229
SÉANCE GÉNÉRALE du 25 janvier 1892.	263

	Pages.
1 ^o Procès-verbal	263
2 ^o Nécrologie. Hommage rendu à la mémoire de MM. Aloïs Scheepers, le chev. Gust van Havre et de Quatrefages	263
3 ^o Conférence de M. JULES CLAINÉ: <i>Un an en Malaisie</i>	264
<i>L'Ambulance anversoise de la Croix rouge</i>	266
<i>Le bilan géographique de l'année 1891</i>	291
Compte rendu de la conférence sur la Malaisie faite par M. Claine le 25 janvier 1892	302
SÉANCE GÉNÉRALE du 6 mars 1892.	310
1 ^o Procès-verbal	310
2 ^o Nécrologie. Décès de S. A. I. le grand duc Constantin Nicolayevitch	311
3 ^o Correspondance	311
4 ^o Sociétés correspondantes	312
5 ^o Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Hommage à Christophe Colomb	312
6 ^o Conférence de M. BAGUET, conseiller, sur <i>Christophe Colomb</i>	314
<i>Christophe Colomb</i> , par M. A. BAGUET, conseiller	316
<i>Échos du quatrième centenaire de C. Colomb</i> , par le même	340
<i>Histoire élémentaire de la géographie</i> , par le frère ALEXIS-M. G., membre associé	343
SÉANCE GÉNÉRALE du 22 avril 1892	425
1 ^o Procès-verbal	425
2 ^o Communication sur <i>la détermination des con- rants marins</i> , par M. WAUTHIER VAN HAVRE	425
3 ^o Sociétés correspondantes	427
4 ^o Conférence sur <i>la Guyane</i> , par M. H. COUDREAU.	427

Table des Planches

	Pages.
Boma (Bas-Congo)	266
Ambulance anversoise de la Croix rouge exposée dans les jardins du Palais de l'Industrie à Anvers	282
Projet de campement sanitaire	283
Plan du pavillon d'Anvers à Boma.	284
Théâtre de la dispersion des peuples	345
Mappemonde d'après Homère, X ^e siècle avant J.-C. . .	347
Mappemonde d'Érathostène, II ^e siècle avant J.-C. . .	349
2 ^e segment de la Table de Peutinger	352
3 ^e " " " " " "	352
Mappemonde de Ptolémée (II ^e siècle)	355
Mappemonde de l'Istakhri, IX ^e siècle après J.-C. . . .	360
Mappemonde de l'Edresi, XII ^e siècle	361
Planisphère des découvertes des XIV ^e -XIX ^e siècles sur la projection de Mercator	374-375
Fragments de la Mappemonde d'Ortelius (fac-similé) 1587	380-381
Explorations en Afrique	398-399



